

LES FACTEURS PRATIQUES

DE LA

CROYANCE DANS LA PERCEPTION

THÈSE
pour le Doctorat ès-lettres
présentée
à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

RENÉ DURET

*Ancien élève de l'Ecole normale supérieure
Professeur agrégé de Philosophie au Lycée de Clermont-Ferrand.*

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

—
1929



Digitized by the Internet Archive
in 2026

LES FACTEURS PRATIQUES
DE LA
CROYANCE DANS LA PERCEPTION

Vu, le 29 juillet 1929.

Pour le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,

L'Assesseur,

J. VENDRYES.

Vu et permis d'imprimer,

Le Recteur de l'Académie de Paris.

Pour le Recteur,

L'Inspecteur de l'Académie,

MAURELLET.

LES FACTEURS PRATIQUES

DE LA

CROYANCE DANS LA PERCEPTION

THÈSE
pour le Doctorat ès-lettres
présentée
à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

RENÉ DURET

*Ancien élève de l'Ecole normale supérieure
Professeur agrégé de Philosophie au Lycée de Clermont-Ferrand.*

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1929



TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
INTRODUCTION	I
CHAPITRE PREMIER	
LES SIGNES INTELLECTUELS DE LA PRÉSENCE DE L'OBJET.....	1
A. — La complexité de la sensation.....	2
B. — L'intensité de la sensation.....	9
C. — La localisation de la sensation.....	29
D. — La vitalité de la sensation.....	48
E. — La liaison des sensations.....	58
F. — La réduction de l'image par la sensation.....	72
CHAPITRE II	
LES FACTEURS PRATIQUES DE LA CROYANCE A LA PRÉSENCE DE L'OBJET	91
CHAPITRE III	
INTERPRÉTATION PRATIQUE DES SIGNES CLASSIQUES DE LA PRÉSENCE.	141
CHAPITRE IV	
DÉTERMINATION DE L'OBJET CONSÉCUTIVE A L'ACTION.....	177
CHAPITRE V	
CONTRE-ÉPREUVES	197
A. — La croyance dans la dépersonnalisation.....	197
B. — La croyance dans le rêve.....	226
C. — La croyance hallucinatoire.....	246
BIBLIOGRAPHIE	I

INTRODUCTION

Pour déterminer le signe de la présence de l'objet, on oppose les deux modes de la connaissance sensible auxquels la conscience attribue également l'objectivité : le souvenir, dont l'objet est absent, la perception, dont l'objet est présent. On s'efforce alors de discerner quel caractère inhérent à la perception, étranger au souvenir, détermine dans le premier cas, exclut dans le deuxième la croyance à la présence de l'objet.

Cette opposition, traditionnelle en psychologie, de la perception au souvenir, surprend l'esprit non prévenu. Elle implique, en effet, que perception et souvenir soient comparables, et par conséquent semblables en quelque point. Or cette similitude n'est pas sentie d'emblée, hors d'un certain préjugé qui n'est pas spontané, mais de formation philosophique. On veut que perception et souvenir soient essentiellement des images, au sens large et propre du mot, la présentation ou la représentation de choses ou d'événements. Le même objet pouvant être impliqué dans l'un et dans l'autre, le souvenir apparaît homogène à la perception.

Le difficile, alors, est d'expliquer non en quoi se ressemblent, mais en quoi diffèrent ces deux états dont l'un seulement est accompagné d'une croyance à l'objet présent. Sans doute la conscience immédiate ne refuse pas d'admettre cet élément objectif commun au souvenir et à la perception, mais sa répugnance à les opposer indique assez qu'elle ne les tient pas pour rigoureusement comparables, et que la similitude sur laquelle repose leur comparaison ne peut être fondamentale.

Mais admettons provisoirement que souvenir et perception, qui ont un contenu intellectuel commun (1), soient des phénomènes du même ordre. A quelles conditions sera satisfaisante la détermination de leurs caractères distinctifs ? — Il serait d'abord désirable que l'élément propre à la perception apparût comme la cause intelligible de la croyance, l'appelât manifestement, et n'en fût pas seulement l'accompagnement mystérieux quoique régulier. On aimerait au moins que cet élément ne fût pas, à des degrés divers, présent à la fois dans la perception et dans le souvenir, qu'une différence abrupte, comme celle du souvenir à la perception, fût expliquée non par un caractère capable d'une variation continue, mais par quelque donnée indivisible, tout entière présente ou absente. A plus forte raison ne saurait-on admettre si, contre toute vraisemblance, c'était une simple différence de degré dans le facteur présumé de la croyance qui expliquât la différence du souvenir

(1) A quelque exagération qu'ait donné lieu le rôle de l'« image-rie » dans l'idéation et dans l'action, nous tenons pour admis le contenu sensible de la représentation ; il ressortira du reste de l'examen des faits. L'importance de ce contenu varie dans le souvenir ; il n'est pas sûr qu'il varie moins dans la perception. Sur les négations de l'image, cf. BARAT et I. MEYERSON (512-513).

et de la perception que ce facteur pût, même exceptionnellement, avoir une valeur moindre dans la perception que dans le souvenir.

Quel serait donc ce signe intellectuel de la présence de l'objet ? — Il importe peu que les descriptions classiques semblent ou prétendent porter sur la sensation ou bien sur la perception. Car il ne peut s'agir, même dans le premier cas, que de la sensation incorporée à la perception, de la figuration d'un complexe de qualités capable d'une existence indépendante. On ne sait, en effet, ce qu'il faudrait entendre par l'actualité d'une sensation qui ne serait pas encore objectivée, rapportée à l'activité d'un excitant ; ou mieux la sensation proprement dite, à supposer que la conscience la saisisse en son état initial et pur, ne serait actuelle que comme fait de conscience, c'est-à-dire au sens même où l'est une douleur présente ou un souvenir évoqué. La comparaison, du point de vue de l'actualité, n'a donc de sens clair qu'entre la perception et l'image.

CHAPITRE PREMIER

Les signes intellectuels de la présence de l'objet.

Les signes proposés sont de trois espèces. Les premiers ont rapport au *contenu* de la perception, les deuxièmes à son *mode d'existence*, aux conditions dans lesquelles elle apparaît et se maintient à la conscience, les derniers à ses *relations* aux autres perceptions ou images.

Les signes du premier ordre sont eux-mêmes au nombre de trois. On invoque soit la complexité, soit l'intensité (1), soit la localisation de la perception.

(1) L'intensité pourrait entrer aussi dans le deuxième ordre de signes : la présentation ou la représentation, admet-on volontiers, se maintient à raison de sa force. Mieux vaut, semble-t-il, la tenir provisoirement pour un caractère interne de la donnée sensorielle. Car pour beaucoup d'auteurs elle est inhérente au contenu même de la sensation et de l'image. Et pour d'autres, qui suivent ici BERGSON, elle se résout dans leur complexité. « What are called variations in vividness are often really variations in distinctness and completeness. » (WARD, 117.) C'est la thèse même de JANET (B, 181).

A. — La complexité de la sensation (1).

D'abord, la perception est, dit-on plus riche en détails distincts que le souvenir, et c'est sa richesse qui nous la fait rapporter à un objet présent, tandis que l'image reste mentale parce que pauvre (2). Les plus vagues et simples de nos sensations, celles de l'odorat et du goût, nous paraîtraient sans doute subjectives si elles n'étaient associées

(1) Nous ne séparons pas la *clarté*, la *distinction*, la *précision* de la donnée sensorielle. Selon WUNDT, qui paraît suivre ici DESCARTES, la clarté est inhérente à la représentation, la distinction à son rapport aux autres représentations (C, III, 312). Or une représentation peut être dite claire autant que son contenu est manifeste à la conscience ; c'est là, semble-t-il, le sens cartésien du mot ; si la clarté se définit par sa différenciation interne, elle revient à ce que nous appelons la complexité. Mais les psycho-physiciens, suivant ici LEIBNIZ, tiennent une représentation pour claire dans la mesure où elle est discernable (c'est-à-dire *distincte* pour DESCARTES) : et elle est distincte pour LEIBNIZ quand l'esprit peut en outre séparer en elle les caractères par lesquels elle se différencie des autres ; c'est ce que nous nommons à la rigueur sa complexité ; et nous verrons comment se relie la clarté et la distinction entendues en ces derniers sens. — La précision de la sensation ou de l'image suit de son détail ; car le contour objectif n'est dessiné ni dans l'une, ni dans l'autre ; l'objet se délimite autant que se distinguent ses éléments présentés ou représentés.

(2) Ce signe est tenu pour suffisant ou décisif par SOURIAU ; et par JANET (A, 453 ; 181-182 et 201 ; D, I, 91, 92, 493 ; F, 212).

Il est juxtaposé à d'autres ou regardé comme contribuant ordinairement à différencier la sensation et l'image par SULLY, B, I, 283 ; KÜLPE, A, 187 ; STOUT, D, 420 (l'image est plus sommaire, dit STOUT après WARD, soit par simple défaut de fixation ou de rappel (*obliviscence*), soit parce que l'image, née de perceptions multiples qui ne concordent qu'en certains points, ne retient, dans l'évocation, que les éléments concordants des perceptions antérieures (*reduplication*) ; enfin la conscience élimine de l'image qu'elle évoque ce qui n'intéresse pas l'action présente) ; BOS, 25 ; MALDIDIER, B, 312 ; SEMON, 153 (pour SEMON, c'est la moindre vivacité de l'image qui explique son caractère lacunaire. Si le souvenir reproduit en principe tout le complexe sensoriel primitif, de ce complexe affaibli n'émergent à la conscience claire que les sommets, et de plus l'atten-

à des sensations plus complexes, visuelles et tactiles (SOURIAU, 72-76). C'est même, dit-on, la complication de l'image qui la rend hallucinatoire. Si l'on suggère à un hystérique la vision d'un mouton, c'est seulement la sommation des détails dont on détermine l'évocation successive par le sujet qui ferait à la fin, pour ce dernier, d'un mouton d'abord imaginaire, un mouton réel et présent (JANET, B, 181-182). De même, chez le douteur psychasthénique, c'est la pauvreté relative du contenu sensoriel qui expliquerait l'altération de la croyance dans la perception. (Cf. notamment JANET, D, I, 493.)

Il est vrai que l'image est d'ordinaire moins finement différenciée que la sensation correspondante, — abrégée souvent et sommaire dans l'instantané comme dans le temps. Je puis, observe KÜLPE (A, 186-187), distinguer dans la sensation deux sons qui diffèrent d'une demi-vibration, mais ne puis me représenter distinctement deux sons dont la hauteur diffère de si peu, et ce qui est vrai des sons l'est aussi bien des couleurs.

Mais, d'abord, la corrélation est loin d'être constante de la fermeté de la croyance à la richesse de la présentation. — D'un côté, nous adhérons à des sensations relativement confuses ou schématiques. « La brume indécise qui flotte le soir sur la rivière n'est pas considérée comme moins réelle que le nuage dont les contours arrêtés se profilent crûment sur le bleu du ciel. » (MALDIDIER, B, 303) La richesse de la sensation varie de moment en moment,

tion se portant sur quelques-uns d'entre eux laisse les autres glisser dans l'inconscience) ; DE VRIES SCHAUB, 368 ; STUMPF, B, 83 (pour STUMPF, la pauvreté relative est un caractère secondaire de l'image qui différerait fondamentalement de la sensation par sa moindre intensité) ; EBBINGHAUS, I, 569 (EBBINGHAUS met sur un même plan l'immatérialité de l'image, sa pauvreté et son instabilité) ; BARAT et L. MEYERSON, 517-518 ; BOURDON, E, 27 (d'après BOURDON, qui suit ici MÜLLER-FREIENFELS, l'image aurait d'emblée sa netteté maxima, et la perdrait quand on fixe sur elle l'attention).

comme se déplace l'intérêt, et aussi d'individu à individu, suivant leur constitution organique et mentale, sans que varie dans le même temps et dans le même sens l'actualité de la perception : le myope n'est pas, comme myope, un douteur.

De même, hors de la perception, la croyance s'attache à des images parfois très pauvres. Tel est le rêve, « où l'on croit à la présence actuelle d'objets dont la représentation est souvent singulièrement terne et incomplète. » (PIÉRON, 801) Telle est aussi l'hallucination. Il est difficile ici de définir la nature et de mesurer la fermeté de la croyance ; mais rien n'indique qu'elle dépende de la complexité de l'image, qui reste ordinairement sommaire. Suivant BLEULER, l'hallucination du schizophrénique pourrait même ne contenir aucun élément sensoriel (544). On ne peut guère, en outre, tenir pour décisif l'exemple relaté plus haut de l'hystérique halluciné, si l'on tient compte du caractère ordinairement superficiel des hallucinations suggérées et de la mythomanie sinon constante, au moins fréquente de l'hystérique ; à supposer, d'ailleurs qu'en ce cas s'installe finalement la croyance, pourquoi l'attribuer à l'invérifiable complication de l'image, plutôt qu'à toute autre modification dans l'attitude du sujet ? (1)

Inversement, le retard ou la fragilité de la croyance ou bien le refus de croire ne s'explique pas par la pauvreté de l'image. « La chambre où s'est passée mon enfance, écrit E. MEYERSON, son unique fenêtre, ses murs bleuâtres, et les rideaux et mon petit lit, j'en ai gardé un souvenir si précis que je n'ai qu'à fermer les yeux pour les revoir... Et cependant je suis convaincu que tout cela a cessé d'exister. » (398) (2) L'image visuelle du peintre capable de

(1) « Il n'est pas certain que les détails suggérés s'additionnent pour constituer un tableau de plus en plus complet ; n'y aurait-il pas au contraire succession et substitution d'une série d'hallucinations, dont chacune, prise en particulier, pourrait rester assez pauvre ? » (BERNARD-LEROY, C. 607).

(2) Cf. de même RUSSELL, 160.

reproduire avec une exactitude passable un tableau qu'il a vu, remarque BERNARD-LEROY, est sans doute plus nuancée que la sensation du premier venu qui perçoit le tableau même (1). Et la place de la Concorde que je traverse distraitemment a dans ma perception moins de détails qu'elle n'en aura dans mon souvenir si je fixe sur lui mon attention. (Cf. 605-606) Les pseudo-hallucinations sont ordinairement fort nettes : le malade les tient cependant pour illusoire (2). Il est difficile, enfin, d'expliquer par la pauvreté de sa perception le doute du psychasthénique ; les cas allégués, sur lesquels nous reviendrons, montrent à l'évidence qu'ici la perception n'a rien perdu de sa distinction interne (Cf. plus loin, ch. V, A).

Il est même une raison pour le souvenir d'être parfois plus riche que la perception. Cette dernière, a noté KOFFKA, comporte souvent une abstraction ; l'observation a lieu d'un point de vue défini (21). Or cette abstraction percep-

(1) BARAT et I. MEYERSON ne tiennent pas le fait pour décisif. « On cite sans doute le cas de peintres célèbres, tels qu'Horace Vernet, capables de reproduire de mémoire un paysage entier comme s'ils l'avaient eu sous les yeux. Mais reproduire un objet de mémoire n'est pas copier une image mentale. Les expériences portant sur le souvenir ont montré combien l'évocation des images est inconstante et comme accessoire... » (517) Mais la sensation, dans les conditions communes, n'est pas moins glissante et parfois sommaire. L'attitude de qui perçoit n'est pas celle de qui retiendrait sa perception pour se la décrire. La sensation, écrivent ces auteurs, « offre à l'observateur une multiplicité presque indéfinie de détails isolément perceptibles ». Mais sentir n'est pas observer. Et le détail que seul une analyse attentive fait retrouver dans le contenu de la perception est celui que la même analyse fait retrouver (plus difficilement) dans le souvenir, qui ne pourrait le restaurer s'il ne l'impliquait déjà. — Le détail du souvenir, suivant FECHNER, dépend de l'intérêt porté à ce qu'on nomme le monde extérieur. Chez la femme, ordinairement plus attentive que l'homme à son environnement, les images mnémoniques seraient plus distinctes et nuancées (II, 487-488). — Cf. aussi MALDIDIER, 303 ; et, sur la précision des images visuelles et auditives chez le peintre, le musicien et l'acteur, cf. encore PIÉRON, 780.

(2) Cf. notamment DUPUIS, 625, et SPECHT, 136.

tive ne se traduit pas nécessairement par la pauvreté du souvenir. Car, à l'instant de la perception, nous sommes engagés dans l'action ; nous saisissons alors de l'objet ce qui intéresse notre rapport pratique à lui ou à d'autres objets. Cette sélection ne porte pas, au moins au même degré, sur l'image, et le souvenir s'explicité en se désintéressant ; ainsi je me rappelle du personnage que j'ai quitté tout à l'heure certains détails que je n'avais pas remarqués au cours de l'entretien : la nuance des yeux, un tic du visage, une fatigue du vêtement.

Au fond le défaut du signe proposé est de supposer une parfaite coïncidence entre le champ du *présenté* et le champ du *présent*, dont l'écart est manifeste dans l'espace comme dans le temps. Les meubles qui, dans mon bureau, font obstacle à ma perception distincte, ne circonscrivent pas dans les mêmes limites le domaine de ma croyance ; et même les objets situés au-delà des murs, hors du champ de ma présentation, n'ont pas toujours une actualité amoindrie, comparés à ceux que les murs enveloppent et que ma perception distingue. Une même présence baigne un ensemble d'objets inégalement discernés.

Un semblable défaut de correspondance est manifestée dans le temps par la surprise perceptive, où la croyance tantôt avance, tantôt retarde sur la présentation distincte. Ou bien, en effet, ce qu'on appelle le choc du réel en précède et suscite l'interprétation. La suite de la perception, alors, a moins pour effet d'assurer notre croyance à une présence que de définir la nature de l'objet présenté ; nous savons d'abord que quelque chose est là ; il s'agit ensuite de l'identifier en l'analysant. Ou bien l'image, soudain étalée, ne suffit pas d'emblée, même explicite, à lever le doute sur la présence ; la croyance à cette dernière se forme et s'assure postérieurement.

N'est-ce pas, du moins, la complexité qui toujours signifie la *nature* de l'objet présenté ? La reconnaissance n'est-elle pas aisée à mesure du nombre et de la distinction des indices ?

Nous inclinons naturellement à voir dans le contenu de la perception le reflet ou l'impression des déterminations de l'objet. Et sans doute il n'est pas de perception qui n'inclue en quelque manière ce qui apparente l'objet et le différencie, quelque trait commun et quelque trait distinctif, par lesquels une chose peut se situer pour nous dans le monde des choses. Mais ces caractères, qui peuvent être peu nombreux, ne sont même pas appréhendés isolément. Ainsi trouvons-nous un air de famille à différentes personnes sans pouvoir dire en quoi elles se ressemblent ; et il arrive que, cherchant à se fonder, le jugement de ressemblance se donne des raisons suspectes ou fausses ; comme le jugement esthétique spontané ne résulte pas toujours des raisons par lesquelles, en se réfléchissant, il se justifie.

Cette confusion de l'objet, parfaitement déterminé, avec la perception de l'objet, qu'on voudrait déterminée comme lui, s'explique sans doute par notre réalisme instinctif et dogmatique, qui fait de la perception une copie de la chose perçue : l'image la plus vraie serait celle dont le détail serre au plus près celui de l'objet.

Mais elle est facilitée encore par la vie sociale : nous croyons connaître par le même procédé qui nous permet de faire connaître. Car si nous pouvons, instruisant autrui, lui montrer l'objet, faire qu'autrui le perçoive comme nous le percevons nous-mêmes, plus ordinairement nous suscitons en autrui l'image par description orale, écriture ou figuration. Or, dans ces derniers cas, au contraire de ce qui a lieu dans la perception ou dans la désignation directe, l'enseignement procède par indications distinctes : si concise que soit la phrase, si large que soit la touche, si sobre que soit le geste, nous construisons successivement les signes auxquels en principe répondent dans l'esprit d'autrui autant d'images élémentaires, que nous croyons à la fin sommées dans la complexité instantanée de la représentation. Mais l'image ainsi engendrée ne retient pas nécessairement les matériaux qui sont successivement entrés dans sa construction ; le tout imaginé n'est pas un assemblage d'images plus simples. Une preuve en est notre fréquente

difficulté à définir verbalement pour autrui un objet que nous reconnâtrions pourtant sans hésiter s'il nous était présenté. Et la difficulté est égale ou plus grande si nous recourons au dessin ; que l'image d'une physionomie, même familière et nettement caractérisée, n'implique pas la représentation distincte de ses caractéristiques, c'est ce que montre l'impuissance ordinaire de la main à retracer cette physionomie, à moins que la perception n'ait d'abord été expressément analysée en vue de la figuration.

Cela revient à dire que la complexité de la représentation est le propre de qui apprend et non de qui sait, de la connaissance qui se forme et non de la connaissance constituée. Ainsi le mycologue reconnaît sans analyse un champignon familier ; mis en présence d'un individu rare ou inconnu, il en cherche une à une les caractéristiques, et leur correspondance ou leur défaut de correspondance à celles de quelque variété connue. La connaissance complexe, qui suit la connaissance sommaire ou confuse, précède donc à son tour et prépare une connaissance d'un autre genre, qu'on peut appeler synthétique, et auquel appartient la perception ordinaire : différente de la connaissance initiale en ce qu'elle implique reconnaissance, en ce qu'elle est claire au sens leibnizien du mot, semblable à cette connaissance initiale en ce que la représentation des éléments est résorbée dans celle du tout, les éléments ne reparaissant qu'à la suite d'un nouvel et d'ailleurs plus facile travail d'analyse.

La complexité de la présentation n'est donc pas le signe auquel on la reconnaît. Cet indice variable et dont les variations ne correspondent pas régulièrement à l'apparition et au défaut de la croyance, ne satisfait pas aux deux dernières conditions plus haut énoncées. Mais si l'expérience nous invite à le rejeter, il était plausible a priori, et répond assez bien à notre premier desideratum. Car l'objet réel est complètement déterminé. On pouvait donc présumer et notre structure mentale nous eût fait admettre si les faits avaient décidé dans le même sens, que l'image la

plus vraie et, si l'on peut dire, la plus proche de l'objet, est celle qui recueille et retient le plus grand nombre de ses déterminations. Seulement JAMES a raison de dire après KANT, que l'affirmation d'une réalité est différente de tous les prédicats qu'on en peut énoncer ; enrichir une image n'est pas conférer l'existence à son objet. (II, 296)

B. — L'intensité de la sensation.

La sensation, suivant maints auteurs, se caractériserait par son intensité, ou par son intensité supérieure. En sorte qu'un accroissement anormal d'intensité dans l'image pourrait faire de celle-ci une hallucination. « Il y a, écrit RICHER, entre l'image mentale et l'hallucination complète, toute une série de transitions graduelles, et la limite entre l'image mentale très forte et l'image mentale très vague, n'est pas possible à tracer. » (334) (1) De même les images du rêve s'accompagneraient de croyance parce que leur intensité égalerait ou approcherait celle de la perception (2). Dans la perception normale même, ce serait parce que l'incorporation de l'image à la sensation intensifie la pre-

(1) C'est aussi la thèse de WUNDT (B. 316 ; C, III, 617) ; et, généralement, des auteurs qui expliquent par une différence d'intensité la distinction de la sensation et de l'image. Ainsi PIÉRON écrit : « Dans des conditions anormales, l'intensité des images peut... les faire prendre pour des perceptions complètes, provoquées par un excitant extérieur : il se produit alors une hallucination. Des facteurs généralement toxiques ont sensibilisé pour ainsi dire les traces mnémoniques, et l'intensification normale par le processus évocatif entraîne, par suite de cette sensibilisation préalable, l'apparition d'une image extrêmement vive » (799). Pourtant, le même auteur écrit plus loin : « On peut en général reconnaître comme réelle une sensation peu intense et comme irréelle une image d'une assez grande intensité... D'autre part, des images peu intenses peuvent en certains cas être prises pour des perceptions » (801).

(2) Cf. notamment SULLY, A, 99-100 ; WUNDT, A, 351-352 ; BINET, F, 111.

mière que nous ne distinguons pas au sein de la perception ce qui est présentation de ce qui est représentation. L'intelligence « aperçoit... l'impression à travers l'image, ou plutôt elle applique l'image à l'impression comme une espèce de moule ou de cadre. Ceci paraît impliquer une *intensification* de l'image mentale, laquelle transforme l'état mental *représentatif* en état mental *présentatif*, en le rapprochant, en quelque sorte, de la pleine intensité de la sensation elle-même. » (SULLY, A, 20)

Mais le mot *intensité* peut s'entendre en deux sens, ou mieux s'applique à deux ordres de phénomènes : à la sensation ou à son excitant (1). On distingue par exemple l'intensité d'un son et celle de la sensation auditive. Cette distinction n'est pas constante, parce qu'on admet plus ou moins explicitement que l'intensité de l'excitant détermine, au moins pour une part, celle de la sensation (2), et aussi parce que, même considérée dans l'objet, l'intensité ne peut être tenue pour purement objective, que dans un son, par exemple, l'élément physique correspondant à ce qu'on nomme l'intensité est une amplitude déterminée de la vibration, en sorte que l'intensité attribuée à l'excitant reste encore à mi-chemin entre le sujet et l'objet.

Nous n'avons à considérer, en tous cas, que l'intensité psychologique, qu'elle dépende ou non de celle de l'excitant, avec laquelle même on pourra la confondre. Car une intensité propre à l'objet ne saurait évidemment être tenue, non plus qu'un caractère extensif, comme la longueur variable d'une ligne, pour un principe de distinction entre la perception et le souvenir, puisque, présentée dans l'une, la même propriété objective devra être représentée dans l'autre.

(1) L'intensité est « une propriété des choses », déclare HEINZ WERNER dans son rapport sur l'intensité des sensations au Congrès international de Psychologie de Groningen, 1927. Cf, FOUCAULT, C, II, 80.

(2) C'est ce qu'ont admis notamment FECHNER et WUNDT. Cf, FOUCAULT, *ibid.*

Or nous sommes d'abord empêchés, non seulement de définir l'intensité psychologique (ce qui n'autoriserait pas à la nier, un caractère trop simple pour s'analyser ne se prêtant pas à la définition directe) mais de la saisir sûrement, d'apercevoir dans la sensation un caractère certain que nous puissions appeler son intensité. Que cette notion soit confuse, c'est ce que prouvent les controverses auxquelles elle a donné lieu, les négations fortement motivées et les essais de réduction dont elle a été l'objet de la part de psycho-physiciens et de philosophes qui ont tenté de la dissoudre et de retrouver les éléments psychiques confondus sous cette dénomination (1).

Tenons néanmoins cette notion pour claire, et essayons, comme on l'a fait, de déterminer le rôle de l'intensité sensorielle dans la croyance.

En quelque sens, d'abord, que l'expérience décide, on reconnaîtra que le recours à ce facteur ne rend pas intelligible le mécanisme même de la croyance. On ne voit pas pourquoi la force d'une sensation nous ferait tenir son objet pour présent. Sans doute on distingue ici le point de vue psychologique du point de vue logique. De deux raisonnements, suivant BINET, c'est le plus fort qui l'emporte, qu'il soit vrai ou faux ; toute délibération est un problème de mécanique où s'opposent et se composent des forces. De même, dans la perception, c'est la force de la donnée sensorielle qui emporte la conviction, que celle-ci soit fondée

(1) Cf. BERGSON, A, I, et C, 60-61 ; FOUCAULT, A, 161-181, et C, II, 79-81. — Dans ses deux études précitées, BERGSON critique directement l'idée d'intensité psychologique. Quand l'intensité n'est pas une qualité de la sensation qui nous avertit de la grandeur de sa cause, elle est la multiplicité des éléments qui entrent dans cette sensation, multiplicité qui n'existe qu'en puissance dans l'état de conscience même, et n'est saisie comme telle que par une analyse réfléchie. — Dans *Matière et Mémoire* (145, 147, 148, 264, 268), et dans *L'Energie spirituelle* (140-143), BERGSON discute et repousse les théories qui expliquent par une différence d'intensité la distinction de la perception et du souvenir.

ou non. (D, 474) — Mais, d'une part, si le problème psychologique et le problème logique de la croyance sont distincts, ils sont pourtant solidaires : je ne crois pas toujours au vrai, mais je ne crois qu'à ce qui me paraît vrai et parce qu'il me paraît vrai ; la croyance de fait obéit à une logique spontanée. D'autre part, c'est par métaphore ou par extension arbitraire de sens qu'on donne au mot *force*, quand il s'agit d'un raisonnement, un sens mécanique, d'ailleurs difficilement saisissable. C'est à condition d'appeler *force* toute cause qu'on peut voir dans la rigueur et la clarté d'une preuve, qui déterminent la conviction, des forces ; alors on peut dire aussi bien que la croyance dans la perception résulte de quelque force. Mais on ne voit pas comment une action violente déciderait la croyance ; et c'est parce que nous pensons, comme nous parlons, métaphoriquement, que nous paraît intelligible la psychologie mécaniste de TAINE et de ses disciples, que nous croyons comprendre que la force supérieure d'une sensation incline l'esprit de son côté, comme s'incline dans une balance le plateau qui supporte la plus forte masse.

Mais considérons les faits. — Tandis qu'à certains auteurs l'expression « intensité psychologique » paraît avoir une signification indivisible, elle conviendrait, suivant les autres, à deux aspects de la donnée sensorielle ; et dans le second cas, cette double acception varie encore d'une théorie à l'autre.

A. — Examinons d'abord l'hypothèse, la plus ancienne et la plus simple, de ceux qui, fondant la croyance sur l'intensité, n'en considèrent qu'une dans la sensation. Ceux-là se rattachent plus ou moins expressément à HUME (I, 15 ; II, 10, 11), bien que sur ce point la pensée de HUME n'ait pas été très décidée ni constante. Combattue et presque discréditée de nos jours, elle a été récemment reprise et vigoureusement défendue par STUMPF (A, 72, 376 ; B, 1-116). (1)

(1) Se rattachent à cette conception, qu'ils tiennent l'intensité

Que la conscience différencie la sensation et l'image d'après leur intensité respective, c'est ce que prouverait d'abord le fait que leur nette démarcation répond à l'énorme différence de leurs intensités : comme celle qui sépare celle d'un son entendu de celle du même son remémoré. C'est ce que prouverait aussi bien le déplacement accidentel de la croyance entre l'une et l'autre, l'intensification de l'image, par exemple, la rendant hallucinatoire, ou créant au moins l'incertitude sur la présence de son objet.

Mais, d'abord, si l'image, quand elle est très forte, peut se donner pour sensation, nous devrions, inversement, prendre une sensation très faible pour une image, « la perception d'un son très léger pour le souvenir d'un bruit intense » (BERGSON, B, 267 ; et E, 141). Or cette confusion n'a pas lieu. « Quand je verrai la table à travers un brouillard de plus en plus épais ou dans l'obscurité grandissante, ou quand on me montrera sur un transparent une vue de Lücknow dont l'intensité ira en s'affaiblissant, pourrai-je confondre réellement ces sensations avec des images mentales ? » (E. MEYERSON, 399) (1)

Le recours à l'hallucination ne peut d'ailleurs être décisif. On bien, en effet, l'hallucination implique elle-même sensation, le développement de l'image hallucinatoire se réglant sur quelque repère objectif, ou bien elle n'est qu'image, et alors elle n'obtient jamais une ferme adhésion, au moins ne détermine pas exactement le mode de croyance

supérieure de la sensation pour la cause unique ou seulement pour l'un des facteurs de la croyance : SPENCER, I, 168 ; BINET, A, 409, C, 17, 35, 43, 52, D, 476, E, 355, F, 111 ; BINET et FÉRÉ, 130 ; PAULHAN, A, 676, B, 106 ; RIBOT, B, 78 ; SULLY, B, I, 283 ; WUNDT, A, 352, B, 316, C, 111, 617 ; KÜLPE, A, 187 ; BOS, 25 ; MACH, 164 ; BARAT et I, MEYERSON, 527 (la moindre intensité de l'image résultant pour eux de la moindre intensité et par suite de la moindre diffusion de son excitation, qui est d'origine centrale et non plus périphérique) ; PIÉRON, 799.

(1) Cf. de même SPIR, 34, et SPECHT, 135.

qui s'attache à la perception (1). Et dans les visions, souvent invoquées, de l'intoxiqué par l'opium ou le haschich, comme dans la fiction spontanée du romancier et du poète, s'il arrive que les formes remémorées ou créées prennent un relief insolite, se colorent et s'animent singulièrement, jamais, au fond, la conscience ne cesse de tenir ses images pour subjectives. (DUPUIS, 625, 626, BERNARD-LEROY, C, 602)

Ainsi l'intensité n'est pas régulièrement supérieure dans la donnée sensorielle à laquelle s'attache la croyance, régulièrement moindre dans celle d'où la croyance est absente. « On peut, en général, reconnaître comme réelle une sensation peu intense, et comme irréelle une image d'une assez grande intensité. » (PIÉRON, 801) — Ce n'est donc pas par la continuité de l'échelle des intensités qu'on peut expliquer le glissement anormal de la croyance de la sensation à l'image. (2)

La preuve prétendue constitue même une pétition de principe. Car aucun des arguments de fait, et notamment des exemples cités par STUMPF, ne paraîtrait appuyer la thèse, si l'on n'admettait d'abord que la confusion de la sensation et de l'image résulte de leurs intensités égales. Si le soldat croit encore entendre tirer des coups de feu après de longs jours de bataille, si la jeune mère croit entendre crier son enfant même quand il dort (B, 27), pourquoi cette croyance mal fondée résulterait-elle de l'intensité anormale de l'image, et non de ce que l'auditeur a gardé ou repris hors de la perception l'attitude propre à la perception, attitude qu'il s'agit de définir, et qui comporte sans doute d'autres éléments qu'une certaine intensité sensorielle ? (3)

(1) Cf. plus loin, V, C.

(2) Sur l'hétérogénéité et l'indépendance du souvenir et de l'hallucination, cf. KANDINSKY, 459, 460, 463.

(3) La même critique vaut pour l'involontaire concession, faite à la doctrine qui lie la croyance à l'intensité, par MALDIBIER, pour qui l'on ne peut toujours distinguer d'une perception faible l'image qui la

Si l'on admet, d'ailleurs, que la sensation et l'image possèdent en commun une même intensité, l'image appartenant seulement à une zone inférieure, la sensation à une zone supérieure d'intensités, il n'est pas facile d'entendre comment est possible la reconnaissance, dans le souvenir et dans la perception. Car le son remémoré sera toujours moins éclatant que le son perçu. Entendant pour la deuxième fois un son, je ne pourrai l'identifier que s'il est plus faible dans ma perception que dans mon souvenir ; me remémorant un son jadis perçu, je ne pourrai l'identifier que si, dans mon souvenir, maintenant, il se renforce. La reconnaissance ne sera donc possible qu'à condition d'être fautive en tous les cas. (MALDIDIER, B, 295.) (1).

La même objection vaut d'un second point de vue. La théorie qui tient l'intensité pour inhérente à la donnée sensorielle admet, en même temps que la moindre intensité de l'image, son affaiblissement graduel ; un phénomène remémoré paraît moins intense à mesure de son éloignement temporel. Comment alors, observe EBBINGHAUS, pouvons-nous, à l'intérieur de la mémoire, ordonner et comparer correctement les intensités, quand elles appartiennent à des souvenirs d'âge différent ? Nous devrions, dans le rapprochement de deux intensités successivement éprouvées, sous-estimer régulièrement la plus ancienne, iden-

prolonge : comme si l'on écoute le roulement décroissant d'une voiture qui s'éloigne (B, 299). On ne voit pas que l'exemple prouve, comme le veut MALDIDIER, « que l'objectivité apparente de l'image est indépendante de son intensité », puisque ce serait dans les cas où la perception est « faible » qu'on ne la distinguerait pas de son propre souvenir ; d'où il est aisé de conclure avec STUMPF que perception et souvenir tendent à se confondre autant que se rapprochent leurs intensités ; car rien n'empêche en principe (si rien ne prouve en fait) que l'écart de l'intensité présentée à l'intensité représentée décroisse à mesure que décroît la première (la distinction, écrit PIÉRON, 801, est « beaucoup plus difficile à faire de l'imaginaire et du réel pour les sensations très faibles proches du seuil »).

(1) Sur l'absurdité où conduit l'attribution d'une commune intensité à la sensation et à l'image, cf. encore JODL, 92, et SPECHT, 135.

tifier le *fortissimo* d'une expérience plus vieille au *pianissimo* d'un passé plus récent. (A, I, 579, 580)

Mais cette dernière objection est-elle décisive ? — On doit distinguer, suivant STUMPF, de l'intensité réelle des sensations et images la signification que nous lui attribuons ou le jugement spontané que nous portons sur elle. Sans doute il paraît absurde de parler d'un *fortissimo* représenté, quand la différence principale entre la sensation et l'image consiste précisément en ce que le son représenté est plus faible que ne l'est dans la sensation le plus faible *pianissimo*. Mais toute perception est une interprétation. Un son d'intensité définie peut apparaître tantôt comme *fortissimo*, tantôt comme *pianissimo*. Si, par exemple, j'entends un craquement léger qui me fait tressaillir, c'est sa force réelle qui m'effraie, mais je le crois faible parce que j'estime sa force non elle-même, mais d'après la nature reconnue ou supposée du bruit, qui est celui d'un objet relativement peu bruyant. Inversement, un son d'intensité variable peut apparaître constant : si c'est de loin que j'entends résonner un objet connu, j'identifie l'intensité du son, faible en réalité, à celle plus forte qu'il aurait pour moi si je l'entendais de près. J'attribue une sonorité essentielle aux objets aussi bien qu'une couleur définie : un papier me paraît blanc encore dans la nuit commença (1).

Cette interprétation apparaît aussi nettement dans les rapports de la perception au souvenir. Ce que restaure celui-ci, c'est, dans une mélodie, le rapport des intensités, non les intensités absolues. J'appelle *forte* un son remémoré relativement fort, bien que son intensité reste inférieure à celle du *pianissimo* entendu. Nous attribuons donc au souvenir, qui n'est pas dans le plan temporel de la sensation, une intensité supérieure à celle qu'il a réellement, à savoir celle qu'il aurait s'il était sensation et non souvenir ; comme nous attribuons au son produit par un objet loin-

(1) Sur la perception « absolue » des grandeurs, tant intensives qu'extensives, cf. notamment BOURDON, E, 171-174.

tain l'intensité, supérieure à son intensité réelle, qu'il aurait pour nous si l'objet était proche. Ce qui facilite d'ailleurs cette identification, c'est la représentation accessoire des circonstances dans lesquelles s'est produite la sensation qui revit dans le souvenir ; le son produit par un instrument de musique remémoré nous paraît intense à mesure de l'effort que nous paraît avoir déployé le musicien, dont nous nous représentons, par exemple, les joues gonflées, et suivant les réactions imaginées d'un public plus ou moins nombreux.

Mais la clarté de cette argumentation n'est qu'apparente. Il est vrai que nous attribuons au papier une couleur définie et stable, quel que soit son éclaircissement. C'est que, remarquait déjà MEINONG (499), la conscience lie la sensation visuelle de la couleur effective et accidentelle de l'objet à l'image de sa couleur réputée propre et constante ; je puis évoquer le blanc à partir du jaune ou du gris. Mais je ne puis comparer de même l'intensité d'un certain son représenté à l'intensité du même son présenté, puisque précisément ce dernier n'est pas à ma disposition. On dira, il est vrai, qu'une certaine comparaison reste possible entre la première et la seconde, sans que celle-ci soit à la rigueur ou directement donnée à la conscience ; car je sais que la première est plus faible que la seconde, et mon jugement sera vérifié si j'entends le son à nouveau. Mais nous n'avons pas conscience de faire, à l'instant de l'évocation, une telle comparaison ; et d'ailleurs on ne sait ce qu'est la pensée d'un rapport dont l'un des termes fait défaut.

De plus, l'argumentation nous paraît circulaire. Car les difficultés principales de la théorie, — apparent défaut de de corrélation entre les différences d'intensité des sensations ou images et l'octroi ou le refus de la croyance, apparente impossibilité de comprendre la reconnaissance, et la comparaison correcte des intensités remémorées ; on les résout en invoquant l'attribution secondaire d'une intensité stable à la donnée sensorielle, quelque changement qu'introduisent les conditions de temps dans son intensité effective. — Mais si nous rapportons l'intensité (faible en

soi) d'un certain souvenir à l'intensité supérieure de la sensation correspondante, de manière à identifier ces deux intensités, c'est que nous savons que le souvenir est souvenir et non sensation. Si, de même, nous assimilons, du point de vue de l'intensité, une voix entendue jadis avec celle, plus forte, qui vient de retentir à nos oreilles, c'est que nous expliquons par un écart temporel plus ou moins considérable (ce qui nous autorise ensuite à la négliger) la différence de force du souvenir récent et du souvenir ancien ; comme nous expliquons par un changement dans la distance la différence d'intensité du son que produit un même objet en deux cas différents, aussi bien que la variation de sa grandeur apparente.

Sans doute, quand il s'agit d'un objet familier, nous concluons, inversement, de son rapetissement apparent à son éloignement. Et nous devrions de même, semble-t-il, décider d'après l'intensité actuelle de la donnée sensorielle si elle est sensation ou image. Mais dans le premier cas il faut d'abord que je sache ce qu'est une distance plus grande ou plus petite, et qu'à une plus grande distance un même objet paraît plus petit. Le rapport constaté de la grandeur apparente à la grandeur vraie ne me fait pas apercevoir l'objet à distance ; il m'aide seulement à définir cette distance. De même, dans le deuxième cas, on doit présupposer la distinction de l'actuel et du passé, du passé récent et du passé lointain, savoir que le passage de la sensation à l'image détermine une chute de l'intensité, et que le vieillissement de l'image l'affaiblit. La faiblesse relative de l'image peut être alors un signe auxiliaire de son âge (dans l'hypothèse où les données sensorielles ont une intensité, et l'image une intensité moindre), mais elle ne peut expliquer la distinction de la sensation et de l'image, puisque l'usage même de ce signe la suppose.

Si, dans cette théorie, le rapport s'obscurcit, loin de s'éclairer, de la sensation à l'image, comme entre les images, on s'étonne en outre que ces dernières soient encore possibles. Car STUMPF admet qu'au-dessous d'une certaine intensité minima la sensation disparaît. Mais si l'intensité

est commune à la sensation et à l'image, leur différenciation radicale, dans l'expérience ordinaire, supposant d'ailleurs, de l'une à l'autre, un dénivellement notable de cette intensité, comment l'image peut-elle encore naître à la conscience, bien au-dessous du seuil où la sensation est devenue impossible ?

A plus forte raison, dans ce néant où se réfugie l'image, n'y a-t-il pas place pour une échelle des intensités, pour le discernement des degrés dans la force des éclaircissements, des pressions, des températures et des sons. Mais la zone des intensités représentées, bien qu'elle soit, suivant STUMPF, moins développée que celle des intensités senties (1), est encore assez nuancée pour que la mémoire fixe, quand il y a lieu, le rythme des événements en ce qu'il a d'essentiel, respecte, par exemple, au moins ne simplifie pas notablement les rapports d'intensité qui, avec les rapports de hauteur constituent une mélodie.

B. — L'impossibilité d'expliquer la croyance par une différence d'intensité psychologique, celle-ci entendue en un sens indivisible, a décidé depuis longtemps des psychologues à dédoubler le sens du mot, à discerner deux intensités dans la donnée sensorielle, communes encore à la sensation et à l'image, mais capables de variations distinctes.

Ainsi MEINONG distingue l'intensité du contenu de la sensation et celle de la sensation même considérée comme acte mental. — L'intensité entendue au premier sens ne saurait différencier la sensation de l'image, car elle ne varie pas de l'une à l'autre. Il est inadmissible que dans le souvenir du musicien qui essaie de se représenter un

(1) Sur quoi insiste aussi WARD, 171. — MEINONG, d'autre part, a justement noté que le passage de la sensation à l'image raccourcit non seulement par le haut, mais aussi par le bas l'échelle des intensités discernables. Nous n'imaginons pas un son très fort dans toute sa force, mais nous n'imaginons pas non plus un son très faible dans sa pleine faiblesse.

morceau déjà entendu, un *forte* doit se changer en *mezzo-forte*, un *piano* en *pianissimo*. On objecte (ce qu'après SACHS fera STUMPF) (1), que ce qu'on saisit est moins l'intensité absolue des sons que leurs rapports d'intensité. Mais il est faux qu'un musicien qui se remémore un morceau, puis l'entend à nouveau exécuter, l'entende plus intense qu'il ne se l'était remémoré.

C'est ce que montre aussi SEMON : l'intensité d'un son évoqué n'est pas moindre dans le souvenir que dans la perception. Non seulement la série des sons qui constitue une mélodie conserve dans le souvenir les rapports d'intensité comme les rapports de hauteur qui caractérisent cette mélodie, mais ordinairement il n'y a pas d'obstacle à ce que l'intensité du son remémoré ait la même valeur absolue que celle du son perçu ; comme une ligne dont j'ai gardé le souvenir visuel n'est pas raccourcie du fait que ce n'est plus la perception qui la saisit. (94, 237) (2)

Mais la représentation, dit MEINONG, présente des variations indépendantes dans une certaine mesure des changements de son contenu ; et cette espèce de variations est commune à tous les phénomènes mentaux. Ainsi l'on tend à un but avec plus ou moins de force ; le plaisir présente tous les degrés ; une représentation attentive est plus intense qu'une représentation distraite. D'ailleurs, si l'attention, par la vivacité qu'elle confère à l'image, la met, pour ainsi dire, sur le chemin de la perception, comme la perception distraite est sur le chemin de l'image, jamais, dans la connaissance normale, les variations de vivacité liées à l'attention, ne vont jusqu'à réaliser le passage de la sensation à l'image ou de l'image à la sensation. Aussi ce qui distingue la sensation de l'image n'est sans doute que

(1) Cf. aussi GOLDSTEIN, 597.

(2) DE VRIES SCHAUB faisait entendre à ses sujets des sons d'intensité diverses, puis les invitait à se remémorer ces sons, et reproduisait enfin les excitations initiales. L'intensité du son présenté et celle du son représenté apparaissaient non seulement comparables, mais, exception faite des sons très forts, égales (cf. notamment 367).

la vivacité supérieure de la première, et MEINONG se réfère, comme d'ailleurs ses adversaires, à la thèse classique de HUME (1).

SEMON, de même, cherche à différencier image et sensation, non d'après le degré de leur intensité proprement dite, mais suivant leur plus ou moins grande vivacité. L'intensité entendue à la rigueur est ce caractère de la sensation qui présente avec la grandeur de l'excitant un rapport de dépendance immédiat. La vivacité ou « vividité » (*Lebhaftigkeit oder Vividität*) est dans une certaine mesure indépendante de la grandeur de l'excitant, et par suite vivacité et intensité ne sont pas régulièrement liées. Nous avons une sensation vive, mais peu intense du *pianissimo* d'un chant que nous prenons plaisir à percevoir dans ses nuances les plus fines ; nous avons une sensation intense mais peu vive d'une musique de jardin public que nous entendons d'une oreille distraite. Le *pianissimo* du chant qui m'émue est vif encore dans mon souvenir sans cesser d'être un *pianissimo*, et l'ennuyeuse musique de square est comme nébuleuse et lointaine dans ma mémoire sans cesser d'être bruyante. Sans doute la vivacité dépend en quelque mesure de l'intensité : une sensation très faible est ordinairement peu vive. Mais le relèvement de l'intensité n'avive la sensation ou l'image que dans d'étroites limites. C'est la concentration attentive, non l'intensification du souvenir qui peut restaurer une part de sa vivacité originelle. Finalement, la sensation, dans les conditions ordinaires, est plus vive, l'image, moins vive, et sans doute faut-il chercher dans leur différence de vivacité le principe de leur distinction (2).

(1) La vivacité supérieure de la sensation serait due elle-même, suivant maints auteurs, notamment MÜNSTERBERG (139), à la force supérieure de l'excitation externe.

(2) ELBINGHAUS distingue aussi la vivacité et la force des sensations et représentations, la première étant normalement supérieure dans la sensation, et relativement indépendante de la force. Une sensation auditive peut être celle d'un son faible et avoir une vivacité considérable. Au fond est vif ce qui nous intéresse, nous occupe d'une façon

Mais comme l'a montré STUMPF, la principale difficulté subsiste. La vivacité de la sensation et celle de l'image ne différant qu'en degré, on demandera quel est le rapport de la plus grande vivacité représentée à la plus faible vivacité présentée (B, 17). Et SEMON même observe que la vivacité dans la sensation comme dans l'image, se présente à tous les degrés. Il arrive que celle de la sensation s'abaisse au niveau de celle de l'image, et que la vivacité de l'image s'élève au niveau de celle de la sensation, sans qu'image et sensation se confondent (1). Aussi n'est-il pas, suivant SEMON, de caractère interne qui explique sûrement leur distinction ; celle-ci ne peut se faire qu'objectivement, d'après leur mode respectif de déclenchement (2).

forte et durable ; la vivacité n'est pas une propriété statique et immanente, c'est un caractère dynamique de la représentation, qui se retrouve d'ailleurs dans toutes les formes de l'expérience mentale, par exemple dans les sentiments (I, 584). — C'est une distinction analogue qu'établit WARD entre l'intensité *inhérente*, liée à la variation du stimulus physique, et l'intensité *effective*, qui dépend en outre de la direction et de la concentration de l'attention (119). — Cf. de même RIGNANO, 76. — Sans isoler la vivacité de l'intensité, BARAT et I. MEYERSON expliquent aussi par les oscillations de l'attention les variations de l'intensité de l'image ; l'intensité même de la sensation étant pour eux fonction de l'attention, comme l'aurait montré KÜLPE, auquel ils se réfèrent. (KÜLPE, *Ueber den Einfluss der Aufmerksamkeit auf die Empfindungsintensität*, III^e Congr. intern. de Psych.) (519)

(1) « Ce n'est pas une saine définition, écrit RUSSELL, notant contre HUME, et après HUME même, ce qu'a d'inadéquat le critère de la force, que celle qui s'applique seulement aux cas où la différence est flagrante : le but essentiel d'une définition consiste à pouvoir être appliquée même aux cas marginaux. » (146).

(2) Cette conclusion résignée est aussi celle à laquelle aboutit RUSSELL (148-150). — Elle n'est certes pas une solution au problème de la croyance, dont on doit définir non les causes physiques ou physiologiques, mais les conditions prochaines et mentales. Veut-on dire que le sujet distingue la perception de l'image *parce qu'il* réfère la première et non la seconde à un excitant externe et actuel ? Mais c'est cette référence même qui constitue proprement la perception ; c'est donc elle qu'il s'agit d'expliquer.

C. — Enfin la vivacité ne serait-elle pas un signe plus clair et plus certain si, la dissociant radicalement d'avec l'intensité, on en faisait le propre de la sensation (ou de l'image tenue pour sensation) ? — C'est peut-être cette vivacité spécifique, qu'on ne retrouve pas, même affaiblie, dans la représentation, qui constitue pour HUME le *striking* de la sensation ; c'est celle à laquelle il se réfère sans équivoque dans ses Essais : « La pensée la plus vive est encore inférieure à la plus faible sensation. » (I, 15) C'est ce que dira presque dans les mêmes termes EGGER, comparant l'image auditive verbale à la sensation correspondante : « La parole extérieure la plus faible est encore un bruit plus fort que la parole intérieure la plus forte. » (67-68) C'est par sa vivacité spécifique que la sensation semble être, pour LOTZE, incomparable à l'image. Dans l'évocation de la lueur la plus vive, du son le plus fort, du pire tourment, il n'y a, selon lui, ni lumière, ni sonorité, ni douleur ; la représentation représente à la rigueur, elle ne reproduit pas. (A, 16) (1) MEYNERT dit plus nettement encore qu'elle se borne à signifier ; et « le souvenir de la plus effroyable explosion n'approche pas le billionième de l'intensité sonore du bruit d'un cheveu qui tombe sur l'eau. » (264) De même, suivant ZIEHEN, si nous nous représentons un son comme plus ou moins fort, il n'y a pas de différence d'intensité entre la sensation et l'image, non plus qu'entre deux images. La force ou la vivacité sensorielle est le propre de la sensation. Et qui voudrait non signaler seulement mais définir à la rigueur cet écart de la sensation à l'image, devrait recourir (c'est ce que demande finalement SEMON) à une définition causale (128-129). Enfin, suivant STOUT, la perception a une « agressivité » qu'on ne trouve pas dans l'image, et qui dépend de l'excitation : un éclair, le sifflet d'une locomotive frappent l'es-

(1) Sur les variations de la doctrine de LOTZE, cf. STUMPF, B, 21.

prît comme ne le ferait jamais une représentation. (D, 417) (1)

Il n'est pas sûr pourtant que la vivacité, si étroitement qu'on l'entende, manque toujours, hors de l'hallucination, à la simple image. Celle-ci, remarque KOFFKA, n'est pas toujours pâle et comme noyée (*verschwommen*). Certains sujets, dans la représentation, sont éblouis par le soleil ou par le scintillement d'une pièce d'argent (18). SEGAL note même le rétrécissement réflexe de la pupille chez un aveugle qui se représente un objet très lumineux, quand elle ne réagit plus à un fort éclaircissement effectif (438). Bref, il semble que l'image puisse, sans cesser d'être tenue pour image, garder toute la fraîcheur sensorielle.

D. — Mais peut-être ce qu'on nomme la vivacité de la perception est-il plutôt de l'ordre du plaisir et de la douleur. Alors l'examen de ce signe présumé de la présence, même étranger à la vie intellectuelle, mériterait encore d'être examiné ici. Car nous ne sortons pas encore de la sensation, à laquelle on attribue ordinairement, en même temps qu'une valeur présentative, un ton affectif ; et d'ailleurs la douleur physique a parfois été tenue pour la forme rudimentaire et primitive de la sensation tactile.

Or nous ne considérons les objets, observait déjà BERKELEY, que par rapport à la conservation de notre organisme, au dommage ou à l'avantage qui peut résulter d'eux pour notre corps, au plaisir ou à la douleur qu'ils nous causent ; aussi ceux que nous touchons ont pour nous plus d'intérêt que ceux que nous voyons seulement (61). Et c'est, suivant LOCKE, l'aptitude des objets à produire en nous, par leur contact avec notre corps, du plaisir ou de la douleur,

(1) Cette vivacité propre à la sensation (*sensational intensity*) serait liée à la soudaineté de l'impression (D, 420). — C'est elle qu'on semble désigner métaphoriquement en notant dans la sensation son « piquant » (*pungency*, JAMES, II, 300-301), qu'on oppose au caractère « vaporeux » de l'image (BRIERRE DE BOISMONT, 449), à son caractère « chétif et éthéré » (HÖFFDING, A, 71).

qui délimite pour nous le monde de la perception (438). Telle est encore la thèse de maints auteurs récents. Il n'est pas, selon PREYER, de maître plus puissant que la douleur pour apprendre à distinguer le subjectif de l'objectif. (349) (1) — Spécialement on explique par elle le rôle privilégié du toucher dans la croyance. « Les qualités tangibles, qui sont celles par où les choses nous affectent immédiatement d'émotions agréables ou pénibles, sont pour la conscience vulgaire la suprême réalité. » (A. LÉON, 360) — Au fond, la douleur révélerait, suivant IOTYKO et STEFANOWSKA, « un conflit entre la force extérieure et la force organique, le défaut d'adaptation de celle-ci à la première, et une réaction sans compensation. Le plaisir, par contre, est un état de conscience qui révèle qu'il y a adaptation entre les forces extérieures incitantes et la force organique incitée. » (232)

Si la douleur a pu être tenue pour le signe de l'objet, c'est peut-être, comme le suggère BALDWIN, qu'elle a coutume de reparaître à la conscience quand reparait sa cause externe, ce qui crée à la douleur une situation ambiguë. Mais l'enfant même, remarque BALDWIN, distingue l'objet de la peine que l'objet provoque, et rapporte cette dernière à la vie subjective, en sorte que la douleur signifie essentiellement un conflit intérieur, « l'expérience grossière de la division et de la lutte. » (443-444) Il est vrai que pour JAMES « la source et l'origine de toute réalité est subjective, en nous-mêmes. » (II, 297) Encore faut-il expliquer comment nous vivons hors de nous, comment nous pensons et percevons l'objet. Si l'on peut présumer que la douleur marque la première étape dans le sens de la pensée objec-

(1) Pour SPIR aussi la douleur crée ou affermit en nous la croyance à l'existence d'un non-moi ; elle notifie l'existence d'un monde non seulement étranger mais hostile. Il est vrai, ajoute SPIR, que cet état purement subjectif qui nous contraint d'affirmer un agent différent de nous ne nous éclaire nullement sur la nature de cet agent ; au contraire de la sensation de résistance, dans laquelle nous appréhendons immédiatement ce qui s'oppose à nous (393).

tive, en ce qu'elle notifie au moins un arrêt de la tendance, cet empêchement n'est pas par lui-même le signe d'une contrariété positive.

A supposer d'ailleurs que les affections aient initialement ou reçoivent quelque jour une signification objective, elles ne caractérisent pas la *présence*. — Tel spectacle nous laisse froids, telle évocation est délicieuse ou déchirante. — Mais il n'est même pas exact que la donnée affective accompagne régulièrement la présentation de l'objet auquel elle se rapporte. C'est que la *compréhension* de cette donnée exige un temps plus ou moins long ; souvent aussi sa *maturation* ; enfin parce que dans la présence l'objet, d'une part, de l'autre, le plaisir et la douleur peuvent se contrarier d'au moins deux manières.

Quel que soit, d'abord, le temps nécessaire à l'interprétation objective de la sensation, l'épreuve distincte du plaisir et de la douleur peut requérir un temps différent, et souvent plus long. « Toute douleur, dit ALAIN, veut être contemplée, ou bien elle n'est pas sentie du tout. Qu'est-ce qu'un mal d'un dixième de seconde et aussitôt oublié ? La douleur, comme d'un mal de dents, suppose que l'on prévoit, que l'on attend, que l'on étale quelque durée, en avant et en arrière du présent ; le seul présent est comme nul. Nous craignons plus que nous ne souffrons. » (44)

Si la douleur brute ou physique ne peut être immédiatement accueillie et assimilée, à plus forte raison dans le développement des affections morales, où la réflexion a sa part, le temps entre en ligne de compte. S'il réduit et tue à la longue les tristesses et les joies, il arrive qu'il soit d'abord indispensable pour les mûrir ; que croisse et se définisse le phénomène affectif à mesure que la conscience détermine plus explicitement la portée de l'événement heureux ou malheureux. Souvent une bonne nouvelle nous affecte d'abord en surface, puis nous nous sentons peu à peu pénétrer et dilater par la joie qu'elle apporte. De même une déception peut n'être d'abord qu'un choc léger, et, passé l'événement, s'appesantir graduellement sur nous.

La donnée affective peut même entraver la croyance ;

et la présentation de l'objet empêcher, inversement, ou retarder le plaisir et la douleur.

D'une part, même rapportée à la sensation présente, l'affection à partir d'un certain degré, loin d'objectiver, intériorise. C'est là, suivant WEBER, une des raisons pour lesquelles la cénesthésie n'est pas un monde objectif. Car le ton affectif élevé des sensations internes rend la conscience attentive à ce qu'elles ont de désagréable, éveille ainsi non la faculté de connaître, mais celle de désirer, et nous pousse surtout à nous dérober à la douleur par des mouvements instinctifs ou intentionnels. (22-23) (1)

C'est, d'autre part, un propre de notre nature que les plaisirs et douleurs de tout ordre empruntent souvent ce qu'ils ont de pur, de profond ou d'aigu au souvenir et à l'attente. Car il arrive que la complexité du présent, qui est le temps d'agir, trouble ou tienne à l'étroit la donnée affective ; et aussi que dans le présent l'objet, par son imperfection ou sa médiocrité sentie, réduise le plaisir et la douleur à sa misérable mesure (2), en sorte qu'ils se déploient plus à l'aise dans le monde simplifié de la mémoire et dans le libre champ du rêve.

Il en est d'ailleurs de la distance comme du temps ; pas plus que lui, elle n'altère régulièrement la douleur. Un poignard, dit JAMES, nous fait mal quand il est en contact avec notre peau, un poison avec notre bouche. (II, 306) Mais l'acuité et l'âcreté de la douleur ne tiennent pas toujours, au moins chez l'homme, à ces conditions d'espace ; elle peut naître et devenir insupportable malgré l'absence,

(1) « La chaleur d'un feu, dit aussi HUME, quand elle est modérée, est supposée exister dans le feu ; mais la souffrance qu'elle cause quand on s'approche tout auprès, n'est pas considérée comme ayant une existence quelconque ailleurs que dans la perception. » (II, 241) — Et c'est parce que l'intuition visuelle est la plus indifférente, qu'elle est, suivant LACHELIER, la plus objective (A, 83).

(2) La simple lecture d'une symphonie, remarque STUMPF, peut procurer au musicien cultivé une plus haute jouissance que son audition réelle, parce qu'aucune circonstance accessoire, telle qu'une faute d'exécution, ne vient la troubler (B, 91).

quand ce n'est pas l'absence qui la cause. L'objet seulement représenté peut même nous affecter avec une directe violence, comme s'il agissait, telle une chose présente, par contact ou pénétration, au point de donner à l'affection la forme de la douleur physique ; un chagrin peut être senti dans la chair. Et ce n'est pas, comme on dit, par emprunt ou métaphore que la souffrance morale en vient à revêtir, dans le vocabulaire et dans la mimique, la même expression que celle dont la cause est exclusivement corporelle. On entendrait mal ce transfert d'expression sans l'essentielle parenté des attitudes mentales qui peuvent s'exprimer de même. Il arrive sans doute qu'on traduise un dépit, une antipathie, par les mouvements de l'amertume ou de l'écœurement, bien que ces répugnances morales ne comportent pas naturellement la même réaction qu'une répugnance alimentaire ; et qu'ainsi l'on symbolise arbitrairement par les dehors de l'aversion qu'inspire un objet proche et sensible toute autre sorte d'aversion ; mais une telle grimace est comédie et non signification. Il reste que toute souffrance vraie appelle un certain mouvement, une expression corporelle qui ne peut différer essentiellement des maux du corps à ceux de l'esprit. C'est d'abord qu'est relativement pauvre notre matériel affectif, que la douleur se varie moins que la représentation de son objet, et ne peut donc approprier exactement son expression à sa cause, tantôt physique et tantôt idéale. Mais c'est aussi qu'il n'est pas de cas où cette cause n'empêche de quelque manière notre être physique. L'« événement malheureux » qu'on m'annonce ne dépasse sûrement en moi les plans du jugement et du verbe que s'il rencontre en quelque point mon corps. Car toute mauvaise nouvelle implique à la fois deux significations contraires. Celui qui nous l'apporte évoque et stimule en nous une certaine conduite, mais pour la paralyser aussitôt ; on nous rappelle une situation définie pour laquelle nous étions parés et nous dispose à tenir le langage, à faire les gestes qu'elle comporte, mais, du même coup, on les interdit et les arrête ; la déception est plus qu'un choc moral : une contrainte corporelle. Aussi toute peine,

si éloignée dans l'espace qu'en soit la cause, peut être sentie au niveau des organes du mouvement, et aussi bien de tous les autres, qui concourent avec les premiers en toute action ; être encore à la rigueur une piqure, une brûlure, une morsure, une déchirure, une oppression.

Bref, c'est le propre de la conscience de répondre, et mieux à mesure qu'elle s'élève, au médiateur comme à l'immédiat, de mouvoir vers elle l'objet, à travers l'espace comme à travers le temps, ou d'annuler de quelque manière l'un et l'autre, de doter l'objet d'un mode de présence qui n'est pas la présence de la perception, mais qui appelle en nous les mêmes réactions, spécialement dans l'ordre affectif.

C. — La localisation de la sensation.

La sensation se différencierait encore de l'image par sa *localisation* ; au moins par une localisation plus précise, qui déterminerait la croyance dans la perception et l'exclurait de la représentation (1). — Mais cette localisation, qui d'aucune manière ne peut être celle de la sensation même, peut s'entendre, au moins quand il s'agit des sens opérant à distance, de deux manières qu'on ne distingue pas toujours nettement : elle est celle de l'excitant, ou bien celle de l'impression. — Considérons d'abord la localisation de l'excitant.

A. — Dans la perception, spécialement dans la perception visuelle, l'objet occupe une position définie par rapport au corps propre et aux autres objets donnés dans la même perception. Même, l'ensemble présenté est situé dans un espace actuel qui déborde le champ de ma présentation, espace plus ou moins schématiquement représenté au-delà de ce que je perçois, souvent réduit à un système de directions ou d'itinéraires possibles.

(1) A citer ici, parmi les plus récents auteurs, BARAT et MEYERSON, 519.

Mais d'abord cette localisation de l'objet est inégalement définie pour nos différentes espèces de sensations ; « très précise pour les sensations visuelles et tactiles, moindre pour les sensations auditives, assez confuse pour les autres sensations ». (BARAT et MEYERSON, I, 519. Cf. aussi DUMAS, A, 577-580) (1). — Or il ne semble pas que varie corrélativement l'actualité attribuée à la donnée sensorielle. Si, de la salle où je travaille, j'entends un éclat de voix, sans pouvoir l'identifier, j'hésite à le situer dans l'appartement ; si, de l'intérieur d'une ville, j'entends tirer le canon hors de de l'enceinte, je ne sais si c'est au nord ou au sud, à l'est ou à l'ouest qu'il retentit. Mais l'incertitude de cette localisation ne m'empêche aucunement de référer le son à une source sonore actuelle ; ma sensation ne se distinguerait pas plus immédiatement d'une image si, au moment où j'entends le son, j'avais en outre la sensation visuelle de l'objet qui le produit. Il arrive, suivant BERNARD-LEROY, que l'hallucination de l'ouïe soit complète, extériorisée comme la sensation auditive, sans que le malade soit capable de reconnaître de quelle direction vient la voix (C, 603). C'est même une question de savoir en quelle mesure est directe la localisation dans l'espace auditif. Car la source sonore est aussi un objet possible de vision ; et la vue nous aide à interpréter les données des autres sens, spécialement à définir le lieu des qualités non visuelles ; en sorte que nous croyons voir ou imaginer visuellement en son lieu ce

(1) Même distinct, le contenu de la sensation n'a pas d'emblée, pour les sens autres que la vue, une signification locale. S'il est vrai, par exemple, que dans l'audition binaurculaire la localisation sonore tient, dans le cas des sons purs et graves, à une différence de phase, dans le cas des bruits et des sons aigus à la différence d'intensité (DUMAS, A, 578-579), la conscience de cette différence, qualitative ou intensive, ne peut certes former à elle seule la *connaissance d'une direction* ; et celle-ci ne peut se définir que graduellement, sans doute par association des données de l'ouïe à celles de la vue. — Sur le vague ou l'absence du contexte spatial, même dans la perception visuelle, cf. MALDIDIER, B, 304.

qui n'est pourtant pas proprement visible : aussi le chant que nous écoutons, remarque STUMPF, nous paraît sortir de la bouche de la cantatrice, dont nous avons la perception visuelle. (B, 36-27)

En outre, la localisation présente tous les degrés de netteté pour une même espèce de sensations ; cette netteté dépend d'ailleurs de la distinction interne de la donnée sensorielle. Mais ce dernier caractère et par suite la netteté de la localisation varient sans que varie corrélativement la croyance à la présence de l'objet.

D'ailleurs, l'image représente l'ordre spatial que présente la perception. Les objets se situent les uns par rapport aux autres et par rapport au corps propre dans un espace remémoré et même imaginaire comme dans l'espace perçu.

1. L'espace a dans la représentation la même structure que dans la perception. — Discutant les critères d'EBBINGHAUS, pour qui, notamment, l'objet représenté manque de corps (I, 569), KOFFKA conteste justement que ce défaut de *Körperlichkeit*, *plastische Räumlichkeit*, soit essentiel à la représentation visuelle, dont l'objet peut, comme celui de la perception, posséder une troisième dimension (12). « Les objets sont imaginés non seulement avec leur forme et leur contour, mais même avec un certain relief. » (BARAT et I. MEYERSON, 528) D'après les expériences de MARTIN, l'objet garde dans l'image, les yeux clos, l'éloignement qu'il a dans la perception (370).

2. Dans les deux cas, l'espace se délimite de la même manière pour la conscience. — Il est, en effet, un champ visuel interne comme il est un champ visuel externe, bien que ces deux champs soient difficiles à comparer du point de vue de l'étendue, le premier échappant sans doute à la mesure. Il est même, a montré BINET après WUNDT, un point de fixation interne comme il est un point de fixation externe. Il est donc une vision mentale directe et une vision mentale indirecte ; et, par suite, une zone centrale de vision mentale distincte, et une région périphérique du champ

pour laquelle l'image est moins nette : l'esprit, comme l'œil, a sa tache jaune. (BINET, E, 261-366)

3. En outre, le rapport spatial de l'objet au sujet, ou plutôt au corps de l'observateur, est dans la représentation ce qu'il est dans la perception. Dans les deux cas, le corps propre est intérieur à la situation d'espace dans laquelle apparaît l'objet ; et dans ce milieu spatial qui leur est commun, la perspective dans laquelle apparaît le deuxième, qu'il soit remémoré ou perçu, est toujours corrélative de l'attitude, remémorée ou perçue du premier. Aussi, dans l'instantané, le point de vue représenté et la perspective représentée, qui sont encore solidaires, se signifient réciproquement : dans les expériences de SEGAL sur la représentation du lieu, la forme et la grandeur de l'apparence objective permettent souvent à l'observateur de définir sa propre position par rapport à l'objet représenté. (Cf. notamment 345.) Dans le temps, le changement figuré de la position du corps et de ses segments (mouvement de la tête et des yeux, locomotion) règle, dans la représentation comme dans la perception, les rapports apparents d'espace entre les objets ou les éléments objectifs, détermine l'apparition, la disparition, la variation perspective de l'objet.

4. Enfin, dans la représentation comme dans la perception, l'espace manifeste ce caractère remarquable, sur lequel a justement insisté SEGAL, d'être offert pour une part à l'intuition, et, pour une autre part, de déborder nécessairement ce contenu intuitif. Ce que l'espace ne livre pas actuellement de lui-même n'est un néant pour la conscience ni dans la perception ni dans la représentation. Spécialement, tout ce qui est présenté ou imaginé dans le champ visuel implique un au-delà non donné qui enveloppe le donné et que ce dernier détermine. La perception, d'abord, n'implique pas seulement les qualités présentées. Ce qu'appréhende directement la vision, comme l'apparence fragmentaire de la table sur laquelle j'écris, appelle un contexte, qui donne sa signification à l'apparence présentée, et dont l'esprit définit, à partir de cette apparence, les caractères spatiaux : ce que je saisis de la table m'in-

vite à lui attribuer des pieds, qui reposent sur un plancher. Mais il ne m'est pas indispensable de qualifier à la rigueur ce contexte : il est moins imaginé que conclu. Même, il échappe nécessairement à l'intuition dans la mesure où il se situe hors de la perspective présentée ; telle la fraction du monde visible située derrière moi, quand je regarde un objet qui me fait face ; car je ne puis, dans l'instant, me donner, idéalement ou réellement, qu'un seul point de vue. — Mais le contexte est conclu de même, non imaginé, dans la représentation. Et non seulement dans les cas et pour la raison que nous venons de dire. Plus généralement, le témoignage de nombreux sujets qui, évoquant un certain objet, disent le « voir » dans un rapport défini d'espace avec d'autres objets, sans « voir » cependant ces derniers, n'autorise pas à croire, remarque SEGAL, que la pensée de ce contexte attribué à des objets imaginés soit encore une image, mais d'un autre ordre, ou située sur un autre plan ; que la représentation puisse se compliquer d'une représentation au deuxième degré. — Bref, l'ensemble des qualités présentées ou représentées ne se suffit jamais ; il figure, dans ma conduite, une phase de son développement ; il est un fragment d'un monde continu que me présenterait actuellement et dans sa continuité une suite de mouvements appropriés. (SEGAL, 410-422)

On ne voit pas, finalement, ce qui peut différencier l'espace représenté de l'espace perçu. — Pourtant la croyance, dans le cas de l'image, fait régulièrement défaut. Elle manque même quand l'objet de l'image est mieux localisé que celui de la sensation : une image visuelle n'est pas prise pour une sensation, une sensation olfactive pour une image. Et pour une même classe de données sensorielles, il n'apparaît pas que la précision avec laquelle est localisé l'objet détermine le sujet à ériger l'image en sensation : les pseudo-hallucinations décrites par KANDINSKY, rappelle BLEULER (544), bien localisées, étaient reconnues par le malade comme illusoires.

On objecte, il est vrai, que la conscience ne confond pas

le lieu présenté et le lieu représenté, que la similitude des deux espaces n'abolit pas leur dualité ; aussi la localisation, possible dans l'image comme dans la perception, n'aurait pas, en ce qui touche la croyance, la même efficacité dans les deux cas.

Que l'extériorité réelle de l'objet perçu et celle, idéale, de l'objet représenté se différencient d'emblée, c'est ce que montrerait l'attitude de la conscience à l'instant de la perception et à l'instant de l'image. Dans la sensation, dit-on, l'esprit s'oriente de lui-même vers la chose qui détermine l'excitation périphérique, tandis que l'image, née d'une excitation centrale, est rapportée au monde intérieur. (BAUDIN, 225) En d'autres termes, la différence entre l'espace externe et l'espace interne s'éprouverait par la direction différente de l'attention, portée vers le dehors dans la perception, vers le dedans et pour ainsi dire dans la tête quand on veut contempler ou se donner une image (1).

Mais si profondément, d'abord, que puissent différer les mécanismes respectifs de l'image et de la sensation, nous n'avons conscience ni de l'un ni de l'autre. Image et sensation sont saisies immédiatement et sans leurs antécédents, sans livrer leur histoire, sans qu'en elles s'indique leur origine. Cette orientation de l'esprit vers la source de ses états intellectuels reste donc mystérieuse (2).

Elle semble présupposer, d'ailleurs, la distinction du présent et de l'absent : c'est quand je sais ou présume que l'objet est proche et visible que je le cherche autour de moi. Mais si l'on commence par poser comme actuellement

(1) Cette différence est affirmée notamment par JASPERS, 51-67. Cf. surtout, du même, l'article *Zur Analyse der Trugwahrnehmungen (Leibhaftigkeit und Realitätsurteil)*, in *Zeitschrift für die gesamte Neurologie und Psychiatrie*, Bd VI, 460-535, et sa discussion par SEGAL, 422-447.

(2) BAUDIN croit l'expliquer par la faiblesse relative de l'image, normalement « réduite » par l'« état fort », la sensation, qui lui interdit son domaine. — Sur l'insuffisance de la théorie de TAINÉ, cf. plus loin, ch. I, F.

donné l'objet présenté, comme idéal l'objet représenté, il y a pétition de principe à fonder sur la dualité essentielle des lieux ou des espaces la valeur actuelle conférée à la sensation et refusée à l'image.

En outre, l'attitude de la conscience ne diffère pas constamment, suivant que nous percevons ou que nous nous représentons seulement un objet dans l'espace ; cette différence, observe LINDWORSKY, est peut-être affaire d'habitude (205).

Que manque souvent, en effet, cette retraite en soi qu'on dit caractéristique de la représentation, c'est ce que, d'abord, établit expérimentalement SEGAL. L'audition d'un mot évocateur détermine chez le sujet non à proprement parler une image, saisie comme image, comme état intérieur, rapportée sans doute à une personne ou une chose, mais qui se bornerait, du dedans, à la signifier au dehors, et en serait seulement le substitut ou le symbole, — mais la vision même de l'objet réel, immédiatement donné dans la représentation comme dans la perception. Si quelques sujets déclarent d'abord le saisir en un lieu indéterminé ou même imaginaire, cette position de l'objet hors de l'espace réel résulte de l'isolement insolite de l'apparence externe (1) ; mais l'émergence graduelle du contexte, restituant la forme ordinaire de l'expérience spatiale, détermine à la fin l'identification de l'espace représenté à l'espace présenté. En sorte que, pour SEGAL, le rapport de l'esprit à l'objet est le même dans la perception et dans l'image ; la seule différence de l'un des cas à l'autre est que l'attribution d'un lieu suit dans le premier cas d'une excitation périphérique, et dans le deuxième d'une excitation centrale. (Cf. surtout 378-410)

L'identité des deux espaces se prouve encore, expérimentalement, par la facile insertion de l'objet représenté dans le milieu présenté. En des expériences comme celles

(1) Lequel, suivant SEGAL, se réalise dans l'évocation d'objets petits et mobiles, comme un chien, ou d'objets immobiles, comme un arbre, mais qui peuvent se présenter en des lieux divers. Cf. notamment 339.

de PERKY et de MARTIN, la projection de l'image sur un mur ou sur un écran ne fait pas de cette image une perception. Ainsi certains sujets de MARTIN peuvent apercevoir, sans hallucination, à côté d'une tête de poupée réelle, sa copie imaginaire, et assez clairement pour comparer l'une à l'autre. (321, 340, 270)

Enfin, que l'objet représenté puisse s'insérer solidement dans l'espace perçu, c'est ce qu'atteste, hors du laboratoire, l'expérience la plus ordinaire. Il arrive, par exemple, que la représentation ne soit qu'un retour de l'esprit à un objet antérieurement perçu et dont le contexte spatial est encore présenté. Je regarde sur mon bureau, dit HIRT, une boule lumineuse, fixe en son lieu. Le mouvement de mes yeux en déplace l'apparence vers la périphérie du champ visuel, où elle disparaît. Je mets la boule dans ma poche ; je puis encore me la représenter immobile sur mon bureau. Si je remue à nouveau les yeux, ou bien la boule paraît suivre mon regard (ce qui exige de moi un effort), ou, plus ordinairement, elle me semble garder son lieu, et tend encore à gagner la périphérie du champ visuel, avant de s'évanouir (435). En d'autres termes, la boule représentée se comporte, dans l'instant et dans le temps, comme la boule présentée ; elles occupent le même lieu dans mon champ visuel et y manifestent le même déplacement au cours de mon mouvement ; elles sont donc situées dans un seul et même espace.

Finalement, l'homogénéité reconnue, la coïncidence fréquente de ce qu'on nomme l'espace perçu et l'espace représenté ne peuvent s'entendre que d'une manière : il n'est au fond qu'un espace, dans lequel tantôt nous percevons et tantôt nous nous représentons les corps (1).

Mais si le lieu n'est pas propre à l'objet perçu, et si l'objet représenté est situé dans le même espace que l'objet

(1) Sur l'identité essentielle des deux espaces, cf. aussi STUMPF, B, 54.

présenté, on peut encore se demander si la localisation, commune au monde imaginé et au monde perçu, ne tend pas à les confondre dans une même croyance. Car toute localisation implique, dit-on, certaines démarches actuelles; or celles-ci ne s'entendent que par rapport à un monde actuellement donné. La localisation ne signifie-t-elle pas (dans la mesure où nul autre facteur ne contrarie son action) la présence, si elle suppose le mouvement ?

Il est évident que la détermination du lieu dans la perception exige ordinairement une exploration sensorielle de l'objet, et souvent, s'il s'agit d'un objet très étendu ou d'un ensemble d'objets, des mouvements plus amples ou une série de mouvements comme la locomotion. Des mouvements de ce genre interviennent-ils encore dans la détermination locale de l'objet représenté ? — Tel semble être l'avis de PIÉRON ; la localisation dans le souvenir visuel s'explique, selon lui, par « l'actualisation des souvenirs moteurs d'exploration (par exemple le mouvement de l'œil regardant les objets de gauche à droite) ». (1, 800) (1)

SEGAL, de son côté, décrit le rôle du mouvement, dans la recherche de l'objet que tel mot doit évoquer, et aussi dans le parcours sensoriel de l'objet représenté. L'audition des mots *souris*, *tapis*, fait s'abaisser la tête et les yeux, celle des mots *nuage*, *ballon*, les fait s'élever; la forme du mouvement, dans la recherche, varie d'ailleurs suivant qu'il s'agit de saisir par le regard un objet proche ou de se diriger vers un objet plus éloigné. Si l'évocation visuelle suit immédiatement la perception auditive qui la déclenche, les mouvements sont ceux qui constituent, non plus la recherche mais l'examen de l'objet, le regard glissant sur l'apparence représentée comme si elle était effectivement présentée (2).

(1) Nous ne savons, il est vrai, si, pour PIÉRON, cette « actualisation » implique le recommencement du mouvement remémoré, ou peut se borner à la réviviscence intellectuelle du souvenir moteur, comme le fait supposer cet autre passage : « La mémoire visuelle de la longueur d'une ligne... comporte en réalité un souvenir moteur, celui d'un déplacement angulaire de l'œil. » (781)

(2) Cf. surtout 302-306. Cf. aussi MARTIN, notamment 484.

Mais à supposer, d'abord, que ces mouvements soient indispensables pour localiser des objets seulement représentés, — et cette localisation peut être fort précise au moins quand il s'agit de la vue, — ils ne font pas confondre, cependant, ce qui est remémoré et ce qui est perçu ; s'ils sont nécessaires pour localiser, et suffisants pour localiser nettement, ils ne vont pas jusqu'à présenter actuellement l'objet dont ils sont censés définir la position dans l'espace. Il faudrait donc dire comment ils permettent la localisation dans le souvenir sans faire pourtant du souvenir une perception.

En outre, dans la simple perception d'un objet immobile par un spectateur immobile, il y a déjà un haut et un bas, une gauche et une droite ; l'objet instantané de la vision n'est pas un point inétendu ; il comprend d'ailleurs autour des données de la vision directe tout ce que donne la vision indirecte (1). Les mouvements des yeux « peuvent manquer absolument si, par une circonstance heureuse, la vue se trouve immédiatement adaptée... Dire que l'œil doit porter dans sa vision le souvenir des mouvements qui l'ont préparée, c'est dire que les tâtonnements de mise au point d'une lunette sont nécessaires à la vision distincte, et qu'une personne ne verrait rien dans sa lorgnette, si elle la trouvait immédiatement adaptée à sa vue, et n'en avait pas elle-même fait tourner la crémaillère ». (BOY, 301) — Mais si la vue, en de certains cas, me permet de localiser sans mouvement les éléments de l'objet et l'objet même dans son milieu, cette localisation n'implique pas davantage une exploration dans le souvenir.

Il est vrai que, dans les conditions ordinaires, la vision

(1) « Dans l'orientation objective, écrit DUMAS, la place occupée par les images visuelles sur la rétine suffirait déjà pour nous renseigner sur l'orientation d'un objet par rapport à nous ou par rapport à d'autres objets. En dehors des images qui se peignent sur la fovea centrale et que nous distinguons par la vision directe, il y a les images plus ou moins confuses qui se peignent sur le reste de la rétine et que nous distinguons avec la vision indirecte » (A, 579)

comporte un fréquent déplacement du champ visuel, -- des mouvements des yeux, de la tête, souvent du tronc et même de l'ensemble du corps. Par suite le souvenir, autant qu'il restitue à la conscience une portion étendue de l'espace, semble devoir en exiger aussi l'exploration.

Mais, d'abord, les mouvements qui constituent l'exploration mnémonique ne peuvent correspondre exactement à ceux qui ont déterminé la perception du même objet. Car, à l'instant de l'évocation, l'objet n'est pas situé dans mon champ visuel ; il ne pourra y apparaître que par un changement d'orientation du regard qui n'aura pas eu son analogue dans la perception. C'est quand je suis installé dans mon souvenir et placé au point de vue qui a été celui de ma perception antérieure que l'exploration me fait saisir entre les éléments de l'objet, entre l'objet et ceux qui forment son milieu, les rapports d'espace qui ont caractérisé cette perception.

En outre, à ce moment même, les mouvements qui constituent l'exploration de l'espace remémoré ne peuvent reproduire dans leur amplitude et leur détail ceux par lesquels nous avons exploré l'espace perçu. L'exploration mnémonique des quartiers d'une ville n'exige évidemment pas que je la sillonne à nouveau. Son parcours représenté implique simplement, comme l'observe SEGAL, des mouvements esquissés de la tête, d'un bras, d'un doigt, des yeux, -- mouvements qui indiquent seulement ou symbolisent l'itinéraire et ses changements de direction. (Cf. notamment 307, 316, 476.) L'exploration s'abrège dans le souvenir parce que, verrons-nous, tout s'y passe comme si, en même temps que le sens s'oriente successivement vers les différents objets ou éléments de l'objet, le monde objectif se déplaçait inversement de manière à venir glisser sous le sens, réduisant au minimum l'exploration réelle qui, dans la perception, a présenté l'ordre objectif.

Le lieu objectif n'est donc pas le signe de l'actuel, même si des mouvements ont contribué d'abord à le définir. L'exploration aide à se former, mais ne constitue pas un ordre

spatial qui, déterminé avec ou sans mouvements, est en tous cas indépendant, une fois pensé, des conditions motrices initiales de sa figuration, et qui est le même dans la perception et dans le souvenir.

B. — Mais la localisation peut être celle de l'impression. — Ainsi l'on peut se demander si ce que nous localisons immédiatement dans la perception visuelle ne serait pas une modification subie par l'organe de la vision.

Cette modification pourrait être cherchée d'abord dans ce qu'on appelle le *signe local*. Bien qu'on prétende expliquer par lui seulement la distinction des différents lieux de l'espace visuel, non celle des différents points de la rétine ou des différents mouvements de l'œil dans la vision, et que cette connaissance de l'espace visuel, une fois formée, doive être la même dans la présentation et dans la représentation, il semble parfois, que pour ceux qui admettent l'existence du signe local, celui-ci complice de sensations spécifiques la sensation proprement visuelle.

La théorie du signe local, en effet, malgré son indétermination ou à travers la diversité de ses énoncés, revient à expliquer par deux sortes d'éléments la distinction spatiale des différents points du champ visuel : 1° par l'hétérogénéité de la surface rétinienne ; 2° par la différence des mouvements par lesquels nous amenons l'image des différents éléments objectifs ou d'un seul élément qui occupe successivement différents points de l'espace au centre de la rétine.

Que la diversité des mouvements de l'œil ou des impressions rétiniennes élémentaires soit requise pour que deux points de l'espace visuel apparaissent distincts et plus ou moins distants, c'est à l'expérience seule d'en décider. Car, *a priori*, on n'aperçoit aucun rapport entre les sensations kinésiques nées des mouvements d'un organe sensoriel et les caractéristiques spatiales de l'objet perçu (1). Et l'on

(1) L'expérience suivante manifeste, suivant BOURDON, la suffisance de l'élément musculaire du signe local dans la vision. On peut recon-

ne comprend pas mieux que la variété qualitative de l'impression rétinienne puisse prendre une valeur locale, signifier l'extériorité mutuelle et la position relative des éléments d'un excitant.

Mais, fondée ou non, la théorie du signe local ne nous intéresse ici qu'autant que ce signe serait un élément conscient, une sensation organique surajoutée à la sensation externe et étrangère à l'image (1). — Or, les sensations qui résultent des mouvements de l'œil, et aussi bien, d'ailleurs, de tous ceux qui constituent l'exploration, ont, en effet, un rôle, comme nous verrons, dans la distinction de l'espace présenté et de l'espace représenté, mais ces mouvements qui, dans la perception, m'aident à définir le lieu objectif, et qui interviennent différemment dans la perception et dans l'image, n'ont pas, ici, un rôle privilégié. Ils ne sont pas aptes, spécialement, à me signifier l'action externe d'un excitant, à me faire savoir qu'ils disposent l'organe sensoriel de manière à recueillir l'im-

naître les positions successives d'un point dans l'obscurité tout en continuant de le fixer, c'est-à-dire bien que son image se forme toujours au centre de la rétine, sans mettre en jeu par conséquent des éléments rétiens divers (A, 62). Mais nous connaissons dans ce cas les mouvements de nos yeux et de notre tête par des sensations kinésiques évocatrices d'une image visuelle de ces mêmes mouvements. Comme nous savons par l'expérience que nous avons de la corrélation entre notre mouvement visible et celui d'un objet que nous suivons du regard dans un milieu éclairé, à quel déplacement du point lumineux correspond notre mouvement, l'hypothèse d'un signe local musculaire paraît inutile ici.

(1) C'est l'opinion de WERNICKE : « Les signes locaux proviennent évidemment des sensations organiques de la rétine ; car les éléments sentants de la rétine agissent suivant leur position sur un mécanisme moteur de l'écorce, de manière à ce que toujours la fovea centralis se tourne vers l'excitant. » (41) — L'équivoque a son principe dans ce texte célèbre de LORZE : « Il faut que chaque excitation, suivant le point du système nerveux où elle se produit, soit pourvue d'une nuance propre (*eine eigentümliche Färbung*), que nous appellerons son signe local. » (*Medizinische Psychologie*, 1852, 331) Cette « nuance » de l'excitation reste-t-elle, dans la pensée de LORZE, une donnée physiologique, ou forme-t-elle une sensation originale ?

pression ; car je ne sais pas d'emblée qu'ils se produisent autour du siège de l'impression ; leur lieu, tant qu'ils sont connus par le seul sens kinésique, reste indéterminé pour la conscience et ne se déterminera que par leur figuration externe. — Quant aux éléments rétinien, ils ne me donnent, à l'instant de l'impression, aucune sensation spécifique : quand j'ai une sensation visuelle, je n'ai pas une sensation rétinienne.

Mais à défaut de sensations élémentaires, qui résulteraient d'impressions élémentaires distinctes, n'éprouvons-nous pas, au moment où l'excitant agit sur le sens, une sensation confuse et globale rapportée au siège de l'impression ? — C'est ce qu'affirme SULLY, et non seulement de la vue, mais de tous les sens opérant à distance. « Pour le sens de l'odorat, et plus encore pour ceux de l'ouïe et de la vue, où l'impression est ordinairement causée par un objet situé à quelque distance de l'organe périphérique, l'attention que nous prêtons à cette cause extérieure nous fait négliger en partie le « siège corporel » de la sensation. Cependant, ici même, nous sommes vaguement avertis que la sensation nous arrive par l'intermédiaire d'une certaine partie déterminée de la surface sensitive, c'est-à-dire par un organe particulier des sens. Ainsi, tout en rapportant une odeur à une fleur éloignée, nous nous rendons bien compte que cette sensation d'odeur a son origine « corporelle » dans le nez. Même dans le cas de l'ouïe et de la vue, nous rapportons vaguement les impressions comme telles à l'organe approprié. A vrai dire, il y a, en pareil cas, double localisation, l'une plus vague, qui se rapporte à l'organe périphérique excité, l'autre plus distincte, qui se rapporte à l'objet ou à la force extérieure qui agit sur lui. » (A, 44)

Mais si nous en venons à localiser nos impressions, ce n'est pas que nous les sentions réellement en leur lieu. Par l'éducation des organes sensoriels et la sommaire physiologie du sens commun, chacun sait que le nez est l'organe de l'olfaction, comme l'œil celui de la vision. Mais cette référence, devenue automatique, de l'impression à son siège, n'est pas une donnée immédiate. « Dans les circons-

tances ordinaires, remarque SEMON (qui réserve le cas de la perception attentive), nous n'avons pas conscience de la participation de nos yeux à notre sensation visuelle, de celle de nos oreilles à notre sensation auditive, de celle de nos narines à notre sensation olfactive. » (235) (1)

Il est vrai que certains excitants, agissant sur les sens externes, y déterminent des sensations que nous rapportons à ces organes. Mais qu'il s'agisse de l'odorat, de l'ouïe ou de la vue, l'élément conscient et localisable n'est pas olfactif, auditif ou visuel, mais tactile : le piquant de l'ammoniaque n'est pas plus une odeur sur la muqueuse du nez qu'il n'est une couleur sur la conjonctive. Il est douteux, d'ailleurs, que cette sensation soit plus immédiatement localisée que n'importe quelle sensation tactile. Surtout, elle manque ordinairement ; ou si l'on veut qu'elle ne soit pas remarquée parce qu'elle serait constamment liée aux sensations des différentes espèces, comme la conscience ne saisit sous ce rapport aucune différence entre la perception et l'image, on doit admettre que la sensation propre à l'organe de l'impression, qu'elle soit déterminée par l'excitant spécifique ou par tout autre, si elle existe dans la perception, reste incorporée à l'image.

(1) Cf. aussi 49, 51, SEMON suit ici J. MÜLLER, *Physiologie des Menschen*, II, 356. — Pour SPECHT, la connaissance du rapport de la sensation à son organe n'est pas non plus une expérience immédiate bien qu'elle soit sans doute précoce ; elle résulterait de cette observation que la fermeture ou tel autre mouvement des yeux supprime ou modifie la sensation visuelle ; et de même pour les autres sens (139). SEMON admet que l'impression auditive se localise exceptionnellement dans les cas où elle est accompagnée de douleur, et dans ceux où les vibrations de l'air qui produisent le son déterminent en même temps des sensations tactiles dans l'oreille et spécialement dans le tympan (51). Mais la localisation tactile n'est pas plus immédiate que la visuelle. Quant à la douleur, qui n'est peut-être qu'une espèce de la sensation tactile, elle n'est pas rapportée à son siège avant l'impression du toucher entendu à la rigueur, et, même localisée, reste ordinairement plus diffuse que la sensation tactile proprement dite.

C. — Dans le toucher, le siège de l'excitant et celui de l'impression coïncident. Localiser la sensation tactile, c'est donc déterminer à la fois la position de l'objet et celle de l'organe du tact.

Cette localisation est ordinaire, au moins dans le toucher éduqué, bien qu'inégalement sûre et fine. — Mais il faut d'abord distinguer d'une localisation véritable deux autres déterminations de la sensation tactile souvent confondues avec la localisation.

Ce n'est pas, d'une part, l'aptitude à localiser, ce que nomment pourtant *Ortsinn* les Allemands (1), et qui permet de retrouver plus ou moins exactement et sans recourir à la vue le point de la peau qui a reçu une certaine impression ; car il s'agit seulement de savoir quelle sensation tactile reproduit au mieux les caractères d'une sensation antérieure (dur, froid, douleur, etc.). La coïncidence locale n'est qu'inférée, à la suite d'une assimilation qualitative ; nous jugeons que la deuxième sensation est la même que la première avant de juger que son impression occupe le même lieu.

Ce n'est pas non plus l'aptitude à localiser que mesure l'acuité tactile. Bien qu'on définisse cette dernière comme « la faculté de distinguer comme extérieurs l'un à l'autre deux points de la peau juste assez éloignés l'un de l'autre pour que la distinction soit possible » (BOURDON, C, 231), cette distinction est essentiellement qualitative et ne devient que secondairement spatiale. Car cette marque propre par laquelle se différencient nos sensations tactiles signifie précisément que nos sensations sont distinctes, non que leurs impressions soient extérieures les unes les autres et plus ou moins distantes ; il n'y a pas à la rigueur de *Raumsinn*, ou, comme dit GLEY, de « sens de l'espace cutané ». (818) (2)

(1) Et que GLEY nomme « pouvoir ou faculté de localiser » (816).

(2) Cette confusion, ordinaire à propos du toucher depuis E. H. WEBER, d'une dualité qualitative juste perceptible avec un intervalle juste perceptible, est relevée par KÜLPE, A, 39, 350.

Il reste que nous apprenons, notamment par l'association des données de la vue à celles du toucher, à rapporter nos sensations tactiles aux différents points de notre périphérie, à localiser à la rigueur nos contacts. Le petit enfant a mal, l'homme a mal au pied ou à la tête.

Mais cette référence plus ou moins tardive de la donnée tactile à son organe, régulière dans la perception, ne l'est pas moins dans l'image. — « La sensation, écrit ROUSTAN, est localisée dans le corps, au lieu que le souvenir n'est pas rapporté à un point précis de ce corps. Si je me rappelle que j'ai été piqué au doigt par une abeille, puis-je dire que le souvenir est localisé dans mon doigt comme la sensation y était localisée ? » (528) — Oui, sans doute, et l'on entend mal ce que peut être le souvenir tactile d'une piqûre d'abeille au doigt, si le doigt n'est pas, dans le souvenir comme dans la sensation, le siège de la piqûre.

Ainsi, quand il s'agit de la vue, et généralement des sens opérant à distance, l'objet est localisé dans le souvenir comme il l'est dans la perception. Dans ces mêmes sens, l'impression n'est pas localisée, ou, quand elle l'est, ne l'est pas différemment dans la perception et dans le souvenir. Quant aux contacts, ils se localisent de la même manière dans les deux cas. Comme enfin la localisation, de quelque façon qu'on l'entende, ordinairement plus nette dans la perception, peut, sans ruiner la croyance, y être par accident plus confuse que dans le souvenir, elle ne peut être le signe de la présence de l'objet.

APPENDICE. — Pour quelques auteurs, l'image se caractériserait par l'indétermination ou l'arbitraire de la référence de son objet au corps propre.

FECHNER dit pouvoir se représenter les objets non seulement à une plus ou moins grande distance devant lui, mais encore derrière lui, latéralement, en haut ou en bas, — alors qu'on fait toujours face à ces objets dans la présentation visuelle (II, 473). Plusieurs sujets de SEGAL disent pouvoir se représenter derrière eux les objets (Cf.

notamment 343, 350). — STUMPF se demande si l'on ne doit pas supposer dans ces cas une conversion mentale du corps propre (ce qu'admet MARTIN, 506, et ce qui ressort, dans le texte de FECHNER, des déclarations de DROBISCH, 481), ou un déplacement imaginaire de l'objet ; mais le nombre et la qualité des observations l'inclinent finalement à voir dans le fait qu'elles tendent à établir un privilège de l'image. (B, 56-57)

Le difficile est surtout de fixer le sens de la thèse.

A. — Je puis sans doute me représenter un objet situé derrière moi ou dans toute autre position rapportée à la position *actuelle* de mon corps. — Spécialement, je puis :

a) me *remémorer* un objet, par exemple une personne que je viens de dépasser, et me la représenter dans la perspective où je la verrais si je me retournais sur elle (comme son image peut être présentée sans conversion réelle du corps dans le rétroviseur d'une automobile). — Mais personne ne nie qu'il nous soit possible et même ordinaire de prolonger ou compléter en représentation, par un déplacement idéal du corps, notre présentation partielle de l'espace et des objets qui le déterminent.

b) *imaginer* aussi bien, et par le même mécanisme, dans la partie de l'espace qui est derrière moi, un objet que je sais ne pouvoir y être, et qui occupe d'une façon permanente un autre lieu, par exemple substituer mentalement tel édifice que je sais être quelque part devant moi à tel autre que je sais être derrière moi.

B. — Seulement je ne puis me représenter un objet dans une position quelconque par rapport à la position *représentée* dans le même temps de mon corps, plus précisément de l'organe sensoriel intéressé. « Les images, écrivent BARAT et I. MEYERSON, peuvent être projetées dans une direction quelconque par rapport à l'axe de notre corps. » (528) Cette proposition est équivoque. Elle est vraie s'il s'agit de l'orientation *actuelle* de notre corps, fausse s'il s'agit de son orientation *représentée*. — Me représenter visuellement un objet, c'est me le donner d'une certaine façon dans mon champ visuel ; en son centre, si l'objet est

distinctement représenté ; au moins dans sa périphérie, s'il l'est plus confusément. C'est redire que toute représentation visuelle implique celle d'un rapport défini d'espace de l'objet à nous ; qu'un objet ne peut être visuellement représenté que pour une certaine orientation idéale de nos axes oculaires ; dans une direction définie à la fois par le lieu de l'objet et le nôtre propre ; ce que ne peut refuser SEGAL, qui insiste justement sur l'implication mutuelle, dans la conscience, de la perspective et du point de vue, — ses sujets concluant facilement de la première au second.

Il est vrai que, suivant SEGAL, si la perception ne nous laisse saisir que ce qui est donné dans notre champ visuel, c'est qu'ici la donnée sensorielle suit de l'action nécessaire d'un excitant sur la rétine. Mais la représentation est affranchie de l'excitant ; ce qui expliquerait à la fois que nous puissions nous représenter un objet masqué par ceux qui occupent le champ visuel, comme une salle dont nous sommes séparés par un mur, — et tel objet situé derrière nous (375).

Mais ces deux cas ne sont pas strictement comparables. Car si je me représente une salle située au delà d'un mur qui me la masquerait dans la perception, je n'imagine pas la salle à travers le mur (SEGAL même reconnaît qu'un mur n'est pas plus transparent dans la représentation que dans la perception) ; mais j'imagine le mur, puis la salle, ou la salle sans le mur ; c'est-à-dire telle que je la verrais effectivement si le mur était abattu. Au contraire, s'il était possible de se représenter un objet situé derrière soi, nous voudrions dire hors du champ visuel idéal, le mécanisme mental de l'image serait essentiellement autre que celui de la perception. Mais si cette dernière a ses conditions propres, la pensée objective, comme l'a fortement montré LOTZE (B, 113-114), a des exigences constantes, auxquelles se plient également l'image et la perception, et le point de vue est l'une d'elles ; en sorte que jamais l'objet représenté ne nous apparaît dans un rapport d'espace à notre corps autre que celui qu'il a pu manifester dans la perception.

L'illusion contraire s'explique sans doute par le fait

que la représentation n'abolit qu'un instant la présentation, qu'imaginer (comme il est nécessaire), le regard dirigé vers un objet remémoré ou fictif, n'anéantit pas d'une façon durable la conscience de l'attitude spatiale actuelle, dont est indépendante, en effet, la position de l'objet représenté. Et c'est ce qui semble ressortir de quelques observations de SEGAL. (Cf. 250)

D. — La vitalité de la sensation.

Considérées non dans leur contenu ou dans leurs caractères intrinsèques, mais dans leur mode d'existence, dans la façon dont elles apparaissent, durent, s'évanouissent, sensation et image présentent-elles quelque différence régulière par laquelle on puisse expliquer la croyance caractéristique de la sensation ou mieux de la perception ?

Il semble que toute donnée sensorielle possède une certaine *vitalité*. « On peut considérer les perceptions et les autres représentations comme des forces qui se disputent l'existence. Comme elles ne peuvent coexister dans la conscience en très grand nombre, elles tendent à se chasser réciproquement ; il existe une concurrence des états psychologiques. » (FOUCAULT, A, 275) « La vitalité des images et des perceptions varie d'après le degré de familiarité des représentations, d'après l'intérêt qu'elles présentent, et, pour les images, d'après leur âge. » (A, 276)

On pourrait se demander si c'est bien dans le même sens qu'on attribue une « puissance de vie » à la sensation et à l'image ; car c'est l'excitant, dont l'image est affranchie, qui provoque et entretient la sensation. Mais cette distinction serait sans valeur pour la conscience, qui saisit la sensation et non l'excitant. D'ailleurs, beaucoup d'excitants internes et externes agissent sur nous à tout moment, sans qu'il en résulte autant de sensations ; du moins toutes les sensations naissantes ne se développent pas en perceptions ; ce n'est donc pas la seule action de l'ex-

citant qui maintient et érige la sensation au rang de la perception. Et ainsi l'on paraît fondé à dire que la vitalité est commune à la sensation et à l'image.

Or la sensation possède ordinairement, dit-on, une vitalité supérieure. C'est que manifeste l'expérience immédiate. C'est ce qu'on peut inférer du fait que celle des images décroît à mesure qu'elles vieillissent, qu'elles s'éloignent de la sensation originelle. Si l'image est d'autant plus fugitive qu'elle est plus ancienne, si le souvenir le plus disponible est, *ceteris paribus*, le plus récent, c'est que la vitalité de la donnée sensorielle atteint son maximum dans la sensation même.

Mais, d'abord, il est douteux que la vitalité soit une propriété de la donnée sensorielle. Comme on met toujours l'accent sur l'élément clair et formulable de la conduite, on en vient à doter d'une réalité suffisante et indépendante l'état intellectuel, qui n'est pourtant que l'enveloppe ou la face objective de la tendance, le dessin du progrès ou des entraves de l'action. La puissance de vie prêtée à la représentation est proprement celle de nos désirs ; la vitalité de l'image exprime la constance d'un projet, une fin plus ou moins stable et lointaine, et, à partir de la fin posée, les étapes et les obstacles, la lente et tâtonnante élaboration des moyens. L'obsession émotive, a montré JANET, signifie un problème pratique non résolu ou mal résolu, un empêchement durable de l'action ; et l'obsession disparaît quand l'obstacle, souvent du dehors, est levé. Relative au passé, l'image obsédante figure l'involontaire et perpétuel retour de l'esprit à une action difficile, que le sujet n'a pu accomplir ou n'a pas accomplie correctement ; se replaçant fictivement devant l'obstacle, il essaie de le mieux franchir ; si son passé l'obsède, c'est qu'il le rejoue indéfiniment (E). — Sans doute, notre activité ne se définit pour nous qu'en se représentant ; je ne saurais ce qu'est agir, quels sont le sens et le succès de mon action si elle dépouillait ses éléments objectifs. Mais l'image qui figure ma conduite emprunte sa stabilité à l'action présente, projetée ou revécue qu'elle exprime.

A. — Traitons pourtant la donnée sensorielle comme si la vitalité lui appartenait en propre. — Celle, réputée supérieure, de la sensation, devrait s'affirmer d'abord dans la *lutte des représentations* (1). Or il arrive que l'image montre, sous ce rapport, plus de vitalité que la sensation, l'exclue du champ de la conscience, nous détourne vers le passé, l'éventuel et le fictif. Mais, disparue, la sensation ne peut être saisie encore comme une image; si elle n'est pas défaite d'un coup, à aucun moment de son effacement graduel, la sensation ne laisse apparaître son objet comme seulement imaginé. Et le triomphe plus ou moins durable de l'image, tel qu'il a lieu notamment dans la rêverie, ne fait pas, inversement, de l'image une hallucination (2).

B. — La vitalité de la donnée sensorielle pourrait se mesurer encore au *temps* pendant lequel elle se maintient à la conscience. On oppose alors la fixité relative de la sensation au caractère fugitif et inconstant de l'image (BARAT et I. MEYERSON, 519). Quand je dessine en imagination, dit MACH, une figure géométrique, les lignes, bientôt après avoir été tracées, s'effacent, dès que l'attention se porte à d'autres lignes; on ne retrouve plus les premières quand on veut y revenir, et l'on doit les reproduire à nouveau; aussi est-il plus commode de recourir au dessin effectif, c'est-à-dire à la sensation (164). Et WARD compare la suite des images à celle de becs de gaz dont la

(1) Cette lutte doit être distinguée de celle décrite par TAINÉ entre la sensation et l'image, à la suite de laquelle la sensation « réduit » normalement l'image, c'est-à-dire l'empêche de s'attribuer une valeur objective actuelle, sans nécessairement l'exclure du champ de la conscience. TAINÉ, d'ailleurs, et aussi bien ceux qui l'ont suivi, confondent souvent la *réduction*, qui opérerait un déplacement de la croyance, avec l'*élimination* (qui n'affecte pas la croyance) d'une donnée sensorielle par une autre.

(2) « La rêverie suppose en arrière d'elle, sauf lorsqu'elle se perd dans le délire d'imagination, le sentiment de pouvoir intervenir et mettre fin à cette fantasmagorie... on peut reprendre les rênes et revenir à la réalité » (DELACROIX, D. 220).

flamme vacille irrégulièrement sous le vent qui l'abat par endroits pour l'aviver ailleurs. (171. — Cf. aussi STOUT, D, 42)

Mais, d'abord, il n'est pas pas sûr qu'on puisse opposer en bloc, du point de vue de la fixité, l'image à la sensation. Suivant PERKY (449) et TITCHENER (425) qui distinguent sous ce rapport le souvenir de l'image fictive, le premier serait changeant et peu durable, tandis que la deuxième ne changerait guère et se maintiendrait longtemps. Certains sujets de PERKY pouvaient même retenir plusieurs minutes une image fictive (voir de même MARTIN, 332) (1).

Est-on fondé d'ailleurs à attribuer pareille inconsistance au souvenir ? Il a, observe SEMON, la même durée relative et même, en principe, la même durée absolue que la sensation correspondante. D'abord tout souvenir retient le rythme de son original. Evoquer une mélodie n'est pas seulement se rappeler des sons dans l'ordre, avec la hauteur, l'intensité et le timbre qu'ils ont présentés dans l'audition réelle, c'est encore respecter les rapports de temps caractéristiques de cette mélodie. De même les phases d'un mouvement visuellement remémoré ont les mêmes rapports qu'elles ont eus dans la vision effective. Si d'ailleurs l'évocation peut être abrégée, si dans le souvenir la mélodie et le mouvement peuvent être accélérés, ils peuvent aussi bien être ralentis. Au vrai, la bonne mémoire musicale reproduit une mélodie, non seulement suivant son rythme, mais dans son temps réel. — On ne voit donc pas que la durée du souvenir diffère essentiellement de celle de la sensation (242).

Qu'entendre, en outre, par cette fixité de la sensation ? D'abord, considérée comme acte mental, elle a coutume de durer peu, ou, si l'on veut, change d'instant en instant. On a pu dire que l'image n'est pas, mais qu'elle devient, qu'elle

(1) Tandis que pour KÜLPE, nous ne pouvons guère maintenir inchangée, même quelques secondes, la représentation d'origine centrale (A, 187).

comporte souvent un épanouissement et un enveloppement graduels, une aurore et un crépuscule (SPAIER, 288-294). Mais la perception manifeste le même devenir. C'est la fixité supposée de l'objet qu'on prête sans y penser à la perception de l'objet. La conscience répugne à l'immuable et à l'immobile, et ne se soutient que si, l'excitant supposé invariable, le contenu de la perception se différencie continuellement. D'ailleurs la sensation ne peut guère être un « état », pour cette seconde raison que l'événement objectif même n'a pas ordinairement la stabilité d'une chose ; et bien des excitants, rappelle BLEULER, ont une action essentiellement éphémère : telles les paroles, les notes de musique (538).

C'est même, d'une certaine façon, le propre de la sensation d'être transitoire, parce que son cours se règle sur l'altération ou le déplacement effectif de l'objet, comme sur le mouvement du corps propre. Rien ne m'empêche de fixer, dans ma représentation, l'événement remémoré ou attendu à telle phase de son changement qualitatif ou local, comme la photographie fait du vivant qui bouge. Et rien n'empêche qu'un même souvenir, indifférent à mon mouvement comme à ma perception que ce mouvement varie, colore et pénètre la suite de mes présentations. Il en est comme du souvenir de l'anticipation mentale : ainsi, claire ou sourde, l'image du but domine à demeure la série des présentations qui figurent un certain progrès et reçoivent tour à tour du terme idéal représenté leur valeur respective et leur commune signification.

C. — La vitalité de la sensation pourrait enfin se reconnaître à son caractère *contraignant*. Ne se distingue-t-elle pas régulièrement de l'image, comme l'ont cru LOCKE et BERKELEY, à ce qu'elle est involontaire ? « L'apparition des sensations, leur durée et les variations de leur intensité dans cette durée semblent être régies par des lois, et en tous cas étrangères aux caprices de notre volonté. Il n'est en notre pouvoir ni de les évoquer ni de les faire disparaître... Au contraire, nulle loi précise ne préside à l'apparition

des images. » (BARAT et I. MEYERSON, 519 (1) — C'est parce qu'elle serait arbitraire, et ferait suite à un effort conscient, que la représentation, si vive, précise et stable qu'on la suppose (comme elle peut l'être chez le peintre et le musicien) resterait séparée de l'hallucination, toujours automatique (DUPOUY, A, 266).

Mais le caractère involontaire de la sensation ne pourrait être retenu comme condition suffisante de la croyance que si, constant dans la présentation, il manquait régulièrement ailleurs, et, spécialement, dans la représentation, — souvenir ou fiction.

Or ce caractère appartient encore, remarque HUME, aux affections et aux tendances, sans leur conférer de valeur objective. « Il est évident que nos souffrances et nos plaisirs, nos passions et nos affections, auxquelles nous ne supposons jamais aucune existence au-delà de nos perceptions, opèrent avec plus de violence, et sont aussi involontaires, que les impressions de figure et d'étendue, de couleur et de son, que nous supposons constituer des existences permanentes. » (II, 241) (2)

En quelle mesure, d'ailleurs, dépend de nous l'évocation du souvenir ? — C'est une distinction ancienne et fondée que celle du rappel volontaire et du rappel automatique. Bien des images remontent à la conscience soit par association avec quelque autre image, isolément donnée ou incluse dans notre perception, soit parce qu'elles s'accordent avec nos dispositions affectives de l'heure, soit enfin

(1) « Les états que je crée ou restaure, écrit MALDIDIER, m'apparaissent précisément quand je le veux et tels que je les veux, donc m'appartiennent en propre, ne sont qu'à moi, ne sont qu'en moi... Est déclaré très vraisemblablement mien tout état dont l'instant et le mode sont comme parallèles à l'instant et au mode de mon effort mental, et que je puis à ma guise éliminer ou altérer, — non mien tout état où ne se révèle pas cette sorte de correspondance ». (B, 305, 309). — Cf. aussi BERNARD-LEROY, C. 616 ; JASPERS, 607.

(2) C'est ce qu'observe aussi LALANDE : « Il n'y a rien qui dépende moins de nous, qui s'impose avec plus d'insistance qu'une douleur, un regret... Or, c'est le type même de la subjectivité. » (B, 75)

qu'elles aient rapport à un problème pratique actuel, — souvenirs que nous n'avons pas recherchés et dont parfois nous subissons impatiemment la hantise (1). L'évocation volontaire même comporte une grande part d'automatisme. Rappeler volontairement un souvenir, c'est s'efforcer de combler une lacune dans une image à laquelle nous ne sommes attentifs que parce que nous l'avons déjà ; c'est parcourir les éléments disponibles de cette image, puis attendre que le complexe original se reconstitue à partir de son fragment conscient, que l'élément cherché apparaisse, suscité par l'un ou l'autre des éléments donnés. Mais dans cette recherche, suivie d'une découverte, la volonté ne décide pas immédiatement le rappel de l'image ; elle se borne à en préparer indirectement le retour.

D'ailleurs elle ne compose pas les images plus qu'elle ne les réveille. « L'imagination, écrit RIBOT, est dans l'ordre intellectuel l'équivalent de la volonté dans l'ordre des mouvements. » (C, 6) Mais il n'est pas exact que nous organisions nos images comme nos réflexes. Si tâtonnante que soit l'acquisition des mouvements volontaires et si laborieuse que soit l'invention, elles ne sont pas strictement comparables. Car l'image vient à la conscience, à cette conscience qui va au mouvement. L'acte volontaire, si obscur qu'en soit le mécanisme, apparaît créateur, quand l'imagination découvre sans créer. On répugne, il est vrai, à saisir ce qu'a de trompeur cette assimilation de l'image au mouvement, parce qu'on confond naturellement ce que fait l'esprit avec ce que fait la main. On voit dans l'imagination une faculté plastique, un pouvoir de modeler, d'édifier par rapprochement d'images anciennes de nouvelles

(1) « Nous pouvons échapper aux objets extérieurs en nous cachant en quelque coin... mais nous ne pouvons pas échapper ainsi à nos images, à nos états intérieurs. Elles insistent pour entrer en nos cerveaux et se refusent à en déloger. » (BALWIN, 367) Dans les expériences de SEGAL, la représentation provoquée a parfois une fixité singulière (402). Dans celles de MARTIN, la fixité de l'image projetée peut même être désagréable (*unbequem beharrlich*, 333).

images. Mais jamais l'esprit ne se surprend dans un tel travail de construction ; et la représentation neuve, sans suture et sans raccord, ne porte pas, dans son indivisible unité, la trace d'une activité qui juxtapose et qui ajuste. Après avoir cherché, il arrive qu'on trouve, mais seule la main compose et réalise.

A plus forte raison tiendrons-nous pour involontaires les fictions qu'aucune recherche n'a préparées. « Certaines images peuvent surgir spontanément et résister à notre effort pour les défaire... ainsi certaines créations subites et durables. L'imagination est souvent spontanée et nécessitante. » (DELACROIX, C, 79. Voir de même SPECHT, 529.) Et la passivité ou la réceptivité qui caractérise l'état mental du pseudo-halluciné n'érige pas sa vision en perception.

On peut, il est vrai, entendre en un sens à la fois plus indéterminé et plus subtil ce rôle de la volonté dans l'apparition de l'image. Il ne s'agirait pas de fabriquer une image nouvelle ou d'exhiber une image ancienne par une démarche arbitraire et distinctement consciente comme l'est une manipulation volontaire. Mais l'image, dit-on, est image, apparaît subjective, parce que nous apercevons qu'elle procède de nous, qu'elle se développe dans le sens de notre activité mentale, qu'elle est en continuité et en harmonie avec la suite de notre vie interne ; et l'on se réfère à la conception jamesienne des *sentiments de passage*. Il manque ainsi à l'image cet élément spécifique d'intérêt, de curiosité, de surprise, propre à tout état qu'on ne peut rattacher à quelque antécédent psychique, — propre à la sensation, rapportée, de ce fait, à une cause externe. (DUPUIS, 636-638) (1)

Mais ce prétendu critère est ambigu. Car le défaut de surprise, la liaison de l'état présent à l'état antécédent ont

(1) C'est aussi la thèse de STOUT, D, 426-428, et de HIRT (cf. notamment 437). C'est encore en ce sens que FECHNER opposait à la réceptivité de la perception la spontanéité de la représentation (II, 469).

été aussi bien invoqués pour caractériser la présentation ; et LÉLUT et BRIERRE DE BOISMONT voyaient dans l'hallucination une image qui répond à une attente. N'est-ce pas, du reste, caractériser incomplètement la vie intérieure qu'en signaler seulement le flux ou la mouvante continuité ? Elle est aussi bien discontinue, comporte des heurts et des ruptures ; la pensée a des éclairs ; mais jamais la soudaineté de l'image n'approche cette dernière de la présentation.

Maintenant n'y a-t-il rien d'actif et de volontaire dans la perception ? — Il est sûr, d'abord, que nous ne pouvons, les sens ouverts, empêcher les excitants d'agir et par suite les sensations de naître. Il est sûr aussi que nous ne pouvons fermer tous nos sens aux excitants. Les mouvements des membres et, dans le repos, les fonctions viscérales, déterminent des sensations internes plus ou moins confuses, mais continues. Même les sens externes agissent hors de notre volonté : ainsi notre corps est toujours au contact de quelque autre corps, et les sensations tactiles, dans la veille, ne peuvent donc être abolies. Il est sûr, enfin, que la nature du présenté ne dépend pas de l'exercice volontaire de nos fonctions sensorielles : autrement, les yeux de l'homme, suivant la célèbre remarque de LOCKE, pourraient produire des couleurs dans l'obscurité, et ses narines sentir les roses en hiver.

Mais la nécessité de l'excitation ne coïncide pas exactement avec la nécessité de la perception. Car c'est la perception que nous devons considérer, non la sensation brute ou naissante, suite passive de l'impression. Or je ne vois pas tout ce qui est dans mon champ visuel, tout ce qui fait à la fois impression sur ma rétine. C'est l'attention, volontaire ou spontanée, méthodique ou errante, qui, à tout moment, délimite et déplace, à l'intérieur de l'aire sensorielle, l'aire réelle de la conscience ; c'est elle qui, manifestant les rapports entre les éléments objectifs, constitue vraiment la perception. Et GOLDSTEIN invoque à bon droit contre FECHNER la formule de LANGE, pour qui l'esprit n'est pas une simple porte ouverte à l'invasion des choses extérieu-

res (604). Quand nous essayons, remarque SPECHT, de percevoir un bruit très léger, ou bien d'interpréter une physionomie, nous ne nous sentons pas moins actifs que si nous nous proposons d'imaginer un cheval à six pattes (540). — Si donc l'on peut dire qu'« aux oscillations de l'attention correspondent des phases d'intensification et d'évanouissement de l'image », et que, « dans sa forme même, dans son contenu, celle-ci se modifie à chaque instant, suivant que l'intérêt s'attache à telle ou telle de ses particularités » (BARAT et MEYERSON, 519), on ne peut, sous ce rapport, séparer image et perception.

Ne peut-on même opposer à une certaine fatalité de la représentation un arbitraire relatif dans la présentation ? — Si l'évocation du souvenir est tantôt automatique, tantôt, on sait en quel sens restreint, volontaire, s'il arrive à l'esprit d'en déformer, simplifier et parfois compliquer fictivement l'objet, d'étirer ou de contracter dans le temps l'événement remémoré, il est pourtant lié en quelque mesure par les conditions, sur lesquelles il n'a plus de prise, de la présentation correspondante. Au contraire, maître des mouvements de mon corps et de mes organes sensoriels, je puis choisir l'objet de ma perception et mon point de vue sur lui. Puisqu'à une attitude définie répond une certaine présentation, et qu'il dépend de moi de vouloir cette attitude, tandis que mon passé intellectuel est devenu nécessaire, mon présent et mon avenir ne le sont pas encore.

La vitalité ne caractérise donc pas la présentation. Exclure de la conscience une sensation n'est pas, pour une image, devenir sensation, ni faire de la sensation vaincue une image. Et si c'est à la stabilité ou bien au caractère involontaire de la donnée sensorielle qu'on prétend mesurer sa vitalité, on ne peut, d'aucun de ces points de vue, différencier nettement l'image de la sensation.

E. — La liaison des sensations.

Les auteurs qui, pour constituer l'objet sensible, font état de la *liaison*, n'ont pas coutume, avons-nous vu ailleurs (1), de la définir, ou bien l'entendent très diversement, quand ils la considèrent dans l'objet pensé. Ils ne disent pas plus précisément ce qu'elle est quand ils l'invoquent pour expliquer la croyance à l'objet perçu (2). Mais nous présumons que pour eux elle est la même dans les deux cas. Si l'objet est un complexe ordonné de qualités, en rapport avec d'autres qualités ordonnées qui constituent son milieu, l'objet actuel se manifestera, semble-t-il, par l'ordre des sensations qui répondent à ses qualités et à celles qui forment son environnement. La présence de l'objet sera d'autant plus certaine que l'ordre restauré dans la perception sera plus riche et plus exactement concordant avec l'ordre connu et réputé constitutif de l'objet. Bref, c'est la cohérence du monde représenté, portée à l'actuel, qui constitue la *liaison des sensations*.

Cette dernière formule, il est vrai, trahit un préjugé sur la nature de la perception, constitue au moins une impropriété certaine. Car quand on distingue de la *complexité* de la sensation la *liaison des sensations*, quand on considère, après le contenu de la sensation, son contexte, on décompose le donné sensible suivant les éléments objectifs, on fait de l'expérience un assemblage ou un alignement temporel de sensations, alors qu'elle est relativement une et continue ; les questions de nombre et par suite d'accord se

(1) Cf. *L'Objet de la Perception*, ch. I.

(2) « Nous ne pouvons absolument pas nous fier, écrit HÖFFDING, à une sensation ou à une perception isolée. La seule manière possible de trancher la question, c'est de regarder *l'enchaînement des diverses perceptions* sensibles entre elles » (A, 266). « Le critère de la réalité consiste dans l'accord et dans la connexité légitime d'autant de représentations que possible. » (Du même, B, 104.) BERGSON fait appel, un peu plus nettement, à la connexion logique et causale de ce qui est présenté avec ce qui précède et suit (B, 159-160).

posent relativement aux objets donnés dans la perception beaucoup plus qu'à cette perception même. Il semble donc qu'après avoir jugé de sa complexité nous n'ayons rien à dire de son contexte, puisque ce prétendu contexte peut être enveloppé dans une seule et même perception. — Cependant ces deux signes prétendus de la présence ne coïncident que partiellement. Car la sensation proprement dite, considérée dans sa complexité, est une donnée homogène, tout entière visuelle, ou tactile ; mais l'« accord des sensations » s'entend aussi bien de données hétérogènes, comme une odeur et un son. Il peut s'agir, d'ailleurs, de sensations effectivement séparées, de présentations discontinues dans le temps ou nettement successives, la conscience saisissant alors un rapport de sensation à image.

On pourrait considérer de différents points de vue la liaison dans la perception, en établir, par suite, diverses classifications. — A) On distinguera la liaison spatiale de la temporelle, la première relative aux choses, la deuxième aux événements. Cette distinction ne peut d'ailleurs être absolue, car toute phase d'un événement présente une plus ou moins grande complexité instantanée, s'étale et se figure dans l'espace ; et nous percevons la chose successivement, son apparence variant du fait de ses changements propres, de nos mouvements et de notre attention. B) On distinguera encore la liaison de données homogènes, comme celle des détails d'une perception visuelle, ou de données hétérogènes, issues de sens divers. C) Enfin, l'accord des données sensibles peut être positif, en ce que la perception restaure effectivement l'ordre objectif connu, ou négatif, et consister seulement en une absence de désaccord entre l'ordre présenté et l'ordre représenté, la perception de l'objet et sa zone n'impliquant aucun élément exclu par la représentation que nous avons de l'objet (1).

(1) C'est là sans doute le sens de la distinction faite par l'ancien probabilisme entre la *φαντασία ἀπερίσπαστος* (ou non contredite) et la *φαντασία διεξωδευμένη* (confirmée par l'examen détaillé de l'objet et des circonstances). Cf. BROCHARD, 136, et MALDIDIER, B, 284 sqq.

De toute manière, on admet que la croyance se forme ou s'assure autant que la perception, dans sa variété instantanée comme dans sa suite, recouvre l'ordre objectif. — Ainsi, suivant GOLDSTEIN, la perception s'encadre avec les autres dans un même champ sensoriel, tandis que le souvenir s'isole, et, de ce fait, reste souvenir. Et la perception visuelle ne s'ajuste pas seulement aux perceptions du même ordre, elle est encore contrôlée par les données des autres sens, ce qui n'arrive pas à l'image. Comme, d'ailleurs, l'espace auditif ne présente pas la même continuité que l'espace visuel, le contrôle est plus difficile dans le cas de l'ouïe, et ses données plus incertaines (606). Pour la même raison, le sujet sain, comme le pseudo-halluciné, réprime son hallucination naissante, car elle lui apparaît incompatible avec ce que présente le monde extérieur (1087-1088, 1093). Mais ce redressement est impossible chez l'aliéné, quand son déficit intellectuel le rend incapable de comparer correctement l'image morbide avec la perception réelle. Il est impossible pour une autre raison chez le paranoïaque, qui, employant son activité intellectuelle à intégrer l'image au délire, la rend encore hallucinatoire (1095).

Mais, d'abord, en bien des cas, la correspondance de l'ordre présenté à l'ordre représenté est surtout négative, consiste en ce que la présentation n'implique aucun élément étranger au complexe représenté, — sans exclure, si sommaire ou lacunaire que soit la corrélation, la croyance. Une perception décousue, ou qui ne nous livre de son objet qu'un fragment, est encore une perception : comme celle d'une maison qu'illumine en pleine nuit un éclair (1).

Qu'en outre, l'expérience actuelle ou tenue pour telle ne se superpose pas nécessairement à l'expérience antérieure ou normale, c'est ce que prouve l'hallucination, où peut apparaître entre les deux ordres une discordance posi-

(1) Sur la misère ou l'absence possible du contexte, cf. MALDIDIER, E, 304.

tive. Sans doute, observe BINET, dans mainte hallucination suggérée, comme dans la perception, la main touche, l'oreille entend ce que l'œil voit. Mais il en est autrement, ajoute-t-il, chez beaucoup d'aliénés ; le persécuté, note-t-il après LASÈGUE, entend les injures et les menaces de ses persécuteurs, mais il ne les voit pas (B, 487-488) ; et l'hallucination s'installe dans un cadre insolite. Si les hallucinations combinées (qui sont de même espèce ou d'espèce différente, mais relatives à la fois au même objet) ne sont pas la règle, il en est de même des hallucinations associées, relatives à des objets différents, mais groupées conformément à l'expérience ordinaire, — comme d'entendre une voix assurer que tel objet va apparaître, puis de voir cet objet. — Dans nombre de cas, l'image hallucinatoire s'insère dans la perception sans que le rapport anormal ou inusité de la première à la seconde exclue de la première la croyance.

Mais considérons les faits qui semblent appuyer l'hypothèse d'une concordance entre un objet présenté et un ordre représenté. Ces faits sont la *reconnaissance* dans la perception et la *prévision* vérifiable. — La reconnaissance n'implique-t-elle pas une référence du senti au remémoré ? La prévision pourrait-elle se vérifier si l'expérience intellectuelle orientée vers une certaine sensation ne rééditait pas une série de sensations antérieurement éprouvée ?

Touchant la *reconnaissance*, il est à peine utile de rappeler ce qu'a d'incertain et d'obscur cette référence, par laquelle on veut l'expliquer, de la sensation à l'image. — Il ne semble pas, d'abord, que j'aie, à l'instant de la perception, une sensation et une image, distinctement et simultanément données, en sorte que je pusse les comparer et constater leur similitude. Et pour qu'une telle confrontation, si elle était possible, déterminât la reconnaissance dans la perception, pour que l'expérience actuelle fût assimilée à une expérience antérieure, celle, précisément, que signifie l'image, il faudrait sans doute que cette dernière portât elle-même la note du passé ; mais peut-on définir le passé comme

passé sans le référer au présent, c'est-à-dire à la perception ? A supposer, en outre, qu'une telle image fût expressément évoquée et directement attribuée au passé, son rapport à la sensation ne pourrait être coïncidence totale et pure confusion ; il faut bien que ma perception se situe au-delà de mon souvenir, et que, rapportés au même objet, je les différencie encore. Enfin, la reconnaissance a coutume d'être immédiate, et s'il est vrai que l'expérience actuelle peut évoquer l'expérience passée, le souvenir ne surgit que quand la perception est constituée, quand la reconnaissance est faite.

Surtout, la reconnaissance dans la perception, si même elle impliquait la correspondance d'une sensation à une image, n'exigerait pas la concordance suivie d'une série de sensations à une série d'images. On ne saurait donc l'invoquer pour étayer la thèse d'une liaison des sensations.

Cette concordance semble pourtant requise ; car la *prévision*, qui se fonde sur l'expérience antérieure, est un fait, et souvent elle se vérifie.

Mais, d'abord, l'accord de l'ordre présenté à un ordre représenté suppose dans le cours de l'expérience externe une certaine régularité, affirmée, il est vrai, par maints auteurs, et qu'il faut cependant définir. — « Les sensations écrivent BARAT et I. MEYERSON, font partie intégrante d'un système d'éléments représentatifs riche et complexe, mais ordonné suivant des lois constantes... L'apparition des sensations, leur durée et les variations de leur intensité dans cette durée semblent également être régies par des lois... L'objectivité, c'est essentiellement une régularité soustraite à nos caprices. » (519)

Cet énoncé est loin d'être clair. Veut-on dire simplement que la sensation suit constamment de cette cause définissable qu'est l'excitant ? (1) Mais le rapport de la sensation

(1) Le contexte rend plausible cette interprétation. On différencie en effet la sensation de l'image par son mode propre de déclenchement, et, après le texte cité, l'on écrit : « Au contraire, nulle loi précise ne préside à l'apparition des images. »

à l'excitant n'est pas ce qui nous occupe ; et, d'ailleurs, si la régularité de ce rapport intéresse le psychologue et le physiologiste, elle échappe à la conscience, qui saisit la sensation, mais non l'excitant.

Mais il peut s'agir d'un rapport constant de sensation à sensation. Telle semble être la pensée de SPIR : « C'est un fait fondamental et indiscutable que *notre perception des corps* (objective) *est exclusivement conditionnée par l'ordre et la régularité de nos sensations.* » (362) Et cet ordre propre à la sensation ne peut que refléter l'ordre externe. « Dans la perception normale, écrit BERNARD-LEROY, les images se succèdent dans un certain ordre, infiniment complexe, mais soumis à des lois rigoureuses. Ces lois sont celles qu'étudient les sciences physiques. » (C, 616)

Mais les rapports entre sensations sont essentiellement distincts des lois objectives. Le *phénomène* qui entre dans la loi n'est qu'un élément abstrait de l'expérience effective, et constant d'une expérience à l'autre. Mais l'*événement* perçu, concret et circonstancié, suit d'un concours de causes qui ne se représente jamais à la rigueur ; c'est donc un complexe changeant et singulier, — l'objet de l'histoire, non de la physique. Aussi l'expérience actuelle, à n'en considérer que la face objective, est un désordre radical. « Le cours de la nature, écrit MILL, n'offre à chaque instant, au premier coup d'œil, qu'un chaos suivi d'un autre chaos. » (I, 415)

D'ailleurs un facteur personnel, à lui seul décisif, s'unit à la mouvante complexité de l'événement externe pour faire de toute perception une expérience originale. A supposer, en effet, que ce complexe objectif persistât ou reparût inchangé, le cours de notre perception n'en serait pas moins irrégulier, parce que notre mouvement peut varier indéfiniment notre rapport d'espace à l'objet. Aucune série de sensations ne réédite exactement une série antérieure, puisque chaque terme de chaque série dépend d'une attitude motrice essentiellement arbitraire et ne se lie donc pas au terme antécédent. Le déterminisme de la sensation est, si l'on peut dire, transversal : elle dépend d'instant en ins-

tant de notre mouvement, mais non des autres sensations qu'elle continue pourtant et dépasse. WARD a justement noté cette caractéristique de la perception : « Les impressions qui entrent dans la conscience à un moment donné sont psychologiquement indépendantes les unes des autres ; elles sont également indépendantes des impressions et des images présentes au moment d'avant. » (171)

Ainsi l'ensemble de nos sensations n'est pas un système, leur succession n'est pas une suite. Toutefois, on pourrait trouver dans notre expérience externe une certaine régularité, réservant ce nom à la succession fréquente ou indéfiniment répétée des présentations qui jalonnent strictement nos démarches usuelles et capitales : tel le cours de ma perception visuelle quand je vais, par le plus court chemin, de mon domicile au lieu de mon travail. Mais on ne peut parler d'une correspondance entre un ordre perçu et un ordre remémoré. Car l'ordre, tel que nous venons de le définir, est donné non dans le présent, dans la perception singulière, où toujours a sa part l'indifférent ou l'inutile, mais dans la représentation plus dépouillée et comme typique que dessinent à la longue nos perceptions répétées, et d'où s'éliminent notamment (dans l'exemple précédent) les irrégularités dues aux détours ou retards accidentels et aux rencontres insolites. — Ainsi entendu, l'ordre objectif apparaît croissant à mesure que l'esprit, quittant le *sentí* pour le *pensé*, s'engage dans le souvenir ou dans la fiction. Notre passé s'élabore, par l'imagination et surtout par l'oubli ; additions et omissions en font à la fin une expérience claire, utilisable et exprimable. Ainsi se distingue, comme l'a vu FOUCAULT, du rêve confus, noté dès le réveil, le rêve mieux construit dont la notation a été différée (B, 26-72). Le souvenir même est ordinairement plus décousu, plus heurté que la fiction. MALDIDIER rappelle ce qu'ont d'ordonné le plan chimérique d'un Joyeuse et la mythomanie d'un Tartarin (A, 485). Mais s'il est vrai qu'une comparaison ne s'entend pas, généralement, entre l'ordre et le désordre, à plus forte raison l'esprit ne cherchera-t-il pas à éprouver la valeur de l'actuel, qui est le

temps du désordre, en le rapportant à la fiction, parce qu'elle serait le règne de l'ordre. « Un conte de fées, dit justement RUSSELL, quelque consistant et cohérent qu'il soit, n'a rien à voir avec la vérité. » (268)

Ainsi la régularité de l'expérience externe, sans laquelle ne pourrait concorder le cours des sensations présentes avec celui des sensations passées, n'appartient qu'à une expérience idéale. Cette concordance est donc impossible ; mais elle n'est pas non plus indispensable à la prévision. Car la prévision n'exige nullement que la suite des sensations à venir reproduise une suite de sensations antérieures. Et nous sommes certains, en effet, que cette réédition du passé fait défaut en bien des cas où pourtant la prévision naît et se vérifie. Pour que la perception se déroulât suivant l'image, il faudrait que la conduite qui nous achemine vers la présentation attendue d'un certain objet répétât exactement celle qui a présenté une première fois cet objet. Mais des mouvements entièrement nouveaux, auxquels correspond une série toute nouvelle de présentations, laissent deviner, en bien des cas, tel élément de la série et son terme final : je ne suis pas étonné de retrouver mon domicile si j'ai cherché à l'atteindre par un itinéraire inusité. La prévision doit donc s'expliquer par un mécanisme plus complexe, en tous cas tout autre que la superposition d'un ordre présenté à un ordre représenté.

D'ailleurs le perçu n'est jamais exactement le prévu. Toute perception implique à quelque degré contrariété intellectuelle ou surprise. L'expérience objective diffère toujours de ce que l'esprit imaginait l'instant d'avant comme devant suivre l'instant d'après. L'accoutumance, note PÉRÈS, a précisément cet effet de dépouiller de sa réalité propre, pour nous l'assimiler, la chose continuellement mêlée à notre vie (16). L'événement n'est perçu que s'il déçoit ou dépasse l'attente, manifeste, par rapport à la prévision, un supplément ou un déficit, une avance ou un retard. Car si l'événement n'était que le contenu de la pré-

cision, il n'y aurait pas d'événement, et la prévision ne serait pas vérifiée ; l'exacte vérité de l'une ferait l'irréalité de l'autre, et, au lieu de percevoir l'événement, je l'attendrais toujours. Sans doute est-ce ce qui arrive quand, cherchant un objet, nous ne le trouvons pas, alors que nous l'avons sous les yeux : la coïncidence de l'objet attendu et de l'objet présenté nous empêche de les discerner, de saisir le donné au-delà de l'imaginé. Mais il est contraire à l'expérience ordinaire et au fond même de nos attentes qu'un événement réponde exactement à notre prévision, et nul ne nous surprendrait autant que celui qui l'accomplirait en tout point. Cette imprévisibilité est surtout essentielle et en quelque sorte prévue dans les événements que manifeste la conduite de nos semblables. C'est qu'autrui est « un centre de vie intérieure dont il ne peut être entièrement rendu compte », et « c'est seulement en ce qui concerne les lignes générales de la vie mentale en elle-même que je puis prévoir quelque chose de sa pensée ou de ses actes à venir ». (BALDWIN, 176)

Et s'il est de l'essence de toute prévision de ne pouvoir se vérifier à la lettre, de ne paraître même s'accomplir que si l'événement la dépasse, l'écart de la prévision sur l'événement n'est pas seulement entre leurs contenus respectifs : le propre de l'événement est d'être *actuel*. Ce que la prévision ne saurait envelopper de l'événement, si exactement qu'elle le préfigure, est ce en quoi elle s'accomplit ; une qualité *sentie*, en tant qu'elle est sentie, est au-delà de la même qualité seulement imaginée.

Ici apparaît l'insuffisance foncière de la thèse que nous examinons, et l'inanité de la règle célèbre de l'accord des sensations, qui servirait à mesurer le crédit mérité par la perception d'après l'ancien probabilisme. Si l'actualité n'était d'emblée inhérente à la sensation, on ne voit pas comment on pourrait invoquer cette dernière pour contrôler une sensation antérieure ou concomitante, ni d'ailleurs comment on eût songé à contrôler cette autre sensation si, d'abord isolée, elle était apparue comme une simple

image. En d'autres termes, la théorie qui fonde l'actualité sur l'accord des sensations présuppose cette actualité en chacune d'elles.

Que son argumentation soit en effet circulaire, c'est ce que montre l'analyse du mécanisme par lequel la liaison des données sensorielles déterminerait la croyance. Comme en justice où « l'accord de plusieurs témoins indépendants sur un fait ne peut s'expliquer rationnellement que par la vérité de ce fait ; car si les témoins se trompaient, ils se tromperaient différemment », la convergence des témoignages indépendants des sens « ne peut s'expliquer rationnellement que par l'existence de la réalité qu'ils désignent ». (CHEVALIER et BOUYER, 454) — Mais l'indépendance sur laquelle on prétend fonder l'autorité des témoignages convergents des divers sens serait illusoire si l'on n'était d'abord assuré de la valeur actuelle de chacune de ces sensations diverses. Car l'hétérogénéité des sens ne les empêche pas d'être solidaires et éventuellement complices. Leurs données sont même à ce point fondues dans l'unité de la perception que leur distinction n'est familière qu'au physiologiste et au psychologue ; ainsi surprend-on l'esprit non prévenu en observant qu'on devrait connaître non l'espace, mais au moins deux espaces, le visuel et le tactile ; c'est que jamais la perception d'un objet ne reste purement visuelle ou tactile : la présentation d'un ordre de qualités évoque l'image de celles qui lui sont ordinairement unies et forment avec elles un même complexe. On ne peut donc parler de témoignages indépendants à propos de données sensibles régulièrement associées et qui se rejoignent d'autant plus aisément sur le plan de la fiction et du souvenir qu'elles ont été jointes plus souvent dans la perception. Ou plutôt leur juxtaposition n'est significative que dans la mesure où chacune d'elles est d'abord éprouvée comme sensation, porte la marque de l'actuel ; mais cette actualité reste à expliquer.

Le point de vue du psychologue, il est vrai, n'est pas celui du logicien. Il s'agit, pour le premier, de savoir comment la croyance se forme, non comment elle se fonde, de

définir non sa règle ou ses conditions idéales, mais ses conditions de fait. Or la croyance n'est sans doute valable que si d'abord les éléments objectifs sont directement et isolément saisis comme actuels, leur ensemble ordonné signifiant secondairement la présence d'un objet défini. Mais en fait, dans la perception commune, il est vrai que la liaison semble opérer d'emblée, et, comme nous l'avons dit, à partir d'un élément présenté ou seulement représenté se reforment les autres éléments et apparaît finalement l'objet. C'est ce qui arrive dans la perception normale, où la sensation n'est qu'un signe de l'objet, qui reste pour une grande part, ordinairement à notre insu, imaginé. Mais c'est ce qui peut arriver encore dans l'hallucination quand, à partir d'une image se reconstitue un système objectif (1), un changement corrélatif dans la qualité donnée initialement déterminant un changement corrélatif dans les autres qualités représentées (2).

Ainsi le retour à la conscience des qualités groupées suivant notre expérience la plus ordinaire, sans exclure l'erreur, expliquerait la croyance. Il l'expliquerait précisément en tant que cette dernière diffère de la conviction désintéressée d'un juge non prévenu. Car dans l'ordre de la perception comme en tout autre, la croyance n'est pas un pur effet : il arrive que, déterminée ou prétextée par la sensation, elle réagisse sur le monde de ses causes, et que, cherchant moins à se contrôler qu'à assurer, elle exclue l'objection et sollicite la preuve, élimine les sensations contrariantes, accueille, appelle ou se donne les sensations confirmatives.

Mais dans la perception normale comme dans l'hallu-

(1) Cf. notamment JANET, F, 211 ; et les observations de SPECHT, de SANDER et de PICK (SPECHT, 13 sqq, 505).

(2) D'après les expériences de MARTIN, les images projetées de la vue et de l'ouïe se modifient réciproquement. Si la localisation du son projeté varie, la projection de l'image visuelle correspondante varie corrélativement. Ainsi s'expliquerait, suivant MARTIN, l'accord fréquent des hallucinations de la vue et de l'ouïe (450).

cination, la construction de l'objet réputé présent par l'évocation ordonnée de ses qualités constitutives ne se fait jamais qu'à partir de la sensation, ou de l'image tenue pour sensation. C'est donc toujours de l'actuel qu'on part, et par suite la liaison des qualités n'explique pas la croyance à la présence de l'objet.

Enfin la croyance, dans les cas normaux, est immédiate, quand la théorie de l'accord des sensations paraît supposer un travail mental qui ne peut être instantané : une double confrontation, celle des données multiples, simultanées ou successives, d'un même sens ou de divers sens, et celle de cet ensemble présenté avec un ensemble représenté. Ce contrôle complexe implique un doute préalable, qu'on ne trouve que chez le malade (3). En dépit du clair et classique exemple de Socrate, reconnu au défilé des signes qu'on sait, par leur ensemble, constituer Socrate, l'intérêt de cette canonique prétendue reste théorique. Généralement, la détermination réfléchie de la vraisemblance porte moins sur le présent que sur le passé, le futur et même le fictif ; c'est le jugement du critique littéraire, de l'historien et du prophète, non de l'homme qui perçoit. Car en matière de perception, c'est le réel qui s'impose d'emblée comme vraisemblable, et l'événement prouve sa possibilité en s'accomplissant.

Mais notre attitude n'est pas la même quand il s'agit du réel non présent. Pour trouver, hors de sa présentation, la marque du réel, il nous faut la chercher ; et le jugement de réalité suit ici d'une certaine référence. Une loi d'économie nous fait attribuer au présent, malgré son essentielle originalité, une valeur exemplaire ou typique, et nous ne conférons la vraisemblance au fait, dans l'éventuel comme dans le passé, que s'il s'est laissé modeler sur notre expérience actuelle. Le fait, alors, est vraisemblable autant qu'il est fictif, sa construction suivant d'une exigence intellectuelle

(3) Cf. MALDIDIER, B, 313.

d'assimilation. « Il y a bien des cas, dit un personnage de Tristan Bernard, où je crois plus à l'incroyable qu'au croyable, pour la simple raison que le croyable se fabrique plus aisément » (1). — Et sans doute faut-il, en littérature, la puissance d'évocation d'un J. Conrad pour imposer à l'esprit comme vrai l'extraordinaire. C'est qu'ici nous le sentons immédiatement réel avant d'avoir pu le penser comme invraisemblable ; c'est que nous sympathisons d'emblée avec la complexité décousue, les heurts ou les à-coups de l'action, qui sont ceux mêmes de la vie, avant d'avoir pu rapporter cette expérience fictive à notre expérience actuelle, et réfléchi sur la façon dont s'appliquent ici les règles reçues d'une construction littéraire raisonnable (2). — Si donc le jugement de réalité implique compa-

(1) *Décadence et Grandeur*, dans l'*Illustration*, 5 décembre 1925. — Sous une forme moins paradoxale, Fustel de Coulanges met aussi l'historien en garde contre l'inévitable tentation de recomposer le passé à l'image du présent : « Ce qu'on a appelé l'esprit critique... a été trop souvent une habitude de juger les faits anciens au point de vue de la probabilité, c'est-à-dire de leur concordance avec ce que nous jugions possible ou vraisemblable. Conçu de cette façon, l'esprit critique n'était guère autre chose que le point de vue personnel et moderne substitué à la vue réelle du passé... Lorsque Tite-Live, parlant de temps très éloignés de lui, raconte des faits qui ont dû lui paraître fort éloignés de la vraisemblance, et lorsqu'il exprime des pensées que ni lui-même ni ses contemporains n'ont pu trouver dans leur esprit, je suis porté à conclure que Tite-Live ne fait que reproduire de plus vieilles annales... Chaque fois qu'il lui arrive d'oublier son temps et de laisser percer des idées qu'il n'a pas et qu'il peut à peine concevoir, j'ai une pleine confiance en lui. » (Cité par C. JULIAN, *Extraits des Historiens français du XIX^e siècle*, 663-664).

(2) Que l'imprévisibilité soit en quelque mesure essentielle à la vie quand nous exigeons ordinairement du littérateur le respect de la vraisemblance, c'est ce que note et tente ingénieusement d'expliquer BELESSORT : « C'est une preuve de timidité envers la vie que de ne pas croire tout possible. Le romancier a le droit de mainmise sur les combinaisons les plus étranges qu'elle lui permet d'entrevoir ; elle peut même le provoquer à des luttes d'ingéniosité, sûre qu'elle le dépassera toujours. Mais ce que nous sommes forcés d'accepter d'elle, nous ne l'acceptons de lui que passé au crible de la vraisemblance et de la logique. Nous ne lui reconnaissons pas la liberté d'accaparer à

raison ou référence, celle-ci ne procède pas du donné actuel à un ordre représenté ; c'est, inversement, l'actuel (1) qui nous fait juger de la vérité ou mesurer la vraisemblance du représenté.

Ce n'est pas par leur liaison que les sensations signifient la présence de l'objet. Nous n'avons pas réussi, d'abord, à définir cette liaison ; ce qu'on aperçoit dans le déploiement instantané comme dans le développement successif de la perception, c'est une irrégularité essentielle. Aussi la prévision ne peut-elle s'expliquer par la correspondance d'un ordre perçu à un ordre remémoré ; et son mécanisme n'est sans doute pas purement intellectuel. D'ailleurs, le fait perçu n'est jamais tenu pour tel que si, pour une part au moins, son contenu surprend ou déçoit. Enfin le fait apparaît d'emblée comme actuel ; et s'il n'était saisi à ce titre, si, isolée, la sensation pouvait être tenue pour une simple image, le contrôle mutuel des sensations serait illusoire, équivaldrait à un mutuel contrôle d'images. Aussi ne cherchons-nous pas, en fait, à nous assurer de l'actualité de notre présentation en restaurant, à partir d'un élément donné, l'ensemble ordonné des autres éléments qui forment avec le premier notre représentation de l'objet.

son profit la somme incalculable de hasards où elle puise sans compter. Nous sentons en effet que ces hasards n'en sont pas pour elle et en sont malheureusement pour lui. Elle obéit à des lois cachées, et quand il pense l'imiter, il n'obéit qu'à sa fantaisie » (264).

(1) Et le passé proche de l'actuel, l'expérience antérieure articulée encore avec la présente et sentie en elle comme son principe, ayant avec elle un commun accent de réalité.

F. — La réduction de l'image par la sensation.

Dans son explication de la croyance, TAINÉ manifeste le souci directeur de s'en tenir à la donnée observable, d'éviter par suite le recours au *moi* et à ses facultés, — entités verbales ou métaphores littéraires, — pour considérer seulement dans l'être pensant ce que l'expérience y manifeste, à savoir des sensations et des images, douées d'une certaine force et modifiées dans leur développement respectif par leur concours ou leur mutuelle opposition.

La théorie suppose donc une force inhérente aux états intellectuels ; mais ce n'est plus celle propre à la sensation ou à l'image qui détermine dans le premier cas, exclut dans le second la croyance ; c'est leur force relative.

La croyance se forme alors en deux temps : 1° « Chaque image est munie d'une force automatique et tend spontanément à un certain état qui est l'hallucination. » (I, 124) (1) 2° Pour qu'elle « soit reconnue, comme intérieure, il faut qu'elle subisse le contre-poids d'une sensation. » (I, 108) — Décrivons successivement ces deux moments de la croyance.

1° TAINÉ emprunte sa première thèse à DUGALD-STEWART (*Philosophie de l'Esprit humain*, I, 107), pour qui « les actes de conception et d'imagination sont toujours accompagnés d'une croyance (au moins momentanée) à l'existence réelle de l'objet qui les occupe. » (2) Et que

(1) Sans doute est-ce le même phénomène que désigne métaphoriquement RIBOT : « Chaque image est assimilable à une force de tension qui peut passer à l'état de force vive et, dans cette tension, elle peut être renforcée ou entravée par d'autres images. » (C. 52)

(2) C'est la doctrine de SPINOZA, pour qui la volonté et l'entendement sont une seule et même chose. « Supposons un enfant imaginant un cheval sans percevoir autre chose. Puisque cette imagination embrasse l'existence du cheval, il le considérera donc nécessairement comme présent... Qu'est-ce que percevoir un cheval ailé si ce n'est affirmer d'un cheval qu'il a des ailes ? Car si l'âme ne percevait rien autre chose que le cheval ailé, elle le considérerait comme présent... » (*Ethique*, II, proposition XLIX, scholie).

l'image ne diffère pas, sous ce rapport, de la sensation, TAINE prétend l'établir par l'argument suivant. La perception, à laquelle s'attache la croyance, suit une certaine modification d'un centre sensitif, elle-même consécutive à l'ébranlement d'un nerf, à l'impression sensorielle, à la présence d'un excitant. Or c'est évidemment le dernier antécédent de la perception, c'est-à-dire le fait cérébral, qui la détermine. La croyance sera donc la même dans les cas où, cet antécédent étant donné, feront défaut tous les autres : conduction nerveuse, excitation, objet. De fait, ils manquent dans l'hallucination, comme dans l'illusion classique des amputés. En sorte que la croyance est inhérente à toute image née d'une certaine modification d'un centre sensitif, qu'à cette modification corresponde ou non un objet, et la perception est une hallucination vraie.

2° En fait, cependant, la croyance ne s'attache ordinairement qu'à la sensation. — C'est qu'entre cette dernière et l'image s'engage une lutte où la sensation a coutume de prévaloir. Comment entendre cette lutte, et l'ascendant normal de la sensation ?

A. — La tendance de la représentation à s'affirmer se mesure principalement à son intensité et à sa distinction interne. La sensation, ordinairement plus forte et plus complexe que l'image, en détermine le recul et l'enveloppement ; l'image, alors, apparaît toute intérieure, tandis que la sensation s'objective. Il arrive, d'ailleurs, que l'intensité et le détail de la sensation isolée ne lui confèrent pas une force relative suffisante pour déclencher la croyance à la présence de son objet : ou bien alors c'est l'image qui s'objective et devient hallucination, ou d'autres sensations ajoutées à la première en assurent finalement la prépondérance, comme dans une balance le plateau qui portait le poids le plus léger peut s'infléchir ensuite par l'addition de nouveaux poids.

B. — Il est vrai que des sensations ou images, quelle que soit leur force relative, se juxtaposent souvent sans se réduire. Mais l'intervention d'un principe nouveau définit

les cas dans lesquels la réduction aura lieu. L'esprit répugne à l'absurde. Si m'étaient données deux sensations contradictoires, si par exemple une même surface m'apparaissait à la fois bleue et rouge, je ne pourrais croire à ces deux sensations simultanément. C'est donc quand deux sensations ou images se contredisent que la plus forte nie la plus faible. — Pourtant il arrive qu'une image plus faible ne se laisse pas réduire par une plus forte, et qu'elle la réduise : c'est que peuvent entrer en jeu quatre facteurs secondaires de réduction.

C et D. — Nous refusons créance à l'image contraire soit à notre expérience acquise soit à ce que nous savons des lois de la nature. Ainsi l'ensemble ordonné de nos souvenirs et nos « jugement généraux » nous font tenir pour illusoire l'apparence infléchie que revêt dans l'eau un bâton rigide, car nous savons que l'eau molle ne peut plier le bois dur, et souvent nous avons vu l'immersion d'autres bâtons produire le même changement d'apparence.

E. et F. — Le témoignage d'autrui nous aide à rectifier l'image, quelles que soient son intensité et sa netteté ; et la consultation de nos autres sens peut aussi décider l'attribution de la croyance à l'une des représentations antagonistes.

La première thèse, d'après laquelle l'image est spontanément hallucinatoire, repose sur un double sophisme.

D'abord, c'est une hypothèse légitime, bien que manque encore sa preuve décisive, qu'une même action d'un centre nerveux déclenche la sensation et l'image correspondante. Mais cette hypothèse ne revient pas à dire que la modification cérébrale commune à la sensation et à l'image explique tous les caractères de l'une et de l'autre, autorise, par suite, du point de vue de la croyance, l'assimilation de l'image à la sensation. Il y a, en d'autres termes, fausse analogie à conclure de ce qu'un même facteur nerveux détermine l'image et la sensation, que la croyance accompagne d'emblée l'image comme la sensation ; car la croyance qui s'at-

tache à la sensation peut résulter de ce que cette dernière a des conditions qui lui sont propres.

Il y a, ensuite, pétition de principe, à conclure ici de l'identité de la cause à celle de l'effet. On n'affirmerait pas un mécanisme cérébral commun à l'image et à la sensation si l'on n'était d'abord certain que l'image est d'emblée tenue pour sensation. Car cette communauté de mécanisme est seulement conjecturée. Comme la nature hallucinatoire de l'image est au moins contraire à l'apparence expérimentale, on doit plutôt demander à l'observation si la croyance dans la perception ne résulterait pas de quelque facteur surajouté.

Il est vrai que TAINE, dans sa théorie de la réduction, prétend considérer la sensation pure et simple, et non pas encore la perception. Or la simplicité relative de la sensation rend plausible l'hypothèse d'après laquelle elle aurait avec l'image un mécanisme cérébral commun, et par suite les mêmes caractéristiques mentales. Mais parmi ces dernières on ne trouve pas la croyance : la présentation d'un objet n'apparaît que dans la perception. C'est donc bien au fond la perception que considère TAINE dans sa théorie des réducteurs ; et c'est ce qui ressort d'ailleurs de tous ses exemples. Mais il est évidemment illogique de conclure de l'hypothèse défendable que l'image a les mêmes facteurs cérébraux que la *sensation*, que la croyance s'attache spontanément à l'image comme à la *perception*.

Aucune observation, enfin, n'autorise TAINE à inclure en toute donnée sensible une croyance au moins virtuelle, que pourrait seule réprimer une autre croyance née d'une autre image ou sensation ; à tenir pour inévitable et immédiate soit l'installation de l'esprit dans la croyance, soit son oscillation momentanée entre deux croyances. « Une impression, dit KÜLPE, n'est par elle-même ni subjective ni objective. » (B, 553) L'alternative où, suivant TAINE et ses disciples, toute donnée sensorielle engagerait la conscience : affirmer ou nier, n'est pas vérifiée par l'étude génétique de la perception. Car le monde semble mettre l'enfant dans une disposition intellectuelle également éloignée de la

perception proprement dite, de la fiction consciente et du souvenir. Pour que l'image appelât immédiatement la croyance à la présence de son objet, il faudrait que d'emblée, dans la conscience enfantine, l'objet fût différencié du sujet, le présent du passé, de l'éventuel ou de l'absent ; mais toutes ces distinctions sont plus ou moins tardives. L'expérience même de l'adulte, apte pourtant et accoutumé à distinguer le réel de l'imaginaire, à classer les objets et événements réels suivant leurs positions dans l'espace et dans le temps, ne semble pas manifester une constante référence de l'état intellectuel à l'une ou l'autre de ces classes ; il y a place parfois, notamment dans la rêverie, pour l'image neutre, dont la signification objective reste indéterminée, ce que LINDWORSKY appelle l'expérience pure et simple (*schlichtes Erleben*, 213).

Mais admettons que cette tendance à s'affirmer soit inhérente à toute représentation. Que penser, maintenant, de la réduction ? — D'abord, pour donner un sens clair à la lutte des sensations et des images, il faudrait dire précisément ce qui constitue leur force, par quelles armes elles se combattent, quels caractères de la représentation peuvent, suivant leur degré, en assurer la victoire ou la défaite. Mais ces caractères semblent fort divers, et leur dosage reste incertain. TAINÉ insiste sur l'intensité ou l'énergie (1), qu'il ne sépare guère de la précision, de la distinction ou du détail (2) ; secondairement sur la vivacité (liée elle-même à un ton affectif plus ou moins élevé) (3) ; et aussi sur la persistance ou le caractère involontaire (4). Ces différents facteurs nous ont paru insuffisants pour expliquer la croyance. Et leur juxtaposition indécise dans la représen-

(1) I, 78, 83, 85, 88, 97, 98, 99, 109, 112, 116, 117, 125, 126 ; II, 16, 23, 28, 35, 41, 47.

(2) I, 78, 82, 83, 84, 85, 88, 97, 98, 112, 116, 126 ; II, 16, 23, 25, 35, 41, 47, 58, 62.

(3) I, 78, 87, 90, 109, 112 ; II, 16.

(4) I, 88, 97, 109, 126 ; II, 25, 28.

tation ne laisse pas apercevoir nettement sous quel rapport image et sensation s'affrontent (1).

L'antagonisme de la sensation et de l'image reste donc mal défini. Ce qu'on voit, c'est qu'elles se disputent la croyance, et que les plus fortes en dépossèdent les plus faibles. Mais comment comprendre, puisqu'il s'agit d'un conflit de forces, qu'elles ne se disputent pas seulement l'*existence*, les plus fortes excluant les plus faibles du champ de la conscience ? (2) C'est un tel antagonisme que décrit SPENCER entre les états forts » et les « états faibles ». Ainsi la perception d'un son terrible ou d'un spectacle épouvantable chasse toute représentation étrangère ; comme aussi nous fermons les yeux pour raviver une certaine image ; le travail d'élimination étant d'ailleurs plus efficace quand la lutte s'engage entre présentations ou représentations du même ordre (I, 235-237). Dans la lutte ainsi définie, la sensation peut être éliminée par l'image, sans que l'image devienne hallucinatoire et sans que la sensation soit prise pour une image.

Car c'est une difficulté nouvelle de la théorie, que le recul de la sensation devant l'image exceptionnellement forte ne fasse pas tenir la première pour imaginaire, comme le recul normal de l'image devant la sensation fait apparaître l'image comme intérieure. Cette inconséquence est manifeste dans les exemples de TAINÉ, où l'hallucination

(1) L'attribution aux représentations d'une force qu'on ne réussit pas à définir s'appuie au fond, comme l'a montré BERGSON, sur un cercle vicieux, ou mieux constitue une explication verbale ; car cette force prétendue sert à expliquer que la représentation s'affirme, mais elle ne se reconnaît précisément qu'à cet effet, en sorte qu'elle n'est qu'un autre nom de cette affirmation même (D, 532).

(2) « On doit reconnaître, écrit DUPUIS, qu'il y a dans la conception de TAINÉ une certaine part de vérité. Souvent l'intervention de la perception suffit à apaiser l'imagination automatique. Un sujet a des hallucinations visuelles dans l'obscurité, on apporte de la lumière et tout rentre dans l'ordre » (633). Mais il est clair qu'apaiser l'imagination, c'est ici en empêcher l'exercice, avant de lui refuser créance.

peut annuler la sensation, mais n'en fait pas d'abord une image (1).

D'ailleurs la « restriction » ou l'« amoindrissement » de l'image est souvent entendu à la fois comme son évanouissement ou sa fuite, et comme sa réduction à la rigueur (2). C'est qu'il s'agissait de rendre compte de la seconde, quand l'attribution d'une « force » aux états intellectuels suggère impérieusement et n'explique plus clairement que la première (3).

Il est vrai que l'antagonisme des représentations constitué par l'opposition de leurs forces ne serait pas le seul facteur de la croyance, car il ne suffit pas à définir les cas dans lesquels a lieu la réduction. Mais le principe de non-contradiction réglant le monde des images comme celui des concepts, nous ne pouvons, en présence de deux représentations *contradictoires*, tenir pour actuellement donnés leurs deux objets. » Nous ne pouvons imaginer une surface comme bleue et en même temps comme rouge. » (II, 36) L'une des deux représentations sera donc niée au moins partiellement, c'est-à-dire rapportée à un objet soit imaginaire, soit réel, mais absent, passé ou futur.

(1) Cf. I, 100. « Quand un halluciné, les yeux ouverts, voit à trois pas une figure absente et qu'il y a devant lui un simple mur tapissé de papier gris à bandes vertes, la figure en couvre un morceau qu'elle rend invisible ; les sensations que devrait provoquer ce morceau sont donc nulles... Si, comme il arrive souvent, le fantôme se meut, l'image prépondérante, à mesure qu'elle avance et couvre une autre portion du mur, efface et laisse reparaître tour à tour des fragments distincts de sensation... La sensation subit elle-même l'effacement au lieu d'ôter à son adversaire l'extériorité ».

(2) Cf. notamment I, 97-98, 107.

(3) Cette confusion de l'image réduite et de l'image éliminée n'est pas ordinairement signalée par les interprètes de Taine, MALDIDIER excepté. Ainsi QUERCY maintient l'équivoque dans son résumé de la théorie. « Il suffit de la négation que lui (à l'image) oppose une sensation pour la vider, pour la déloger, pour faire d'un objet coloré et d'un son quelque chose d'invisible, de muet et d'interne. » (C. 127)

L'embarras de la formule trahit l'incertitude de la pensée. « Deux représentations contradictoires arrivant au contact, la première est altérée par la seconde, et cette altération constitue ce qu'en langage ordinaire nous appelons une *négation partielle*. Les deux ensemble forment alors une représentation complexe, à deux temps : dans ce composé, la seconde nie la première, sur un point ou sur un autre. » (II, 36) — MALDIDIER s'étonne à bon droit que le bénéfice de la croyance doive échoir à la *seconde* plutôt qu'à la *première*. (A, 477) (1) Mais formulant ailleurs le même principe, et notamment dans le résumé de sa théorie, TAINE ne fait plus état de cette influence obscure de la succession. « En accolant à une hallucination une hallucination contradictoire plus forte, elle (la nature) altère l'apparence de la première par une négation ou rectification plus ou moins radicale. » (II, 65) Il semble donc que ce soit par la supériorité de sa force propre, et non à la faveur de sa position temporelle, que la deuxième image l'emporterait sur la première, qu'elle contredit.

Mais le principe de non-contradiction, règle de la pensée conceptuelle, ne fonde en aucun cas la vérité de fait, et l'on ne sait ce qu'il faut entendre par une expérience contradictoire. Car la contradiction n'apparaît qu'entre des jugements. Seraient, par exemple, logiquement incompatibles ces deux propositions : « La surface A est rouge ; la surface A n'est pas rouge. » Que, maintenant, cette surface ne puisse m'être donnée à la fois comme rouge et bleue, quand elle pourrait m'apparaître à la fois comme rouge et froide ou sonore, que je ne puisse même *imaginer* qu'elle

(1) En matière de vérité, remarque MALDIDIER, le temps ne fait rien à l'affaire. A vrai dire, ce n'est pas ce qui nous gêne ici, puisque, dans la théorie de TAINE, c'est seulement la force relative des représentations qui détermine en principe la croyance. Seulement, même entendue en ce sens quasi mécanique, la prévalence régulière d'une représentation qui serait la plus forte parce que la plus récente, n'est pas claire. Car s'il est vrai qu'elle se produit *après* l'autre, celle-ci n'a pu disparaître : autrement, comment arriveraient-elles « au contact », de manière que l'une pût nier l'autre ?

soit rouge et bleue à la fois, cela suit d'une propriété spatiale de la couleur, ou, si l'on préfère, de la structure des apparences visuelles, qui ne sauraient se superposer sans s'anéantir ; cette impossibilité de fait n'a rien d'une incompatibilité logique. — De toutes manières, la question ne saurait se poser d'accorder ou de refuser l'existence à ce qu'on donne d'abord comme impensable. C'est ce que semble reconnaître TAINE lui-même quand, plus vrai que conséquent, il écrit : « Nous ne pouvons imaginer une surface comme bleue et en même temps comme rouge. » Mais si nous ne pouvons nous représenter que successivement deux colorations différentes d'une même surface, elles ne se rencontrent pas dans l'esprit. Comment, alors, peut-on dire que l'une de ces apparences combat et réduit l'autre ? (1)

TAINE, cependant, essaie d'éclairer par des exemples sa théorie de la contradiction des images. Quand se heurtent deux images d'espèce différente, la réduction, si elle a lieu, résultera simplement de l'inégalité de leurs forces. Mais deux images de même espèce peuvent être inconciliables à la rigueur ; comme il arrive à l'halluciné qui aperçoit simultanément un mur tendu de papier vert et, au même lieu, une figure humaine. La sensation visuelle du mur, si elle est plus forte, est réputée vraie ; mais l'image de la tête d'homme ne peut être vraie dans le même temps ; elle est alors rectifiée par la sensation visuelle, qui constitue son « réducteur spécial ».

Mais ici, comme dans les autres exemples, réels ou fictifs, proposés par TAINE, la logique est hors de cause. Le refus de la croyance se fonde sur une impossibilité matérielle présumée : le malade juge que les deux objets ne

(1) Si l'on essaie de voir le ciel à la fois rouge et bleu, en le regardant à travers un verre rouge placé devant un œil et un verre bleu placé devant l'autre, une lutte s'engage entre les deux yeux, qui fait voir le ciel soit rouge soit bleu, soit alternativement rouge et bleu. A aucun moment de la lutte binoculaire n'intervient une « réduction », le passage de l'une des présentations sur le plan du souvenir ou de la fiction. Cf. aussi MALDIDIER, A, 479-480.

peuvent apparaître en même temps, soit parce que leur nature leur interdit de coïncider en effet, soit parce que le mur, imperméable, ne laisserait pas une tête transparaître, de l'arrière, en avant de lui.

Même entendue en ce sens physique, il ne semble pas qu'une telle incompatibilité soit décisive. Confrontée ou non avec les sensations actuelles, accordée ou non aux circonstances de temps et de lieu, l'hallucination, quand elle est effective, s'insère dans le cadre de la perception, et, quels que soient les réducteurs qu'on lui oppose, reste hallucination et ne devient pas simple image ; comme l'image, même dépourvue de tout réducteur, reste image et ne devient pas hallucination (QUERCY, B, 642). (1)

Que penser, enfin, des quatre derniers facteurs de la croyance ? La masse des souvenirs, la connaissance des lois naturelles, le témoignage des autres sens et celui d'autrui auraient pour effet d'appuyer la sensation défaillante dans son travail de réduction, ou même de se substituer à elle de manière à faire paraître illusoire la représentation (II, 39). — Mais ou bien ces forces auxiliaires ne peuvent avoir un effet autre que celui qu'il est naturel d'attribuer à la force de la sensation, à savoir, comme on l'a vu, d'exclure de la conscience la représentation plus faible ; elles n'auraient alors aucune vertu réductrice. Ou bien, comme on peut l'inférer du choix même de ces facteurs, ce qui agit en eux n'est plus une propriété quasi mécanique, comme serait l'intensité de la sensation, mais une autorité d'un tout autre ordre : rationnel ou social. Alors la théorie juxtapose des facteurs hétérogènes qui ne sauraient se composer ni coopérer ; propres, les uns à expliquer la vie

(1) Cette dernière objection a déjà été faite par RABIER, *Leçons de Psychologie*, 171. Que l'image puisse n'être pas prise pour une sensation quand fait pourtant défaut tout état primaire du même ordre, c'est ce que montre, par exemple, le fait que le souvenir d'un roulement de voiture reste souvenir même en l'absence de toute sensation auditive. Cf. aussi MALDIDIER, A, 475.

ou l'élimination des représentations, les autres, la croyance accordée aux unes et refusée aux autres. — De toutes manières, l'addition de ces quatre principes de réduction, rappel sommaire des facteurs traditionnels de la certitude sensible, souligne l'infirmité de la théorie en ce qu'elle a de fondamental et de caractéristique.

Positive de prétention et d'allure (à quoi, sans doute, elle doit son ample et durable prestige), la théorie des réducteurs ne satisfait pas au fond à la condition principale d'une saine investigation : la liberté intellectuelle du chercheur. « L'observation subjective, écrit FOUCAULT, peut être faite dans le même esprit que l'observation du naturaliste : on observe une perception ou une image comme on observe un animal, une plante ou un caillou. » (C, I, 57) Mais la méthode de TAINÉ éclaire vivement la différence qui sépare l'observation de la chose de celle du fait mental, et la dangereuse facilité pour l'esprit de n'apercevoir le dernier qu'à travers et suivant une théorie ou un préjugé. Car la chose s'offre dans son individualité solide et préalable à l'observateur, qui la décrit sans avoir d'abord à la constituer (1). Mais le fait mental n'est qu'un aspect d'une conduite indivisible, auquel nous sommes plus attentifs, par accident ou besoin, et que dessine et découpe enfin l'usage d'un signe distinct. Ainsi la sensation n'est qu'un être artificiellement défini, auquel la tradition

(1) Sans doute cette individualité même n'est pas absolue. L'objet externe est pour une part construit et délimité par l'esprit. « Dans la nature, écrit HOUSSAY, il n'y a pas d'objets, c'est nous qui les créons », et « un chêne est un être de raison aussi fortement abstrait qu'un triangle. » (34, 35) On ne peut, en tous cas, dénier au vivant son unité interne, une loi propre de développement. Et le solide inanimé présente au moins une détermination spatiale, s'isole dans la perception et dans la manipulation. A supposer, d'ailleurs, que la délimitation de tout objet externe soit plus ou moins factice, découper encore la pensée suivant l'objet, réaliser la sensation ou l'image comme on a d'abord réalisé leur prototype, c'est surajouter l'artifice à l'artifice, abstraire au deuxième degré.

condillacienne confère, avec une existence propre, un rôle éminent, parmi d'autres modes de la conduite qui n'ont pas été au même degré isolés et réalisés. C'est sur cet abstrait que porte l'analyse de Taine ; non sur une donnée expérimentale, mais sur le produit d'une élaboration philosophique.

Aussi ce phénoménisme est-il encore une ontologie. L'existence substantielle passe seulement de l'âme à la sensation et à l'image ; les pouvoirs mystiques affluent du moi dans la représentation. L'« ascendant » de la sensation, la « force automatique » dont est munie toute image sont encore des entités, qui expriment sans l'expliquer l'assentiment accordé à la sensation et ordinairement refusé à l'image. Une observation étrécie appelait cette métaphysique : si la conduite mentale ne manifeste que des sensations et des résidus de sensation, il faut, pour expliquer la croyance, supposer dans la sensation ce qu'on a cessé de voir hors d'elle.

Conclusion sur les signes intellectuels.

Aucun des signes intellectuels auxquels on a coutume et auxquels il est possible de recourir ne nous a paru suffire pour expliquer la croyance à la présence de l'objet. Mais on peut encore se demander s'ils n'auraient pas, par leur juxtaposition, la vertu qui manque à chacun d'eux pris isolément.

La théorie de LINDWORSKY est une complication et un essai de conciliation des thèses précédentes. — Pour lui, le contenu de l'expérience externe n'est pas rapportée d'abord à la perception plus qu'à la représentation. Il n'est d'ailleurs aucun caractère qui appartienne exclusivement à l'une ou à l'autre. Mais certains caractères sont en moyenne plus

accusés dans la perception et le sont moins dans l'image, comme l'intensité, la stabilité, la localisation. Aussi, à un certain stade du développement infantile, le donné externe apparaît-il réparti en trois groupes d'expériences : deux groupes externes bien différenciés dans l'un desquels prédominent, en chaque expérience, les caractères de la perception, dans l'autre, ceux de la représentation, celles du groupe intermédiaire ayant une signification ambiguë, parce qu'elles présentent à la fois et à un degré médiocre ceux de la perception et ceux de la représentation. Si maintenant l'enfant fait attention aux deux groupes extrêmes, il en saisit la différence, et l'aperception de cette différence en vient à former un savoir durable ; alors toute expérience nouvelle est rapportée automatiquement à l'une de ces classes ; un certain degré d'intensité, par exemple, la désignant pour la classe de la perception. Si, du reste, c'est sur la comparaison des deux groupes extrêmes que se fonde d'abord la distinction de la perception et de l'image, un temps vient où nous avons l'« expérience absolue » de l'image et de la perception, comme nous jugeons d'abord par comparaison d'un poids ou d'une température, avant de tenir ce poids ou cette température pour une propriété de l'objet (210-213).

Cette théorie nous semble obscure en plus d'un point. — D'abord, le schéma qu'elle propose ne paraît simple que parce qu'on suppose varier dans le même sens les différents caractères de la donnée sensible : intensité, localisation, etc. Mais il arrive que cette donnée soit à la fois pauvre et stable, ou fugace mais nettement localisée. Il faudrait donc que la conscience définît, au moins sentît confusément la valeur relative de ces différents signes pour pouvoir situer chaque expérience, qui les présente tous à quelque degré, soit dans tel groupe extrême, soit dans le groupe intermédiaire. Rien n'indique, d'ailleurs, que la conscience procède en fait à une telle classification, du moins à une classification aussi simple, qu'au cours du développement mental nos expériences s'ordonnent graduellement en trois zones, — les unes affectées des signes

de la présence, d'autres de ceux de l'absence, les dernières restant neutres, jusqu'à ce qu'un de leurs signes, en s'accroissant, permit de les faire glisser dans l'une ou l'autre des zones extrêmes. Ce qui, de plus, compliquerait l'usage d'un tel cadre, c'est que lui-même serait donné, avec son contenu, au titre de souvenir, qu'un état de médiocre intensité ne pourrait être rapporté sans incertitude à la classe des expériences caractérisées par une intensité moindre, puisque celles mêmes de la classe opposée sont déchues, à l'instant de l'évocation, de l'intensité qui les a caractérisées dans l'actuel. Enfin, si les signes invoqués suffisent, par leur ensemble, pour appeler ou exclure la croyance, on ne voit pas pourquoi une comparaison serait encore indispensable; et qu'aux différences qui séparent la sensation de l'image doive s'ajouter, avant de s'évanouir dans l'« impression absolue », l'aperception de ces différences.

Ce qui est clair, c'est que les signes intuitifs sont aussi insuffisants combinés qu'isolés, pour différencier la sensation et l'image. Le tachistoscope, observe en effet KOFFKA, peut donner à la perception un grand nombre des caractères qu'on tient pour ordinaires à la représentation, la rendre fugitive, lacunaire, etc., sans en faire une représentation (35).

Toutes ces théories manifestent une même tendance à expliquer la croyance par des caractères communs en principe à la sensation et à l'image, mais présents à leur plus haut degré dans la sensation, diminués dans l'image. Le propre de l'image serait donc un pur défaut; la représentation serait une présentation déchue. De là suit (bien que ces conséquences ne soient pas toujours expressément dégagées), ou que l'objet de la représentation serait tenu pour irréel, ou que la croyance à la réalité de l'objet représenté serait moins assurée que la croyance à la réalité de l'objet présenté; quand la vraie différence des deux cas est ailleurs. Ces conséquences, du reste, sont plus ou moins masquées par l'usage des mots *représentation* et *image*, dont le sens peut rester assez indéterminé pour qu'on

n'évoque pas précisément les conduites définies et diverses de l'homme qui se représente ou imagine. Mais toutes ces conduites se caractérisent positivement. Car penser l'objet comme *absent*, l'objet ou l'événement comme *devant* ou *pouvant* se présenter ou s'accomplir, les penser comme de pures constructions mentales, autant d'attitudes essentiellement distinctes, ou mieux graduellement différenciées (ainsi le discernement des moments du temps, impliqué sans doute dans toutes ces démarches, n'est pas primitif), qui ne se confondent pas plus entre elles qu'elles ne se confondent avec la perception, et qu'on ne peut expliquer par une cause homogène et purement négative, l'inachèvement d'un caractère ou des caractères de la sensation, comme une chute d'intensité ou un défaut de liaison.

Mais on peut précisément se demander si, dans l'*attitude intellectuelle* de qui perçoit, distincte du donné sensible, dont les variations sont indifférentes à la croyance et dont les caractéristiques peuvent rester constantes à travers toutes les formes de l'expérience objective, on ne trouverait pas ce qui différencie la perception de toutes les espèces de l'image.

C'est la déclaration finale de HUME. « La seconde erreur (la première se rapporte au caractère involontaire de la sensation) se trouve au premier volume... où je dis que deux idées d'un même objet ne peuvent différer que par leur différent degré de force et de vivacité. Je crois qu'il y a entre les idées d'autres différences, qui ne peuvent proprement être comprises sous ces termes. Si j'avais dit que deux idées d'un même objet ne peuvent différer que par leur différente *façon d'être senties*, j'aurais été plus près de la vérité. » (II, 339-340)

L'explication proposée aujourd'hui par JODL, CONRAD, KOFFKA, SPECHT, JASPERS, est de cet ordre, et ne va d'ailleurs pas plus avant. — C'est, suivant eux, le même objet qui est donné, avec les mêmes qualités, dans la perception et dans la représentation. Mais il ne l'est immédiatement ou proprement (*in eigener Person*, SPECHT, 538, 541) que

dans la perception. Tandis que dans la représentation l'objet est comme dérobé, lointain, absent, dans la perception, il est dévoilé, touché, graduellement pénétré : il est présent (*zeitlich und örtlich präsent*, KOFFKA, 85) (1). C'est cette appréhension de la présence propre de l'objet (*Eigenpräsenz, Selbstgegenwart*, — expressions empruntées par SPECHT à CONRAD, *Lipps-Festschrift*, 1911, 63), qui caractérise la perception, tandis que l'acte de se représenter n'offre qu'une copie objective (KOFFKA adopte ici la terminologie de CORNELIUS : *Abbild eines Nichtgegenwärtigen*.) C'est la pensée et le langage même de JOEL : « Dans la représentation, nous copions la sensation, mais, pour ainsi dire, dans un autre matériel. La reproduction, considérée du point de vue du contenu, est semblable à ce qui est reproduit ; elle peut même, le cas échéant, lui être entièrement pareille ; mais, psychologiquement, elle est quelque chose d'autre. » (II, 93) (2).

Cet énoncé n'est pas parfaitement clair ; et, suivant le sens qu'on lui trouve, il apparaît inexact ou tautologique.

Il peut signifier, d'abord, que le propre de la perception est d'être un savoir à la rigueur, une prise de possession effective de l'objet : la présence de ce dernier serait la condition nécessaire et suffisante de son appréhension par l'esprit. Mais ce serait nier, remarque LINDWORSKY (208), l'hallucination, où le sujet ne doute pas de la présence de l'objet, pourtant irréel ou absent.

Mais sans doute veut-on dire seulement, sans engager

(1) HUME disait déjà : « The objects of conviction... are more present to us » (*Treatise*, éd. Oxford, 1896, Appendix, 624).

(2) Cette conception est probablement inspirée de l'enseignement de BRENTANO. Ce dernier, d'après STUMPF, qui d'ailleurs n'admet pas la thèse (B, 25), dans ses *Leçons sur des questions choisies de Psychologie et d'Esthétique*, différenciail la sensation et l'image, non par leur contenu, commun à l'une et à l'autre, mais par son mode d'appréhension (par l'« acte intentionnel », dira JASPERS, 51). L'objet est directement et proprement présenté dans la sensation, médiatement dans l'image, qui n'est qu'un substitut ou un représentant de l'intuition.

une théorie sur la valeur de la connaissance sensible, que c'est l'objet même qui apparaît à la conscience inclus dans la perception (1), tandis que, dans la représentation, nous nous sentons en-deçà de l'objet réel, qui ne laisse en nous que son image.

Mais cette interprétation suscite de nouvelles difficultés, clairement signalées par SEGAL. Car elle revient à dire que seul l'objet perçu appartient au monde matériel, où il occupe un lieu fixe. Est-ce donc à dire que l'objet représenté n'a pas de lieu ? Il faut bien qu'il en ait un, et même que le lieu de l'objet représenté coïncide avec celui de l'objet présenté ; autrement on ne pourrait même donner à la représentation le nom de copie ou d'image ; ainsi, qu'on perçoive ou qu'on se représente un certain objet, c'est, dans les deux cas, le même lieu qu'il occupe dans le même monde dit externe.

D'ailleurs la conduite des sujets de SEGAL et le langage dont ils se servent pour décrire leur expérience attestent que, dans la représentation, l'objet est cherché, parcouru du regard, comme il l'est dans la perception ; bref, le sujet qui se représente fait face à des choses, non à des images. — Il est vrai que l'artifice expérimental donne parfois à la représentation le caractère insolite d'une copie objective. C'est ce qui arrive quand le mot évocateur suscite la représentation d'un objet isolé, qui surgit comme d'une mer ou d'un nuage, tandis que l'évocation spontanée fait régulièrement apparaître l'objet dans son milieu, comme un fragment réel du monde réel. Ou bien le caractère brusque, la brièveté de l'évocation mutile la représentation dans son élément, non plus objectif, mais personnel ; abrège ou

(1) Et aussi bien, sans doute, dans l'hallucination. « Entre les hallucinations d'une part, et de l'autre les images mnémoniques et fictives, il subsiste toujours un abîme. Ce qui caractérise les hallucinations est moins leur vivacité (il en est aussi de pâles), que leur objectivité sensible (*fühlbare Objektivität*), tandis que les images mnémoniques sont liées au sentiment de l'activité cérébrale, et par suite gardent un caractère de subjectivité. » (KANDINSKY, 460)

supprime les démarches motrices qui commandent normalement la présentation de l'objet : le sujet aperçoit l'objet sans s'être représenté les mouvements des yeux qui en déterminent effectivement la vision ; alors cet objet n'est plus qu'une image intérieure. Il l'est encore dans les cas exceptionnels où l'effort d'évocation met au premier plan l'élément subjectif de la représentation, fait sentir au sujet qu'il est non un spectateur, mais l'artisan de sa propre expérience. — Dans la plupart des cas, l'expérimentation, malgré son inévitable artifice, prouve que l'objet est aussi directement appréhendé dans la représentation que dans la perception.

Enfin, si l'objet présenté et l'objet représenté appartaient à deux mondes, étaient situés dans deux espaces, l'un externe, l'autre interne, on ne comprendrait pas l'interpénétration et la confusion possible de ces deux espaces. JASPERS, précisément, voit entre eux un abîme. Mais lui-même reconnaît que l'acte indivisible de la perception implique, outre la sensation, des éléments mnémoniques ; et aussi que nous sommes enveloppés d'un espace continu, pour une part perçu et pour une part représenté. La distinction qu'il propose est donc inadmissible de la sensation et de l'image, reconnaissables selon lui, l'une à son « caractère de corporalité ou d'objectivité » (*Leibhaftigkeit oder Objektivitätscharakter*), l'autre à son caractère immatériel ou subjectif » (*Bildhaftigkeit oder Subjektivitätscharakter*) (SEGAL, 422-447).

Bref, et c'est là le fond solide de la critique de SEGAL, l'esprit, qu'il perçoive ou se représente, ne peut se déprendre de l'objet réel ; ce dernier est intérieur (et ne peut l'être qu'en un sens), à la représentation comme à la perception (1). — Elles ne peuvent donc se distinguer l'une de

(1) Aussi ne peut-il y avoir, observe SEGAL, de « représentation générale » ; car c'est le même objet qui est incorporé à la représentation et à la perception. Mais dans la présentation effective n'est donné que l'individu,

l'autre par l'attitude intellectuelle qui leur correspondrait respectivement.

Une dernière interprétation reste, il est vrai, possible. Peut-être veut-on dire simplement que nous attribuons la perception à l'action d'un excitant, et que la représentation nous paraît naître sans lui ; que l'objet est tenu pour présent ou actuellement donné dans le premier cas, non dans le deuxième. — On ne fait alors que désigner autrement les actes de percevoir et d'imaginer. Mais ramener leur différence à celle de deux attitudes personnelles qu'on tient d'ailleurs pour inanalysables (1), n'est pas une explication, mais pure tautologie.

(1) Ce que reconnaissent expressément KOFFKA et SPECHT. La différence de la perception et de la représentation peut être signalée à qui en a déjà l'expérience, mais, ne se réduisant pas à des propriétés définies et exprimables, ne peut être notifiée à qui ne l'aurait éprouvée d'abord (SPECHT, 531). KOFFKA écrit de même : « Wer ihn kennen will, muss ihn erleben. » (85)

CHAPITRE II

Les facteurs pratiques de la croyance à la présence de l'objet.

« On veut trouver entre les sensations et l'image des différences intrinsèques qui feraient de l'une une donnée objective et de l'autre une donnée subjective. La comparaison intrinsèque de l'image et de la sensation est toujours condamnée à échouer. La sensation et l'image tiennent à deux mondes différents et c'est pour cela qu'elles se distinguent ; elles relèvent d'une attitude différente de l'esprit et d'un autre système de références. » (DELACROIX, E, 130) — Indiscernables tant qu'on ne voit en elles que deux états intellectuels, image et sensation se différencient nettement dès qu'on les intègre à la conduite : elles n'ont pas le même rapport à l'action.

La succession de mes images m'apparaît indépendante de mes mouvements, tandis que la suite de mes sensations dépend régulièrement de ceux de mes organes sensoriels.(1)

(1) Les expériences de PERKY, sur la perception, le souvenir et l'image fictive tendent notamment à établir qu'une perception visuelle peut être prise pour une image fictive. Le principal enseignement de ces expériences, faites sur des sujets immobiles, nous paraît être de marquer l'identité de contenu de la présentation et de la représentation, et qu'on doit chercher hors de la donnée intellectuelle les caractéristiques de la perception.

Cette caractéristique est si banale qu'il peut sembler inutile, l'ayant signalée, d'y insister. Pourtant son examen est indispensable. Car, d'abord, elle est omise par maints auteurs, et même la littérature la plus récente de la perception n'en fait ordinairement pas mention (1). Ensuite, elle n'est pas évidente ou décisive pour tous ceux qui la citent : ainsi FECHNER refuse de voir en elle une marque propre de la présentation. Il se peut, d'ailleurs, qu'elle contribue seulement et ne suffise pas à différencier la perception de l'image. En outre, suffisante ou non, cette relation doit être plus précisément définie, au moins dans l'un de ses termes : en quel sens est requise, ici, la connaissance de notre mouvement ? Est-elle interne ou externe, formée des sensations kinésiques, ou des sensations tactiles et visuelles par lesquelles nous est encore notifié notre mouvement ? Ou par les unes et les autres à la fois ? Enfin cette dépendance où notre mouvement tient l'apparence objective doit encore s'interpréter : pourquoi déterminerait-elle notre croyance à la présence d'un objet, et ne signifierait-elle pas, à l'opposé, la nature volontaire, personnelle, finalement subjective de la présentation ?

E.-H. WEBER semble avoir le premier noté l'importance de cette corrélation des changements de l'apparence externe aux mouvements du corps propre.

Quel est, d'abord, selon lui, le mécanisme général par lequel nous rapportons une sensation à une cause externe ? Pourquoi, par exemple, le son est-il entendu hors de la tête, non en elle, où il ébranle notre nerf auditif ? — Dans la position de notre tête où l'une de nos oreilles, par exem-

(1) Toutefois BOURDON écrit : « Nous disposons de nombreux moyens, en général, pour reconnaître que ce que nous voyons, par exemple, en imagination, n'est pas réel : en fermant les yeux ou détournant la tête, nous n'empêchons pas la représentation tandis que nous empêchons la sensation. » (E, 25) BOURDON note aussi que l'image consécutive suit le mouvement des yeux, tandis que l'objet garde sa position dans l'image immédiate (E, 16).

ple la droite, est tournée vers le lieu d'où vient le son, nous remarquons que le son est entendu plus fort par cette oreille que par l'autre. Si maintenant nous tournons la tête, l'excitant sonore supposé constant, l'intensité de la sensation recueillie par l'oreille droite décroît dans la mesure où croît l'intensité de celle recueillie par la gauche. Si enfin c'est le visage ou le derrière de la tête que nous tournons dans la direction de la source sonore, la force de la sensation apparaît égale dans les deux oreilles. — De là nous concluons que la cause du son ne peut être en nous. Car dans ce cas elle se mouvrait en même temps que nous et comme nous, et notre sensation n'aurait donc pas de raison de changer au cours de notre mouvement. Au contraire de ce que la rotation de la tête modifie régulièrement la force de la sensation auditive, nous présumons que l'effet de notre mouvement est de changer le rapport de nos oreilles à la cause du son, et que, puisque ce sont elles qui se meuvent, la cause du son reste inchangée et dans le même lieu. Notre conclusion serait identique si nous nous rapprochions ou nous éloignons de l'origine du son, renforçant par là ou affaiblissant la sensation auditive.

Ce qui est vrai de l'ouïe l'est de tous les sens externes. Si, semblables à l'huître attachée à son banc, nous ne pouvions renforcer ou affaiblir la sensation olfactive en nous approchant ou nous éloignant de sa source, rendre cette sensation plus distincte par l'inspiration nasale, nous chercherions en nous, non hors de nous, la cause des odeurs, comme celle de la douleur, du dégoût, de la faim et de la soif ; elles nous apparaîtraient comme des modifications de notre sensibilité, non comme des objets. — Qu'on suppose de même, approchée du visage d'une personne dont les yeux sont fermés, une barre de fer chauffée au rouge, maintenue dans une position verticale. Que cette personne tourne la tête à plusieurs reprises vers la droite et vers la gauche : la barre de fer chauffe les parties du visage les plus proches, et ces parties varient au cours de la rotation de la tête. Mais si la source de chaleur

était dans la peau, elle se mouvrait avec elle et conserverait son lieu relatif. De ce qu'au contraire certaines parties de la peau situées sur une ligne verticale sont plus chauffées que d'autres, et de ce que ces parties varient suivant un ordre défini par le mouvement, le sujet conclut à l'existence d'une source calorifique immobile de forme linéaire qui se tient devant son visage à une distance définie de lui.

Pourquoi, maintenant, sont référées à un objet externe les sensations venues de certaines régions de l'organisme et non les autres ? — Ces dernières, quelque effort d'attention que nous leur appliquions, ne nous apparaissent que comme des modifications de notre sensibilité, parce que l'organisation rudimentaire des nerfs sensitifs intéressés ne détermine pas, à la suite du mouvement de notre corps ou du mouvement de l'excitant, un changement suffisant dans la sensation. Ces deux sortes de mouvements peuvent, en effet, modifier de deux manières la sensation : ils peuvent soit la fortifier ou l'affaiblir, soit la changer qualitativement, déterminer des sensations différentes suivant les parties excitées de l'organe sensible. Mais tous ces effets ne sont nettement discernables qu'à la suite d'une impression sur ce qu'on nomme les organes des sens, où les terminaisons des nerfs sensitifs forment une masse dense et finement différenciée. Au contraire, le mouvement d'un organe interne, comme le diaphragme, ne permet pas à la conscience de distinguer les divers degrés des pressions qu'il subit, ni davantage de définir le siège exact de ces pressions.

Comment joue le deuxième facteur d'objectivation, dont WEBER, d'abord, ne faisait pas état : le mouvement de l'objet ? — Il contribue, sans être, semble-t-il, indispensable, à la distinction du sujet et de l'objet, ou, ce qui revient au même pour WEBER, de l'organe sensoriel et du corps perçu. D'une part, nous nous formons par la vue et le toucher une représentation du mouvement. D'autre part, nous avons conscience du mouvement que nous accomplissons nous-mêmes, et nous apprenons à diriger ce dernier, spécialement à mouvoir utilement nos organes des sens, à

régler leur mouvement sur les sensations mêmes qui en suivent, à donner, par exemple, à nos axes oculaires une direction telle que l'image de l'objet se forme au centre de la rétine et que la sensation soit distincte au maximum. Comme les objets aussi se meuvent, et contribuent, par leur mouvement, à varier notre sensation, nous pouvons faire, dans ce changement, la part de l'objet et la nôtre propre. D'ailleurs, nous mesurons d'autant plus nettement le déplacement de notre sens par rapport à l'objet qu'est plus net le changement de notre sensation, qu'il suive ou non de notre mouvement. Aussi plus le sens est fin, plus nous faisons exactement la part du mouvement objectif. Ainsi la finesse de notre vue nous permet de savoir avec précision si les images se meuvent sur nos rétines parce que nos yeux se meuvent ou si ce sont les choses visibles qui se meuvent tandis que nos yeux sont immobiles. Mais cette discrimination de notre mouvement propre et du mouvement de l'objet perçu nous habitue à tenir notre corps et l'objet pour deux réalités spatialement distinctes. (7-23) (1)

Dans cette corrélation de l'apparence externe au mouvement conscient, HELMHOLTZ voit à la fois le signe de l'existence objective et le principe de l'expérimentation. Si les objets ne faisaient que passer devant nos yeux sous l'action d'une force étrangère, hors de notre intervention, le monde ne serait pour nous qu'une fantasmagorie inintel-

(1) La sensation issue d'un sens externe et référée à un objet se caractérise encore, selon WEBER, par sa stricte délimitation dans le temps : elle suit instantanément de l'impression et ne dure guère plus qu'elle (au contraire d'une douleur, d'un chatouillement ou du frisson qui suit d'une sensation tactile). — Mais ce n'est pas là, au fond, un signe surajouté, bien que WEBER ne le rattache pas expressément aux précédents. L'effet de notre mouvement sur la sensation n'est pas seulement de la changer en nature et en degré, mais encore de la faire apparaître ou disparaître. La fine correspondance de la sensation externe au mouvement doit donc s'entendre du triple point de vue de la qualité de la sensation, de sa force et de son existence.

ligible ; comme la science serait impossible si l'investigation se bornait à l'observation simple. Que tout mercure liquide se dilate sous l'action de la chaleur, voilà une hypothèse que ne peut contrôler la seule observation ; car je puis toujours attribuer à quelque autre cause la dilatation du mercure. Mais si je détermine volontairement les conditions dans lesquelles se produit le phénomène, les réalisant en des temps et avec des instruments divers, la dilatation du liquide résulte évidemment des conditions créées par mes expériences, et il m'apparaît à la fin qu'aucune cause autre que la chaleur n'est nécessaire pour produire cette dilatation.

De même, nous pouvons changer le rapport de nos organes sensoriels aux objets, et par là nous pouvons assigner des causes définies à nos sensations. Nous remarquons, par exemple, qu'il nous suffit de nous déplacer ou de diriger autrement notre regard pour faire apparaître ou disparaître l'image d'une table ou pour diversifier cette image. Ses changements dépendent donc de notre mouvement. Plus précisément, la corrélation se définit de telle sorte entre les divers aspects de la table et notre mouvement, que c'est le changement même de l'image qui apparaît dépendant de ce mouvement, tandis que les caractères qu'elle présente pour chacune de nos positions successives sont étrangers à notre intervention volontaire. De là nous concluons qu'une suite changeante d'images est, par son ensemble, significative d'un seul et même objet, relève d'une cause stable, pourvue d'une existence distincte et d'une structure propre. (588-591)

Si, pour HELMHOLTZ, la corrélation de l'apparence au mouvement signifie l'objet en ce que le mouvement permet d'analyser l'apparence, d'en extraire l'élément subjectif, à savoir la variation même introduite dans l'apparence par le mouvement, pour BAIN, au contraire, c'est directement, en tant que le mouvement implique une dépense de force musculaire que le changement apparent consécutif au mouvement révèle une existence externe. Jamais une sensation

purement passive, comme peut l'être en principe une sensation thermique ou olfactive, ne signifierait l'extériorité. Si le monde que nous appelons extérieur est pour nous plus qu'un simple rêve, si nous distinguons l'actuel de l'idéal, c'est que l'image reste la même quelque position que nous donnions à notre corps, et qu'elle peut varier spontanément quand nous sommes en repos, tandis que la sensation est à la merci du mouvement qui résulte de l'effort.

Aussi le toucher est sous ce rapport un sens privilégié, et plus précisément le toucher actif, où se surajoute à la donnée tactile la conscience de l'effort musculaire. C'est cette sensation de résistance, sur laquelle a justement insisté J. MILL, qui notifie le plus fermement l'extériorité. Mais les muscles interviennent inégalement dans l'exercice de tous les sens, notamment de la vue. Ainsi l'objet de la vision paraît plus grand ou plus petit suivant que nous faisons un pas en avant ou en arrière ; un mouvement de l'œil ou de la tête le fait disparaître, un autre le change autrement.

Notre croyance ainsi formée à l'existence objective s'assure d'ailleurs par deux espèces d'expériences. — D'une part, la constance de la corrélation signalée nous permet de prévoir la suite des sensations qui naîtront d'une succession définie de mouvements. C'est cette anticipation, fondée sur la régularité de notre expérience antérieure, de sensations à naître dans un ordre constant de nos mouvements éventuels, qui forme notre idée du monde extérieur hors de la sensation actuelle. Pour la conscience, l'objet n'est donc plus la simple « possibilité de sensation » de J.-S. MILL ; c'est une série possible de réponses sensorielles aux différentes phases de l'effort moteur.

D'autre part la vie sociale confirme ces données et inférences de la vie individuelle. Car nous communiquons avec la pensée d'autrui, et nous découvrons que son expérience ressemble à la nôtre, que de semblables actions, l'affectant des mêmes sensations, déterminent en lui les mêmes croyances. — C'est en débordant ainsi notre expé-

rience instantanée et notre expérience individuelle que la sensation nous donne à la fin la plus haute notion que nous ayons du monde objectif. (290 sqq)

Sans opter entre l'interprétation de HELMHOLTZ et celle de BAIN, BINET tient aussi le changement de l'apparence objective consécutif au mouvement pour propre à la sensation. D'ailleurs les mouvements qui font apparaître, disparaître ou changer la sensation ne sont pas seulement les déplacements de notre corps ou de ses segments, ou ceux qui constituent l'exercice normal des sens, mais toute manipulation telle que la pression du globe de l'œil, qui dédouble la sensation, l'interposition d'un prisme qui la dévie, d'une lorgnette qui l'agrandit, l'installation d'un miroir qui la réfléchit et en donne une image symétrique, -- artifices qui n'ont pas d'effet sur l'image, et même sur l'image consécutive. (A, 409 ; C, 53, 55-65)

Cependant, d'après BINET, la référence à un objet présent doit s'expliquer en outre par l'intensité et la ténacité spéciales de la présentation.

PAYOT tient au contraire pour une condition suffisante de la croyance cette corrélation de l'apparence au mouvement qui l'engendre, et il ne l'explique guère autrement que ne fait BAIN. C'est par le mouvement, suite de l'effort, que le sujet se distingue de l'objet. Le monde extérieur est connu par la sensation, mais il n'est pas de sensation, au moins distincte, qui n'implique une exploration, localisée ou non à l'organe sensoriel. Aussi le monde objectif est-il tout ce qui change avec nos mouvements, le monde subjectif ce qui ne change pas avec eux. Aller et venir, fermer les yeux, ne modifie pas le cours de mon souvenir ; mais, les yeux clos, je ne vois plus cet arbre ; tournant la tête, j'entends moins distinctement le bruit de son feuillage. Si cette corrélation du changement objectif à celui de l'attitude motrice détermine la croyance, c'est que l'effort est le principe du mouvement. La résistance, d'une part, signifie l'extériorité, et, d'autre part, la connaissance de l'effort

n'étant rien hors du déploiement actuel de cet effort, la liaison du changement apparent de l'objet à l'effort signifie l'actualité de la présentation externe. (35 sqq, 119 sqq)

Signalant, après WERNICKE et avec FÖRSTER, la liaison de la cénesthésie à l'expérience externe, STORCH insiste sur le rôle spécial de la sensation kinésique dans la perception, et sa pensée sur ce point rencontre celle de BAIN, qui se serait mépris seulement sur les conditions initiales du mouvement, où il a vu à tort une décharge spontanée du système nerveux. — Les qualités des corps auxquelles nous attribuons le plus haut degré d'objectivité sont celles que notifie le toucher, et avant tout le toucher actif, parce qu'elles mettent en jeu le sens musculaire. Cet empêchement du mouvement que nous fait éprouver notre musculature, c'est l'expérience même de la masse. Mais il n'est pas de masse sans extension. L'effort nous fait donc connaître l'espace, c'est-à-dire l'objet. Quant aux données de la vue et de l'ouïe, elles ne nous paraissent avoir de valeur objective que parce que les sensations visuelles et auditives aussi suivent régulièrement de l'action de certains muscles. Les oreilles me tintent : je m'assure de l'origine interne de ce phénomène en constatant son indifférence aux mouvements de ma tête. Généralement, l'excitation détermine dans l'organe sensoriel et souvent aussi dans le segment qui le porte des réflexes destinés à donner la plus grande distinction à la sensation et qui prennent fin quand la sensation est distincte au maximum. Si la sensation ne s'éclaire pas à mesure du mouvement, c'est qu'elle n'est pas vraiment sensation, au moins sensation externe : tel est le cas, dans la vision, des phénomènes entoptiques. (A, 43 sqq ; B, 38 sqq)

Les expériences de KÜLPE sur l'objectivation sensorielle amènent leur auteur à cette double conclusion :

1. Il n'est pas de signe immanent aux données des sens sur lequel la conscience fonde régulièrement la distinction qu'elle fait du subjectif et de l'objectif. Interrogés, en effet,

sur les raisons qui les ont décidés à tenir pour subjective ou pour objective l'apparence visuelle née de l'action discontinue d'un faible excitant lumineux, les sujets se sont référés à divers signes, par exemple à des différences de clarté, de stabilité ou de durée, mais il n'est aucun de ces signes qui ait été utilisé, au moins consciemment, par l'ensemble des sujets. — Ces expériences appellent donc d'abord une conclusion négative : c'est qu'il faut chercher ailleurs que dans une différence de nature entre la sensation et l'image le principe de leur discernement.

2. Certains sujets ont tenu pour objectif le phénomène qui disparaît avec l'occlusion des yeux, pour subjectif celui qui persiste les yeux clos ; ou bien pour objectif le phénomène qui reste immobile au cours du mouvement des yeux, pour subjectif celui qui se meut avec les yeux. Ces sujets étaient, il est vrai, peu nombreux, et d'ailleurs l'application de ce critère a déterminé des erreurs. Mais le souci que montre KÜLPE d'expliquer la rareté et l'incertitude relative des jugements fondés sur les mouvements des yeux, atteste l'importance qu'il attache à ce dernier signe. Les expériences, en effet, avaient lieu dans l'obscurité, les excitants étaient faibles et n'agissaient qu'un temps très court (la durée de visibilité était de 1 à 20 secondes, et n'a dépassé 10 secondes que pour un sujet, qui précisément a fondé son jugement d'objectivité sur la suppression du phénomène visuel à la fermeture des yeux) ; en outre les sujets craignaient, en vérifiant cette corrélation, de laisser échapper des phénomènes de faible intensité ; enfin, l'apparence lumineuse était peu distincte, fort éloignée de la variété articulée que présentent les objets visibles dans l'expérience normale (ce qui, peut-on sous-entendre, mettait la conscience hors d'état de saisir les changements perspectifs consécutifs au mouvement). (1)

Bref, on ne peut, suivant KÜLPE, attribuer une portée

(1) On peut ajouter que les sujets étaient assis et immobiles, les seuls mouvements qui pussent déterminer des changements dans l'apparence étant ceux des yeux, d'amplitude relativement faible.

générale à des résultats acquis dans des conditions nécessairement artificielles (1). Aussi croit-il, en fin d'étude, devoir attribuer au rapport de la variation de l'apparence externe au mouvement un rôle capital, qui ne ressort pas de ses expériences. C'est là, selon lui, un signe « absolu », plus décisif que le degré de clarté ou de durée. Est en effet réputée objective la donnée sensorielle qui apparaît dépendante de l'objet, subjective celle qui apparaît dépendante du sujet. Mais si un phénomène disparaît avec la fermeture des yeux, reparaît avec leur ouverture, c'est qu'il est indépendant de ma conduite et de mes organes sensoriels ; si l'image se meut avec mes yeux, avec la même vitesse et dans la même direction, c'est au contraire qu'elle en dépend. (508-556)

Enfin STOUT tient pour incomplète la description de BAIN et insuffisante son explication. Nous laissons pour l'instant de côté les objections et corrections de STOUT. Au moins ne met-il pas en doute le fait si facilement observable noté par les auteurs précédents. La sensation varie sans doute d'une manière spécifique sous l'action de causes externes, mais aussi avec les mouvements de l'animal. Les sensations visuelles et tactiles changent quand se meuvent les yeux et les organes du toucher ; au contraire l'expérience qui ne dépend pas de causes externes n'est pas affectée par le changement de position de l'organisme, par la conduite de l'animal en rapport avec l'environnement : la bête affamée ou blessée porte avec elle sa faim ou sa blessure. (D, 334-335, 428) (2)

Ces énoncés semblent ne différer que par le détail ;

(1) Dans des expériences analogues faites sur le toucher, ont été, note KÜLPE, exclus les mouvements, notamment ceux du membre touché.

(2) La corrélation, dans la perception du changement de l'apparence externe au mouvement propre est indiquée incidemment, parmi d'autres signes, par d'autres auteurs, notamment SULLY (B, I, 283-284).

mais ces légères différences trahissent les diverses interprétations qu'on peut donner du fait même par lequel on s'accorde à expliquer la croyance. Omettons provisoirement ces divergences plus ou moins superficielles (1), pour ne considérer que la thèse générale : la présentation se caractérise par sa dépendance à l'égard de notre mouvement. — Cette thèse a été combattue par des arguments d'inégale valeur, et nous examinons d'abord ceux qui nous semblent insuffisants.

1. Le signe invoqué a, d'après STUMPF, une portée trop restreinte. S'il est vrai, par exemple, que la sensation visuelle est supprimée par l'occlusion des yeux, et qu'elle varie avec leur mouvement ou, ce qui revient au même, que l'objet paraisse rester en son lieu quand les yeux se meuvent, ce critère ne vaut en tous cas que pour la sensation

(1) La théorie de SPIR diffère trop profondément des précédentes pour que nous ayons pu la joindre à elles. — SPIR aussi distingue l'image de la sensation par la corrélation, dans cette dernière, du changement externe au mouvement propre, et il rapporte cette différence à celle des conditions physiologiques de la sensation et de l'image, la première résultant d'une cause extérieure au corps, tandis que la cause de l'image est purement cérébrale. — Mais d'abord SPIR met ce signe sur le même plan que la différence de vivacité. Pour lui, d'ailleurs, le seul critère décisif est l'ordre, essentiel au monde de la perception. Enfin il donne du premier signe un énoncé plus large qu'on ne fait communément, et, dans son ampleur, inacceptable. « Les sensations, dit-il, se distinguent des idées, en ce que les premières changent selon le mouvement des objets extérieurs ou mes propres mouvements, ce que les dernières ne font pas. » (33-34) Mais on ne peut évidemment caractériser la sensation par le mouvement apparent de l'objet. Car ce mouvement est aussi bien donné dans la représentation, au même titre que les autres changements, tels que ceux de la grandeur, de la forme, de la couleur, qui d'ailleurs dépendent souvent du mouvement, et sans lesquels l'image ne saurait même se maintenir à la conscience. « Si un objet rouge, écrit SPIR, est devant mes yeux, je ne puis avoir la sensation du jaune ou du vert, et si un objet bleu se substitue au rouge, la sensation du rouge se changera aussitôt en celle du bleu. » (33) Mais il est clair qu'en un même lieu nous ne pouvons imaginer non plus que percevoir un objet rouge et un objet bleu ; ce qui est impossible dans la présentation l'est encore dans la représentation.

externe ; il n'est pas applicable à la cénesthésie, ni d'ailleurs à l'hallucination (qu'on peut, sans doute, du point de vue de la croyance, rapprocher de la sensation) ; il permet donc de distinguer de la représentation certaines classes de sensations, non la sensation en général. (B, 88)

Mais l'objection repose sur une équivoque. C'est, en effet, le critère de la sensation que prétend déterminer STUMPF. Or le problème de la croyance n'a pas de sens clair quand il s'agit de la pure sensation. On se demande comment certains états de conscience sont actuellement référés à un objet ; mais cette référence à l'objet ne s'entend que de la perception. Que d'ailleurs STUMPF considère au fond non la sensation mais la perception, c'est ce que prouvent les termes dont il se sert. Car ce n'est pas la sensation qui, dans le mouvement des yeux, garde son lieu : c'est l'objet, c'est-à-dire l'objet de la perception. Arrive-t-il, maintenant, que, dans la perception, l'apparence objective ne varie pas avec notre mouvement ? On ne peut plus invoquer le cas de la cénesthésie : en tant qu'elle n'est qu'une masse de sensations, et, comme dit précisément STUMPF, de sensations subjectives, elle est étrangère au monde de l'objet et n'intéresse donc pas directement le problème de la croyance ; les sensations viscérales sont actuelles au sens où le sont les plaisirs et les douleurs organiques, qu'il est, du reste, si difficile d'en séparer. — En d'autres termes, l'objection de STUMPF n'est pas fondée, parce qu'elle oppose deux phénomènes incomparables : la représentation, toujours rapportée à un objet (absent, passé, éventuel ou fictif), et la sensation, dénuée par elle-même d'objectivité, objectivée seulement dans la mesure où elle s'intègre à la perception.

En outre, si l'hallucination imite la perception, elle n'est pas, même pour le malade, une perception. Il est vrai que l'apparence hallucinatoire est ordinairement rapportée par l'halluciné au monde externe (bien que cette référence soit souvent difficile à contrôler, et sans doute n'ait jamais la fermeté qu'elle a dans la perception). Mais l'halluciné explique moins l'apparence externe par un objet présent

que par une influence étrangère, une intervention personnelle, bienveillante et plus souvent malveillante, qui suscite cette apparence et, à tout moment et pour toute position du corps, l'offre ou l'impose aux sens du malade. — Il arrive, d'ailleurs, que l'hallucination ait à son centre une sensation, que son développement se règle sur quelque repère objectif ; mais alors l'objet de l'hallucination semble immobile en son lieu, le malade retrouve dans l'apparence hallucinatoire les variations perspectives, nées du mouvement, qui caractérisent la perception (1).

2. Considérée d'un autre point de vue, la corrélation au mouvement de l'apparence objective serait un fait trop général pour caractériser la perception ; car l'image aussi peut la manifester. — Si je me représente fermement, dit FECHNER, une tour, un arbre, la lune, je puis toujours, que mes yeux soient ouverts ou fermés, les imaginer fixes en leur lieu pendant que je remue la tête ou les yeux (auto-observation confirmée par celles de Clara-Maria, femme de FECHNER, et de Busch). (II, 482, 489-490)

Mais d'abord il ne suffit pas d'observer qu'un changement dans l'image *peut* suivre du mouvement. Il n'est pas douteux que cette consécution soit possible, et l'on peut même présumer que la succession de nos représentations est, au moins pour une part, réglée sur celle de nos présentations, qui dépendent elles-mêmes de nos mouvements. Mais il faudrait prouver que la corrélation du changement de l'apparence externe au mouvement est immédiate, régulière, définissable, dans des cas autres que celui de la perception ; et une telle supposition est évidemment contraire aux faits (2). — Elle l'est même aux témoignages recueillis par FECHNER. Pour Clara-Maria et pour Busch,

(1) Cf. plus loin, ch. V, C.

(2) Il arrive, dit STUMPF, que la fermeture ou le clignement des yeux supprime ou interrompe l'image (B, 89). Mais il arrive aussi, et plus ordinairement, que l'occlusion des sens soit indispensable à l'évocation distincte. D'après MARTIN, la fermeture des yeux peut avoir sur l'image visuelle les effets les plus divers (411).

l'image mnémonique suit le mouvement de la tête dès que le sujet cesse de fixer intentionnellement l'objet en son lieu. Et chez FECHNER l'image s'évanouissait dès que, renonçant à cet effort de fixation, il cherchait à savoir si l'image se mouvait ou non avec les yeux. (472)

Objecter, en outre, que nous pouvons toujours nous représenter un objet fixe en son lieu, en sorte que son apparence change avec nos mouvement actuels, suppose une restriction arbitraire du champ réel de la perception ; et, à le mieux définir, on voit que c'est le monde actuel, et lui seul, c'est-à-dire le seul monde de la perception qui apparaît changé du fait de notre mouvement. Car la perception ne se borne évidemment pas à la sensation actuelle. On admet que la perception est une construction, en ce que, d'abord, la ou les qualités senties supposent et évoquent un ordre défini d'autres qualités non senties : la table que je touche en la contournant dans la nuit suscite en moi son image visuelle, et je me représente les changements perspectifs que la table éclairée manifesterait à ma vue au cours de mon mouvement. Les éléments imaginés de l'objet perçu sont donc solidaires des éléments sentis, et il est inconcevable que mon déplacement puisse modifier l'apparence des uns et non celle des autres. Mais la perception est une construction en ce deuxième sens que les qualités constitutives de l'objet, senties ou imaginées, s'interprètent par son environnement ; je dote l'objet non seulement d'un dedans, mais d'un entour, et l'on ne conçoit pas que mon mouvement puisse modifier l'apparence de l'objet et non celle du système objectif dont il est un élément. Si la nature de l'objet perçu se définit non seulement par ses qualités internes, mais encore par ses rapports d'espace au contexte objectif, le changement de l'apparence doit s'entendre de tout ce qui, présenté ou représenté dans l'objet ou hors de lui, complète la signification objective de la sensation. Me représenter un objet fixe en son lieu, comme une maison ou une étoile, que pourtant je ne vois pas, c'est élargir ou enrichir le champ de ma présentation, au point d'y inclure l'objet représenté ; c'est définir, outre le rapport spatial de

mon corps au présenté, le rapport spatial du présenté à son au-delà non présenté mais encore actuel, et mon mouvement, qui change le premier rapport, change nécessairement le deuxième (1).

Mais contre ce facteur présumé de la croyance, STOUT formule une objection plus grave. Sa critique, dans ses premières études sur la croyance, vise nommément BAIN, et aussi son disciple PIKLER, d'après qui toute présentation qui échapperait à notre contrôle volontaire serait dénuée d'objectivité, tandis que toute présentation dépendant d'un mouvement volontaire serait *ipso facto* rapportée à un objet réel.

Considérons d'abord les faits. S'il est vrai que l'apparence visuelle change toujours avec le mouvement volontaire, elle peut présenter le même changement sans que je me meuve. L'objet de la vision paraît grandir, quand je vais à lui : mais le changement serait le même si c'était lui qui vînt à moi, ou s'il grandissait réellement. Or, dans le premier cas, je ne tiens pas ce changement pour objectif, précisément parce que je le sais issu de mon mouvement. Quand je me lève de ma chaise, je n'attribue pas à la chaise le changement de son apparence comme si c'était elle qui cédât sous moi. La croyance à l'objet de la vision n'a donc pas sa cause dans l'intervention de la volonté. — C'est non seulement la forme ou la grandeur de l'objet, mais le contenu qualitatif de la perception visuelle qui dépend de quelque facteur autre que le mouvement volontaire : ouvrir les yeux permet à la lumière d'accéder à la rétine, mais ne détermine pas la nature de l'apparence, ni l'ordre dans

(1) Et s'il est vrai que nous ne pouvons sans effort, comme l'a dit HINT, après avoir vu sur une table, que nous voyons encore, une boule, que nous avons ensuite fait disparaître, parcourir la table du regard sans faire glisser la boule, seulement représentée, vers la périphérie de notre champ visuel, c'est que nous traitons encore l'objet remémoré comme un élément non présenté d'un ensemble actuellement perçu.

lequel se succèdent les sensations visuelles. — La même observation vaut pour tous les sens, notamment pour le toucher actif, dont l'exercice ne manifeste pas une correspondance uniforme du changement perçu à l'effort déployé. Il arrive qu'à une certaine grandeur de l'effort répondent une amplitude et une vitesse définies dans le changement imprimé à l'objet résistant ; mais aussi, en d'autres cas, que lui réponde un changement objectif accéléré ou ralenti, accru ou diminué. — Au vrai, les seules sensations qui dépendent d'une manière constante et stricte de nos mouvements sont nos sensations kinésiques ; mais elles n'ont précisément aucune valeur objective.

Si d'ailleurs les variations apparentes nées de l'action apparaissaient au sujet comme inhérentes à l'objet, on ne sait ce qu'il faudrait entendre par l'adaptation du vivant au milieu. L'animal qui commettrait cette confusion serait condamné à périr, comme l'autruche de la légende, qui, enfouissant sa tête dans le sable à l'approche du danger, se conduit comme si le changement dans sa perception résultant de son changement d'attitude était celui des choses mêmes. Mais connaître n'est pas créer. Il ne suffit pas, rappelle STOUT après LOCKE, de flairer d'une certaine manière pour produire l'odeur de la rose, d'ouvrir les yeux pour la voir, comme il ne suffit pas de faire à vide l'acte de boire ou de manger pour se nourrir.

Au fond, BAIN et PIKLER confondent la présentation de l'objet avec son existence. Si nous sommes capables de nous porter au voisinage des corps, d'accommoder, en vue de la perception, nos organes sensoriels, comme de les aider artificiellement par des instrument tels que le microscope ou le télescope, tous ces mouvements qui font naître et varier l'apparence de la chose n'ont pas d'effet sur sa réalité. (Voir surtout D, 333-337.)

L'objection nous paraît fondée. Si la perception dépendait exclusivement de notre attitude motrice, il est bien vrai que le non-moi serait absorbé dans le moi ; ce que nous appelons le monde objectif ne serait que la doublure du monde kinesthésique, une forme seulement plus explicite

et comme le dehors de l'action. Si nos démarches actives, remarque justement BALDWIN, pouvaient déterminer entièrement l'objet, on ne trouverait aucun exemple d'effort stérile, de tendance non satisfaite ; on n'aurait pas l'expérience du malaise qui résulte de ce que l'objet cherché fait défaut, ni de la contrariété qui suit de l'intrusion d'un objet importun. (78-81)

Et si la critique de STOUT vaut contre BAIN, il est clair qu'elle porte aussi bien contre tous les partisans de la même thèse. — Selon WEBER, la conscience que j'ai de renforcer ma sensation auditive pour l'une de mes oreilles en orientant celle-ci vers la source sonore décide l'objectivation. Mais cette corrélation du changement sensoriel au mouvement serait essentiellement la même s'il s'agissait non d'une sensation auditive, mais d'une sensation musculaire. Sans doute celle-ci, comme l'observe WEBER, est moins distincte, se nuance moins finement au cours de notre mouvement. Mais une sensation externe peut être confuse, elle n'en est pas moins objectivée. Et la seule variation, au cours du mouvement, de cette sensation auditive, ordinairement plus claire, devrait avoir pour effet non de l'externer, mais de nous donner de notre propre action une conscience plus relevée. Il est vrai que, pour WEBER, ce n'est pas par lui-même que le changement nuancé de notre sensation est décisif, mais comme mesure de notre déplacement, comme le constant et clair indice de notre changement de position par rapport à l'objet. Mais c'est dire que l'objet est sous-entendu dans toute cette analyse par laquelle on prétend l'expliquer. On la comprendrait mal si l'on ne supposait d'abord à notre sensation une cause indépendante de nous, située dans le même espace que notre corps : alors, ma sensation changeant quand change le rapport de sa cause à mon corps, je tiens, si c'est mon corps qui se meut, pour immobile hors de moi la cause de ma sensation. — Et il ne sert de rien de faire intervenir, composé ou alterné avec le mouvement du corps propre, celui de l'objet perçu. On se donne encore, affrontés dans la perception et connus comme tels, le sujet

ou mieux le corps propre et l'objet, dont la distinction et le rapport sont précisément à expliquer, et dont les mouvements respectifs ne sont certes pas discernés d'emblée. (1)

De même, quand HELMHOLTZ explique la référence de nos sensations à une cause indépendante de nous par notre faculté de reproduire au cours d'un mouvement approprié la série des sensations que cette cause peut nous donner, on est tenté de lire (et la même remarque s'applique à KÜLPE) au lieu d'*indépendante*, *dépendante*. Car on ne voit pas que la suite des événements qui accompagnent nos démarches physiques et forment pour une part la trame de notre expérience personnelle, appellent référence à quelque réalité qui en serait distincte. La régularité même et la nécessité avec lesquelles l'apparence, en chaque position de notre corps, nous impose ses caractères propres, (sur quoi insiste HELMHOLTZ), ne suffirait pas à l'objectiver : si je dispose de ma sensation kinésique, autant que je suis maître du mouvement qui la détermine, son apparition même et sa nature me sont imposées comme celles de n'importe quelle sensation externe, sans qu'elle prenne une valeur objective.

Il est vrai qu'à certains auteurs, notamment PAYOT et STORCH (qui suivent encore BAIN en ce point), un élément de l'action paraît privilégié, et jouerait un rôle décisif dans la croyance : l'élément musculaire (2). Il notifierait à la

(1) Sur la confusion, dans la conscience enfantine des mouvements du corps propre avec ceux de tout objet externe. Cf. PIAGET, B, 140.

(2) Cf. aussi BOS, 29. — Suivant WERNICKE, toute perception comporte, avec une composante externe, une composante organique. (39) Mais WERNICKE ne définit pas nettement cette dernière. Sans doute elle comporte un élément musculaire ; elle naît des mouvements de l'organe sensoriel desquels suit la sensation externe ; aussi STORCH appelle-t-il cette composante « myogène ». Mais pour WERNICKE, elle est aussi plaisir ou douleur ; toute perception externe s'accompagne d'un certain ton affectif. Enfin WERNICKE semble faire entrer encore dans la sensation organique un élément viscéral. Car.

conscience, en même temps qu'une certaine efficacité de l'effort, un empêchement de cet effort. — Ce rôle présumé de la sensation de résistance a été spécialement développé par DILTHEY. Si une certaine impulsion, dirigée par une intention définie, se prolonge, et qu'au lieu du mouvement qu'on se représente et auquel on tend, se produise une sensation de pression, la conscience rapproche la sensation de pression du mouvement représenté, qui n'a pas fait suite au mouvement présenté. Si l'impulsion est renforcée, il arrive soit que la pression subie décroisse, soit qu'elle croisse. Il arrive enfin qu'elle croisse si l'impulsion se maintient invariable. Mais toutes ces expériences ont

selon lui, la somme des images qui résultent des sensations organiques constitue la conscience du corps, comme les images qui résultent des sensations externes forment par leur ensemble notre notion du monde extérieur ; or il ne semble pas que cette conscience du corps se borne, pour WERNICKE, aux éléments kinesthésiques et affectifs. Mais d'abord si les sensations kinésiques nées des mouvements qui commandent la sensation externe caractérisent en effet la perception, il n'en est pas de même du plaisir et de la douleur. Quant aux sensations organiques proprement dites, on peut douter, avec STUMPF (18), qu'elles accompagnent régulièrement la sensation externe ; la réalité propre des sensations viscérales (au moins dans les circonstances normales) est même douteuse. (BOURDON, C., 340, FOUCAULT, C, 11, 181-187) S'il existe, d'ailleurs, comme le prétend WERNICKE, non seulement des sensations, mais des images organiques, il est impossible de fonder sur cette espèce de données, comme le veut pourtant WERNICKE, la distinction de la perception externe et de la représentation. Ces images organiques formeraient une masse constante (la conscience du corps) ; elles nuancent donc ou compliquent toutes nos opérations mentales, le souvenir comme la présentation (au moins dans la veille et dans la santé). Il faudrait donc, pour que la donnée organique fût un moyen de discrimination, qu'avec chaque impression vînt se surajouter à la masse des images organiques une sensation organique en correspondance définie avec la sensation externe. Mais à supposer réelle (elle est au moins douteuse) cette corrélation de la sensation organique à la sensation externe, il faudrait en outre que la conscience fût plus apte à distinguer une sensation organique d'une image organique qu'elle ne l'est à distinguer une sensation externe d'une image externe ; ce qu'on n'établit d'aucune manière.

une signification commune : nos impulsions motrices ne produisent pas toujours le changement qui correspond à notre intention et puisque ce qui apparaît dans le déploiement de l'effort diffère plus ou moins de ce que nous avons voulu, on peut dire que la sensation de résistance notifie une réalité indépendante de notre volonté. (Cf. spécialement 989 sqq.)

Ces théories qui ramènent l'expérience objective à celle de l'effort, s'inspirent de la doctrine de MAINE DE BIRAN. Mais ce dernier définit plus strictement les facteurs de la croyance, qui, selon lui, ne résulte immédiatement que du toucher actif. N'auraient donc point de part au « jugement d'extériorité » les autres sensations tactiles, ni même la sensation de pression, quand c'est le toucher passif qui la donne. Qu'elle commence, cesse, se renouvelle, quand un objet nous presse, sans l'intervention de notre volonté, cela signifie sans doute qu'elle résulte d'une force étrangère au moi ; mais cette croyance au *non-moi* n'est, comme cette dernière expression l'indique, que négative ; ce qui nous presse ne se détermine positivement pour nous que dans le toucher actif, comme une résistance à l'effort. Même, cette référence de la sensation de pression à une cause externe indéfinie n'est possible qu'après l'expérience de l'effort, l'épreuve immédiate de la causalité, qui nous permet ensuite d'« hypothétiser » la cause, de la retrouver hors de nous.

La croyance indéterminée que détermine le toucher passif est pour MAINE DE BIRAN celle même qui résulte des autres sens. Ainsi, le « contact des rayons lumineux n'a aucun rapport avec le sens musculaire, et la résistance opposée par ces rayons est d'un ordre infiniment petit eu égard à l'inertie propre de l'organe ; il n'y aura donc point de surcroît de résistance que le *moi* puisse penser comme absolument étranger à lui. » Mais l'analogie de l'impression visuelle à l'impression tactile et l'association de sensations de couleur juxtaposées dans un espace non résistant avec l'épreuve d'une étendue solide par le toucher actif, fait à la fin du monde visuel un monde objectif. Quant aux données

du goût, de l'odorat et de l'ouïe, ces « affections générales » ne se coordonnent pas dans un espace et sont tout à fait étrangères au monde de l'effort ; aussi leur rapport reste-t-il lâche au jugement d'extériorité. (B, 457-458)

Si MAINE DE BIRAN définit si étroitement les conditions du jugement d'extériorité, c'est qu'il considère l'effort appliqué à l'objet même, et la seule résistance opposée par l'objet. Or, pour BAIN et ses disciples, c'est bien cette espèce d'expériences qui a la plus haute valeur objective. Mais ils croient pouvoir lier aux données du toucher dit passif et des sens opérant à distance les sensations musculaires nées des mouvements plus ou moins contrariés du corps et des organes sensoriels à l'instant de la perception : tels les mouvements de la tête dans l'audition, des yeux dans la vision, des narines dans l'olfaction. Aussi, pour ces auteurs, toutes les sensations ont d'emblée une valeur objective ; car l'exercice de tous les sens implique des mouvements, et ces mouvements qui commandent la sensation, déterminent comme le toucher actif, bien qu'à un moindre degré, des sensations musculaires, et ainsi notifient, avec une résistance, un objet. (1)

Mais, d'abord, le rôle des muscles — auquel on se réfère ordinairement, — dans la sensation de résistance (comme dans les sensations de poids et de pression, que la conscience n'en distingue guère) (2), n'est pas encore déterminé sûrement ; il convient sans doute de faire, à côté de la sensation musculaire, une place aux sensations articulaires, tendineuses, sous-cutanées et cutanées. (BOURDON, B, 33-46 ; C, 333-335 ; FOUCAULT, C, 11, 151-170)

Surtout, ni la résistance opposée par l'objet dans le toucher actif, ni, à plus forte raison, les résistances éprou-

(1) « Toute impression sur les sens qui éveille la force musculaire, et qui varie avec cette force, nous l'appelons *externe*. » (BAIN, 336.)

(2) Sur la parenté subjective des sensations de résistance et des sensations de pression, cf. FOUCAULT, C, II, 161-162.

vées dans un contact passif et dans l'exercice des autres sens, ne nous semblent suffire pour expliquer notre croyance à la présence d'un objet.

On peut d'abord se demander si la conscience de l'effort n'implique pas la représentation préalable de l'objet, et même la croyance, qu'on prétend expliquer par l'effort, à cet objet présent. Car faire effort, c'est toujours conduire l'effort, si obscur que soit son mécanisme ; orienter le travail musculaire de façon à déterminer un changement, spatialement représentable, dans tel de nos membres, et par lui, s'il y a lieu, dans tel corps étranger. En toute expérience de l'effort, le terme résistant est en même temps un terme objectif, un donné externe ou relativement externe (s'il est, par exemple, un de nos organes, comme les côtes soulevées par l'effort respiratoire), qui donne à la résistance même une signification locale, et par là permet de guider l'effort.

Sans doute, entre l'indistinction caractéristique de l'affectivité et la représentation objective et proprement spatiale, BIRAN décrit ce qu'il nomme l'*étendue intérieure*, formée par la diversité des résistances internes, ou mieux par la continuité de la résistance organique, saisie déjà, d'une manière, il est vrai, indéfinie, quand la volonté motrice se déploie sur la masse indivise du corps, sous une forme plus distincte et déterminée quand l'effort s'est exercé sur tel et tel des systèmes partiels en lesquels se divise notre système musculaire. (A, 235)

Mais on ne voit pas que cette *étendue intérieure*, qui a, selon BIRAN, toute la réalité d'un fait primitif, soit jamais donnée dans une expérience. Car un effort qui serait dirigé vers une certaine sensation de résistance, et non vers un organe résistant, situé et figuré dans l'espace, et qu'il s'agirait soit de fixer, soit de mouvoir, n'aurait encore qu'une signification affective. Ou, ce qui revient au même, on ne voit pas ce que serait l'épreuve d'une résistance, ni ce qu'on nomme à tort une sensation de résistance, sans l'image d'un élément résistant, sans une apparence externe dont le changement retarde sur l'attente, en même temps que le

sujet saisit en soi certaines sensations kinésiques et la gêne caractéristique de l'effort. Plus précisément ce dernier, considéré au seul niveau du corps propre, comporte toujours deux sortes d'éléments objectifs : la représentation de notre périphérie, saisissable par les sens externes, et qu'il nous faut au moins imaginer pour régler notre action sur l'environnement, et simplement pour mouvoir librement notre corps dans son milieu ; et aussi la représentation, plus confuse, de nos organes internes, invisibles, mais encore imaginables : sans cette anatomie sommaire que chacun en vient à faire de son propre corps, nous ne pourrions voir en lui ce que BIRAN appelle « le lieu de toutes les impressions internes » (A, 236), le système des points d'application à la fois immédiats et définis de l'effort.

On échoue donc à imaginer, ou si l'on veut, sentir une résistance qui n'aurait pas d'expression spatiale, qui n'apparaîtrait pas à la conscience comme la surface d'application de l'effort. — Il est vrai que la vie, et sans doute dès son commencement, implique l'action et la lutte. Point n'est besoin au petit diptérique, pour combattre en lui l'asphyxie, de connaître l'obstruction de sa trachée. Mais on ne peut appeler effort cette obscure tension de la vie contre un obstacle ignoré. Une résistance nue n'est pas encore sentie comme résistance. Ce qui sera contrariété positive n'est d'abord qu'impuissance et douleur. (1)

Cela revient à dire qu'il n'est pas de sensation de résistance, ou de pression, non plus d'ailleurs que de contact. Qu'on voie entre les premières et la deuxième une différence de nature ou seulement une différence de degré (ou mieux une différence, qualitative encore, résultant d'une simple différence quantitative dans l'excitation), elles ne prennent une valeur objective que lorsque le sujet est

(1) Il n'est pas d'effort aveugle, dit BRADLEY. Je puis éprouver un sentiment de manque ; mais le malaise, la peine qu'il comporte et le mouvement inquiet qu'il appelle ne constituent pas l'effort : ce dernier n'apparaît qu'avec la représentation de ce qui peut me satisfaire, l'idée de la fin. (B, 439-440)

devenu capable de penser l'objet, de se représenter un corps étranger qui touche le sien, le presse, lui résiste. La vertu qu'on attache à la sensation musculaire est née d'une impropriété, de ce qu'on emploie, pour décrire la sensation, le langage de la perception, et qu'ainsi on érige la sensation en un savoir qui n'est qu'une interprétation de la conscience éduquée (1).

D'ailleurs, quand s'est organisée la conscience de l'effort, c'est par deux sens seulement et non par tous qu'est éprouvée la résistance. Nous connaissons, d'une part, l'inertie de notre corps et de ses segments par les sensations kinésiques, d'autre part celle des corps étrangers par d'autres sensations kinésiques, qui compliquent les premières, et auxquelles s'ajoutent certaines sensations tactiles. Mais pour BAIN et plus nettement encore pour ceux qui l'ont suivi (2), les données de la vue, de l'ouïe et de l'odorat tiendraient aussi leur valeur objective des sensations musculaires nées, à l'instant de la perception, des mouvements du corps et des organes sensoriels. Or si les sensations musculaires en

(1) « Les sensations élémentaires de pression, écrit FOUCAULT, ne contiennent pas les rapports de temps, d'espace, de quantité... ce sont là des additions intellectuelles... la sensation proprement dite est quelque chose de plus simple, de plus humble et de plus pauvre. » (C, II, 76) — Mais nous ne comprenons pas que le même auteur ajoute : « Même si la sensation la plus simple est bien ce qu'elle nous paraît être ici, la représentation de quelque chose qui n'a ni qualité, ni quantité, ni forme, ni position dans l'espace, ni durée, ni position dans le temps, encore faut-il reconnaître que c'est la représentation d'une chose, c'est-à-dire que, à défaut des rapports que nous trouvons dans la perception et dans la pensée rationnelle, la sensation contient le rapport du sujet à l'objet, sans lequel aucune connaissance ne saurait exister. » (C, II, 77-78)

(2) Si, pour BAIN, la vision prend déjà une valeur objective, qui manque à la simple sensation de couleur, du fait que la première éveille déjà dans les yeux la force musculaire, elle ne fait pas connaître directement le monde dans sa réalité spatiale ; l'espace serait notifié proprement par les sensations musculaires dont s'accompagne le mouvement des membres, surtout la locomotion, et secondairement par les sensations visuelles associées à ces données musculaires. Cf. 323 sqq.

viennent à signifier une résistance, elle ne peut être que celle du corps propre et celle des corps avec lesquels il est en contact, — cette résistance supplémentaire apportant à la conscience, avec de nouvelles sensations kinésiques, des sensations tactiles. Si ces dernières sont elles-mêmes les signes d'une résistance, c'est qu'elles ne peuvent être séparées de ces sensations kinésiques qui prolongent et amplifient celles nées de la résistance organique. Mais il n'en est pas de même des sensations visuelles ; car l'apparition d'un objet n'ajoute rien à la résistance que m'oppose mon propre corps ; cette résistance est la même, que le sens opère à vide ou qu'il saisisse un objet dans son champ ; et personne, d'ailleurs, ne dira du monde visuel, non plus que du monde auditif ou olfactif, qu'il est un monde résistant.

Est-ce à dire que la dépendance où le mouvement tient l'apparence, n'a pas de signification objective ? — L'objectivation, suivant STOUT, naît de la confrontation de deux expériences opposées, et cette dépendance est l'une d'elles. Car il arrive aussi que l'apparence externe change indépendamment de notre mouvement. Mais le fait que cette apparence tantôt change suivant un rapport réglé, tantôt ne change pas régulièrement avec le mouvement volontaire, suscite un problème, car il rend l'expérience incohérente. Le problème n'est résolu, l'incohérence ne disparaît que si les variations de l'apparence qui ne dépendent pas de nous sont attribuées à une activité analogue à la nôtre, dont au reste, en d'autres cas, ont pu dépendre ces variations de l'apparence.

Cette interprétation inévitable est encore facilitée par l'expérience privilégiée que nous avons de notre propre corps. Car ce dernier est sans doute pour nous-mêmes un objet de perception externe, et peut, comme une autre chose, être exploré par notre regard et notre main. Mais il est aussi le véhicule de notre action, et, par lui, nous avons sur lui-même des prises variées et immédiates que nous n'avons sur aucun autre objet. Or, si l'on considère une certaine partie externe de ce corps, il est clair que l'appar-

rence visuelle en peut être changée pour nous par un mouvement déterminé ; mais elle peut présenter le même changement sans que je fasse ce mouvement, ou rester inchangée à la suite de ce mouvement, — si j'en fais un certain autre. Par exemple, l'apparence de ma main change pour moi, par le déplacement de ma tête ou des mes axes oculaires, mais elle peut changer de même si c'est ma main que je déplace. On peut en dire autant de la résistance variable qui accompagne le déploiement de l'effort : si j'exerce une pression ou une traction de l'une de mes mains sur l'autre, le succès de l'effort déployé dans l'une de mes mains ne dépend pas uniformément de la grandeur de cet effort ; j'éprouve qu'il varie aussi suivant la valeur du contre-effort déployé dans l'autre. Nous constatons donc, dans les limites de notre organisme, que l'irrégularité dans la correspondance entre l'acte et l'apparence résulte d'une action contraire qui tend à produire une apparence différente. Mais ce contre-effort, par une facile extension analogique, nous le retrouvons d'abord dans les êtres de notre espèce, puis dans tout vivant, et enfin dans tout ce qui nous résiste. (D, 335-341)

Ainsi, d'un côté, d'après STOUT, nous n'attribuons pas à l'objet le changement qui suivrait régulièrement de notre action ; un tel changement appartiendrait à notre histoire personnelle et non au cours de la nature. C'est, au contraire, en tant que l'apparence ne varie pas dans le sens de l'effort ou à mesure de l'effort qu'il est rapporté à la chose. (Par là, STOUT explique notre croyance à la persistance de l'objet hors de sa présentation. Car les mouvements qui commandent la présentation ne créant pas l'objet, il faut admettre que l'objet ne dépend pas de la présentation commandée par ces mouvements).

Mais, d'un autre côté, il n'y aurait pas déception s'il n'y avait pas d'abord attente, si donc l'échec total ou partiel de l'effort n'apparaissait à la conscience en contraste avec un succès antérieur ; si, finalement, l'apparence n'avait, en d'autres cas, changé sous l'effort. C'est, en effet, pour comprendre cette réponse irrégulière à l'effort, ce défaut

d'unité dans son expérience, que, d'après STOUT, le sujet suppose un agent analogue à lui-même, et capable de réaliser un changement qu'en d'autres temps lui-même a pu vouloir. — STOUT complique donc la théorie de BAIN plutôt qu'il ne la nie.

La critique de STOUT nous a paru décisive, et le complément qu'il propose nous paraît indispensable. — Mais la théorie de BAIN, insuffisante en principe, est pratiquement satisfaisante de ces deux points de vue : 1. si, dans l'action, dont dépend le changement externe, on considère cet élément mixte, pour une part intérieur, pour une autre tactile, que sont les sensations dites de résistance et de pression, — tout ce qui notifie à la conscience une gêne de l'action ; 2. si l'on considère l'action en ce qu'elle a d'efficace et d'externe, son développement spatial, spécialement le mouvement visible.

1. Si la sensation musculaire, non plus qu'aucune autre, ne signifie par elle-même un corps étranger qui presse ou qui résiste, nous en venons à la considérer (avec d'autres sans doute), comme signe d'une résistance ou d'une pression. Car la même intention peut avoir des effets différents dans les organes du mouvement, comme des intentions différentes avoir les mêmes effets. Ainsi une certaine sensation, dite de pression, peut se produire au cours d'un effort déterminé, si, par exemple, je veux déplacer un corps étranger, mais il arrive aussi qu'elle naisse sans cet effort, si, par exemple, c'est cet autre corps qui vient me heurter. La comparaison des deux cas m'invite alors à conclure que cette sensation ne peut avoir pour seul facteur mon intention motrice. Etant la même pour divers degrés de cette intention, elle m'apparaît comme l'effet de deux causes distinctes d'efficacité variable : *moi* et *l'autre*. Et si, quand mon intention est nulle, elle se produit encore, c'est qu'opère seul cet agent différent de moi-même que j'appelle l'objet.

A ce stade de l'expérience, l'empêchement de l'intention, lié à la sensation musculaire, prend enfin un sens positif : à lui seul, il apparaît comme une contrariété de l'action,

rapportée à une contre-force (1) : la valeur de cette contre-force se mesurant, notamment, par la durée de l'effort

(1) Car l'objectivité ne peut se définir par l'extériorité. Maint ouvrage d'enseignement s'efforce encore d'expliquer la genèse de notre croyance au monde extérieur ; et cette position artificielle du problème de la croyance se retrouve chez de pénétrants penseurs. « Pourquoi, écrit LALANDE, nous représentons-nous nos sensations, modifications de notre état mental, comme des choses extérieures à nous, distinctes de nous, situées en un point de l'espace où nous ne localisons pas notre individualité psychique ? » (A, 492) « Le problème, écrit aussi E. MEYERSON, est de savoir comment j'ai pu concevoir même la possibilité que quelque chose puisse exister en dehors de moi, de ma conscience, comment, à supposer même que le concept d'un « extérieur » me vienne d'une autre source, j'ai eu l'idée paradoxale d'y loger ce qui est ma sensation à moi, ce qui m'appartient incontestablement. » (398) — Mais nous n'avons pas cette croyance au monde extérieur, ou bien, autrement entendue, elle ne demande pas d'explication. Pour le sens commun, il existe sans doute un monde de choses extérieures au moi. Mais le moi est pratiquement identifié au corps propre ; or l'extériorité des corps étrangers par rapport au corps propre est aussi claire que l'extériorité mutuelle des corps étrangers ou celle des éléments de mon propre corps ; elle est donnée avec la première sensation visuelle, qui nous fait connaître, avec la couleur, l'extension de la couleur. Quant à la pensée réfléchie, qui distingue dans le moi les fonctions mentales de l'organisme, elle n'a pas lieu de poser le problème de l'extériorité. Car elle considérerait un tel rapport soit entre l'esprit et le corps, soit entre le corps propre et les corps étrangers. Mais ce dernier rapport ne suscite aucune difficulté spéciale. Quant au premier, il est clair dans l'hypothèse de l'ancien matérialisme, qui pouvait inclure l'esprit dans le corps ou l'y juxtaposer, puisqu'esprit et corps étaient tenus pour deux choses qui baignent dans un commun espace ; il est inexistant dans une hypothèse dualiste, puisqu'on ne peut supposer un rapport d'extériorité entre deux termes dont l'un seulement a une existence locale. Mettre le corps ou les corps hors de la conscience, c'est mettre la conscience hors des choses, c'est-à-dire hors de l'espace, ce qui revient encore à l'y loger, et c'est se contredire. Le problème fictif de la croyance à la réalité du monde extérieur vit de l'ambiguïté et du vague de sa formule ; il n'aurait pu s'installer en psychologie si le mot *extérieur*, qui n'a qu'un sens relatif, n'avait été, démarche familière, suivant COMTE, à l'esprit métaphysique, employé absolument, et si l'on avait toujours dit précisément à quoi le monde est réputé être *extérieur*.

musculaire. Sous sa forme encore rudimentaire, l'objet est seulement pour nous ce que LEIBNIZ dit de la matière en général : un principe de retardement. L'objectivité s'éprouve et se mesure par le temps (qui peut être, spécialement, la durée de la sensation musculaire), par la lenteur du changement orienté qui sépare le besoin du contentement. L'égoïsme du premier âge, bien décrit par PIAGET, est facile à vérifier de ce point de vue du temps. Nous avons entendu une enfant de trois ans, fatiguée d'une promenade, dire sur le chemin du retour : « Arrivons donc. » C'est l'expérience des innombrables délais imposés par la nature et la société qui nous assure à la fin que nous ne sommes pas seuls. Connaître l'objet, c'est d'abord éprouver l'impatience, puis s'en défaire graduellement. L'expérience objective est faite d'un consentement résigné, ou, comme dit RUSSELL, d'une disposition voisine du respect (185). Cet inévitable retard de la satisfaction sur le désir, dénote d'ailleurs l'impossibilité du subjectif pur, où désir et satisfaction coïncideraient temporellement.

2. Comme la sensation dite de résistance ou de pression, signe et mesure de l'effort retardé, le changement de l'apparence proprement externe au cours de mon mouvement suffit en fait, et secondairement, à me signifier l'objet. Car le développement de l'intention ne produit pas régulièrement le même changement dans mon corps, considéré cette fois du dehors, ni dans les corps étrangers. De l'effort appliqué à tel membre ne suit pas toujours le même mouvement visible de ce membre ; et d'un certain mouvement (intérieurement senti ou extérieurement présenté) d'un segment de mon corps ou d'un de mes organes sensoriels, ne suit pas régulièrement le même déplacement relatif ou la même variation perspective des autres apparences externes.

Mais il est clair que nous n'avons pas besoin de renouveler sur tout le donné sensible cette expérience au moins double et cette comparaison sur lesquelles STOUT fonde avec raison la croyance à l'existence de l'objet. Un objet présenté m'apparaît comme tel sans que mon mouvement qui varie son apparence soit précédé, suivi ou compliqué

d'un mouvement de l'objet, sans que le changement apparent qui suit de mon mouvement alterne ou se compose avec un changement dû au mouvement de l'objet. Autrement, comment un édifice, une route, par nature immobiles, m'apparaîtraient-ils comme des objets ? — Il est vrai que ce qui est dans l'espace peut manifester, outre des changements de forme, de grandeur et de position, des changements qualitatifs qui peuvent, même si l'objet garde son lieu, se produire aussi bien par mon mouvement et sans lui. Ainsi la luminosité d'un objet supposé stable peut croître ou diminuer suivant que je m'approche ou m'éloigne, mais persister aussi ou varier indépendamment de mon mouvement, par l'effet de certaines circonstances atmosphériques. En sorte qu'ici encore notre expérience manifesterait une irrégularité, explicable seulement par le recours à l'objet. Mais je puis concevoir une apparence externe qui ne varie jamais que par mon mouvement : elle n'en sera pas moins tenue pour objective.

Il suffit, en effet, qu'elle appartienne à la classe de celles qui, en d'autres cas, ont réalisé les conditions de l'existence objective ; c'est-à-dire de celles qui peuvent varier aussi bien à la suite de mon mouvement que sans ma participation : ce sont les apparences offertes aux sens dits externes. Car toutes les qualités saisies par la vue, le toucher, l'ouïe et l'odorat, qui varient suivant la position de mon organe sensoriel, sont celles mêmes qui peuvent varier quand les sens sont immobiles. La démarcation des sensations internes et des sensations externes résulte donc d'une expérience complexe faite sur *quelques-unes* des deuxièmes, et qu'il est inutile, à la fin, de recommencer sur aucune d'elles.

Les deux classes de données objectives que nous avons successivement considérées, les unes purement externes et surtout visuelles, les autres semi-externes, c'est-à-dire les sensations tactilo-kinésiques, sont-elles à mettre ici sur un même plan ? — Si les unes et les autres varient irrégulièrement au cours de l'action, et par suite sont également capables, en principe, de signifier l'objet, les sensations dites de résistance ou de pression semblent à beaucoup, sous ce

dernier rapport, privilégiées. Ce n'est pas, cependant, qu'elles aient pour la conscience une plus haute valeur objective que les données purement externes. Mais nous y sommes plus attentifs, à raison de leur rôle biologique certain, bien marqué par les états affectifs qui leur sont ordinairement liés. Car ces sensations, qui ne naissent que dans le contact, notifient l'action de l'objet sur notre corps ou de notre corps sur l'objet, exigent donc de nous une adaptation plus immédiate que ne ferait, par exemple, une sensation visuelle. Et sans doute expliquerait-on par là que, dans l'expérience actuelle, l'objet que nous pressons ou qui nous presse a, en effet, pour nous le pas sur tous les autres, alors que, seulement représenté, le monde résistant, maintenant déchu de son intérêt vital, tend à s'effacer dans la conscience au profit du monde visuel.

Ainsi l'hypothèse de la chose a son origine dans l'expérience confuse mais fréquente de notre effort divisé, d'une contrariété de nos tendances qui, s'empêchant l'une l'autre, diffèrent la satisfaction ; et, plus généralement, de la nécessité où nous sommes d'attribuer à un agent analogue à nous-mêmes les changements de l'apparence indépendants de notre volonté qu'en d'autres cas notre volonté produit aussi bien. L'irrégularité constatée dans les effets de notre action devient alors le signe d'une contre-force. (Cette contre-force, d'ailleurs, au cours des manipulations effectuées sur les éléments objectifs, par les résistances élémentaires qu'elle oppose, apparaît elle-même comme un complexe de forces variable d'un objet à l'autre.)

Mais dans notre examen de la théorie de BAIN, la discussion a porté seulement sur ce qui donne à la perception sa valeur *objective*, non sur ce qui en fait la connaissance d'un objet *actuel*. Il ne nous a pas semblé que le caractère volontaire de la perception en fit l'objectivité ; mais il se peut qu'il en constitue l'actualité. Et si BAIN, comme la plupart des théoriciens de la croyance, n'a pas distingué nettement ces deux points de vue, il est sûr au moins que pour lui la présentation se distingue de la représentation en

ce que la première seule varie régulièrement avec nos mouvements. STOUT tient la théorie pour inattaquable sur ce point ; et les objections, formulées, avant l'énoncé même de BAIN, par FECHNER, et plus tard par STUMPF, ne nous ont pas paru fondées. — Mais ce signe de la présence doit encore être interprété.

Car on ne voit pas d'emblée pourquoi la présentation, consécutive, même régulièrement, à l'action, serait, de ce fait, rapportée à l'actuel. — Mais l'actualité inhérente à l'événement présenté résulte de ce que la présentation n'est pas un simple effet ou l'accompagnement externe, mais un élément ou un aspect de l'action.

Que la croyance à la présence de l'objet résulte de ce que l'action implique la présentation, c'est ce qu'on montre en décrivant simplement l'action, ou, ce qui revient au même, la conscience de l'action.

Toute doctrine, d'abord, admet que l'action est immédiatement connue par les sensations kinésiques nées des mouvements de nos membres et des résistances opposées à ces mouvements par l'inertie de notre corps et des corps étrangers ; secondairement par les sensations tactiles nées du mutuel contact de nos segments ou de leur contact avec les corps étrangers. Or le champ de l'actuel est celui même de l'action. Si donc c'était le complexe kinéso-tactile qui mesurât pour la conscience le champ de l'action, il faudrait dire que rien n'est actuel que ce donné.

Mais la connaissance de l'action ne peut se borner au monde interne des sensations kinésiques, ni à celui, encore obscur du toucher ; et, par suite, le monde actuel ne se limite pas non plus à eux. Car nous échouons à concevoir notre effort déployé dans une vraie nuit intellectuelle, non dirigé vers un segment corporel défini, sans aucune figuration objective de la position de notre corps et de celle du corps sur lequel il agit, du mouvement de notre corps et du mouvement consécutif de l'objet. Or les sensations kinésiques et même les sensations tactiles ne nous donnent pas une telle connaissance.

Car si les premières semblent nous renseigner sur les mouvements de notre corps, c'est qu'ils sont aussi donnés à notre vision, et que la conscience du mouvement, initialement formée par les sensations kinésiques, s'éclaire et se distingue par la représentation visuelle, qu'elles évoquent, de ce même mouvement.

L'expression « sensation de mouvement », est, en effet, ambiguë. Si même on n'entend pas par là un « sentiment initial » (STRICKER, B, 685-686 ; C, 12), le principe conscient du mouvement, cette expression peut encore signifier : *a*) une sensation née du mouvement, comme peut d'ailleurs en naître un plaisir ou une douleur ; *b*) un signe et même une mesure du mouvement. Qu'on glisse aisément du premier sens au deuxième, cela s'explique par le fait que nous en venons, en effet, à user de la sensation kinésique, qui n'est proprement qu'un effet du mouvement, comme de son indice. Car nous sommes portés à juger de la valeur représentative de nos états de conscience d'après leur valeur régulatrice. Or, pratiquement, la sensation kinésique peut contribuer à orienter notre mouvement ; d'où l'on conclut facilement qu'elle nous fait connaître la position initiale et les positions successives de nos membres, le point d'application de l'effort et la suite du mouvement.

Mais nous n'avons, contrairement à ce qu'a cru RIBOT (A, 377), aucune sensation spécifique de la position de nos membres (CLAPARÈDE, A, 249 sqq ; B, 453), non plus que de leur changement de position (cf. notamment EBBINGHAUS, A, 413-414) (1). Il ne suffit même pas, comme le propose GLEY (955-956), de recourir à l'association de données kinesthésiques d'espèces différentes : on ne voit pas que les sensations musculaires, articulaires, sous-cutanées aient, combinées mieux qu'isolées, la vertu de signifier le progrès ou l'arrêt de l'action dans l'espace, de définir pour la conscience la direction, la vitesse et l'amplitude du mouvement. Si les sensations kinésiques n'empruntaient

(1) Cf. aussi DUMAS, I, 572-577.

une valeur objective ou anatomique à la vue (BOURDON, B, 44), l'élément le plus significatif et le plus utile de la conscience d'agir serait sans doute l'élément affectif lié à la donnée kinesthésique : la croissance ou la décroissance d'une satisfaction ou d'une gêne, ou bien un dosage variable et orienté dans sa variation de gêne et de satisfaction simultanées. — Si complexe que soit le sens kinesthésique, il ne constitue donc pas à la rigueur une connaissance.

Quant au toucher, connexe au sens du mouvement, il est déjà un sens spatial, s'il est vrai que deux qualités contraires simultanément éprouvées, comme le chaud et le froid, sont nécessairement senties l'une hors de l'autre. Mais sentir une extériorité indéfinie n'est pas encore connaître l'étendue. Et quel que puisse être pour l'aveugle-né le substitut de notre espace, le clairvoyant ou celui qui a vu ne réussit pas à imaginer la grandeur, la forme, la position et le mouvement d'objets qui seraient seulement tangibles (1). — A plus forte raison, l'ouïe et l'odorat ne suffiraient pas à nous les révéler.

C'est donc par la vue que se détermine toute connaissance, et spécialement celle de mon action. Si je fais une flexion des jambes ou du tronc, je ne mesure l'efficacité de mon effort qu'en voyant le déplacement de mes segments, au moins en les imaginant visuellement à partir de mes sensations kinésiques et tactiles. C'est encore par la vue que je définis la valeur de mon effort quand je pousse une table contre un mur ; et de même quand, hors de tout contact, j'essaie, par le geste ou la parole, de modifier la conduite des personnes qui m'entourent.

Ainsi la connaissance que j'ai de mon action ne se

(1) « Il y a donc réellement, écrit avec raison DUNAN contre MILL, BAIN et SPENCER, comme le veulent les psychologues anglais, entre les sensations visuelles et les sensations tactiles un rapport de signe à chose signifiée ; mais ce rapport est précisément l'inverse de ce que veulent ces psychologues ; c'est-à-dire que ce ne sont pas les sensations visuelles qui rappellent les sensations tactiles ou musculaires, mais au contraire les sensations tactiles ou musculaires qui rappellent les sensations visuelles. » (B, 86)

borne pas à la conscience de ce qui se passe en moi ; son contenu est pour une part, la plus étendue et la plus claire, externe, — matériel et social ; elle implique, au-delà du monde kinesthésique et tactile, toutes les réactions audibles et surtout visibles de mon environnement. Et c'est parce que seules les variations de l'apparence objective nées de mon mouvement définissent explicitement la portée de mon action qu'elles signifient pour moi l'épreuve actuelle de l'objet.

On appelle *présent* l'objet actuellement donné qui est en outre à distance d'usage, capable de varier, par exemple sous la manipulation ou par le langage. Et l'on ne voit pas comment pourrait se définir autrement la présence. Il est clair, en effet, qu'elle n'implique pas le contact ou la possibilité du contact : nous n'hésitons pas à tenir pour présent tel objet perçu qui pourtant n'est pas à portée de notre main. Mais la présence ne se laisse pas définir davantage par une distance, toujours petite, et au-delà de laquelle l'objet cesserait d'être réputé présent. Une communication téléphonique avec une personne éloignée de cent lieues me met à la rigueur en sa présence : ce que montre l'attitude corporelle de qui parle ou écoute au téléphone, et souvent réagit à la conduite de son interlocuteur par une mimique inutile. C'est que mon correspondant lointain et invisible est effectivement présent. Sans doute, dans les conditions ordinaires de la perception, cette relation génératrice de la croyance, de la donnée sensorielle au mouvement d'où elle suit, s'établit entre des termes peu distants : ceux de l'audition naturelle et de la vision distincte ; mais elle n'est pas absente dans l'exemple considéré, puisque mon discours détermine des changements perceptibles dans la nature et dans la forme des propos de qui me répond.

Si l'objet n'est pas à distance d'usage, il est encore *actuellement* donné, autant que son apparence mesure le succès ou exprime le dernier progrès de l'action. Le mouvement d'où suit ma sensation me donne cette première prise sur l'objet qui consiste à le découvrir, à définir, par les caractères de l'apparence, les procédés d'approche et les

voies d'accès qui m'amèneront à la position d'usage, c'est-à-dire en présence de l'objet

C'est en un sens différent que pour BERGSON l'actualité de la perception consiste dans son activité. Selon lui, la perception mesure notre action possible sur les choses. Le champ de la perception est celui où se développeront nos mouvements esquissés, où s'annonce aussi la réaction des choses sur nous ; l'espace perçu symbolise, implicite ou sommé dans l'instant présent, l'échelonnement temporel de nos succès et de nos échecs à venir. Par son orientation pratique, non par son contenu intellectuel, la perception se distingue du souvenir désintéressé, le moment utile qu'est le présent se détache du passé inefficace. (B, 48, 62, 148)

Mais la perception, si elle est, en effet, une anticipation de l'action à venir, est d'abord une interprétation de celle qui s'accomplit ; si la présentation externe prépare l'action, elle est elle-même une conquête de l'action ; si elle ouvre le champ de mon effort éventuel, cette découverte même signifie un progrès de mon effort présent. Et c'est parce que mon action se développe réellement jusqu'aux limites du monde que ma sensation découvre, que le monde senti est pour moi le monde actuel.

Mais cette inclusion de l'apparence externe dans l'action suffit-elle pour caractériser la présentation ? — On peut, semble-t-il, imaginer son action sans la vivre, se représenter hors de l'action le déploiement objectif de l'action, en sorte que la confusion resterait possible entre la présentation, d'une part, et de l'autre, le souvenir et la fiction, tous constituant le développement externe d'une action, qui est effective dans le premier cas et seulement pensée dans les deux autres.

Il n'est pas niable que cette confusion soit possible, en une mesure et en des cas que nous essaierons de définir, de la présentation avec la représentation. Mais d'abord nous voulons déterminer ici non le critère suivant lequel, en droit et infailliblement, on reconnaît la présence de l'objet, mais le signe mental qui nous sert en fait et non sans ris-

que d'erreur à la reconnaître ; nous cherchons à définir les conditions de la croyance et non celles de la vérité.

Est-il sûr, d'ailleurs, que l'action imaginée puisse se confondre entièrement avec l'action vécue ? — La sensation kinésique est l'élément central de la conscience d'agir, celle-ci s'éclairant par les sensations externes, surtout visuelles. Or si le monde peut être visuellement imaginé, rien ne prouve l'existence d'images kinesthésiques ; rien ne prouve, par suite, que nous puissions croire agir, si nous n'agissons en effet.

Pour BARAT et I. MEYERSON, l'existence d'images kinésiques est simplement douteuse (534-535). Mais beaucoup d'autres tiennent pour possible la dissociation du mouvement et sa représentation. — Ainsi, suivant BEAUNIS, « les sensations musculaires persistent un certain temps après la terminaison du mouvement actif ou communiqué. » (132) — Qu'elles soient « susceptibles de réviviscence », c'est ce qu'établit déjà, d'après PEILLAUBE, l'expérience normale de la veille. « Quand on a porté un léger fardeau, il arrive de le sentir encore après s'en être débarrassé. » (51) — Mais c'est surtout dans le rêve que se développerait l'image kinesthésique. « Dans un rêve, on est assailli par des voleurs, on se débat, on fuit, on lutte contre eux, et cependant on reste dans son lit, et l'agitation motrice qu'on éprouve n'est pas en rapport avec les mouvements qu'on croit exécuter. » (BEAUNIS, A, 114) (1) — Enfin la maladie réaliserait souvent cette dissociation de la donnée kinesthésique et du mouvement réel. Suivant CRAMER, qui décrit jadis les hallucinations du sens musculaire chez le paranoïaque, il arrive qu'un excitant pathologique agisse sur une voie nerveuse centripète aboutissant à un muscle, qu'ainsi soit transmise à l'écorce une impression de mouvement qui ne correspond pas à un processus réel dans la musculature, que soit notifié à la conscience un mouvement qui n'est pas réellement exécuté (5). (2) Il est fréquent,

(1) Cf. de même PIÉRON, 781.

(2) Voir des exemples, empruntés à CRAMER, dans JASPERS, 76.

suivant V. HENRI, qu'un malade qui a perdu complètement les sensations musculaires répondant au mouvement d'un membre puisse encore le mouvoir volontairement (ce que jadis observa JANET sur les hystériques (B, 60), et qu'inversement l'hémiplégique croie mouvoir un membre et en sente même le mouvement quand le membre reste immobile (482-483). (1) Mais la pathologie prouverait surtout la réalité du souvenir moteur par l'hallucination de l'amputé, chez qui, écrit PEILLAUBE, « la sensation de mouvement revit avec intensité. » (62) (2)

Mais d'abord, « on ne peut pas affirmer, remarque HENRI lui-même, que les sensations provoquées chez l'amputé ou chez le malade... sont absolument identiques à celles que l'on aurait si le membre était normal et s'il se déplaçait, l'observation interne de ces cas pathologiques n'est jamais assez fine et précise pour permettre de résoudre une question aussi compliquée. » (483) — Généralement, comment savoir s'il ne s'agit pas, dans les exemples invoqués, d'une sensation kinésique, née d'un mouvement actuel et inexactement localisée ? Comment savoir, en outre, si le sujet discerne, dans la connaissance de son mouvement, l'élément kinesthésique des éléments externes, spécialement de l'élément visuel, par lequel seul se distingue et se définit le mouvement pour la conscience et qui peut, lui, survivre au mouvement à titre d'image ? (3)

(1) La conservation de la sensation musculaire chez le paralytique est affirmée aussi par WUNDT, A, 147. — L'hallucination motrice serait, d'après BEAUNIS, fréquente dans la maladie de Ménière. « Une malade, par exemple, croit qu'elle danse ; elle a la sensation d'un balancement rythmique du corps, ses pieds lui semblent s'élever et s'abaisser comme dans un mouvement de pédale. » (A, 141) La même hallucination apparaît dans quelques états névropathiques. Cf. l'observation de Marcelle, par JANET. « Je sens bien, dit-elle, mon bras droit qui remue tout le temps ; il ne cesse que quand je le regarde. » Or cela était parfaitement faux. Son bras droit ne remuait pas, mais elle se figurait qu'il remuait. » (C, I, 22)

(2) Cf. de même PIÉRON, 781.

(3) La part variable de l'élément kinesthésique dans l'expérience

Que cet élément kinesthésique ne puisse s'isoler d'un mouvement réel, c'est ce que tend à établir l'observation de certains hallucinés psycho-moteurs, dont l'hallucination ne peut se produire tant qu'ils parlent ou lisent à haute voix, et qui, inversement, ne peuvent parler tant que dure l'hallucination. Beaucoup, d'ailleurs, pour la faire cesser, usent de procédés qui « tendent à s'opposer aux mouvements d'articulation, comme de tenir leur langue serrée entre leurs dents, de suspendre leur respiration, de s'emplir la bouche de cailloux. » (SÉGLAS, A, 147) (1) — Il semble, finalement, que si je crois accomplir une action imaginaire, je ne fasse qu'interpréter inexactement un mouvement réel, donner à ce mouvement une expression objective qui ne lui convient pas.

Mais dans la conduite normale de la veille, n'y a-t-il pas encore perception pour un sujet inerte, qui ne sent plus dépendre de son mouvement les variations de l'apparence externe ? Il est difficile de concevoir une présentation indépendante d'une attitude active ; cette présentation ne devient en tous cas perception qu'en s'intégrant à l'action. Si, assis à la portière d'une voiture en mouvement, je vois

externe explique, nous semble-t-il, que la croyance à l'objet présent s'établisse à tous les degrés, bien que souvent les différences dans la profondeur de la croyance soient inexprimables ou restent inexprimées.

(1) « On ne peut pas du tout, écrit ALAIN, penser le son *i* en ouvrant la bouche. Essayez, et vous constaterez que votre *i* silencieux et seulement imaginé, deviendra une espèce d'*a*. Cet exemple prouve que l'imagination ne va pas loin si les organes moteurs du corps exécutent des mouvements qui la contrarient. » (58) Plus précisément : si nous exécutons des mouvements contraires à ceux inséparables d'une certaine évocation, comme celle d'un mot, par le sens kinésique. — Cf. aussi FÉRÉ, 15, 16, 83. — BLONDEL écrit encore : « L'image motrice est une esquisse de mouvement. » (C, 400) Il ajoute, il est vrai que « les images kinesthésiques ont perdu le privilège exclusif d'entraîner des mouvements. » Mais de ce qu'elles ne sont pas nécessairement « motrices », ne suit pas qu'elles n'accompagnent pas régulièrement le mouvement.

défiler le paysage, ma perception n'est pas passive. D'abord mon immobilité n'est pas inertie : la position de mon corps, l'orientation de ma tête et de mes yeux impliquent un travail musculaire conscient. En outre cette immobilité n'est pas complète : l'accommodation, par exemple, persiste, et je ne puis m'empêcher de suivre les objets des yeux, au moins d'amener l'image de certains sur la fovea et de l'y maintenir le temps indispensable à leur vision distincte, ou, si elles se meuvent, à l'interprétation de leur mouvement. Enfin l'actualité du monde objectif déchoit à mesure que se dégrade la conscience de mon activité : autant que la présentation du paysage échappe à mon initiative, je m'éloigne de la perception et m'approche du rêve.

L'inclusion du changement de l'apparence externe dans celui de l'attitude pratique caractérise donc bien la perception. Mais à l'intérieur même de la perception, elle fixe une limite à l'illusion engendrée par le dessin, la peinture, la photographie et, généralement, par la figuration plane de l'objet. Car l'écart variable, considéré du point de vue de la croyance, entre cette figuration et l'objet ou l'événement même, — écart nul en principe quand la figuration visuelle réalise ce qu'on nomme le trompe-l'œil, — tient pour une part à l'attitude de qui saisit l'apparence figurée. — Dans tous les cas, l'illusion naissante est nécessairement réprimée par notre impuissance à créer dans les couleurs et les lignes les variations qui, dans l'expérience directe du monde objectif, suivent de son relief et de son échelonnement en profondeur. La toile et le cadre du tableau ont pour nous une plus haute réalité que la scène peinte, parce que nous pouvons par notre déplacement, nous donner des premiers une vision plus ou moins rapprochée, plus ou moins directe ou oblique, en changer, par suite, indéfiniment la forme, la grandeur et le détail apparents, tandis qu'il manque au monde fictif de la peinture cette propriété de l'espace réel d'être profond et pénétrable, de varier, par suite, son apparence, autant que fait l'espace réel, suivant le mouvement de l'observateur : je ne puis découvrir sur la

toile, en me déplaçant latéralement, une maison masquée par un arbre, ni mieux discerner les traits d'un promeneur représenté en allant moi-même à sa rencontre.

Pourtant le cinématographe réalise ou approche l'illusion, plus que ne fait jamais la peinture. Et ce n'est pas seulement à raison de la fidélité photographique d'une image qu'anime encore le mouvement (pour ne rien dire des progrès techniques, réalisés ou éventuels, dans la restitution de la couleur). Mais cette imagerie mouvante qui, étalée sur un plan, ne saurait faire apparaître le monde représenté comme positivement actuel, ne le fait pas saisir non plus comme positivement fictif. Car le spectateur, relativement immobile dans une obscurité presque complète, cesse de remarquer le rapport de sa position à l'image, et le défaut singulier de correspondance entre sa propre attitude et le changement de l'apparence objective : le drame représenté m'apparaît à demi-réel du fait que j'oublie mon corps. Et voici deux contre-épreuves. Tourné dans une salle éclairée, où devient manifeste la corrélation du mouvement du corps propre à la variation perspective des solides qui l'entourent, le film perd sa demi-réalité ; l'imagerie symbolise des événements qu'elle n'évoque plus à la rigueur. Et plus évidemment encore dans le cas où le spectateur, circulant dans la salle, même obscure, et nécessairement attentif à son mouvement, regarde en même temps l'écran : la scène représentée est maintenant si éloignée de faire illusion que ce jeu d'ombres et de lumières tend même à perdre sa valeur figurative, sa signification d'image.

Par là (et non par la seule nouveauté de l'expérience) s'explique la gêne intellectuelle que produit le film sonore et parlant. Il n'est pas vrai que le cinématographe puisse, en restaurant le son, spécialement la parole, donner toute la vie à l'image. Car, dans le film, l'élément visuel et l'élément auditif appartiennent à deux monde différents. Ce qu'on saisit ici n'est pas un son idéal ou abstrait, mais un son effectif, perçu dans l'espace réel, soumis ici comme ailleurs, à l'orientation de la tête et à l'accommodation auditive, attribué à une source sonore plus ou moins éloi-

gnée, vaguement localisée au voisinage de l'écran ; bref, ce son est inévitablement rapporté par l'auditeur à son attitude actuelle. Au contraire, l'apparence visuelle n'implique pas, pour être interprétée, et même elle exclut d'une certaine manière cette référence au corps propre. Et parce que j'omets cette référence, je ne m'étonne pas, par exemple, de saisir nettement et sans un travail spécial des yeux, les objets éloignés comme les objets proches, je n'essaie pas de voir un objet qu'en recouvre un autre en penchant la tête à gauche ou à droite. En sorte que l'imagerie et son accompagnement sonore se développent sur deux plans irrémédiablement distincts : l'homme dont je vois remuer les lèvres n'est pas celui que j'entends parler.

Et ce n'est pas assez de dire que l'élément auditif et l'élément visuel se juxtaposent ici sans se fondre. Rapprochés, ils se contrarient, et l'apparence visuelle paraît fuir maintenant sous la parole, qui relègue la première à son plan véritable, celui de la fiction. Car la sensation auditive, en me rappelant le rapport d'espace de tout objet perçu à mon propre corps, me fait vivement saisir, par contraste, la partielle indifférence de l'apparence visuelle à mon attitude motrice qui ne la distingue ni ne la varie ici comme dans la perception effective de l'objet. — Si bien que cet ensemble auditivo-visuel n'est pas concret mais composite ; cette prétendue restitution de la vie apparaît, plus que le simple film, comme un agencement artificiel.

Mais l'attitude pratique qui détermine la croyance ne doit pas s'entendre seulement comme le déploiement instantané (kinesthésique et externe) de l'action. Car ce dernier est non un état, mais une phase, en laquelle ne s'indique le sens de l'action que par le souvenir de mes démarches antérieures et l'anticipation de mes démarches futures ou éventuelles.

La croyance implique, en effet, la remémoration du passé dont le présent est l'aboutissant. Si, au cours d'un voyage, je m'éveille dans une chambre où j'ai dormi pour la première fois, j'hésite d'abord à identifier les tentures et

les meubles qui m'environnent. C'est la suite restaurée de ma conduite de la veille, suite prolongée par construction de la fin de cette veille à la reprise de ma vie consciente, qui me permet de définir ma situation locale et donne un sens à ce décor étranger. — En d'autres termes, les mouvements d'où suit immédiatement la sensation suffisent à me révéler une présence, mais la laissent, pour une part variable (1), indéterminée, et l'interprétation reste plus ou moins arbitraire. La nature de l'objet présenté se définit plus précisément par la série temporelle dont la présentation est l'aboutissant momentané.

La croyance implique, en outre, à partir du présent, une anticipation de l'avenir. Car la signification de l'appar-

(1) Pour une part seulement. Car chacune des qualités d'un complexe objectif variant régulièrement avec notre position, les variations de ces qualités sont elles-mêmes corrélatives les unes des autres ; le changement de l'apparence externe est systématique. Il n'est pas même exact de parler du changement d'un caractère isolé, au moins quand il s'agit d'un caractère extensif. Car si, par mon approche ou mon éloignement, un son peut simplement m'apparaître plus fort ou plus faible, mon mouvement change une donnée visuelle dans son détail coloré, sa grandeur ou sa forme, c'est-à-dire non pas dans un caractère indivisible mais dans le rapport qui lie ses éléments constitutifs. — Or ce changement systématique contribue à délimiter l'objet dans son milieu, parce que l'apparence totale varie suivant une loi propre, qui ne régit pas aussi bien les autres, du fait de l'échelonnement des objets en profondeur. Si, par exemple, je défile en la regardant devant une personne arrêtée à dix mètres de moi, et qui se profile sur une maison située à vingt mètres au-delà d'elle, l'apparence de cette personne se transforme sans doute au cours de mon avance, certains éléments s'effaçant graduellement de ma présentation, tandis que les autres se présentent, et que le rapport change régulièrement entre les éléments présentés. Mais cette variation est autre, et, dans ce cas, moins rapide que celle subie par l'apparence de la maison, dont certaines parties, au cours de ma marche, sont brusquement découvertes et d'autres brusquement masquées par la personne que je regarde. — Ainsi, en même temps que mon mouvement rend actuel l'objet présenté, il arrive qu'il m'en permette l'identification sommaire, en ce qu'il le découpe ou le dessine dans le milieu sensoriel, spécialement le milieu visuel.

rence, partiellement définie par l'orientation remémorée de ma conduite antérieure, s'achève par l'annonce ou le pressentiment des qualités que manifesterait en lui mon action continuée. Dernier résultat de l'action, la présentation n'en est pas le terme final ; elle comporte une invitation à poursuivre l'action, et une promesse de satisfaction plus ou moins prochaine, telle qu'une conversation, si l'objet est une personne, une manœuvre, s'il est une chose. Appartiennent alors à l'objet les caractères que je m'attends à voir apparaître en lui, à la suite du développement ultérieur de mon action.

Ainsi, dans la perception, la croyance dépend de l'action du triple point de vue de l'essence *objective*, de l'*actualité* et de la *nature* de l'objet.

Si, d'abord, l'action ne crée pas l'objet, c'est elle pourtant qui manifeste l'objectivité. Car la dépendance n'est pas régulière de l'apparence au mouvement qui la détermine. Cette irrégularité n'est explicable que par l'hypothèse d'un facteur autre que la volonté d'où procède le mouvement : la variation irrégulière de l'apparence consécutive au mouvement signifie l'existence d'une chose indépendante de l'action. Et cette aptitude à varier aussi bien sous le mouvement que sans lui est la propriété des apparences dites externes, auxquelles seules et une fois pour toutes est attribuée une signification objective.

L'action manifeste en outre l'actualité. Est effectivement donné, l'objet dont l'apparence varie pour moi suivant le changement que j'ai conscience d'imprimer à mon attitude motrice. C'est que, rapportée d'ailleurs à l'objet, l'apparence externe, quand elle varie par mon action, n'en est pas un simple effet : elle est la forme explicite et la claire mesure de mon action ; aussi son contenu ne représente pas, mais présente actuellement l'objet.

Enfin, si l'actualité attribuée à l'objet dépend de mon attitude motrice instantanée, son identification résulte de mon orientation temporelle. Car la seule présentation n'est pas, ordinairement significative d'un objet défini. Je recon-

nais tel objet parce que sa rencontre est dans la direction de mes démarches remémorées et de mes démarches éventuelles, que mon action passée appelait la présence de cet objet et non d'un autre, et que les sensations à naître du développement ultérieur de la même conduite restitueraient dans l'actuel d'autres qualités propres à ce complexe défini.

Notre essai d'explication de la croyance ne recourt qu'à des facteurs individuels. Mais on peut se demander si, dans cette croyance, la société ne joue pas aussi un rôle. Nous avons examiné ailleurs (1) la théorie d'après laquelle une donnée sensible apparaît objective autant que par elle s'accordent les esprits (2). Il nous a semblé que le rôle de la société était ici d'aider l'individu à construire les perspectives qui, par leur ensemble ordonné, composent la représentation de l'objet ; mais que cette construction, facilitée par le rapport social, était aussi possible sans lui, la seule expérience individuelle suffisant à expliquer la substitution mentale des points de vue par laquelle se continuent et se totalisent les apparences qui constituent l'expression de l'objet. — Mais c'est une autre question de savoir si la croyance à l'objet *présent*, avec les caractères particuliers que donne à l'apparence, dans la présentation, la relation d'espace de l'objet à qui le perçoit, ne résulte pas pour une part du rapport social.

Ce dernier semble intervenir de trois manières dans la croyance : il en élargit le champ, il la sollicite et la hâte, il l'affermir.

D'abord, la continuité que nous attribuons au monde matériel, dont le monde présenté nous apparaît comme un fragment, ne résulte pas seulement d'une exigence de l'esprit. Sans doute notre structure intellectuelle nous fait répugner à admettre qu'en ce monde physique rien puisse se suffire ; nous admettons nécessairement que tout objet

(1) Dans *L'Objet de la Perception*, ch. I.

(2) Cf. LALANDE, A, 489-500, B, 57-93.

perçu prend appui sur d'autres objets non perçus, qui, dans la représentation, appellent eux-mêmes un prolongement ou un contexte. Mais la croyance à la réalité actuelle du contexte, qui n'est ni présenté, ni toujours représentable, de l'objet perçu, ne tient pas dans l'affirmation implicite d'un au-delà indéterminé ; cette réalité est constamment et précisément signifiée, en quelque sorte réfléchie, par l'expérience actuelle que nous avons de la conduite de nos semblables. Car l'orientation spatiale d'autrui atteste que son point de vue est autre que le mien ; et son mouvement est visiblement réglé sur une présentation différente de la mienne propre. Ainsi, par ma perception d'autrui, le monde présent s'agrandit pour moi au-delà du champ actuel de mes sens ; je le sais riche de tout ce qui est donné dans le champ sensoriel d'autrui.

Cette croyance à un monde actuel non présenté est en principe indirecte, puisque c'est autrui percevant l'objet, non l'objet même, qui est donné directement dans ma perception. Mais tout se passe en fait comme si cette croyance était immédiate. Elle n'implique pas, en effet, qu'idéalement je quitte mon point de vue actuel pour me placer à celui d'autrui, puis que j'imagine ce qui me serait donné de ce nouveau point de vue. Car il me suffit, d'une part, de percevoir autrui dans une certaine position pour m'approprier d'emblée cette position, sans que j'aie à me représenter la suite des mouvements qui me feraient passer de ma position à celle d'autrui. C'est que ce dernier n'est pas pour moi un objet comme tous les autres : il est un objet dont j'ai en quelque mesure conscience. La confusion où se perdent d'abord les individus laisse en chacun d'eux une disposition empathique, l'aptitude et la tendance à vivre en autrui, à faire sienne, sitôt perçue, l'attitude corporelle d'autrui, spécialement son point de vue et son changement de point de vue sur l'environnement. D'autre part, l'attitude totale de la perception se reconstitue à partir de l'un de ses éléments donnés, soit l'élément intellectuel, soit l'élément moteur ; et comme la sensation ou l'image dispose le corps et l'organe sensoriel à prendre la position la

plus favorable à l'impression, les mouvements par lesquels nous ouvrons un sens et l'orientons vers un certain excitant appellent la réponse sensorielle qui convient à ces mouvements, qu'ils soient effectifs ou seulement représentés. Ainsi, dans la mesure où je reproduis intérieurement l'attitude corporelle d'autrui percevant, il me communique sa croyance ; je sais qu'il perçoit, si je ne sais pas précisément ce qu'il perçoit. « L'enfant voit une autre personne faire ceci ou cela... voici qu'il se met à imiter l'action, et alors toute la signification intérieure qu'a l'action pour la personne même qu'il imite pénètre en lui. » (BALDWIN, 172) — Je suis donc disposé, par le regard des autres, à tenir pour actuelle une part du monde objectif qui ne m'est pas actuellement présentée.

Mais autrui hâte encore ma perception effective. — Si je m'approprie en quelque mesure sa position par rapport à l'objet, je ne perds pas entièrement conscience de ma position par rapport à lui-même. Aussi, quand je perçois autrui percevant, je définis, d'après la distance qui nous sépare, la direction dans laquelle je percevrai l'objet qu'autrui perçoit. Si un acteur en scène ou des badauds assemblés dans la rue manifestent par l'orientation de leur corps, de leur tête ou seulement de leurs axes oculaires qu'ils voient un certain objet au-dessus d'eux à leur gauche ou à leur droite, ils construisent, au-delà de ma perception actuelle, le cadre de ma perception éventuelle, suscitent et règlent mon exploration, me disposent à accomplir les mouvements par lesquels mon expérience de l'objet, idéale tant que je me tiens sympathiquement au point de vue d'autrui, devient réelle autant que je cherche et aperçois l'objet de mon point de vue propre.

Enfin, l'attitude corporelle propre à une certaine perception, et par suite la croyance à la présentation qui l'achève, s'assurent en moi à raison du nombre des individus que je vois tenir en même temps que moi l'attitude propre à la perception du même objet ; à raison, aussi, de la proximité de nos points de vue, qui me permet de percevoir immédiatement l'objet par simple sympathie ou

confusion avec autrui. C'est la perception contagieuse, la diffusion de la croyance par la similarité des attitudes corporelles, plutôt que par la présentation effective et simultanée de l'objet à différents individus. Il est douteux, d'ailleurs, qu'en ce cas la croyance ne s'appuie pas encore sur une sensation effective ; car le sens est ouvert, et un sens ouvert trouve ordinairement quelque objet dans son champ. Aussi ce qu'on nomme l'hallucination collective n'est sans doute, comme le croient VIGOUROUX et JUQUELIER, qu'une illusion (168) ; une donnée actuelle, qui peut varier d'un individu à l'autre, suscite chez tous une commune interprétation.

CHAPITRE III

Interprétation pratique des signes classiques de la présence.

Si les signes intellectuels de la présence nous ont tous paru insuffisants, l'ample et persistant crédit des théories qui les invoquent donne à penser qu'elles ne peuvent être entièrement arbitraires. Mais une description étroite ou tronquée fausse l'interprétation. On traite la présentation comme si elle avait une existence autonome, alors qu'elle est engagée dans l'action. Et c'est en considérant non la présentation isolée, mais l'action dont elle est un aspect, que nous pourrions attribuer une valeur aux signes classiques de la présence, et du même coup restituer à leur ensemble disparate l'unité qui lui fait défaut.

A. — Nous pouvons d'abord fixer le rôle de la *complexité*, qui, comme fait intellectuel, ne saurait déterminer la croyance. Considérée en elle-même, la présentation ne se distingue pas régulièrement de la représentation par son plus grand détail. Mais tandis que le souvenir, qui, sans doute, s'ouvre et se déploie sous l'attention, ne peut en tous cas manifester que ce qu'il contient déjà, il dépend de nous, dans la perception, de prolonger et de varier l'excitation. Alors le détail croissant de l'objet mesure à tout moment

l'efficacité de notre exploration ; et c'est parce que la différenciation de l'apparence objective est sentie comme suivant de notre mouvement qu'est tenu pour actuellement présenté l'objet dont l'apparence se différencie. Aussi l'actualité n'est-elle pas à un seul niveau. Elle varie, spécialement, suivant notre position par rapport à l'objet ; la conscience de l'actuel est d'autant plus haute que nous approchons la présence, parce que croît à mesure la multiplicité du détail apparent consécutive à notre mouvement. Une montagne éloignée est pour nous moins actuelle que proche, car son éloignement laisse sa présentation plus ou moins semblable à son image, — relativement fixe et comme indifférente à mon avance ; mais cette montagne s'actualise à mesure que mon parcours en accroît plus vite les dimensions apparentes, et plus sensiblement en complique le profil et en nuance le coloris.

L'action signifie donc la présence de l'objet autant qu'elle est, comme dit BAIN, féconde en sensations (293). Mais ce n'est pas seulement la richesse de la variation apparente de l'objet consécutive au mouvement qui confère à la présentation son actualité ; c'est surtout la correspondance du détail de la sensation au détail du mouvement.

Ici apparaît le rôle éminent du toucher dans la croyance à l'objet *présent*. Dans la vision, même distincte et rapprochée, la correspondance du changement objectif apparent au changement dans l'attitude motrice reste globale et sommairement déterminée. Au contraire, de l'étroitesse de notre champ tactile instantané résulte que la connaissance du corps touché exige une exploration successive, le chaud, le froid, le sec, l'humide apparaissant dans l'ordre exact de nos mouvements. Comme d'ailleurs l'organe du toucher n'est pas seulement un moyen de connaître, mais un instrument d'usage et de transformation des choses, l'objet, qui peut rester relativement indivis dans la perception visuelle, et encore, quoique à un moindre degré, dans le toucher pur et simple, se décompose sous la manipulation ; à une articulation plus complexe de la préhension répond une différenciation plus fine de l'apparence objective.

Si l'actualité se mesure à la richesse du changement externe consécutif à notre mouvement, et à la finesse de la corrélation entre le détail du changement externe et le détail de ce mouvement, et si le toucher, sous ce dernier rapport, est un sens privilégié, surtout lorsque nous ne nous bornons pas au contact mais que nous manœuvrons encore l'objet, de cette manœuvre des choses nous pouvons rapprocher le rapport social. Le langage, en effet, et par exemple le commandement, complique le changement apparent né en autrui du mouvement par lequel nous nous le présentons, du changement qui suit du mouvement par lequel nous cherchons à modifier son attitude. A chacun de nos mots ou de nos gestes nous guettons une réponse en autrui. En sorte que le monde des personnes et généralement des vivants est pour nous d'autant plus actuel que notre rapport à lui est plus étroit ou actif. Si l'événement représenté au théâtre est sur un plan de réalité plus lointain que l'événement de la vie ordinaire, c'est qu'il nous est interdit d'y tenir aucun rôle, comme si une froide et transparente enveloppe gardait de notre intervention possible le monde fermé du drame.

Ce n'est donc pas la complexité instantanée de l'apparence mais sa complication graduelle née des mouvements d'approche ou d'usage qui signifie la présence de l'objet et distingue la perception de l'image.

Il est vrai que la perception comporte un élément qui lui est propre, et que d'une certaine manière elle est régulièrement plus riche que l'image ; mais cet élément n'est pas objectif, bien qu'on le confonde sans doute avec les éléments objectifs dans ce qu'on nomme le contenu de la perception. Car toute perception est en même temps que la présentation d'un objet celle du corps propre dans sa relation à lui. Or si mon corps peut se retrouver dans l'image, il ne s'y retrouve pas tout entier. La connaissance de mon attitude corporelle est, en effet, pour une part kinesthésique et pour une part externe. Mais si la représentation d'un objet peut retenir l'image visuelle de mon

corps dans la position qu'au moment de la perception il occupait relativement à l'objet, mon corps et l'objet étant saisis dans une même intuition spatiale, elle s'est au moins dépouillée de l'élément kinesthésique. Les nombreuses et d'ailleurs confuses sensations musculaires, articulaires et tendineuses résultant de l'accommodation, de la convergence des axes oculaires, de la rotation des yeux, du battement des paupières, des déplacements de la tête, du tronc et de l'ensemble du corps (1), — sensations nées des mouvements qui commandent la présentation de l'objet (certains de ces mouvements jouant même un rôle, encore imparfaitement défini, dans l'estimation des grandeurs, formes et positions, et dans celle de la direction des mouvements objectifs), ces sensations kinésiques ont disparu avec les mouvements d'où elles sont nées, et la représentation n'exigeant pas, comme on a vu, la reproduction de ces mouvements, n'implique pas la restauration des données kinesthésiques correspondantes. Nous ne remarquons pas facilement ce dédoublement de la connaissance du corps propre et l'appauvrissement qu'elle subit dans le passage de la sensation à l'image, parce que notre perception nous intéresse moins par son aspect interne que par son aspect objectif, parce qu'aussi est stricte et constante jusqu'à l'indistinction la corrélation des données visuelles et généralement externes qui nous notifient objectivement nos changements d'attitude en même temps que les changements apparents des objets, aux sensations kinésiques nées des mouvements qui déterminent ces changements externes. Il reste que, le souvenir est appauvri de ce qui, dans la perception, constituait la conscience du mouvement.

Enfin le contenu objectif même de l'image paraît ordinairement plus pauvre que celui de la perception, parce que les conditions utilitaires ou expérimentales de l'évocation appellent une double sélection dans le contenu objectif.

(1) Cf. BOURDON, A, 10, 31, 33, 54, 57, 65-68, 74, 92, 110-111, 137, 177, 180, 183, 234, 246, 277-278.

a) D'abord la suite de l'action donne à la perception une continuité temporelle qui rend difficile la détermination de son contenu instantané ; et l'individualité, comme le nombre, envisagés du point de vue du temps (et aussi bien d'ailleurs dans le simultané) conviennent moins à la perception qu'aux objets perçus. Quant un mouvement rapide des yeux, de la tête ou du tronc me fait apercevoir les différentes personnes qui composent le public d'une salle ou les différentes boutiques qui bordent une place, un opérateur cinématographique pourrait sans doute décomposer mon mouvement, le figer en un nombre, d'ailleurs arbitrairement arrêté, d'attitudes élémentaires, chacune répondant, par exemple, à la vision distincte d'un personnage ou d'un étalage ; mais les phases intellectuelles de ma conduite, ce que j'appelle mes perceptions successives, s'isoleraient moins aisément. En d'autres termes, je ne distingue pas ce que ma perception doit à mon attitude instantanée de ce qu'elle doit aux attitudes plus ou moins immédiatement antérieures, et je saisis comme actuelle une série de données sensorielles échelonnées dans un passé récent jusqu'à l'instant présent, convertissant une variation rapide de l'apparence en une variété simultanée dans l'objet.

Au cours de mon action, d'ailleurs, l'avenir m'importe plus que le passé. Dans mon acte présent se préparent mes actes futurs, et de cette anticipation des actes à venir suit l'anticipation intellectuelle de leurs effets, la prévision plus ou moins claire et lointaine des événements objectifs répondant à mes futures attitudes. La vision à distance, plus ou moins sommaire, d'une haie que je veux franchir, implique l'image plus distincte du passage qu'elle m'offrira quand je serai sur sa ligne, et celle du champ, invisible encore, qu'au delà je percevrai à la seconde du franchissement. — En sorte que la perception n'est pas seulement lestée de l'apport du passé immédiat, elle est comme ouverte à l'image, déjà tenue pour sensation, de ce que va manifester l'action imminente.

b) L'objet apparaît de plus dans un ensemble instan-

lané, embrassé d'un seul point de vue et dont les différents éléments peuvent entrer dans le contenu de la perception. Or quand nous parlons de la complexité de la perception, nous avons coutume de nous référer implicitement à tout ce que la perception contient, et non à tel objet isolé. Cet objet, d'ailleurs, n'est, au moins pour une part, ce qu'il est que par son contexte, et l'on doit appliquer spécialement à la connaissance sensible cette proposition célèbre de LEIBNIZ, qu'il n'est pas de dénomination purement extrinsèque : l'objet perçu est riche de toutes ses relations à l'environnement. Ce n'est pas la même maison que je perçois isolée au sommet d'une montagne aride ou nichée dans un vallon boisé, ou assise face à la mer, ou effacée dans l'alignement d'une rue, — que l'architecture soit ou non la même de l'un de ces édifices à l'autre. — La perception implique donc, dans sa détermination locale, la perception du rapport de l'objet au voisinage.

Si l'on ajoute qu'aux données plus ou moins étendues du sens considéré s'ajoutent celles des autres sens, que, par exemple, la sensation visuelle se complique de sensations thermiques et généralement tactiles nées du contact de l'air en mouvement, la perception effective apparaît plus complexe que ne serait celle d'une *personne vue* ou d'une *mélodie entendue*.

Or rien n'empêche en principe que l'évocation restaure cette double complexité de la perception considérée dans son contenu objectif, l'une résultant de ce que la conscience contracte dans le présent des données sensorielles recueillies dans une succession d'attitudes, l'autre de ce qu'une seule attitude permet d'appréhender dans l'instant un grand nombre de données du même ordre ou hétérogènes. Seulement cette résurrection du passé n'a lieu que dans une situation définie : autant que, me dégageant de l'action présente, je me rajeunis au point de vivre mon passé comme si c'était lui qui fût actuel. En fait deux facteurs pratiques déterminent ordinairement, à l'instant de l'évocation, l'appauvrissement de l'image.

a) Si ce sont les exigences de l'action qui appellent le

souvenir, je me réfère non à la totalité de l'événement, mais, dans cet événement, à l'aspect et au moment utiles. Ainsi nous omettons volontiers la succession des démarches qui ont amené certain résultat, pour retenir seulement le terme final, qui sert de base ou de point de départ à notre conduite ultérieure. Si je rends compte à un ami, avec qui je veux en commun acheter une maison, de ma visite faite à un tiers pour obtenir de lui la somme dont j'ai besoin, il n'importe pas à la finalité de mon rapport que je me rappelle si c'est à pied ou en voiture que je suis venu au domicile du prêteur ; il m'importe seulement de me le représenter dans son attitude finale : signant le chèque désiré. Et la narration achève et fixe la détermination de l'image, l'événement successif et varié tendant à ne laisser de lui dans la conscience qu'un fragment ou une phase (1).

b) La comparaison du souvenir à la perception, spécialement du point de vue de la complexité, n'est pas le fait de la conscience spontanée, mais du psychologue. Or elle peut être faussée par le fait d'une habitude qui, jusque dans le laboratoire, dirige souvent la recherche apparemment la plus positive. S'il ne dépend pas de l'expérimentateur que la perception ait été autre qu'elle n'a été, il lui appartient d'orienter chez un sujet l'évocation du souvenir. Mais c'est ordinairement dans le sens de l'objet, et de *tel* objet qu'on la sollicite ; on ne considère du souvenir qu'un élément pittoresque, découpé lui-même dans le tableau plus vaste et parfois indéfini de l'ancienne perception. Rien ne manifeste cet artifice inconscient comme le terme *d'image*, sous lequel on comprend spécialement le souvenir,

(1) Ce caractère fragmentaire de l'image qui, dans l'évocation, se détache de son contexte sensoriel initial, « est peut-être, dit STOUT, la différence principale entre l'image et la perception. » (D, 415) Sur le rôle de l'intérêt dans ce travail d'abstraction, cf. aussi STOUT, C, II, 185, et D, 424-426. L'imagerie est d'autant plus complexe, dit STOUT, que sont plus concrets les intérêts de qui en use ; elle est normalement plus riche chez le primitif, le poète ou l'artiste que chez le mathématicien ou le philosophe. (D, 425)

mais qui ne signifie proprement qu'un abstrait intellectuel, la figuration immobile d'une apparence qui, dans le souvenir spontané comme dans la perception, apparaît seulement comme un épisode et un aspect fragmentaire d'une expérience qui la déborde dans le temps et aussi bien dans le simultané. (1)

Ainsi de la fonction utilitaire et de l'usage expérimental du souvenir résulte la fréquente misère de son contenu, comparé à celui de la perception.

B. — S'il est une *vivacité* caractéristique de la perception, elle ne peut être un caractère inhérent à la présentation même. On ne sait ce que peut être la vivacité d'un état intellectuel. Et, entendue en un sens affectif, elle ne saurait, avons-nous vu, signifier la présence.

Mais elle est, d'abord, la conscience de l'attitude motrice qui règle à tout moment la présentation, attitude sans laquelle l'objet n'apparaîtrait pas, ou apparaîtrait dans une autre perspective, — la conscience des mouvements de l'organe sensoriel, des mouvements du segment qui le porte, des déplacements d'ensemble du corps, qui présentent l'objet, et modifient à tout instant sa grandeur et sa forme apparentes ainsi que son détail linéaire et coloré. — Cette *vie* de la perception la caractérise, car les mouvements qui commandent la présentation ne sont, à moins d'être reproduits (et ils n'ont pas à l'être, ou ne le sont qu'incomplètement dans l'évocation de l'objet), que partiellement représentables, — dans leur élément objectif, non, sans doute, dans leur élément interne. Ainsi n'avons-nous plus conscience, dans le souvenir, du rôle régulateur qu'a tenu le mouvement dans la perception : telle l'éclipse

(1) Que l'évocation de l'objet isolé soit surtout un procédé de laboratoire, non un mode usuel et spontané de représentation, c'est ce que reconnaît SEGAL (432). CHEVALIER et BOUYER signalent cette tendance générale de la psychologie expérimentale à simplifier par dissociation le fait mental, sous prétexte de mieux l'étudier, mais au risque de ne plus le comprendre (441).

périodique et instantanée du monde visuel déterminée par le clignement des yeux.

Ensuite le lieu que j'occupe est, à tout instant, l'origine d'un nombre indéterminé d'itinéraires possibles ; et ce qui, de l'espace, est présentement donné à mes sens, spécialement à ma vue, figure le champ de mon action éventuelle. Alors la présentation, suite des mouvements qui ont composé l'attitude présente, sollicite de nouveaux mouvements, dont la série constituerait l'installation dans l'espace présenté : et, à mesure du parcours, l'adaptation de mes divers sens à ce qui entre dans leur zone propre de réception ; enfin l'usage des objets. Cet éveil ou cette anticipation, à partir des mouvements effectués, de trois autres sortes de mouvements, les uns constituant la traversée de l'espace perçu, les secondes l'exploration sensorielle successive de cet espace, les derniers l'usage de son contenu, nous est si familier qu'il échappe finalement à l'analyse, mais il se manifeste par une contre-épreuve, comme la présentation d'un espace fictif sur un tableau. Notre perception de la toile est *vive*, comme celle de tout objet réel, non celle de la maison peinte : c'est que celle-ci nous laisse inertes, ne sollicite ni son approche, ni l'inspection de son intérieur, ni l'usage des pièces et meubles que contient la maison réelle (1).

Il convient d'insister sur ce rôle du mouvement dans ce qu'on nomme la vivacité sensorielle, parce qu'on signale

(1) Dans la peinture même, l'illusion, toujours incomplète, de la présence, n'est pas à un seul niveau. Si le monde représenté par les impressionnistes nous paraît, plus que tout autre, dénué de l'existence actuelle, c'est qu'ici la donnée visuelle ne contient rien qui nous invite à la dépasser ; c'est un monde sans promesses. En effet la vue signifie la présence d'une chose autant qu'elle en suggère le contact ou sollicite la prise ; autant, par suite, qu'elle offre au toucher une surface d'application ; il faut donc qu'elle présente la forme. Mais si « la lumière révèle la forme » (MAUCLAIR, 27), elle la révèle d'une façon moins immédiate ou impérieuse que ne fait la ligne ; et ARRÉAT note que « les hommes primitifs ont peine à retrouver le dessin dans le jeu des ombres et des lumières qui produit le modelé. » (79)

souvent l'élément kinesthésique de la perception sans distinguer nettement deux ordres de mouvements : les mouvements constitutifs de la perception, et les mouvements de réponse à la perception constituée (DELACROIX, A. 102)

Or c'est à ces derniers que se réfère HÖFFDING. L'impulsion au mouvement, selon lui, est sollicitée ou activée par la sensation externe, et peut l'être aussi par l'image ; car cette dernière, au moins initialement, détermine une attente conforme à la tendance et essaie de régler l'action, comme si elle avait aussi une valeur objective ; par la déception qui souvent s'ensuit se fait le départ de l'éventuel et du réel. Mais dans tous les cas où l'image est aussi vive que la sensation, elle appelle le même mouvement, et, compliquée des mêmes éléments kinesthésiques, elle nous apparaît aussi « comme l'expression de quelque réalité. » (A, 171-172)

Ainsi HÖFFDING considère seulement le mouvement qui résulte de la sensation ou de l'image, non celui qui engendre la première ; la sensation kinésique n'entre donc pas pour lui dans la vivacité de la sensation externe (1), puisque c'est cette vivacité qui détermine le mouvement d'où suit la sensation kinésique. De plus, la croyance développée au cours du mouvement qui suit de la sensation ou de l'image vive a rapport à l'existence objective, mais non nécessairement, suivant HÖFFDING, à la présence de l'objet. « Alors même qu'on ne lui attribue aucune valeur objective actuelle (à la représentation), elle suscitera pourtant une *attente*, comme le prouve le fait qu'on y conforme ses actes. » (2) Au fond, pour lui, la signification objective

(1) Comme le croient à tort BARAT et L. MEYERSON (518).

(2) HUME, dans sa détermination plus nuancée que ferme des facteurs de la croyance, fait aussi état des mouvements consécutifs à P. « impression ». Mais ces mouvements, — et la pensée de HUME est sur ce point plus nette que celle d'HÖFFDING, — différencieraient la sensation de l'image. « The objects of conviction and assurance... are more present to us... the mind is more actuated and mov'd by them. » (*Treatise*, éd. Oxford, 1896, Appendix, 624)

de l'image se reconnaît du dehors aux mouvements qu'elle provoque, et de plus l'image signifierait la présence actuelle de l'objet quand, égalant en vivacité la sensation, les réactions motrices qu'elle détermine égaleraient celles qui suivent la sensation. — Mais est-il vrai que cette dernière ait une valeur motrice privilégiée ?

D'abord « une représentation capable de provoquer des réactions excessivement violentes ne devient pas de ce fait une perception. » (BLEULER, 537)

Surtout, faire de la sensation le stimulant ou le régulateur principal de l'action serait ne considérer cette dernière qu'au stade réflexe ou quasi réflexe. Ce vers quoi s'oriente la conduite normale est toujours au-delà de l'immédiatement senti. En même temps qu'elle s'ajuste au présenté, c'est le représenté, absent ou idéal, qui commande à la fois le mouvement d'où suivra immédiatement ma représentation et celui par lequel je transforme le monde présenté. Ma promenade est déterminée d'instant en instant par le détail du cheminement et des obstacles perçus, mais constamment aussi par l'image des étapes à venir et celle du but encore invisible ; comme les démarches du constructeur, successivement réglées sur la présentation visuelle et tactile des pièces qu'il manipule, ont leur continuel motif et prennent une commune signification dans la représentation de la machine future.

L'idéal et l'absent ont même une raison propre de solliciter et de déclencher le mouvement ; ce sont eux, en effet, qui lui ouvrent le plus large champ : le monde du projet et du jeu. Il est aisé d'entreprendre hardiment et en tous sens quand l'action s'exerce à vide et sans danger ; comme il est fréquent d'être ensuite inerte au pied du mur. Le rapprochement de l'objet dans l'espace et dans le temps restreint le développement et la variété possibles des essais ; il dévoile l'étendue et la solidité de l'obstacle, souvent l'infirmité des moyens et la vanité de l'entreprise. Ce n'est pas seulement pour l'esprit mais aussi pour la main que la présence objective est une contrainte, un principe de résignation. Et la conduite, dans la présence, diffère

plus encore de ce qu'elle est dans l'absence quand il s'agit de cette espèce d'objets que j'appelle mes semblables. Ici les impossibilités matérielles se compliquent d'impossibilités morales. Le mécontentement m'inspire, dans la solitude, une apostrophe que celui qu'elle vise ne connaîtra sans doute jamais tout entière. C'est que, seul, je dépouille non la sociabilité, mais en quelque mesure son élément religieux, un peu du respect qui défend l'homme de l'atteinte de l'homme, et qui, recréé dans le rapport social effectif, figera sur mes lèvres l'invective, en tuera peut-être jusqu'à l'intention. Si la société excite l'individu, l'invite à l'action sympathique et à la lutte, elle est encore, et par sa présence même, un principe d'abstention.

Il est donc vrai que la sensation, comme d'ailleurs l'image éveille le mouvement, mais il arrive aussi qu'elle le réprime, et cette puissance de répression appartient à la sensation plus qu'à l'image.

Pour nous la vivacité sensorielle consiste d'une part dans la conscience des mouvements d'où naît la sensation, d'autre part dans la conscience des mouvements qu'elle éveille.

Mais en quel sens pouvons-nous faire de ce deuxième élément une caractéristique de la sensation ou de l'image tenue pour sensation ? — La vivacité de la sensation n'implique pas le développement externe du mouvement, elle consiste dans son ébauche intérieure, en des mouvements naissants ou seulement pressentis. On objecte, il est vrai que « nombre d'hallucinations semblent n'avoir aucune tendance, soit immédiate, soit indirecte à entraîner des actes (1) ; telles, par exemple, les hallucinations hypnagogiques... Dans les rêves du sommeil normal, d'ailleurs, il en est de même. » (BERNARD-LEROY, C, 594) Mais les images hypnagogiques ne s'accompagnent pas vraiment de croyance ; et même dans les hallucinations proprement dites, la

(1) « Certains états hallucinatoires, écrivent aussi BARAT et I. MEYERSON, ...s'accompagnent d'une réaction affective ou motrice à peu près nulle. » (518).

nature et la profondeur de la croyance ne sont pas toujours faciles à définir. Enfin le rêve entièrement passif est rare, le rêveur semble moins inerte qu'empêché dans son action ; et sa croyance ne semble pas être exactement celle de l'homme éveillé (1).

Bref, la sensation, ou l'image tenue pour telle, dispose au mouvement. Il est vrai que la simple image aussi peut être déterminante, avoir une valeur motrice égale, et même, comme nous l'avons dit, supérieure à celle de la sensation. — Mais les mouvements éveillés par la sensation et *propres à la sensation* sont ceux qui continuent dans l'une de ses directions possibles l'action même d'où est née la sensation ; ceux qui s'appliquent à un objet que notre mouvement immédiatement antérieur nous a fait tenir pour actuel. Parce que la présentation n'est que l'expression objective d'une phase de l'action, sa vivacité résulte d'une façon indivisible des sensations kinésiques nées des mouvements d'où elle suit et des sensations kinésiques nées des mouvements dont elle est le principe.

C. — La *localisation* peut s'entendre comme un état ou comme une action. Entendue au premier sens, elle ne différencie pas la perception du souvenir, car les objets occupent un lieu dans le souvenir comme dans la perception, mais l'opération même par laquelle nous localisons caractérise la perception.

En effet, dans la présentation successive d'un complexe immobile ou en mouvement, la détermination des rapports d'espace entre l'objet et notre corps, entre les éléments apparents de l'objet, entre l'objet et ceux qui l'avoisinent, entre les positions successives de l'objet qui se meut, résulte, dans le cas de la vision, des mouvements par lesquels nous modifions la courbure de notre cristallin et la convergence de nos axes oculaires de manière à saisir l'objet à sa distance, de ceux, plus amples, par lesquels nous parcourons l'objet immobile et parfois l'intervalle

(1) Cf. plus loin, V, B.

qui nous en sépare, et par lesquels nous suivons l'objet dans son déplacement. Cette adaptation sensorielle à la position et aux changements de position de l'objet et des éléments objectifs est évidemment nécessaire pour tous les sens, quoique inégalement apparente et nuancée d'un sens à l'autre. Même dans la présentation instantanée, la position apparente de l'objet par rapport à nous et à son environnement et les positions relatives apparentes de ses éléments dépend d'un travail musculaire, comme l'accommodation visuelle et la convergence des axes des yeux. — C'est donc l'actualité de l'attitude motrice d'où naît et suivant laquelle varie la présentation de l'objet dans l'espace, qui fait l'actualité du lieu.

Maintenant l'exploration et les différents mouvements qui présentent l'objet sont-ils entièrement absents de la représentation ?

Nous pouvons résumer comme suit les résultats des expériences de PERKY tendant à distinguer les images de la mémoire de celles de l'imagination. 1. L'image-souvenir implique une référence personnelle qui manque à l'image fictive. 2. Les images-souvenirs de la vue, de l'ouïe et de l'odorat s'accompagnent le plus souvent de mouvements considérables des yeux, du larynx et des narines, tandis que l'exercice correspondant de l'imagination n'implique pas de tels mouvements. Spécialement, s'il s'agit de la vue, le sujet, dans le souvenir, a conscience de chercher l'objet dans une certaine direction ; cette orientation peut d'ailleurs différer beaucoup de celle de l'expérience originale. Mais, l'image une fois apparue, il est très difficile de la maintenir ; elle pâlit, en tout cas, et devient fantastique si l'on essaie de se la donner suivant une orientation différente. 3. Le souvenir implique des mouvements errants des yeux, nettement opposés à l'inertie motrice, à la fixité du regard caractéristique de l'imagination. (1)

(1) Cf. aussi TITCHENER, 425. — La différence décrite par PERKY entre l'attitude motrice du souvenir et celle de la fiction est formellement contestée par MARTIN (412) et par SEGAL (404-405).

Ces trois thèses appellent un commentaire. — D'abord toute image implique une certaine référence personnelle. Car un objet apparaît toujours dans une certaine perspective, est donc toujours appréhendé d'un certain point de vue (1). Nous ne pouvons imaginer un objet sans le situer par rapport à notre corps ou nous situer par rapport à lui. Mais il peut arriver soit que nous ayons conscience des mouvements qui déterminent notre position locale par rapport à l'objet, soit que nous nous représentions plus ou moins clairement par les sens externes notre corps orienté vers l'objet sans éprouver les sensations kinésiques qui caractériseraient comme actuelle notre position dans l'espace. La première attitude est celle de la perception. La deuxième ne peut faire défaut même dans la fiction. Si donc le souvenir implique référence personnelle en un sens où ne l'implique pas l'image fictive, c'est sans doute en tant qu'il participe de la perception, qu'il comporte les données kinesthésiques inséparables des mouvements qui l'ont elle-même déterminée. Précisément les expériences de PERKY tendent à prouver l'existence de ces mouvements dans le souvenir.

Ils seraient, il est vrai, de deux espèces différentes et comme contraires : direction définie du regard et errement des yeux. Mais d'abord ce dernier peut signifier une simple défaillance de l'évocation, un abandon momentané de l'objet suivi d'un retour à l'objet. En outre l'apparente irrégularité des mouvements des yeux peut résulter de ce que l'objet n'est pas ponctiforme (ni nécessairement immobile) ; dans le souvenir comme dans la perception, nous parcou-

(1) « Une image visuelle ne peut être qu'une *perspective* semblable à la perception qu'elle reproduit, et qui implique un *point de vue*. Imaginer à droite, à gauche, derrière soi un objet non compris dans le champ visuel actuel, c'est imaginer ce qu'on verrait si on tournait les yeux et la tête vers l'objet, c'est-à-dire une série de perspectives successives qui conduisent à la dernière (quelles que puissent être les abréviations et simplifications ultérieures). La perspective imaginée et la perspective donnée doivent se lier par quelque partie commune; » (GUILLAUME, 129-130.)

rons le détail plus ou moins sinueux de l'objet, ou nous suivons l'objet au hasard de son déplacement. « Penser à un aigle qui plane, écrit PAYOT, c'est le suivre des yeux.. Lors même que ma pensée du mouvement est le plus étrangère en apparence à tout état présentatif, toujours un mouvement, au moins des globes oculaires, se produit. Souvent avec des amis qui croyaient la pensée plus dégagée des états présentatifs, nous nous sommes amusés à deviner la direction d'un mouvement pensé par l'un de nous, en appliquant le pouce et l'index sur la paupière fermée, de manière à sentir le globe de l'œil du patient. Nous devinions, sans nous tromper, s'il pensait au Mont-Blanc, dont la courbe est si élégante, ou aux « aiguilles » de la chaîne, qui s'élancent vers le ciel comme autant de pyramides aiguës. » (121-122)

Il reste donc que dans le souvenir nous cherchons l'objet dans une certaine direction. Seulement elle peut différer, dit PERKY, de celle dans laquelle a d'abord été vu l'objet. Mais il semble que cette indétermination ne soit qu'apparente. D'abord si l'objet a été vu à différentes reprises et de différents points de vue, l'orientation vers l'objet dans le souvenir peut n'être pas celle de la dernière perception, mais celle de quelque perception antérieure, comme la plus intéressante ou bien la plus ordinaire. De plus, comme nous l'avons déjà observé, on doit distinguer deux phases dans l'évocation. A la première, l'orientation mnémonique diffère de l'orientation initiale si la position occupée au moment du souvenir n'est pas celle occupée jadis dans la perception. La direction dans laquelle je cherche l'objet est définie par la position supposée de l'objet (ou le lieu de l'événement remémoré), et par ma position actuelle. (1) Je me

(1) C'est une complication de ce mode d'orientation que décrit GUILLAUME : « Pour la plupart des besoins pratiques (et pour beaucoup d'hommes comme pour l'enfant) savoir où se trouve l'objet absent, c'est connaître par un point de repère *donné actuellement* la direction du départ et reconnaître dans les perceptions ultérieures de nouveaux points de repères pour les mouvements successifs. Il

reporte ensuite de ma position actuelle à celle d'où j'ai perçu l'objet. Si l'artifice expérimental laisse échapper ou masque cette conversion, elle est très apparente dans la mimique naturelle de l'homme qui, commémorant tout haut un événement, ponctue son récit d'un regard ou d'un geste indicatif de la main vers le théâtre de son ancienne perception, auquel le corps même tout entier peut faire face, puis, occupant idéalement sa position antérieure, réagit maintenant à son souvenir comme si le point de vue actuel était celui d'où a été perçu l'événement remémoré. Ici commence la deuxième phase, qui marque l'installation dans le passé. Identifiant maintenant sa nouvelle à son ancienne position, l'homme voit et désigne l'objet dans le lieu où ce dernier serait visible si la position actuelle et la position remémorée coïncidaient en effet.

Il arrive même, suivant MILHAUD, que ce dernier mode de localisation soit pour certains sujets initial et unique. C'est aussi celui qu'on adopte parfois d'emblée quand il s'agit d'objets dont la direction réelle est inconnue, ou d'objets lointains, ou encore d'objets qui ont été perçus en des lieux très divers ; les mêmes sujets situant au contraire l'objet par rapport à leur propre position actuelle quand il s'agit d'objets proches, ou qui occupent régulièrement un même lieu, ou bien dans la direction desquels on s'est souvent déplacé. Au fond, nous nous situons immédiatement près de l'objet quand, son image étant donnée d'emblée, celle de son milieu se développe au point d'inclure celle de l'observateur, qui se trouve situé devant l'objet dans une seule et commune représentation, celle-ci recouvrant la perception et supprimant dans le sujet, avec la conscience de sa position réelle, celle de son point de vue actuel sur l'objet. Si, au contraire, notre représentation de l'objet est subordonnée à la conscience de notre propre position dans l'espace, nous imaginons secondairement le

importe peu, dans la plupart des cas, que je puisse indiquer la position de l'objet cherché par rapport à ma position primitive ou à mon premier point de repère. » (130)

changement dans la position relative de l'objet, et aussi celui de sa grandeur apparente, qui résulteraient de notre mouvement vers lui, jusqu'à l'instant où nous nous trouverions encore face à lui. (210-222)

On peut se demander pourquoi, à la deuxième phase, ou dans les cas où nous nous situons d'emblée face à l'objet, la restauration de l'attitude motrice qui a été celle de la perception, la série recommencée des mouvements d'exploration qui ont commandé la présentation et auxquels cette fois répond la représentation, ne ferait pas du souvenir une perception renouvelée.

Mais, d'abord, on aurait tort de situer le souvenir et la perception sur deux plans qui ne se traversent jamais. Car il arrive qu'au fort de l'évocation l'attitude à laquelle se trouve actuellement répondre l'image se développe et s'assure au point d'effacer la conscience du présent, et qu'ainsi le souvenir soit comme une présentation brève, une hallucination momentanée (1).

D'ailleurs, les mouvements auxquels correspond le

(1) SEGAL insiste sur le « caractère de présence » (*Gegenwartscharakter*) inhérent, d'après ses expériences, à la représentation. Celle-ci peut reproduire une perception sans apparaître comme un souvenir. Il suffit, pour qu'elle ne soit pas rapportée au passé, que le sujet, engagé dans la situation représentée, repousse à l'arrière-plan de la conscience sa position actuelle. — Par ce caractère de présence, la vie de la représentation s'apparente à la vie esthétique, quand celle-ci, nous introduisant dans le monde du roman ou du drame, rompt nos attaches avec le monde réel ; au jeu, où la nature réelle de l'objet n'a qu'une valeur accessoire pour l'enfant, tout entier à l'action dans laquelle il engage l'objet et s'engage lui-même ; à la rêverie, enfin, et au rêve, ce dernier caractérisé par un plus profond recul du monde de la perception, ce qui donne au monde représenté un singulier accent de réalité actuelle (454-469, 481-495). — Il resterait à différencier ces attitudes, en fait distinctes, de la conscience. Si, spécialement, le monde de la représentation est réel et, d'une certaine manière présent, en ce que le sujet y revit et ne revoit pas seulement une situation déjà vécue dans le temps de la perception, la conscience ne confond pas ordinairement ces deux mondes ; et sans doute se distinguent-ils autant que diffèrent la conduite effective de qui se représente et celle de qui perçoit,

souvenir ne pourraient sans danger se substituer complètement ni longtemps à l'exploration qui règle la présentation et à l'adaptation sensorielle. Car c'est la sensation qui me guide dans le monde des corps et assure mon rapport pratique à l'environnement.

Surtout, cette exploration à vide, propre au souvenir, devient graduellement inutile ; la représentation s'affranchit du mouvement à mesure qu'elle s'éloigne de la perception. Tout se passe, avons-nous observé, comme si l'objet, défilant maintenant sous le regard de la conscience dans le sens inverse de celui où le mouvement l'a présenté, restituait l'ordre spatial que l'action a d'abord engendré et qui maintenant se suffit (1).

Il est vrai que la représentation est moins simple. Ce qui est donné, en elle comme dans la perception, n'est pas seulement une apparence externe ou une succession d'apparences externes, mais aussi notre corps, dans un rapport d'espace défini et régulièrement varié à ces apparences. Le cours de la représentation, comme l'a fortement montré SEGAL, est la suite représentée d'une action ; et si abrégé ou schématique que puisse être dans la représentation le mouvement qui manifeste l'objet, j'imagine les démarches motrices qui, dans la présentation effective, me découvrent un monde actuel.

Mais la représentation n'en est pas moins affranchie, au moins partiellement, de notre mouvement réel. Si ce qu'elle restitue est moins un objet qu'un système objectif

les conditions motrices du développement de l'apparence externe dans le cas de l'image et dans celui de la perception.

(1) C'est ce que dit en d'autres termes BINET. Les mouvements de l'œil qui, dans la perception, amènent successivement les images des éléments objectifs sur la tache jaune, sont remplacés dans la représentation par les déplacements de l'attention. Si une image apparaît dans le champ mental supposé jusque-là désert, elle en occupe le centre ; si une deuxième image accède à ce champ, elle n'a place que dans sa périphérie ; si l'attention se porte sur cette image subséquente, celle-ci passe au point de fixation et la première glisse à la périphérie. (E. 367)

dont les termes varient solidairement, l'apparence de la chose changeant avec la position figurée de mon corps, cette variation complexe du donné externe, née dans la perception de mon mouvement effectif, apparaît maintenant sans lui. Mon corps actuel n'accompagne pas mon corps représenté ; et c'est dans le champ relativement stable de la vision mentale que le dernier me semble se déplacer par rapport à ceux qui forment son environnement ; de même qu'au cinématographe le mouvement apparent d'un objet, comme le vol d'un avion ou la course d'un train, peut être développé dans sa suite sans que l'objet représenté sorte des limites de l'écran, sans déplacement réel de l'image et par conséquent sans mouvement sensible des yeux.

Cet affranchissement de l'image est d'ailleurs aussi manifeste dans le cas de la distance que dans celui de l'intervalle, dans le cas du développement ou du déplacement en profondeur que dans celui du développement superficiel ou du déplacement latéral de l'objet. — Comme dans la vision réelle, note RIBOT après CZERMACK et STRICKER, où les axes oculaires, si l'on regarde un objet éloigné après avoir regardé un objet très proche, deviennent, de convergents, parallèles, si, dans la vision mentale, on passe de la représentation d'un objet supposé très proche à celle d'un objet lointain, on sent, par un changement net dans l'état d'innervation des yeux, que le même phénomène se produit (B, 104). Mais ajoute RIBOT, nous n'observons ce phénomène qu'« à l'état naissant. » (1) C'est que si les mouvements des yeux commandent, pour une part variable, la représentation d'un objet qui s'éloigne ou s'approche, ou déployé en profondeur, comme celle de son étendue super-

(1) BARAT et I. MEYERSON écrivent de même : « S'abandonne-t-on, les yeux clos, à une rêverie dans laquelle les objets de premier plan sont imaginés comme assez distants ? Les axes des globes oculaires restent presque parallèles et le muscle ciliaire est relâché. Vient-on à imaginer un objet rapproché, ou situé latéralement ? Il est possible, mais non constant que les globes oculaires tendent à converger et à se diriger de ce côté. » (516)

ficielle ou de son déplacement latéral, pour une autre part, c'est l'image même et sa variation spontanée (ou commandée par l'attention), spécialement celle de sa grandeur apparente, qui nous fait apercevoir et estimer sa distance et son changement de distance.

Finalement, les mouvements qui accompagnent la localisation de l'objet visuellement remémoré sont de deux espèces :

1. Ceux que nous effectuons dans les cas ou bien au moment où, gardant conscience de notre position dans le monde présenté, nous cherchons l'objet dans la direction où il est censé se trouver actuellement ; alors, l'apparence de l'objet et sa variation perspective ne se réglant pas strictement, comme dans la perception, sur nos mouvements, qui se bornent, ici, à esquisser l'orientation du corps, de la tête ou des yeux vers l'objet, et son approche, l'image n'est pas tenue pour sensation.

2. Ceux que nous effectuons dans les cas ou bien au moment où, nous situant près de l'objet, nous nous le représentons du point de vue qui est celui de notre perception antérieure ou ordinaire du même objet ; alors le développement spatial de l'image, la détermination des positions relatives des éléments objectifs ne dépend pas régulièrement, comme dans la perception, d'une succession réglée et nuancée de mouvements d'accommodation et d'exploration. L'image entre et se meut dans le champ de la vision mentale en même temps que nous allons à sa rencontre par l'ébauche des mouvements effectifs qui, dans la perception, déplacent le champ de la vision réelle et en modifient la profondeur.

De toutes manières, c'est l'affranchissement, à un degré variable, de l'image, par rapport aux mouvements qui nous permettent de définir les rapports d'espace dans le monde perçu, qui mesure pour la conscience l'écart entre le lieu présenté et le lieu représenté.

D. — Peut-être pourrions-nous, maintenant, mieux

définir aussi la valeur de ce signe de la présence de l'objet, que serait le caractère *involontaire* de la perception.

D'abord, toute connaissance est, en soi involontaire. Si nous n'avions coutume de penser, comme nous parlons, par métaphore, de concevoir le travail mental à la manière d'une manœuvre, et plus généralement, d'une démarche physique ; d'entendre l'évocation comme une extraction ou comme un appel à la rigueur, sans doute trouverions-nous moins clair ce qu'on nomme la restauration volontaire du souvenir et la liberté de l'invention. Nous n'avons de prises immédiates que sur notre corps et sur ses mouvements.

Mais on peut, élargissant le sens du mot, appeler *volontaire* toute connaissance qui résulte, d'une façon directe ou quasi directe, du mouvement volontaire. Telle est la sensation kinésique ; et aussi, quoique moins immédiatement, la présentation externe qui suit de ce mouvement. L'une et l'autre peuvent d'ailleurs devenir involontaires, dans la mesure où il ne dépend pas de nous d'empêcher le mouvement dont dépend la sensation kinésique et l'activité des sens qui commande la présentation externe.

Quant aux images, elles peuvent, médiatement, prendre un caractère volontaire, dans la mesure où nos mouvements, qui règlent la présentation, règlent, et le plus souvent par son intermédiaire, la représentation (1). Ainsi nous sommes maîtres de nos images dans la mesure où nous pouvons : *a)* éliminer plus ou moins complètement, par une attitude corporelle convenable, la présentation du champ de la conscience, au moins la présentation intéressante (cette condition négative de l'apparition des images est approximativement réalisée dans ce qu'on nomme la réflexion) ; *b)* nous donner les présentations à partir desquelles l'association pourra restaurer certaines images,

(1) « Le rôle du cerveau est de faire que l'esprit, quand il a besoin d'un souvenir, puisse obtenir du corps l'attitude ou le mouvement naissant, qui présente au souvenir cherché un cadre approprié. » (BERGSON, E, 79)

certaines éléments encore indisponibles d'un complexe partiellement présenté ; *c*) spécialement, retrouver ces derniers par l'articulation sourde ou audible de certains mots, penser en parlant d'abord, — c'est-à-dire encore par recours à la sensation, kinésique ou auditive, née de certains de nos mouvements ; *d*) restaurer l'image en prenant la position dans laquelle a été ou est normalement présenté son objet, l'élément intellectuel d'une attitude plus ou moins habituelle tendant à reparaître à partir de son élément moteur. Pour nous représenter un grand froid, observe KÜLPE, nous prenons l'attitude du frisson ; pour nous représenter une grandeur spatiale, nous faisons les mouvements des yeux qui correspondent au parcours de cet espace par le regard ; pour nous représenter un certain rythme, nous battons la mesure. (A, 189)

Mais n'est actuelle que la présentation, qui dépend immédiatement de nos mouvements, et dont les variations sont strictement corrélatives de celles de la donnée kinesthésique. Sans doute cette dernière ne signifie pas à la rigueur l'activité volontaire, si l'on veut que la volonté implique l'effort ; car telle sensation, par exemple articulaire, qui semble entrer nécessairement dans la conscience de l'effort, peut faire défaut dans la donnée kinesthésique. On a peine pourtant à concevoir que les mouvements qui commandent l'exercice des sens soient entièrement passifs ou contraints ; il y a quelque activité dans les mouvements des globes oculaires et même l'accommodation visuelle. — Entendant ainsi largement le mot *volonté*, on peut dire que la présentation suit immédiatement du mouvement volontaire et que la représentation n'en suit qu'indirectement.

Mais dans le cas de la présentation externe, le changement préparé par notre mouvement se compose avec un changement que ce mouvement n'a pas préparé. Il apparaît une altération : diminution ou accroissement, ralentissement ou accélération, déviation ou même annulation du changement apparent qui suivrait de notre mouvement s'il était seul à intervenir. Par là, l'expérience externe se

différencie radicalement de l'expérience purement kinesthésique, strictement réglée sur notre mouvement. Et c'est à cette différence qu'on se réfère quand on dit que l'objectivité du monde présenté se mesure à la contrariété de l'effort.

Finalement, perception et souvenir sont à la rigueur involontaires. Pourtant la perception pourrait être dite volontaire, non l'image, en ce que la première suit directement du mouvement volontaire, et non pas, au moins directement, la deuxième. Mais la perception est involontaire en un autre sens où ne l'est plus l'image. Car celle-ci ne peut être involontaire que négativement, en ce que son apparition, sa variation, sa disparition, ne dépendent pas, au moins directement, de notre conduite motrice ; la vie de l'image est étrangère aux vicissitudes inhérentes, dans l'expérience, à l'action efficace ou empêchée. Mais la perception est involontaire positivement, en ce que la variation de son contenu, qui pour une part suit régulièrement de notre mouvement, comporte une irrégularité partielle, mais essentielle. Si la perception a une valeur objective, si le changement de l'apparence externe n'est pas confondu avec le donné kinesthésique sur le plan de l'expérience intérieure, c'est que du changement préparé et partiellement réalisé par notre volonté diffère toujours le monde présenté. — Il faudrait donc dire que la perception est *contre-volontaire* plutôt qu'involontaire.

E. — Il est vrai aussi, d'une certaine manière, que nous croyons à la présence d'un objet si nous avons pu nous donner l'ensemble ou la suite des sensations répondant aux qualités constitutives de l'objet.

Mais, d'abord, par ce travail, nous ne cherchons pas à contrôler la sensation comme sensation : d'emblée elle apparaît actuelle. Il s'agit seulement pour nous d'identifier l'objet présenté, de nous garder de l'illusion, non de l'hallucination. Quand j'ai une sensation visuelle, je ne doute pas qu'elle réponde à une présence, mais je veux savoir si la silhouette que je vois est bien celle de la personne que je

crois voir, si d'autres sensations me feront apparaître les caractères constitutifs du complexe présumé.

Comment entendre, maintenant, cette *liaison des sensations*, qui permet d'identifier l'objet ? — Considérons-là dans l'instant, puis dans le temps.

I. — *Dans l'instant*, la distinction et la distribution des détails de l'objet et de son environnement concourent par deux voies à l'identification.

1. — Elles déterminent directement la nature de l'apparence présentée. Quand je crois voir une certaine personne, ma sensation manifeste en elle une taille, une ligne et des traits définis, et c'est l'actualité des mouvements d'où suit l'apparition de ces caractères qui m'assure qu'est effectivement présentée la personne à laquelle ils appartiennent.

2. — La présentation de l'environnement et spécialement des objets interposés m'aide, à mesure de sa netteté, à me situer par rapport à l'objet, spécialement à définir la distance qui m'en sépare. Je juge alors que de mon point de vue actuel (que la conscience de mon attitude motrice m'empêche de confondre avec un point de vue simplement représenté), et à cette distance, l'apparence est celle qu'a normalement dans ces conditions d'espace la personne présumée, la forme, la grandeur et le détail apparents de l'objet dépendant de la perspective linéaire et de la perspective aérienne dans lesquelles je les perçois.

II. — *Dans le temps*, la série des présentations facilite sous deux formes l'identification.

1. — Cette série agit par sommation. — L'objet présenté est l'objet présumé si, au cours de mes changements de position par rapport à lui et spécialement de mon approche, ses qualités se présentent successivement (qu'elles soient données par le même sens ou par des sens différents) dans l'ordre qui convient à la suite de mes démarches, toutes les qualités étant à la fin données actuellement dans ce que j'appelle l'objet présent. Une voiture, par exemple, me semble arrêtée à quelque distance sur la route ; si, au cours de mon avance vers la voiture, son apparence se com-

plique graduellement de manière à reconstituer la voiture vraie, mon hypothèse est vérifiée ; si cette sommation des détails n'a pas lieu, je juge ou que l'objet n'est pas une voiture, ou que la voiture n'est pas immobile, mais se meut, par exemple, dans le sens de ma marche.

2. — La série des présentations agit non par addition, mais par substitution. — Cette substitution peut elle-même se produire soit sans mouvement de ma part, soit à la suite de mon mouvement.

a) Les changements qui surviennent dans l'apparence objective quand je suis immobile, ne résultant pas de mon déplacement, appartiennent seulement à l'objet, et signifient soit sa transformation soit son déplacement. Alors la distinction et la distribution du détail successif de l'objet, détail que me fait tenir pour actuel la conscience que j'ai de ma propre position dans l'espace, concourent à son identification dans le temps de la même manière que dans le simultané.

b) La série des sensations résulte de mon mouvement. Alors la suite des présentations qui se remplacent les unes les autres et sont à la fin remplacées par celle de l'objet, me permet d'identifier l'objet présenté à l'objet présumé autant que chacune a répondu à une phase définie de mon déplacement, et qu'elles constituent par leur suite totale la figuration objective des démarches qui peuvent me mettre finalement en présence de l'objet présumé. Il est clair qu'en ce cas les présentations successives n'ont aucun rapport direct et régulier les unes aux autres. Elles ne s'ordonnent que par rapport à l'action qui les détermine, et qui, essentiellement arbitraire, peut les varier et en varier l'ordre indéfiniment.

Empruntons, en effet, un exemple à l'un des auteurs qui attribuent un rôle à la liaison directe et même logique des sensations. « Pour que j'accepte une perception comme réelle, pour que j'y croie, il faut qu'elle me paraisse se rattacher logiquement au reste de mon expérience. Je suis en ce moment à Paris, dans ma chambre : si, brusquement, pendant que j'écris, le Mont-Blanc se dressait devant moi,

je dirais que c'est une hallucination ou que je fais un rêve. Je ne croirais pas à ce que je vois. Que faudrait-il pour que je fusse amené à y croire ? Simplement qu'entre la perception que j'ai de ma chambre et cette perception du Mont-Blanc vinssent s'interealer toutes les perceptions successives qui correspondent à un voyage de Paris à Chamonix... Toute perception acceptée par notre moi est une perception qui se relie logiquement, de proche en proche, à une portion indéfiniment grandissante de notre expérience passée. » (BERGSON, D, 532) (1)

Mais la logique n'est pas en cause ici. Il faut redire avec WARD que les présentations sont indépendantes les unes des autres. Seulement chacune, à tout moment, dépend de la position spatiale du voyageur ; et c'est l'unité du voyage, l'orientation constante du déplacement qui lie par le dehors les présentations et confère à la totalité de leur succession une manière d'unité ou de suite empruntée et extrinsèque. Elles constituent en d'autres termes, la figuration distincte et externe du parcours ; et c'est à ce titre qu'elles interviennent dans la croyance finale. L'objet qui m'est présenté est sans doute possible le Mont-Blanc si mes démarches remémorées ont précisément cet aboutissant ; l'indétermination de l'objet présenté disparaît dès que la conscience a défini les conditions dans lesquelles on est parvenu à sa présentation.

La croyance suit donc bien d'une certaine liaison, mais non pas en ce sens que le monde perçu manifesterait un ordre propre et constant : ses apparences successives ne s'ordonnent pour moi que par rapport à mon attitude pratique variable. C'est donc au fond dans mon action qu'est l'ordre de ma perception ; dans la suite des mouvements requis pour l'accomplissement d'un dessein, de l'instant où l'intention s'active à celui où elle est réalisée.

(1) C'est au fond le même exemple que donne à l'appui de la même thèse DUNAN, A, 104, et C, 66.

Mais si les qualités présentées se distribuent régulièrement suivant l'action, comment avons-nous pu dire que la perception était une continuelle surprise ? Pour faire la part de cette surprise et celle de l'ordre dans la perception, nous devons considérer de plus près les faits et distinguer deux cas typiques.

1. Si j'attends la visite d'une certaine personne et que cette personne se présente en effet, la surprise fait défaut, en tant que c'est bien la personne que j'attendais qui est venue. Il y a cependant surprise, en tant que tel détail de l'homme ou de son attitude ne répond pas à mon attente. Et cette surprise peut être dite négative, si ce détail présenté est seulement imprévu, si, par exemple, je n'avais à l'avance formé nulle hypothèse sur l'humeur que manifesterait le visiteur à l'instant de la rencontre ; positive, s'il est contraire à mon attente, si je trouve à la physionomie de l'arrivant une physionomie froide ou amère quand je l'espérais cordiale.

Dans ce cas, la surprise, sous l'une et l'autre de ses formes, est inévitable : le complexe présenté, par la nature, le nombre ou la distribution de ses éléments, manifeste toujours un écart sur la prévision. — Mais la croyance à la présence d'un objet défini résulte bien ici d'un ordre instantané et successif. Car l'apparence considérée non dans tel des détails qui concourent à signifier l'objet, mais dans son ensemble et dans l'unité de sa signification est bien le terme normal et prévisible de mes démarches antérieures : j'ai gardé le souvenir de la lettre par laquelle j'ai fixé mon rendez-vous et de celle par laquelle mon correspondant l'a accepté ; aussi est-ce cette personne que je m'attends à voir paraître dans l'instant et le lieu présents.

2. Si la personne que j'attends ne se présente pas, ou s'il s'en présente quelque autre, ma surprise est plus profonde, puisqu'elle porte sur l'objet même et non sur l'un ou l'autre de ses signes accidentels. Elle résulte du défaut total de la présentation attendue, ou d'une présentation entièrement inattendue. — Ne considérons, pour être plus clair, que le cas positif, celui de l'intrusion d'un personnage autre que

celui qui m'annonçait sa visite. Même alors, je ne dépasse le donné brut et ne m'élève à la croyance, c'est-à-dire à la perception que par une réduction, graduelle ou brusque, de ma surprise, et à condition de retrouver dans cette présentation inopinée un aboutissant possible de mes démarches antécédentes. Si le complexe présenté figure un de mes amis mort il y a quinze ans, il faut qu'une inspection plus exacte du personnage ou bien une révision minutieuse de mon expérience antérieure rétablisse la suite momentanément brisée de mon histoire personnelle, dévoile et dissipe une confusion soit dans mon souvenir soit dans ma présentation, me décide à croire ou que je n'ai jamais appris la mort de mon ami, ou que ce n'est pas son apparence qui m'est présentée.

Finalement, c'est parce qu'il n'est pas simple que n'exclut pas la surprise l'ordre manifesté par l'action dans la distribution instantanée et successive de l'apparence externe. Car il est lui-même la continuelle interférence de deux ordres : celui, déjà complexe, qui constitue la nature et commande le développement temporel de l'objet, et celui qui règle ma propre conduite. Ma rencontre avec l'objet se produit dans des conditions de temps et de lieu qui, sans doute, sont en soi déterminées, mais que je ne puis moi-même définir entièrement à l'avance. C'est la présentation même qui, par la rétrospection qu'elle suscite sur les conditions objectives et personnelles dans lesquelles elle a pu s'insérer dans la suite de ma vie mentale, m'assure que c'est tel objet qui m'est effectivement présenté. Incomplètement prévisible et essentiellement explicable, la présentation d'un objet est ce qu'on nomme encore un fait de hasard.

F. — Nous pouvons enfin, après TAINÉ, voir la croyance se former à la suite d'un certain antagonisme mental et par le jeu d'un certain mécanisme réducteur, — mais entendus différemment. Et c'est à TAINÉ même que nous emprunterons des arguments contre l'interprétation sensualiste qu'il donne de la *réduction*.

Il est d'abord facile d'observer qu'à tout instant, dans

l'Intelligence, les mots *sensation* et *image* sont référés, en cours de preuve à un sujet grammatical qui désigne un sujet psychologique, auteur ou porteur de ces états, finalement arbitre de ces forces qu'on dit en même temps se suffire et même constituer tout l'esprit. — Mais surtout les exemples proposés ne prennent un sens clair que si, de l'opposition prétendue de deux images on passe à l'opposition des attitudes personnelles auxquelles elles répondent.

Revenons, en effet, à ces facteurs de la croyance que sont les rapports de la présentation à l'attitude — D'abord une certaine apparence objective répond à un certain point de vue sur l'objet, convient donc à une position déterminée de mon corps. Plusieurs apparences objectives sont, il est vrai, possibles du même point de vue, peuvent convenir également à la même attitude corporelle : il arrive alors qu'elles soient l'objet d'une même croyance. C'est le cas de celles des données externes qui ne sont pas nécessairement les unes hors des autres, dont l'une, par exemple, est visuelle, une autre auditive, une autre tactile. Mais deux apparences peuvent répondre à deux positions différentes de notre corps. Or si l'on entend mal ce que peuvent être deux sensations contradictoires, on comprend que deux attitudes motrices puissent se contrarier et s'exclure : comme d'être à la fois assis et debout. Aussi tiendrai-je pour présent l'objet dont la présentation répond à l'une des attitudes et non celui qui répond à l'attitude contraire. Je ne puis, dans le même temps, faire l'ascension du Vignemale et reposer dans mon fauteuil, d'où m'emporte un instant le souvenir des vacances dernières ; aussi ne tiendrai-je pas pour présent le paysage pyrénéen que j'évoque, si je tiens pour actuelle la position recluse et sédentaire d'où je ne puis voir ce que je verrais dans ma course en montagne.

Maintenant de deux positions possibles, mais incompatibles, corrélatives de deux apparences objectives, quelle est la position actuelle ? Celle que j'ai conscience d'occuper. L'actualité de ma position propre, incertaine tant que je ne considère de mon corps que les éléments externes. — tactiles et visuels, m'est signifiée sans ambiguïté par le

sens kinésique. Il est vrai que ce dernier ne me permet pas de définir ma position et mes changements de position dans l'espace, l'ampleur et le sens de mon mouvement, — manifestés par le toucher et plus distinctement par la vue. Mais je tiens pour actuelles mes attitudes spatiales et leur variation, révélées par la vue et par le toucher, à raison de la stricte correspondance de ces données externes aux données kinesthésiques. Je sais donc quelle est ma position actuelle dans l'espace, et l'objet actuellement présent est celui dont la présentation convient à cette position.

Il arrive pourtant que nous tenions pour absent ou imaginaire un objet dont notre point de vue actuel n'exclut pas la présence : telle une personne dont j'imagine la voix résonnant dans un appartement où pourtant je me crois seul. C'est que la croyance exige en un autre sens encore la convenance de la présentation à l'attitude. Cette dernière est sans doute la conscience de ma position locale, mon orientation dans l'espace ; mais elle implique aussi mon orientation dans le temps. Car ma position locale n'est qu'une phase de mon action, et c'est la suite de l'action qui donne un sens à chacune de ses phases. Mon attitude comporte donc, comme nous l'avons dit, une remémoration des démarches antérieures dont ma présente position locale est l'aboutissant provisoire, et l'anticipation des démarches futures ou éventuelles dont cette même position est le principe ou le point de départ. Il ne suffit donc pas que la présentation d'un certain objet soit compatible avec ma position dans l'espace, avec mon point de vue instantané, il faut que le progrès de mon action appelle ou tolère la rencontre de cet objet et non d'un autre ; que, par exemple, la présentation visuelle de l'objet apparaisse comme un moment d'un parcours dirigé vers la manipulation de cet objet, la vision de l'objet en précédant et préparant le contact.

C'est cette double corrélation de la présentation à l'attitude, cette convenance de l'apparence objective à notre orientation spatiale et à notre orientation temporelle qui signifie pour nous la présence d'un objet défini. Si deux

objets apparaissent tels que la présentation de l'un, non celle de l'autre convient à cette attitude complexe, c'est le premier seul qui est réputé présent.

Nous pouvons alors répartir en deux classes les exemples d'antagonisme mental proposés par TAINÉ : 1. ceux où deux images correspondent à deux positions locales incompatibles ; 2. ceux où deux images correspondent à deux suites d'actions qui s'excluent.

1. Comment le joueur d'échecs qui, les yeux au mur, se représente l'échiquier et le mouvement des pièces avec une netteté égale à celle de la perception, distingue-t-il cependant sa représentation de sa perception ? (I, 80) — « Ce qui, écrit TAINÉ, le produit d'ordinaire (le redressement), c'est la présence d'une sensation contradictoire. Quand le joueur d'échecs imagine à deux pas, en face de lui, un échiquier noir et blanc, et qu'un instant après ses yeux ouverts lui donnent à la même distance et dans la même direction la sensation d'un mur gris ou jaune, la sensation et l'image ne peuvent subsister ensemble. » (I, 95)

Mais la contradiction n'apparaît pas dans le résumé (d'ailleurs inexact) de TAINÉ. Car son correspondant aurait pu se donner successivement deux points de vue : d'abord celui d'un joueur sur l'échiquier (et non sur le mur), puis un point de vue sur le mur (et non plus sur l'échiquier). Cette contradiction n'apparaît pas davantage dans le récit même du joueur, qui ne donne pas pour successives l'image qu'il a de l'échiquier et celle qu'il a du mur, et se représente l'échiquier dans le temps même où il a le regard dirigé vers le mur. Seulement la perspective de l'échiquier imaginé implique un point de vue sur lui qui n'est pas celui d'où le mur est visible. S'excluent ici deux orientations possibles dans l'espace. Or c'est la deuxième qui est actuelle, parce que le joueur ne peut pas méconnaître la correspondance à ses mouvements, intérieurement sentis, des changements d'une certaine apparence externe, celle de son corps dans un rapport défini d'espace à d'autres corps et spécialement au mur : aussi est-ce l'apparence du mur

qui est tenue pour celle d'un objet actuellement donné.

Sont du même ordre, le « tiraillement » et le « combat » qui « font l'étourdissement du réveil. » (I, 99) Le conflit n'est pas entre l'image du rêveur et la sensation de l'homme éveillé, mais entre le point de vue que, les yeux ouverts, j'ai sur mon environnement et celui que, dans mon rêve, j'ai eu sur un monde différent, point de vue qu'éveillé je puis me donner encore un temps ordinairement court. Or l'actualité du premier point de vue m'est signifiée par mes sensations kinésiques, auxquelles correspondent strictement mes mouvements visibles et les changements corrélatifs des autres apparences externes. Le deuxième point de vue ne peut être qu'un point de vue fictif sur un monde fictif.

2. Mais parfois peuvent apparaître d'un même point de vue deux objets dont l'un cependant sera tenu pour absent ou imaginaire. Ainsi, au théâtre, une seule personne apparaît alternativement comme une pitoyable victime et une excellente comédienne ; la croyance hésite entre ces deux apparences pour s'attacher finalement à la seconde. « On l'imagine (l'actrice) comme désolée et un instant après comme calme ; les deux représentations se contredisent... » (II, 37-38)

La contradiction fait évidemment défaut, puisqu'est en cause une seule représentation, dont l'interprétation, il est vrai, est ambiguë. — Le conflit, ici encore, consiste dans la contrariété de deux attitudes, mais non plus envisagées du point de vue local ; la croyance ne dépend plus de ma position ou de mon mouvement par rapport à l'objet. Seulement une même situation dans l'espace peut être au croisement de conduites diversement orientées qui ne se rencontrent qu'en ce point. Je m'attendris sur le sort du personnage autant que je m'imagine engagé avec lui dans le drame ; j'admire le talent de l'artiste si j'interprète ma position actuelle non comme celle d'un *témoin*, mais comme celle d'un *spectateur*, venu au théâtre en vue d'une satisfaction esthétique. C'est la suite ou le développement temporel de mon action qui, remémoré, détermine finalement ma croyance. D'ailleurs le contexte sensoriel, comme la

vision de la scène et de la salle, facilite cette remémoration, contribue à donner au moment présent son vrai sens, m'aide à interpréter une sensation en elle-même ambiguë.

Mais la convenance de la présentation à l'orientation temporelle de la conduite n'agit pas, dans la croyance, comme sa convenance à l'orientation spatiale. L'antagonisme n'a pas le même sens et se résout différemment, suivant que s'opposent deux situations locales ou deux phases de la conduite. Quand deux apparences répondent à deux points de vue dont l'un seul peut être actuel, le conflit porte sur l'actualité des apparences ; et je tiens pour actuelle celle que j'ai conscience de régler par mon mouvement. Quand l'apparence est équivoque, et que les deux objets peuvent être donnés du même point de vue, mais non s'insérer dans la même histoire, le doute porte sur la nature de l'objet apparu. Et l'identification de l'objet, sa reconstruction à partir de ce qui est donné dans l'apparence n'est possible que par référence aux conditions dans lesquelles j'ai été amené à le percevoir ; c'est cette remémoration de ses démarches antécédentes par le spectateur qui l'a convaincu d'être en présence d'une comédienne et non d'une victime.

Ces deux antagonismes peuvent d'ailleurs s'unir en un doute complexe. Ainsi, au réveil, si, au bout d'un temps bref, la conscience des mouvements confère l'actualité aux *sensations* visuelles qui en dépendent, la *perception* est souvent moins rapide. La nature de ce qui m'entoure reste indéterminée tant que je n'ai pas rétabli la suite des démarches dont le donné actuel est le dernier résultat. Une rapide analyse de ma sensation visuelle renaissante m'invite et m'aide à reconstituer la conduite dont mon réveil est un moment, à définir mon environnement par l'évocation de mon passé récent et spécialement des derniers événements de la veille antécédente (1). Cette double réfè-

(1) Que l'indétermination de la croyance résulte de l'indétermi-

rence de la sensation externe au mouvement d'où elle procède et à la suite de l'action que ce mouvement termine, constitue proprement la veille.

nation de l'attitude, c'est ce que TAINÉ a entrevu. Ainsi note-t-il que dans la suggestion une certaine attitude imposée au sujet appelle la croyance à l'objet normalement présenté dans cette attitude (II, 17). Mais il ne voit qu'un facteur de la croyance parmi d'autres dans cette attitude qui en est la condition fondamentale. - Il décrit aussi une contrariété d'attitudes, à chacune desquelles répondent deux séries de représentations différentes ; mais, glissant de l'attitude à l'état intellectuel qui en suit, c'est entre les images qu'il aperçoit finalement une contradiction, l'un des groupes enrayant l'autre pour en faire un simple souvenir. « Je suis couché, bien tranquille, à l'ombre d'une haie, écoutant de petits cris d'oiseaux et le long bruissement des insectes ailés qui, l'été, tourbillonnent dans l'air ; tout d'un coup il se fait un roulement lointain qui va s'enflant et, avec un grincement et un grondement furieux, arrive sur moi comme un tonnerre ; je sursaute, c'est un train de chemin de fer qui passe ; j'étais sans m'en douter à dix pas de la voie. Le roulement strident s'affaiblit, s'efface.. Mais, dans ce silence, l'image du fracas retentissant persiste, disparaît, reparaît.. Or, à chacune de ses rentrées, l'image se trouve en conflit avec le groupe des sensations qui sont alors présentes. Si, conformément à sa tendance naturelle, elle paraissait sensation, il y aurait contradiction entre elle et ce groupe. En effet, je ne puis pas me représenter à la fois comme tranquille, couché, entendant de petits bruits vagues, et comme surpris, sursautant, assourdi par un violent tapage ; la première représentation est incompatible avec la seconde ; en langage ordinaire, elle la nie. » (II, 51-52)

CHAPITRE IV

Détermination de l'objet consécutive à l'action.

Au cours de l'action qui présente l'objet, l'apparence de ce dernier varie continuellement, puisque notre mouvement (quand ce n'est pas celui de l'objet) change le rapport d'espace de notre corps à l'objet. Et ce changement de l'apparence externe n'est même pas régulier : c'est parce qu'il lui arrive d'être contraire à celui que prépare l'action que l'apparence externe signifie une existence objective. — Comme, pourtant, toute perception est celle d'un objet, que ce dernier, d'ailleurs, est réputé stable, et qu'enfin il ne peut être saisi que dans cette apparence irrégulièrement changeante, il faut bien, semble-t-il, que la perception revienne à trouver l'objet dans l'apparence saisie à une certaine phase de son changement ; c'est cette phase qu'il s'agit de définir.

A quel sens, d'abord, est offerte l'apparence qui exprime cet objet « vrai » ? En principe, il n'est pas de raison pour que le complexe objectif ne se définisse pas par une odeur, une sonorité, une température, une résistance typiques et essentielles. En fait même, nous lui donnons souvent ces caractères. « Le son réel du canon est celui qu'il produit

quand l'oreille est toute proche. » (JAMES, I, 286) « Une personne connue nous paraît parler d'une voix *forte*, bien qu'elle soit éloignée de nous et que le son de sa voix nous arrive très affaibli. » (BOURDON, D, 11 ; cf. aussi E, 174) Mais notre sens le plus clair et de la plus haute valeur instrumentale est la vue ; seule, au moins dans notre espèce, elle donne à l'individu une notion distincte et ample de son rapport à l'environnement, des positions et des mouvements du corps propre en relation avec les autres corps immobiles ou en mouvement ; seule elle permet de mesurer vite les obstacles, d'en préparer de loin et d'en effectuer sûrement l'approche et la manœuvre. Aussi n'est-il pas douteux que les caractéristiques stables, spécialement la grandeur et la forme vraies de l'objet, sont avant tout, au moins pour l'homme, visuelles. (1)

Maintenant, de toutes les grandeurs visuelles par lesquelles, au cours du mouvement, passe l'objet, quelle est la grandeur vraie ? — C'est, d'après LACHELIER, celle à laquelle s'associe en nous une sensation de contact et qui nous permet de distinguer en elle un nombre de détails égal à celui que fournit au même moment l'exploration tactile. (B, 695-696) La grandeur réelle d'une chose est aussi, suivant STOUT, celle qui correspond à une manipulation actuelle. « Un homme à distance peut sembler aussi petit qu'une poupée sur une table ; mais il n'est pas réellement si petit, parce que, si je sortais et essayais de le cueillir et de l'emporter, je n'y réussirais pas. » (D, 339) De même la grandeur réelle d'un terrier est celle qui permet à l'animal de s'y insinuer. STOUT ne dit pas que la grandeur vraie, qui est celle donnée au moment du contact, soit une grandeur visuelle ; mais ses exemples, au moins le premier, ne s'entendent clairement qu'en ce sens. (2)

(1) On ne considère ici que la grandeur et la forme. Mais nous devons aussi bien les objets d'une couleur essentielle ; et maints artistes, tels les peintres de l'ancienne Egypte et les cubistes d'aujourd'hui ont employé le ton local pur.

(2) Cf. aussi BOURDON, E, 173.

Mais pourquoi la grandeur vraie est-elle la grandeur visuelle apparente au moment du contact ? — C'est que, dit LACHELIER, l'objet vrai est, suivant l'opinion commune, celui qui est à la fois visible et tangible. — Cet argument ne nous paraît pas net ; car il revient à énoncer le fait, sans l'expliquer ; et, d'ailleurs, le sens commun n'exige pas que l'objet, que composent à la fois diverses qualités, les manifeste simultanément.

Mais il est un corps dont la grandeur visuelle apparente ne varie pas pour nous et qu'ainsi nous tenons nécessairement pour sa grandeur vraie : c'est le nôtre. Or cette grandeur apparente est précisément celle que notre corps a pour nous quand nous le touchons. C'est là sans doute une raison suffisante de croire que la grandeur fixe et vraie de tout objet est celle qu'il manifeste à notre vue au moment de notre contact avec lui. D'ailleurs, nous ne distinguons pas toujours pratiquement de notre organisme les instruments externes que par son intermédiaire nous manœuvrons avec une aisance et une rapidité presque égales ; la continuité de l'action qui meut la main et l'outil nous fait user d'une même mesure pour la grandeur vraie de notre corps et celle d'un corps étranger articulé avec lui dans une action commune ; aussi, dans l'un et l'autre, la grandeur visuelle apparente à l'instant du contact est-elle la grandeur vraie (1).

Elle est, d'ailleurs, privilégiée pour d'autres raisons. — D'abord le changement que le contact réalise dans l'apparence visuelle de l'objet, soit par la simple coïncidence d'un segment de notre corps avec une partie de l'objet, si, par

(1) Pour BERKELEY, la grandeur vraie de l'objet, étant réputée constante, ne peut être que tactile, puisque sa grandeur visuelle varie constamment suivant qu'on s'approche ou s'éloigne de lui. (59, 61) Mais une grandeur purement tactile, si elle a pour effet, l'avantage d'être définie et stable, a l'inconvénient (de quelque manière que la perçoive et l'imagine l'aveugle-né) de n'être pas distinctement représentable pour le clairvoyant ; tandis que la grandeur visuelle à l'instant du contact est à la fois représentable et fixe.

exemple, on étend la main sur lui, soit par la manœuvre de l'objet, manifeste la dépendance où notre mouvement tient l'apparence objective avec une netteté instantanée et successive que ne réalise aucune de nos autres démarches, et par exemple la simple approche de l'objet. L'apparence visuelle de l'objet qu'on touche, strictement réglée sur notre mouvement actuel, signifie donc, plus que toute autre apparence visuelle du même objet, l'*actualité* de sa présentation.

Ensuite, l'apparence visuelle de l'objet qu'on touche a, dans la mesure où le toucher est actif, une signification *objective* que n'a pas l'apparence visuelle du même objet hors du contact. Car s'il suffit de fermer les yeux puis de les rouvrir pour anéantir puis recréer l'apparence d'un monde visible qui soit encore pour nous un monde réel ; si l'apparence externe, en d'autres termes, n'a pas besoin, comme nous l'avons dit, pour être objectivée, de manifester en chaque cas une variation indépendante de notre mouvement, elle rappelle à la conscience cette propriété essentielle de l'objet et prend par suite une plus haute valeur objective dans l'exercice du toucher actif. Ici, en effet, nous éprouvons, par le désaccord partiel, mais ordinaire, entre le résultat idéal de notre intention motrice et son résultat réel et visible, — par la lenteur de l'apparence visuelle à changer, ou par son refus de changer, ou par le sens de son changement qui peut être contraire à celui de la manipulation, que c'est maintenant l'objet qui guide et limite l'action.

Ainsi l'apparence visuelle de l'objet qu'on touche est la plus actuelle, parce que son changement présente la corrélation la mieux définie avec nos mouvements ; et, dans le toucher actif, la plus objective, parce que cette apparence est plus ou moins réfractaire aux changements qu'essaie de surajouter la manipulation à ceux qui suivent des mouvements qui présentent simplement l'objet.

Enfin, elle présente le plus haut intérêt vital : contemporaine du contact, elle est celle qu'il importe au maximum

et qu'il est surtout urgent de rendre distincte, puisque c'est elle qui règle notre adaptation immédiate, assure les prises de notre corps sur l'objet, prête ou dérobe notre corps à l'action de l'objet.

Mais si nous avons ces raisons de tenir ordinairement la grandeur visuelle de l'objet touché pour sa grandeur vraie, cette définition de la grandeur vraie est pourtant trop étroite. Car le contact n'est que l'un de nos modes d'action sur les objets. L'usage de ces derniers est souvent possible à distance, et c'est cette distance d'usage qui définit la grandeur vraie. (1) Ainsi la grandeur vraie d'un personnage est celle qu'il montre à la distance ordinaire de la conversation. Les caractères d'imprimerie présentent leur vraie grandeur au clairvoyant à la distance où il les lit avec la plus grande commodité ; si, par un effort d'accommodation ou de convergence, nous lisons ces mots à une distance inférieure à la distance pratique, les lettres apparaissent dans une dimension anormale, démesurée, comme si on les eût agrandies artificiellement. La grandeur vraie d'un objet représenté sur un tableau n'est évidemment pas celle qu'il semble avoir quand on touche la toile, mais celle que manifeste l'objet quand on regarde le tableau à une distance définie et d'ailleurs variable, qui répond à une certaine intention esthétique, comme de faire apparaître certains rapports de tons ou de lignes entre les éléments de cet objet ou cet objet et les autres. — La grandeur vraie se définit donc par notre rapport pratique normal avec l'objet, et non par la seule manipulation. Elle est celle que l'objet a pour la vue quand nous prenons face à lui l'attitude utile.

L'observation suivante nous fournit d'ailleurs une contre-épreuve : il n'est pas de grandeur vraie pour un objet avec lequel nous n'avons pas de rapport pratique, — que la grandeur apparente de cet objet soit sensiblement

(1) La distance d'usage étant ordinairement petite quand l'usage n'implique pas contact, on définit assez correctement la grandeur vraie en disant qu'elle est celle dans laquelle nous apparaît l'objet à petite distance. (BOURDON, E, 171) Cf. de même DEJEAN, 98.

constante, ou qu'elle soit plus ou moins continuellement variable. Ainsi un nuage au ciel n'a pas de grandeur vraie, non seulement parce que nous ne pouvons mesurer son volume d'après sa distance qui nous est ordinairement inconnue, mais parce que, les cas exceptés de l'alpiniste et de l'aéronaute, nous n'avons pas coutume de l'affronter, que, par suite et à plus forte raison, il n'est pour nous aucune position accoutumée qui constitue notre point de vue normal sur le nuage et de laquelle il nous apparaîtrait dans une grandeur définie et relativement stable. — De même, si la lune paraît être plus grande à l'horizon qu'au zénith, de toutes les grandeurs par lesquelles elle semble passer, aucune n'est pour nous plus vraie qu'une autre, parce que toutes sont pratiquement indifférentes. (1)

Comme la grandeur vraie, la forme vraie, parmi celles, variables suivant notre point de vue, que l'objet manifeste, est celle que notre regard saisit quand nous occupons par rapport à l'objet la position d'usage.

« Les formes réelles des objets, écrit BOURDON, sont celles qu'ils présentent lorsque nous les voyons directe-

(1) BOURDON écrit : « La lune, le soleil, les étoiles... nous paraissent eux-mêmes avoir une grandeur absolue ; la preuve que nous leur attribuons une grandeur absolue, c'est que, lorsque nous les voyons au travers d'arbres, par exemple, nous ne percevons pas alors leur grandeur relativement à celles des arbres : il nous arrive alors en effet de voir la lune plus petite que l'arbre, bien qu'elle le couvre tout entier. » (A, 115) Mais une telle estimation n'est certes pas constante, si même elle n'est contraire à l'expérience la plus commune. De plus, on pourrait l'expliquer autrement que par l'attribution d'une grandeur vraie à la lune : sachant que la lune est beaucoup plus éloignée de l'arbre, nous jugerions qu'elle doit, quand leurs images se recouvrent, nous *paraître* plus petite. D'ailleurs le même auteur écrit plus loin : « Nous n'avons pas d'idée rigoureusement absolue de la grandeur de la lune ni du soleil ; en effet, nous les voyons plus grands à l'horizon que lorsqu'ils sont haut dans le ciel ; un homme, au contraire, lorsque nous le reconnaissons, nous apparaît toujours avec la même grandeur, à quelque distance qu'il se trouve de nous. » (400-401)

ment. » (A, 93-94) C'est que la vision directe est aussi la vision distincte, et par conséquent utile. « Cette forme réelle, lorsqu'il s'agit d'objets plans, est en outre celle qu'ils présentent lorsque leur plan est perpendiculaire à la direction du regard. » C'est que cette position est celle pour laquelle l'apparence visuelle a le maximum de développement et de détail, par conséquent d'utilité, et que, d'ailleurs, agissant sur un objet plan, nous avons coutume de lui faire face. Enfin, « les formes que nous considérons comme les formes réelles des objets sont celles qu'ils présentent quand ils sont droits. » Mais le fait d'être droit ou renversé n'est pas une propriété de l'objet, et ne s'entend que par notre rapport à lui : la position droite est celle d'un personnage qu'on reconnaît sur une photographie, d'une page qu'on peut lire, d'une pièce de monnaie dont on peut déterminer l'effigie.

D'ailleurs nous ne percevons qu'exceptionnellement des objets plans. Quand il s'agit de solides plus ou moins irréguliers, leur forme vraie est encore définie par le rapport d'usage. Pour un habitant de Clermont-Ferrand, la forme vraie du Puy de Dôme est celle qu'il a vu de cette ville ; et c'est cette forme que lui donnent ordinairement les peintres ; vu du nord, du sud ou de l'ouest, il paraît au Clermontois étrange et déformé (1).

Mais cette étrangeté de la montagne disparaît pour qui en fait souvent le tour. Alors le puy n'est plus déformé parce qu'il n'a plus de forme vraie répondant à un point de vue ordinaire ; au moins est-elle abstraite, réduite aux éléments sensiblement constants de ses apparences successives, comme sa hauteur moyenne au-dessus des plaines environnantes.

Aussi n'attribuons-nous pas de forme vraie aux objets avec lesquels nous n'avons pas de rapport utile. Maints

(1) L'usage peut donc déterminer indirectement la forme, comme d'ailleurs la grandeur vraie ; quand il s'agit d'objets avec lesquels nous n'avons pas de rapport pratique, mais qui sont connexes à des objets utiles.

auteurs ont essayé d'expliquer l'illusion qui nous ferait voir une coupole dans le ciel étoilé, illusion qui serait instinctive et universelle. Mais il nous semble vain de vouloir rendre compte d'une erreur qui n'est pas manifeste, bien qu'on la dise quotidienne, et dont nous n'avons personnellement aucune expérience. E. MEYERSON nous paraît mieux fondé à dire que si les vieilles théories astronomiques faisaient apercevoir aux anciens une voûte céleste, le renversement de ces théories nous dispense aujourd'hui, même dans la perception, de donner un fond à ce qu'on nomme encore le firmament (425). Pour qu'on pût régulièrement attribuer au ciel une forme vraie, il faudrait sans doute qu'il eût au moins une forme apparente, et pour cela que la vision nous suggérât, ce qu'elle ne fait pas, quelque notion des distances qui séparent les astres et nous en séparent. Si d'ailleurs nous avions quelque idée de ces distances, comme elles varient, le ciel présenterait différentes formes successives résultant du changement de position des astres ; mais alors nous n'aurions aucune raison de considérer l'une de ces formes comme plus vraie qu'une autre, car aucune phase de leur succession n'aurait pour notre conduite un intérêt privilégié.

La représentation de la grandeur et de la forme vraie de l'objet est plus ou moins profondément incorporée à sa présentation ; elle forme pour une part l'image constitutive de la perception. En d'autres termes, la perspective de la perception est un compromis entre la perspective sensorielle et la perspective « vraie » ; c'est ce que nous nommerons la perspective pratique. — Dans la mesure où le dessin d'art et la peinture prétendent figurer le monde de la perception, ils devraient nous aider à discerner objectivement la part qui revient dans la perspective pratique ou perceptive à la perspective sensorielle et à la perspective « vraie » ; et spécialement la comparaison de la peinture à la photographie devrait permettre de définir en quelle mesure la perspective pratique s'écarte de la sensorielle.

Mais d'abord le peintre, quelle que soit son école, ne se

propose jamais de copier le monde de la perception ; sa vision est toujours personnelle et en quelque mesure créatrice. De plus la figuration plane des solides nécessite certains artifices, et la reproduction des corps sur une toile est inévitablement truquée. Mais précisément certains de ces artifices intéressent, outre la technique du dessin, le mécanisme de la perception.

D'abord, le peintre ne représente pas l'objet dans sa perspective sensorielle rigoureuse parce que, observe BOUASSE, la perspective d'un tableau n'est exacte que s'il est vu du point même d'où elle a été établie ; comme il le sera de beaucoup d'autres, le peintre altère la perspective initiale de manière que, vu d'autres points, le tableau ne présente pas d'apparence absurde. « Par exemple, une sphère réelle se projette suivant une ellipse, quand son centre n'est pas sur la normale du tableau passant par l'œil ; n'empêche que le peintre trace un cercle où que soit son point de vue par rapport à la sphère. » (15)

Mais cette première raison qu'a le peintre de s'écarter de la perspective géométrique n'a pour nous qu'un intérêt médiocre. D'abord, un tableau doit être regardé du point qui a servi à en établir la perspective. « Il faut... que l'œil se place sur la perpendiculaire au tableau menée par le point de vue, et à la même distance que celle choisie par l'artiste. C'est seulement alors que toutes les parties de la toile subissent la déformation perspective nécessaire ; c'est seulement alors, par exemple, que l'image elliptique d'une sphère redevient circulaire pour l'œil, comme elle l'est toujours dans la réalité, quand l'œil regarde cette sphère directement et non par l'intermédiaire d'un dessin. » (BRÜCKE, 20) — De plus, l'artifice qu'on signale ici, loin de déformer l'objet, figuré en plan, par rapport à ce qu'il est dans l'expérience directe, tend à restituer aussi fidèlement que possible le monde de la sensation. Car s'il est vrai que sur la rétine les images formées par un alignement de sphères prennent une forme elliptique de plus en plus allongée à mesure qu'elles s'éloignent de la tache jaune, à laquelle correspond la vision directe, comme c'est

à cette dernière, qui est la vision distincte, que nous nous efforçons quand nous regardons les objets, on ne peut dire que dans la sensation claire une sphère puisse apparaître comme une ellipse ; dans la vision directe, l'image rétinienne de toute sphère est circulaire, et la vision directe et distincte de chacune des sphères est réalisée par le déplacement des axes oculaires, qui fait se projeter par autant de cercles des différentes sphères. Il serait donc absurde de figurer sur la toile par une ellipse une sphère qui peut avoir cette figure pour une certaine orientation des axes oculaires, mais ne l'a plus, et ne pourrait cependant la perdre sur la toile, quand cette sphère est vue en vision directe. — Bref, figurer par des ellipses un alignement de sphères serait non reproduire, mais déformer l'expérience immédiate, serait représenter des images rétinienne, non le monde de la sensation visuelle.

Mais le peintre modifie encore la perspective sensorielle pour sauvegarder la vraisemblance, ou, ce qui revient au même, tend à réaliser la perspective de la perception. Qu'une perspective correcte soit invraisemblable, c'est ce que montre la photographie : celle, par exemple, d'un personnage, aux jambes croisées, dont un pied, jeté en avant, a une grandeur démesurée. C'est ce que montre, spécialement, le cinématographe. « Une gigantesque locomotive de premier plan est suivie par des wagons dont le dernier semble un jouet d'enfant. Le peintre corrige instinctivement cette vue objectivement exacte, subjectivement erronée, en faussant systématiquement la perspective. » (BOUASSE, *ibid.* — Cf. aussi BRÜCKE, 43). L'absurdité de l'apparence d'un train photographié en marche « vient de ce que l'expérience nous apprend à diminuer l'importance excessive des premiers plans, à les négliger pour les ramener à leur véritable intérêt : ce que la photographie ne peut pas. » (BOUASSE, *ibid.*) Au cinématographe, en effet, la locomotive et le dernier wagon s'éloignent, en sens inverse, de leur grandeur « vraie », avec laquelle, dans la perception, se compose toujours la grandeur sensorielle, — la locomotive apparaissant trop grande, le dernier wagon trop petit : et

l'artiste rectifie la grandeur relative des objets de manière à restituer à chacun d'eux sa grandeur pratique.

La règle, il est vrai, n'est pas sans exception. Le peintre ne cherche pas toujours et n'est pas toujours fondé à représenter les objets dans leur perspective pratique plutôt que dans leur perspective sensorielle. On voit des peintres d'affiches user du procédé inverse, et, dans la figuration immobile d'objets en mouvement, comme d'un train lancé dont on veut suggérer la vitesse, accentuer l'importance du premier plan, suppléant à la promptitude irreprésentable du changement dans les grandeurs apparentes par l'exagération de leur contraste instantané. C'est encore un artifice dont use souvent la publicité d'accentuer l'importance relative du premier plan dans la figuration d'un édifice industriel ou commercial, pour faire surestimer son développement en profondeur. Il semble, d'ailleurs, que l'enregistrement photographique, spécialement cinématographique des objets, toujours plus familier à notre œil, le déconcerte de moins en moins : il n'est même pas impossible qu'il le rééduque en quelque mesure, que la photographie rajeunisse artificiellement notre vision, nous accoutume à voir les objets dans une perspective plus proche de la perspective sensorielle. — Surtout, une perspective linéaire correcte ne peut être invraisemblable en peinture autant qu'en photographie. Suggérant en effet la profondeur par la perspective aérienne (comme la restitue la photographie quand on s'aide du stéréoscope), la peinture réduit l'apparence à n'être que le signe, non à la rigueur la représentation de l'objet ; grâce à l'interposition d'une atmosphère, nous jugeons immédiatement l'objet distant, et nous trouvons naturel qu'il paraisse se rapetisser à mesure de son éloignement.

Il reste que la vision que cherche ordinairement à déterminer le peintre est celle d'objets saisis dans une perspective différente de la sensorielle, soit qu'il réalise plus ou moins sur sa toile la perspective pratique qui est celle de la perception, ou qu'il donne au spectateur le moyen de la recréer. — Pourtant la perspective figurée reste le plus

souvent en deçà de la perspective de la perception, et l'artiste est, dans une mesure variable, attaché à la perspective géométrique plus que ne l'est l'homme qui voit l'objet.

Que la technique classique du dessin soit dans l'ensemble fidèle à la perspective italienne, et qu'elle ait à réagir contre une tendance naturelle ou plutôt acquise de l'esprit, c'est ce que prouvent les procédés qu'elle met en œuvre pour restituer sur la toile les rapports linéaires exacts du donné sensoriel. Telle la règle de prendre à bras tendu les dimensions des objets et leurs intervalles. Telle aussi l'habitude de fermer à demi les yeux sur l'objet, laquelle, faisant apercevoir la masse avant les détails, nous empêche d'interpréter l'apparence, de reconstruire idéalement le solide défini que, plus distincte, nous signifierait cette apparence, d'imaginer les apparences différentes que créerait la suite de notre rapport pratique à l'objet, — nous empêche, finalement, de voir l'objet dans une perspective déformée, répondant aux points de vue successifs que nous aurions sur lui au cours de mouvements d'approche ou de manœuvre.

Il est vrai que beaucoup de peintres anciens ou antérieurs à la Renaissance ont plus ou moins consciemment et gravement négligé la perspective géométrique. Et de nos jours ceux qu'on appelle cubistes ont aussi dédaigné cette perspective. Il est vrai, comme le remarque OZENFANT, que ces derniers n'ont pas, le plus souvent, dessein d'imiter. Mais cette omission peut se justifier autrement. On peut, négligeant la perspective géométrique, viser encore au vrai, et même à la vérité naïve ; car le naïf est soit ce qui est *immédiatement donné* à la conscience éduquée, dans la perception ordinaire et même dans celle du petit enfant qui commence à dessiner (et déjà ne voit plus dans la perception sensorielle), soit ce qui est *primitif*, le contenu, parfois hypothétique, de la sensation initiale (à quoi visèrent les peintres impressionnistes pour ce qui est de la couleur).

Mais si l'habitude du rapport social nous fait, par exemple, attribuer une même taille à deux personnes inéga-

lement éloignées de nous et de grandeur inégale dans notre image rétinienne, nous sommes pourtant choqués de la substitution réalisée sur une toile cubiste, qu'il s'agisse de la grandeur ou de la forme, de la perspective « vraie » à la perspective géométrique. Je dis du plateau de ma table qu'il est carré, remarque JAMES, bien que, dans d'innombrables sensations visuelles, il ait pour moi deux angles obtus et les deux autres aigus : toutes ces sensations ne figurent que des perspectives de la table, et seule la forme quadrangulaire en est la forme vraie (I, 286). Et voici en quels termes deux peintres cubistes, fougueux théoriciens de ce mouvement pictural aujourd'hui révolu, ont exalté l'« orthogonal » : « L'angle droit est l'angle type ; l'angle droit est un des symboles de la perfection. En fait, l'homme travaille sur l'angle droit... Alors que l'orthogonal est un signe du permanent, l'oblique est celui de l'instable et du variable. En effet, s'il n'y a qu'un angle droit, il y a l'infinité des angles obliques. Si l'orthogonal donne le sens de la loi structurale des choses, l'oblique n'est que le signe d'un instant passager. » (OZENFANT et JEANNERET, 155-156) — Mais le redressement linéaire de l'apparence visuelle dans le sens d'une image stable et typique, constant dans la perception de l'objet, est, passé une certaine limite, insupportable dans sa figuration. Le fait est d'autant plus remarquable que nous n'éprouvons nulle gêne à voir le peintre substituer, inversement, sur sa toile, la couleur « vraie » de l'objet à sa nuance effective et sensorielle. Nous sommes moins déconcertés s'il peint une forêt dans le vert moyen et conventionnel qui s'éloigne au minimum de notre expérience la plus ordinaire, que s'il la représente, par exemple, violette, comme peuvent l'exiger les conditions d'éclairement créées, notamment, par l'heure, la distance, le contexte lumineux.

Notre répugnance à voir sacrifier la perspective géométrique tient sans doute pour une part à la tradition du dessin et à notre éducation esthétique ; mais elle a, comme ces dernières mêmes, des raisons plus profondes. — Il est clair, d'abord, que le seul dessin ne permet guère de figurer

sur un plan l'échelonnement en profondeur d'objets connus, autrement que par leur rapetissement régulier, signe et mesure de leur distance. A la rigueur, pourtant, le recul des plans serait encore suggéré par l'artifice qui consiste à ne pas dessiner les parties de l'objet auxquelles fait écran un autre objet placé devant lui. Même alors, si la perspective géométrique est négligée, l'apparence totale reste absurde.

C'est que l'observateur n'a pas la même attitude en face d'une maison réelle et en face d'une maison dessinée. Je vois la maison réelle dans des dimensions qui se rapprochent de ses dimensions vraies, parce qu'il dépend de moi de changer la distance d'elle à moi, d'atteindre le point de vue d'où la maison aurait, dans ma sensation même, ces dimensions. Au contraire, la maison dessinée sans respect de la perspective sensorielle et suivant la perspective « vraie » apparaît comme une copie déformée ou même une image dépourvue de sens, parce que, figurée sur un plan qui ne se laisse pas traverser, elle n'est pas l'anticipation d'une expérience éventuelle, le terme vérifiable d'un parcours possible ; car je ne puis, d'où je suis, aller qu'à la toile, non à la maison. En d'autres termes, la forme et la grandeur vraies, aperçues à travers la forme et la grandeur sensorielles, expriment l'aspect dynamique de notre perception. On a coutume d'expliquer par le passé, par l'expérience acquise, le redressement de la perception ; mais c'est l'avenir qui en est le facteur essentiel. Quand, dans la perception de l'objet réel, la perspective sensorielle diffère de la perspective « vraie », nous voyons l'objet dans une perspective pratique qui se rapproche de la perspective « vraie », parce que nous avons conscience de pouvoir, à partir du point où nous le saisissons dans une certaine perspective sensorielle, gagner celui où la perspective sensorielle coïnciderait avec la perspective « vraie ».

C'est, au contraire, la couleur « vraie » de l'objet que nous nous attendons à voir représentée sur la toile. Une forêt réelle, par exemple, est présentée dans une atmosphère définie et variable, qui détermine à tout moment sa

coloration. Je ne suis pas surpris de voir cette forêt violette dans la brume d'un matin d'automne ; je serais surpris si elle m'apparaissait dans cette nuance par un soir limpide et ensoleillé de juin. Or cette surprise a lieu souvent quand, dans une galerie, je regarde, non une forêt, mais la toile qui la représente : il arrive que je reste extérieur à l'atmosphère pour laquelle la forêt a la couleur qu'on lui donne ; cette couleur me paraît alors artificielle et fausse.

Ce n'est donc pas exactement la même raison qui, dans la perception, nous fait apercevoir l'objet dans une perspective linéaire proche de la perspective « vraie », et dans sa couleur « vraie ». Ou, mieux, c'est dans chaque cas, le rapport de l'objet à un aspect différent d'une même attitude pratique. — Ce qui détermine la perception de l'objet réel dans une grandeur et une forme voisines de la grandeur et de la forme vraies, c'est notre attitude considérée dans son élément dynamique et moteur. Nous anticipons mentalement les démarches par lesquelles, à partir de notre position présente, nous irions occuper la position normale pour laquelle l'objet a sa grandeur et sa forme normales (anticipation impossible ou difficile quand l'échelonnement objectif en profondeur est figuré sans illusion possible sur un plan). — Ce qui détermine la perception de l'objet réel dans sa couleur vraie, c'est notre attitude pratique considérée instantanément ; c'est la conscience de notre position actuelle dans le milieu objectif. Car une prompte et automatique référence aux circonstances actuelles de la présentation, aux conditions qui donnent à l'objet sa nuance éphémère, nous la fait vite négliger et saisir au travers la couleur normale, celle qu'a l'objet dans les circonstances les plus usuelles de la présentation. Mais en présence d'un tableau, cette référence et cette omission ne sont possibles que par un effort ou une habitude de l'imagination. Car la conscience que nous gardons du lieu réel nous empêche de recréer l'« ambiance » dans laquelle le peintre a voulu situer l'objet, et ainsi d'expliquer par des circonstances accidentelles, au point de la dissoudre dans la perception, la nuance accidentelle donnée par le peintre à l'objet.

Mais la perspective de la perception n'est pas tout-à-fait, composée avec l'actuelle perspective sensorielle, celle dans laquelle nous serait donné l'objet du point de vue utile, plus ou moins différent du point de vue actuel, — c'est-à-dire encore une perspective sensorielle correcte d'un certain point de vue.

Car ce n'est pas, d'abord, une seule apparence de l'objet qui règle ordinairement notre action sur lui. L'emploi de la plupart des objets utiles comporte des phases diverses, au cours desquelles varie la perspective de l'objet, et, si nulle de ces perspectives n'est privilégiée, elles devront se composer en une perspective nouvelle, qui ne répond à aucun point de vue effectif sur l'objet : c'est une perspective développée, qui tend à juxtaposer les diverses surfaces d'application, celles visibles et celles invisibles de notre effort.

Mais ce développement a encore une raison sociale. Dans la mesure où, percevant autrui, je me sépare de lui, où sa personne est pour moi ce qu'on appelle parfois un éjet, un centre de conscience distinct lié à un corps autrement situé que le mien dans l'espace, la perception que j'ai de sa conduite relative à la chose, conduite plus ou moins différente de la mienne, m'invite à tenir pour différentes les apparences qui nous sont présentées de la chose, et ces différentes apparences ou perspectives se continuant dans ma représentation, celle-ci prend un caractère impersonnel et proprement objectif. (1)

Enfin ce développement suit d'une exigence de la pensée objective. L'apparence externe, malgré l'irrégularité avec laquelle elle suit de mon mouvement, signifierait pour moi non l'objet à la rigueur, mais un *autre* indéterminé, — sans un travail mental qui la définit et la complète dans la per-

(1) Dans la mesure, au contraire, où, percevant mon semblable, je m'identifie sympathiquement à lui, je m'approprie son point de vue et me dispose à percevoir l'objet comme il le perçoit lui-même, dans la perspective qui résulte du rapport d'espace de l'objet au corps d'autrui, momentanément confondu avec mon corps propre.

ception. Car l'objet, avons-nous dit ailleurs, ne nous devient intelligible que si nous substituons à son expression variable et fragmentaire, constituée par sa présentation, une expression stable et totale (1). Comme nous ne pouvons cependant nous donner de lui une représentation enveloppante (l'image exige, comme la sensation, une perspective), nous développons l'objet, et tentons de joindre plusieurs de ses aspects donnés successivement dans l'expérience effective. C'est à ce travail de construction qu'on se réfère quand on dit que certains cubistes, suivant et outrant la manière de Cézanne, ont voulu donner une représentation physique ou idéologique de l'objet.

Le difficile est d'entendre ce développement de l'objet dans la perception. Car, d'un côté, l'esprit l'effectue pour saisir l'unité complexe de la structure objective. Mais, de l'autre, cette déformation du sensible risque de fausser les rapports entre les éléments internes qu'il signifie, et peut rendre inintelligible ce donné dont il devrait nous permettre l'interprétation. Une maison n'est pas une maison qui ne m'apparaît au moins close par quatre murs ; mais elle n'est pas close et n'est donc pas une maison si ces quatre murs, qui ne sont pas tous donnés dans l'expérience immédiate, sont représentés bout à bout dans un même plan.

Il ne suffit pas, pour lever la difficulté, de dire que penser l'objet, n'est pas l'imaginer. Nous avons reconnu ailleurs que l'ordre interne qui constitue l'objet est en lui-même irréprésentable. Il reste que cet ordre se traduit par un monde de qualités, en lesquelles l'esprit cherche la plus complète expression possible de l'objet.

Mais la représentation visuelle d'un tout objectif ne peut se totaliser que dans le temps. Je ne puis imaginer le développement des quatre murs d'une maison que par le déplacement fictif de mon point de vue, et le déroulement consécutif de mon image peut être assez rapide pour que je la croie étalée instantanément. La figuration déformée de

(1) Cf. *L'Objet de la Perception*, ch. I, C.

l'objet par les artistes qui ont cherché son expression totale, comme dans la peinture égyptienne et cubiste (déformation plus ou moins inconsciente dans le dessin enfantin), ne peut exprimer à la rigueur le monde de la représentation, puisqu'elle revient à juxtaposer ce qui ne peut être donné ou imaginé que successivement ; elle symbolise, ou se borne à traduire en langage d'espace la substitution, — plus rapide quand elle est idéale que quand elle est effective, — au point de vue de la sensation, des autres points de vue qui me découvriraient toutes les autres perspectives possibles de l'objet.

Toutefois, une suite d'images, si rapide qu'on la suppose, trahit encore l'objet, qui m'apparaît comme réel et même présent tout à la fois. Mais ici, comme nous l'avons indiqué (1), le toucher seconde la vue. Il nous est toujours possible, tant que nous nous en tenons à la représentation superficielle d'un solide, de nous en donner, au moins fictivement, l'intuition tactile, de l'imaginer réduit à la mesure de notre bras ou de notre main, si bien qu'au moins l'étreinte ou la préhension totale de l'objet peut être représentée dans l'instant. Comme d'ailleurs nous sommes disposés à convertir les données du toucher en celles plus distinctes de la vue, le caractère successif de ces dernières, dans la représentation totale de l'objet, peut nous échapper, parce qu'elles ne se séparent pas des qualités tactiles, qui peuvent être instantanément évoquées, du même objet (1).

115 2 1 2

La perspective de la perception est donc une résultante, et compose trois aspects de l'objet. — 1. Elle implique la perspective sensorielle ; celle-ci résulte des conditions physiologiques de la sensation, et varie suivant notre position par rapport à l'objet. Cette perspective, réglée sur notre mouvement, signifie un objet actuel, et définit notre rapport actuel d'espace à l'objet. 2. Mais cette perspective indéfiniment changeante ne peut exprimer la réalité stable de

(1) Cf. *L'objet de la Perception*, ch. III.

l'objet. Aussi laisse-t-elle, dans la perception, saisir à travers elle une perspective différente, définie et stable : la perspective utile, qui est l'une des perspectives sensorielles possibles, celle dans laquelle nous est régulièrement présenté l'objet dans la position d'usage. 3. Comme, enfin, cette dernière perspective n'est encore qu'une apparence fragmentaire, un simple signe de ce tout suffisant qu'est l'objet, à partir d'elle ou de la perspective sensorielle, l'esprit, aidé ici, au cours du rapport social, par l'interprétation de la conduite d'autrui, tend à sommer dans une apparence continue et complexe la perspective actuelle et les perspectives éventuelles, — construction dans laquelle cherche à s'exprimer l'essence une et totale de l'objet.

CHAPITRE V

Contre - épreuves.

A. — La croyance dans la dépersonnalisation.

De nombreux malades, observés d'abord par KRISHABER, dont nous n'avons pas à définir l'espèce clinique, et qui sans doute entrent dans des cadres nosologiques distincts, présentent, parmi la diversité de leurs symptômes, ce caractère commun de ne pouvoir, malgré l'intégrité ordinaire de leur structure intellectuelle, et celle, à peu près constante, de leurs organes sensoriels, saisir comme actuellement donnés les objets cependant présentés, et ils expriment plus ou moins métaphoriquement la différence qu'ils ressentent entre la perception normale dont ils ont eu l'expérience et la perception déchuë qui d'une façon momentanée ou durable la remplace, en disant que les choses leur semblent maintenant étranges ou étrangères, semblables à celles du souvenir ou du rêve, comme séparées d'eux par un mur, un voile, ou bien une atmosphère plus ou moins opaque. — Le trouble de la perception externe (*Entfremdung*) a pour corrélatif ordinaire chez les mêmes malades un trouble de la connaissance de soi-même et

spécialement du corps propre : le douteur (1) est dépersonnalisé. Le sujet ne se reconnaît pas, dit qu'il n'est plus ou qu'il est autre ; et les principaux changements qu'il constate sur lui-même semblent porter aussi bien sur l'aspect interne, — kinesthésique et affectif, — et sur l'aspect externe, — tactile, auditif et visuel, — qui composent pour la conscience la réalité du corps propre. Ainsi le poids de ce corps et la résistance qu'oppose aux pieds le sol apparaissent maintenant illusoires au malade ; il entend sa propre voix sans en retrouver l'intonation personnelle ; il voit son corps et ses mouvements comme si c'étaient ceux d'un étranger.

Cette double altération de la perception (seule la perception externe nous intéresse directement ici) peut être, semble-t-il, rapportée à cinq ordres de causes. Elle peut résulter d'un trouble : 1. de la sensation externe même ; 2. de l'interprétation de la sensation externe par l'expérience antérieure, c'est-à-dire de la reconnaissance ; 3. de la cénesthésie ; 4. de l'affectivité ; 5. des mouvements, isolés ou coordonnés dans l'activité volontaire.

1. — Les premiers observateurs ou théoriciens de l'*Entfremdung* ont incriminé « des aberrations sensorielles multiples (KRISHABER, 171). (2) — Mais, d'une part, un trouble de la vision comme la myopie ou la diplopie ne réduit pas l'actualité de la présentation. D'autre part, on s'accorde aujourd'hui à reconnaître la rareté des troubles sensoriels chez le dépersonnalisé. Le psychasthénique douteur n'a aucun trouble de la vision, distingue et reconnaît sans peine les plus petits objets, lit très bien les plus petites lettres du tableau de Wecker, discerne souvent dans le spectre les nuances les plus ténues (3). DUGAS note même

(1) Nous employons ce terme, malgré son impropriété, pour sa brièveté et faute d'un terme propre.

(2) Cf. aussi 20, 142, 168 ; et TAINÉ, II, 466.

(3) Que ces malades ne présentent ordinairement aucune anesthésie ou paresthésie externe, c'est ce que notent BERNARD-LEROY,

comme fréquente l'acuité supérieure, non anormale, des sens du douteur.

2. — Mais les sensations internes, comme l'a montré WERNICKE, sont inséparables, en toute perception, de l'expérience proprement objective. Ne peut-on présumer ici un trouble de la cénesthésie ? Il porterait soit sur les sensations viscérales, soit sur les sensations kinésiques. Pour REVAULT D'ALLONNES, ce sont les premières qui seraient réduites ou abolies (A, 191-204). Mais l'existence même des sensations viscérales est douteuse. A plus forte raison n'a-t-on pu établir leur affaiblissement ou leur disparition chez le dépersonnalisé. Quant aux sensations kinésiques, éléments capitaux de la conscience du corps, et régulièrement connexes à l'expérience externe, elle est intacte chez ce malade. Sans doute quelques auteurs, et parmi ceux même qui affirment ici l'intégrité essentielle de la cénesthésie (1), attribuent un rôle, sur lequel nous reviendrons, à une sous-estimation de la donnée organique ; au moins reconnaissent-ils que les différentes régions du corps et les mouvements des membres sont exactement ou normalement connus. D'ailleurs, remarque JANET, les troubles réels des sensations viscérales et musculaires, tels qu'on les observe dans les maladies organiques, notamment dans le tabès, ne s'accompagnent de rien qui ressemble à l'état mental du douteur personnalisé (G, 388). « L'ataxique, qui perd ses jambes dans son lit, ne les croit pas pour cela transformées ou anéanties. » (BLONDEL, B, 201)

3. — Mais la sensation n'est pas encore la perception. Par cette dernière seule nous appréhendons un objet défini ; et le percevoir, c'est toujours le reconnaître. Aussi

B, 482 ; FÖRSTER, 191-192 ; JANET, C, I, 43, II, 160, D, I, 291, 319-328, 489, G, 388 ; PICK, 3 ; DENY et CAMUS, 461 ; ŒSTERREICH, 95, 97, 165-174 ; SOLLIER, 134 ; BLONDEL, B, 200, D, 537-538.

(1) Elle est reconnue notamment par WERNICKE, JANET, STORCH, FÖRSTER, DENY et CAMUS, ŒSTERREICH, SOLLIER, BLONDEL.

maints auteurs attribuent-ils le doute spécial du dépersonnalisé à un trouble de la reconnaissance. — PICK, qui, après VOLKELT, voit dans la reconnaissance un « sentiment originel », se borne à en signaler la disparition ou la dégradation chez le dépersonnalisé. Mais il semble à la plupart que, la reconnaissance revenant à incorporer à l'expérience actuelle l'expérience antérieure relative au même objet, le doute du dépersonnalisé doive s'expliquer par une certaine altération du rapport de la sensation à l'image.

Ainsi, suivant ALTER (257), la nouveauté ou l'étrangeté anormale de la perception résulte d'un trouble ou d'une rupture de l'association qui, dans la santé, lie la donnée actuelle des sens à la représentation. La sensation organique, la sensation externe du corps propre, la sensation externe produite par un objet étranger, n'appellent plus les images correspondantes.

LIPPS interprète plus précisément ce trouble de la reconnaissance. — Qu'est-ce, d'abord, que reconnaître ? L'objet que je perçois, je l'ai déjà perçu, ou j'en ai perçu quelque autre semblable. Alors ma perception actuelle évoque l'ancienne, rend d'une certaine façon actuelle la disposition mnémonique créée par cette perception antérieure. Ce réveil de ma perception ancienne par ma perception présente a pour effet de faciliter et d'assurer cette dernière, de diminuer la tension de mon activité perceptive, détermine donc en moi un « sentiment de passivité ». Mais dans la mesure où je me sens passif dans la perception, se manifeste à moi quelque chose d'étranger à mon complexe mental présent, d'indépendant de moi : j'éprouve donc encore un « sentiment d'objectivité ». Or c'est la reconnaissance que nous venons de décrire ; et ces deux sentiments de passivité et d'objectivité s'unissent dans le « sentiment de reconnaissance ». — Mais si le sentiment de reconnaissance est inséparable du sentiment de l'objectif ou du réel, on doit rapprocher du « sentiment de l'irréel » celui de l'inconnu ou du nouveau. Quand donc se produit ce dernier ? Dans l'expérience normale, la perception éveille immédiatement les traces des éléments mnémoniques cor-

respondants, secondairement celle de leur liaison. Si ces traces mnémoniques sont dissociées, si la disposition à évoquer le tout comme tel ne passe pas à l'acte, il y a défaut de reconnaissance. Si, à l'instant où est donné le complexe sensoriel, agit du complexe mnémonique correspondant, formé lui-même par une superposition d'expériences successives, non l'élément commun à l'expérience actuelle et à l'expérience qu'elle reproduit, mais quelque élément appartenant à une expérience différente, antérieure au temps où l'objet perçu a été connu, ce dernier paraît positivement nouveau ou étranger (A, 96-99, B, 301).

Pour HEYMANS aussi, l'*Entfremdung* serait une agnosie, mais il l'entend un peu différemment. L'association est plus lâche, de l'image à la sensation, quand la perception antérieure de l'objet est plus ancienne, et ce relâchement est même pour la conscience l'indice de la date plus ou moins éloignée de cette perception antérieure. Quand, dans la perception d'un objet qui a été souvent ou récemment perçu, l'abaissement de l'énergie psychique fait déchoir d'une façon anormale l'activité de l'association, il nous semble que cette perception renouvelle l'expérience d'un temps antérieur nébuleux (341).

Mais dans la mesure où ces théories dépassent l'énoncé du fait, le mécanisme par lequel toutes, au fond, expliquent la reconnaissance, — l'intégration de la sensation à l'image, — reste hypothétique. Surtout, l'empêchement d'un tel mécanisme devrait déterminer une reconnaissance incomplète, au moins un effort pour reconnaître, ou un retard dans la reconnaissance. Mais on n'est pas ici, remarque OESTERREICH, en présence d'une agnosie à la rigueur ; le malade identifie exactement et sans hésiter les objets, et ne les tient pas pour réellement nouveaux ; ils ont seulement cette apparence (144). (1)

4. — La plupart des auteurs, surtout OESTERREICH et

(1) Cf. de même JANET, D, II, 291.

REVAULT D'ALLONNES, signalent dans la dépersonnalisation un abaissement du ton affectif. Le malade se plaint de son indifférence en même temps que de l'apparente irréalité du monde dans lequel il vit.

Mais, d'abord, il y aurait sophisme à conclure de la liaison de ces deux symptômes à leur rapport causal ; on doit au moins se demander si cette corrélation ne s'expliquerait pas par quelque trouble plus fondamental. — Comment, d'ailleurs, situer cette affectivité qu'on dit déchue ? Il ne peut s'agir, comme le voudrait REVAULT D'ALLONNES, de celle que dégage normalement la vie organique, puisque la cénesthésie est intacte. Est-ce donc par son élément objectif que l'expérience du dépersonnalisé serait devenue indifférente ? Mais il nous semble qu'on exagère grandement le rôle de l'affectivité dans la perception normale : si la vue est le sens le plus objectif, elle est aussi le plus indifférent ; elle l'est souvent à ce point qu'on se demande comment le ton affectif pourrait encore s'en dégrader en sorte que cette chute rendit compte de l'altération de la croyance. — De plus, si beaucoup de ces malades déplorent leur apathie, c'est moins à l'occasion de leur perception externe que dans leur activité sociale, dans leur conduite familiale ou professionnelle. — En outre, expliquer par l'indifférence, (indifférence nuancée de malaise, puisque le malade s'en plaint), la déchéance de leur perception, c'est peut-être, en quelque mesure, prendre l'effet pour la cause. Car la certitude détermine une satisfaction spécifique, le doute est en soi déplaisant (OKABE, 594) ; et, autant ou plus que lui, l'indéfinissable et inquiétante étrangeté d'une perception où le sujet ne se reconnaît plus. — Il s'en faut, enfin, que ce symptôme soit constant. KRISHABER signalait l'hyperesthésie de la plupart de ses malades (1), et le contexte indique clairement que ce mot doit s'entendre en un sens affectif plutôt qu'intellectuel ou proprement sensoriel. « L'insensibilité, l'inémotivité que dénoncent les malades,

(1) 49, 56, 65, 67, 74, 76, 77, 82, 84, 88, 94, 125, 149-150,

écrit de son côté BLONDEL, se heurtent aux manifestations les plus flagrantes d'affectivité. » (B, 201)

5. — Il reste que le changement de la perception résulte d'un trouble de l'action. — Mais on peut chercher ce dernier: A. dans le mouvement; B. dans la sensation kinésique; C. dans l'organisation des mouvements ou dans la conduite volontaire; D. dans le rapport des mouvements, ou bien des sensations kinésiques, aux sensations externes.

A et B. — On ne peut mettre en cause la production ou la connaissance des mouvements élémentaires. Le dépersonnalisé a conservé ses réflexes et la conscience précise de ses réflexes (JANET, D, I, 490). Il est vrai que, suivant FÖRSTER, les sensations kinésiques et, généralement, organiques, en soi intactes, auraient cessé d'être correctement appréciées, par défaut de concentration attentive (195 sqq). Mais OESTERREICH objecte justement que si le psychasthénique fixe difficilement son attention sur ce qui est étranger à sa personne, on ne peut invoquer une sous-estimation de la donnée interne par un malade dont un symptôme régulier est la constante et anxieuse analyse de soi-même (147).

C. — Mais le désordre n'apparaît-il pas au niveau de la volonté, de l'aptitude à réaliser cet ordre, cette convergence des mouvements élémentaires qui constitue proprement l'action? — Suivant DUGAS, l'automatisme est la lésion fondamentale du dépersonnalisé. La voix et les mouvements du corps ne paraissent plus personnels parce qu'ils ont cessé de l'être. « Le moi non seulement ne sent pas qu'il est le père de ses actes, mais encore n'est pas fondé à croire qu'il l'est. » (B, 502) Plus largement entendu, l'automatisme, vérifiable dans l'ordre du mouvement, le serait aussi bien dans la perception externe. Comme l'action est machinale, la perception est distraite; aussi le monde paraît étrange parce que le sujet lui est devenu étranger, subit sans se l'approprier la donnée objective.

Mais il semble que l'automatisme aussi doive être mis hors de cause. D'abord il apparaît chez de nombreux

malades qui ne sont ni dépersonnalisés ni douteurs. En outre, ces derniers ne sont pas réellement des automates. Si, ordinairement, le psychasthénique est peu disposé à l'action, il garde la direction et le contrôle de ses mouvements (1). On ne peut, d'ailleurs, attribuer la déchéance de la perception à une distraction ; car cette dernière expliquerait non l'étrangeté de la sensation, mais son inconscience ; et l'on ne peut mettre, comme font DUGAS et MOUTIER (59), l'altération de la perception externe sur un même plan avec cet autre symptôme noté par ces auteurs chez le dépersonnalisé : l'amnésie d'évocation ; car s'il arrive que l'image se dérobe à l'effort de rappel, la sensation est correctement appréhendée.

Il est vrai que ces malades se plaignent ordinairement de n'être pas les auteurs de leurs actions ; non qu'ils soient des automates, mais leur conduite imite l'automatisme, comme leur perception externe imite le rêve. Aussi OESTERREICH et LOEWENFELD voient-ils dans cette altération de la croyance l'effet d'un arrêt ou d'un abaissement du « sentiment d'activité ». Mais cet abaissement reste à définir plus précisément.

(1) Le défaut de corrélation entre l'*Entfremdung* et les lésions de la volonté nous paraît infirmer (au moins dans la mesure où elle fait état de cette corrélation prétendue) la thèse de BLONDEL, pour qui le douteur dépersonnalisé vit hors des cadres sociaux de la pensée, le trouble de la conscience de soi comme l'étrangeté du monde extérieur résultant, suivant cet auteur, de l'épanouissement anormal du subjectif pur. « La volonté ne s'exerce que dans le milieu social, suivant les voies et moyens frayés par la perception et l'intelligence, dont nous avons vu la profondeur des attaches collectives. Seules les consciences socialisées veulent et agissent. » (B, 330) Mais si perception et volonté ont une structure sociale, il faut dire que la conscience de ces malades reste « socialisée » en ce qui concerne la volonté, essentiellement intacte, quand elle ne l'est plus en ce qui regarde la perception, et que l'inverse a lieu chez l'automate, qui n'est ni douteur ni dépersonnalisé. — Ce n'est pas, nous semble-t-il, la volonté même, dans son exercice effectif et dans sa fonction pratique, qui est atteinte chez les premiers, mais la conscience que prend le sujet du développement de son acte volontaire.

D. — Aucun trouble, enfin, n'apparaît-il dans le rapport de la sensation externe au mouvement ou à la sensation kinésique ?

L'actualité de la perception consiste, suivant BERGSON, dans son activité ou son efficacité. Car c'est le propre du présent de porter à l'action. Est donc réputé présent l'objet qui, excitant nos sens, provoque aussitôt la réaction motrice appropriée. Si cette connexion s'altère de la sensation au mouvement qu'elle appelle, le sens du réel s'affaiblit ou disparaît. (B, 48, 62, 148, 192 ; E, 155)

Mais si le psychasthénique, observe JANET, est peu actif, souvent peu disposé à la manipulation ou à la manœuvre de l'objet présenté, il sait au moins s'en servir ; le douteur n'est pas un apraxique. Inversement, les malades qui ont perdu le sens des réactions motrices commandées par la présentation de l'objet ne le sentent pas moins réel. (D, I, 490-491, 547)

Seulement on peut considérer d'un autre point de vue ce rapport de la sensation externe au mouvement, et c'est à ce point de vue nouveau que, suivant WERNICKE, se sont placés STORCH, FÖRSTER, et après eux DENY et CAMUS.

La sensation externe est corrélatrice de la sensation kinésique née du mouvement qui nous donne cette sensation externe : telles la sensation visuelle et la donnée musculaire complexe consécutive à l'accommodation et aux mouvements des yeux et de la tête. On trouve donc en toute perception, outre la composante spécifique et externe, une composante organique que STORCH appelle myogène parce qu'elle résulte surtout de l'activité musculaire. Comme d'ailleurs, ajoute FÖRSTER après WERNICKE, sont étroitement liées toutes les images nées des sensations internes, la sensation kinésique issue du mouvement qui commande une sensation externe évoque tout le complexe cénesthésique, en sorte que la conscience totale du corps propre retentit en toute expérience externe, qui est, de ce fait, *mon* expérience. S'il arrive, maintenant, que la cénesthésie s'oblitére, que la sensation kinésique qui l'anime, sans être détruite à la

rigueur, ne soit plus exactement appréciée, c'est la conscience personnelle qui disparaît ; la perception cesse d'être mienne ; l'objet, comme le corps propre, apparaît étrange ou étranger.

DUGAS et MOUTIER confondent dans une même critique la thèse précédente et celle de BERGSON (207) (1). Elles diffèrent cependant jusqu'à s'opposer. Car un objet n'est actuel pour BERGSON que parce que tel mouvement *suit* de sa présentation ; mais pour les auteurs allemands, c'est parce que tel mouvement la *cause*. Le premier fonde la croyance sur la réaction motrice à la sensation externe, les autres, sur les conditions motrices de cette même sensation.

DUGAS et MOUTIER ne voient d'ailleurs dans la thèse de WERNICKE et de FÖRSTER qu'une construction a priori. Mais il nous importe peu de savoir si la perception implique vraiment, outre une connexion de la sensation externe à la sensation kinésique, une connexion de cette dernière à toute la cénesthésie, celle-ci permettant finalement l'appropriation de la sensation externe. — De la théorie considérée nous pouvons au moins retenir un élément certain. L'actuel est pour moi tout ce que manifeste mon action, cette dernière considérée dans son développement total, depuis la donnée kinesthésique, qui est au centre de la conscience d'agir, jusqu'au dernier plan du monde visible que mon mouvement découvre. Il est donc vrai que les sensations kinésique et externe sont connexes et se continuent en

(1) La théorie, objectent encore ces auteurs, omet que « le sentiment d'irréalité s'étend aux souvenirs aussi bien qu'aux sensations actuelles ; elles ne voient que le côté objectif du phénomène.. n'explique pas l'éloignement et l'indifférence du sujet pour toutes choses. » (209) Mais 1° FÖRSTER prétend expliquer l'insuffisance du souvenir comme celle de la perception par le défaut de vivacité de la composante myogène, normalement liée à la représentation comme à la présentation (202). 2° C'est précisément, suivant FÖRSTER, parce que la perception a partiellement dépouillé son élément cénesthésique que le malade n'a plus conscience de participer à cette perception,

toute perception, nées l'une et l'autre d'un même mouvement. Mais si elles ne s'isolent dans aucune expérience normale, on peut présumer que leur dissociation pathologique changera la perception.

Or cette dissociation peut résulter de l'altération des termes du rapport, au moins de l'un d'eux ; ou bien être une altération du rapport même ; ou bien enfin une altération de la conscience du rapport.

Mais le terme objectif et le terme organique sont intacts. On n'observe nul déficit ni dans la sensation externe ni dans la sensation interne ; et il est improbable, avons-nous dit, que cette dernière échappe à l'attention d'un malade si constamment soucieux de définir et d'interpréter ses propres états. — D'ailleurs, la correspondance est exacte de l'attitude motrice à l'apparence objective. La sensation ne peut que suivre le mouvement chez le malade comme chez l'être sain ; et l'accompagnement moteur de la sensation est aussi bien réglé chez le dépersonnalisé que chez l'homme normal.

Mais la corrélation de deux termes conscients n'implique pas la conscience de cette corrélation. La suite des changements kinesthésiques (et des affections concomitantes), qui du dedans me signalent le mouvement, et celle des changements objectifs qui me le manifestent au dehors se composent ordinairement pour le sujet en une indivisible action. Or tout indique que dans l'*Entfremdung* ces deux séries, sans cesser de se correspondre, sont saisis dans une plus ou moins complète indépendance.

A. — Le symptôme le plus constant et le plus indéterminé est l'étrangeté de la présentation externe. Les objets ont perdu leur aspect naturel, sans que le malade croie qu'ils aient réellement changé. C'est donc lui, note justement DUGAS, qui a « changé par rapport à eux et leur est devenu étranger. Il ne saisit plus son point d'attache avec eux. » (B, 501) Or c'est ce point d'attache que nous venons de définir. Il disparaît pour la conscience, et l'objet devient étranger quand ses variations apparentes, nées du mouve-

ment, sont saisies à part de ce mouvement, comme un pur donné. L'acte n'est plus senti dans l'apparence, et l'apparence est au-delà de l'acte. Celle-là prend alors un caractère impersonnel, tandis que l'agent se sent isolé du monde dont son action pourtant crée à tout moment l'apparence. La présentation objective détachée de l'action, voilà ce qui constitue cette « fuite du monde extérieur » (BERNARD-LEROY, A, 158), symbolisée par la fiction d'une barrière, d'un mur, d'un voile ou d'une lourde et épaisse atmosphère.

B. — Ces maladies rapprochent volontiers leur perception du rêve et du souvenir, bien qu'elle s'en distingue profondément. Car le rêve implique une croyance, et cette perception morbide une manière de doute (DUGAS, B, 501) ; d'ailleurs le mot rêve semble moins désigner ici le songe du dormeur que la rêverie de l'homme éveillé. En outre, le malade ne tient jamais l'événement présent pour passé ; il ne réagit pas à la perception comme au souvenir (JANET, D, I, 547) (1). Bref, les mots *rêve* et *souvenir*, qui ne peuvent être pris ici à la lettre, semblent s'équivaloir essentiellement : ils signifient que l'objet ne paraît pas actuel. Et il ne paraît pas actuel parce que sa présentation n'est pas intégrée à l'action ; la suite des apparences est pour le sujet ce qu'elle serait si, au lieu de résulter des mouvements conscients des membres et des organes sensoriels, et de se régler sur eux, elle était simplement imaginée ou remémorée.

C. — Beaucoup de ces malades déclarent que les objets leur semblent maintenant plus éloignés ou plus petits. On est tenté d'expliquer le rapetissement apparent de l'objet par son éloignement apparent ; mais nous devons tout-à-l'heure lui attribuer une autre cause. Car cette estimation de la distance n'est pas réellement faussée, et BERNARD-LEROY dit, un peu vaguement, il est vrai, qu'il s'agit d' « un

(1) Le souvenir a, spécialement, un caractère de *familiarité* qui manque à la perception du douteur.

éloignement moral » (A, 158). Comment l'entendre ? Il faut admettre que pour le malade l'objet rapproché présente, en même temps que certains caractères d'un objet proche, certains caractères du même objet distant. Les caractères proprement objectifs, tels que le détail ou la luminosité, sont ceux d'un objet proche. Mais sous certain rapport l'apparence externe évoque celle d'un objet éloigné ; car pour un sujet en qui s'isole du développement interne de l'acte la sensation changeante de l'apparence, celle-ci échappe au présent (entendu au sens spatial), comme si précisément elle ne changeait pas sous le mouvement, et comme décroît la présence d'un objet plus ou moins éloigné dont le détail apparent ne varie qu'insensiblement au cours de l'action.

D. — Chez ces malades, au trouble de la perception externe se lie la dépersonnalisation ; et l'on peut présumer que l'un et l'autre reconnaissent une même cause. — Or la connaissance du corps propre présente, en même temps qu'un aspect interne, — kinesthésique et affectif, un aspect objectif, — tactile, auditif, et surtout visuel. Mais si j'ai coutume de saisir d'une manière indivise la suite des sensations kinésiques nuancées de satisfaction ou de gêne qui du dedans me signalent le progrès ou l'arrêt de mon action, et la figuration externe de cette action dans l'espace, je puis aussi les imaginer séparément, et, spécialement, me représenter par les sens externes mon corps et la forme de mon mouvement (aussi bien que tout autre objet et tout autre changement objectif), sans les rapporter à mon action, entendue au sens strict et intérieur, éprouvée comme une série kinesthésique et affective. C'est cette abstraction que je réalise quand je me regarde agir devant une glace. Mais elle paraît naturelle et relativement constante chez le dépersonnalisé. La même dissociation de l'interne et de l'externe affecte l'apparence des choses et celle du corps propre, explique, avec la déchéance de la perception, la dépersonnalisation.

Examinons de plus près comment, chez ces malades, les principaux éléments objectifs de la connaissance du

corps et de la conduite corporelle s'isolent, pour la conscience, de leur corrélatif interne. — D'abord, le corps propre nous oppose une certaine inertie, qu'elle résulte de la seule masse organique ou que s'y ajoute celle de corps étrangers. Cette résistance simple ou complexe est notifiée d'un côté par la lenteur et les arrêts visibles de mon corps et aussi par le toucher en cas de contact avec un corps externe, de l'autre par des sensations sous-cutanées, musculaires, articulaires, tendineuses et aussi la gêne caractéristique de l'effort. La conscience normale n'isole pas ces deux espèces de données. Mais qu'elles puissent, malgré leur coordination temporelle, ne pas se fondre en l'épreuve indivisible d'une résistance, c'est ce que montre, par exemple, le cas, que TAINÉ a relaté, de ce malade de KRISHABER. « Je frappai du pied le sol, et je me rendis compte de sa résistance ; mais cette résistance me semblait illusoire ; il ne me semblait pas que le sol fût mou, mais que le poids de mon corps fût réduit à presque rien. Je ne me sentais pas précisément léger, car j'étais très fatigué, anéanti ; mais j'avais le sentiment de n'avoir pas de poids. » (II, 470) Comment entendre cette attitude paradoxale de la conscience ? Comment peut-on sentir la dureté du sol et l'inertie de son corps, et à la fois tenir l'une et l'autre pour illusoire ? — Le malade a d'une part l'expérience tactile et visuelle de son corps, des mouvements de ses jambes, de l'arrêt de ses pieds au sol. Mais c'est la connaissance tout externe d'un corps que ne paraît plus tendre l'effort personnel (« constamment, dit le même malade, il m'a semblé que mes jambes n'étaient plus à moi », 471) ; la lenteur de ses démarches et son immobilité, appréhendées du dehors, ne sont pas par elles-mêmes significatives d'une résistance organique ou à la fois organique et extérieure. D'autre part les sensations internes liées à l'exercice de l'effort et les affections concomitantes n'ont pas disparu (le corps ne paraît pas léger), mais elles ne suffisent pas davantage à donner la conscience de l'effort ; il manque à ces éléments internes de la connaissance du corps propre et de ses démarches d'être rapportés à son attitude ou son changement

d'attitude perceptible : un effort n'est senti comme effort que par ce qu'on voit du mouvement ou de l'arrêt du mouvement.

Ce synchronisme sans unité de la série interne et de la série tactilo-visuelle qui composent normalement la connaissance du corps propre, manifeste dans l'expérience de l'effort, apparaît généralement dans toute action. Les malades de KRISHABER et bien d'autres du même type, sans manifester le moindre automatisme, sans perdre effectivement la maîtrise de leurs mouvements, se plaignent de ne prendre aucune part intime à leurs actions, de n'être que les spectateurs de leur propre conduite. — On observe même chez certains la projection à quelque distance de l'image visuelle de leur corps (BERNARD-LEROY, A, 161, JANET, D, I, 314). Or leur interrogatoire et l'observation de leur conduite démontrent que cette projection ne s'accompagne pas d'une vraie croyance, et JANET incline à la ranger parmi les pseudo-hallucinations décrites par KANDINSKY. Mais en quoi consiste précisément l'expérience dont le propos du dépersonnalisé n'est que l'interprétation ou plutôt la description symbolique ? — Donnés dans une connaissance isolée de la sensation kinésique, les mouvements visibles du corps apparaissent disjoints de ce qui constitue proprement le sujet, et c'est cette apparente disjonction que le malade traduit en langage d'espace (1). Si obscure que soit au fond cette formule, le corps paraît maintenant extérieur au moi. Tout se passerait de même pour nous s'il nous arrivait à un certain moment de la vie de ne plus connaître notre corps que par l'image d'un miroir qui toujours lui ferait face : elle retiendrait quelque chose de *notre* corps, puisque, d'abord elle représenterait celui que nous nous rappelons avoir possédé, qu'ensuite, comme en celui-là les mouve-

(1) Cf. ces déclarations des malades de JANET : « J'ai besoin de réfléchir et de me retenir pour ne pas aller me chercher moi-même, car il me semble que je suis restée en arrière. » « Il me semble que mon âme est séparée de mon corps. » (D, I, 316)

ments de l'image correspondraient régulièrement aux modifications internes qui forment la conscience d'agir ; mais le corps vu, s'isolant maintenant du corps conscient, nous paraîtrait étranger, et nous dirions, comme le malade d'ALTER : « Je ne vis qu'avec un fragment de moi-même. » (249) D'ailleurs, cette assimilation de la perception purement externe du corps propre à l'image de ce corps réfléchi dans un miroir vient spontanément à l'esprit de quelques dépersonnalisés. « Mlle E. N., écrit BERNARD-LEROY, raconte... avoir éprouvé à plusieurs reprises l'illusion suivante : le matin, pendant qu'elle était occupée à faire le ménage, elle voyait apparaître devant elle, à trois ou quatre mètres, sa propre image, tenant un balai comme elle, et accomplissant exactement les mêmes actions qu'elle-même. Cette hallucination se présentait exactement comme l'image de la malade vue dans une glace. » (A, 161)

Ce ne sont pas, enfin, les seules données visuelles et tactiles, mais aussi les sons qui, se détachant de la conscience du corps, font de ce corps un étranger. « Normalement la phonation est inséparable de l'audition : les mouvements de la voix s'inscrivent dans l'oreille. » (DELA-CROIX, B, 136) Chez le dépersonnalisé, ces deux opérations en soi correctes, restent distinctes. La voix est entendue, détachée de son origine personnelle, isolée des sensations musculaires qui ont accompagné l'émission ; aussi paraît-elle étrangère et comme lointaine.

C'est donc, chez les mêmes malades, une même lésion mentale qui détermine la déchéance de la perception et la dépersonnalisation. Le douteur aperçoit les objets et leur changement détachés des attitudes motrices qui déterminent la succession de leurs apparences : et ce monde objectif cesse d'être actuel. Le dépersonnalisé aperçoit son corps et ses opérations corporelles détachés de cette même trame kinesthésique qui constitue la conscience de l'action : et ce corps paraît étranger.

Aussi pouvons-nous dire avec JANET que la « présentification » dépend    la fois de la richesse du contenu de la

conscience et de son unité, bref de sa « tension » (1). Mais, d'une part, cette synthèse nous semble consister dans l'indivisible appréhension des démarches intérieures qui sont au principe de l'action, et des changements externes, saisissables en notre corps et dans les corps étrangers, qui prolongent les premières. D'autre part, l'indispensable complexité du contenu de la conscience n'est pas celle de l'apparence externe : il suffit de rappeler la misère objective de mainte perception parfaitement actuelle. Mais dans la perception normale se compliquent ou s'entrepénètrent les sensations kinésiques qui sont le dedans de l'action et les sensations externes, surtout visuelles, qui la déterminent spatialement. Le douteur dépersonnalisé est à la fois divisé et appauvri, en ce qu'il situe au delà de lui-même, c'est-à-dire au-delà de son action ce dehors de l'action qu'est l'apparence objective.

En outre, il nous est peut-être plus facile maintenant de comprendre que la perception des objets et celle de ses propres attitudes s'accompagne, chez le dépersonnalisé, d'un état affectif paradoxal, composé à la fois d'indifférence et de malaise. D'abord, comme nous l'avons dit, le doute comporte un déplaisir spécial, la certitude, une satisfaction propre. Mais c'est surtout la forme de l'étonnement, de la constante et insupportable déception que manifestent ces malades qui nous paraît instructive. PREYER, décrivant l'apprentissage que fait l'enfant de son corps, signale le plaisir avec lequel il découvre les changements qui suivent de son mouvement dans le monde des couleurs et des sons (349). Le dépersonnalisé nous semble, sous certain rapport, suivre le chemin inverse. Non qu'il désapprenne les mouvements, ou perde son pouvoir d'agir sur les choses. Mais l'aperception synthétique, lentement constituée dans l'enfance, du déclenchement interne de l'effort et de son développement externe, est rompue. Avec elle disparaît ou se dégrade la joie de se sentir cause et l'orgueil de créer ; à sa

(1) Cf. notamment D, I, 93, 493, 495, 547.

place s'installe la conscience pénible d'un amoindrissement et d'une déchéance.

Enfin, la perception n'est pas seulement l'appréhension d'une présence, mais la présentation d'un objet défini. Or, si l'on a souvent signalé la gêne singulière qu'éprouve dans l'*Entfremdung* le malade pour interpréter l'apparence externe, il ne semble pas que, comme l'ont cru PICK, LIPPS et HEYMANS, le mécanisme de la reconnaissance soit faussé dans ses éléments intellectuels.

Mais l'attitude motrice dont dépend l'actualité de la présentation n'est qu'une phase d'une conduite orientée dont seule la suite rend cette présentation intelligible. Car le contenu de la présentation ne manifeste jamais toute la nature de l'objet ; celle-ci se définit encore par les démarches antérieures dont l'apparence actuelle est l'aboutissant (je reconnais fermement telle personne parce que c'est précisément elle que je suis venu voir), et par les démarches éventuelles dont cette même apparence peut être l'origine (comme les mouvements qui constituent l'usage de l'objet). — Si, dans la dépersonnalisation, l'objet présenté est en quelque mesure incompréhensible, c'est qu'il est donné hors de l'action, considérée cette fois non comme une attitude motrice instantanée, mais dans son développement temporel. C'est de ce désintéressement anormal que suit l'hébétéude de Kim, si lucidement observée par KIPLING (1). « Il regarda les arbres et l'étendue des champs,, avec des yeux incapables de définir la taille, la proportion ni l'usage des choses.. Tout ce temps-là il sentit, quoiqu'il n'eût pu l'exprimer par des mots, que son âme ne s'engrenait pas à ce qui l'entourait—roue sans rapport avec aucun mécanisme.. » Taille, proportion des choses ne s'éprouvent que par la suite des mouvements que comporte l'usage, au cours de l'approche et dans la manœuvre qu'appelle normalement la présentation de l'objet. — Et le monde ne redevient intelligible pour

(1) Le passage est cité aussi par DUGAS et MOUTIER, qui n'en donnent pas cette interprétation.

Kim que quand la présentation lui apparaît à nouveau comme une étape de l'action qui annonce les suivantes, quand elle sollicite la reprise du rapport pratique à l'environnement. « .. Il sentit avec un déclenchement presque perceptible les roues de son être remboîtées de nouveau sur le monde extérieur. Les choses qui un instant auparavant traversaient le globe de ses yeux sans rien signifier reprirent leurs proportions convenables. Les routes étaient faites pour y marcher, les maisons pour y vivre, le bétail pour être mené, le sol pour être cultivé, et les hommes et les femmes pour leur parler. » (379-380)

La description de l'état de Kim, illustrant spécialement cette observation commune, relatée plus haut, d'un trouble dans la perception de la grandeur objective (ordinairement un rapetissement apparent de l'objet), et, par suite, du défaut apparent de proportion dans un ensemble d'objets, sans que la perception visuelle soit pourtant altérée dans son élément sensoriel ou géométrique, nous semble confirmer l'explication que nous avons proposée du jugement normal sur la grandeur vraie de l'objet. Un objet nous apparaît dans sa grandeur vraie autant que notre mouvement vers lui est anticipé, ébauché sans doute dans le corps, au moins continué mentalement de notre position actuelle jusqu'à la position d'usage, où nous le verrions dans cette grandeur. Et parce que la figuration de l'échelonnement objectif sur une toile ne peut solliciter que l'approche de la toile, mais interdit celle des choses représentées, celles-ci ne peuvent être saisies comme objets possibles de vision plus proche. Aussi ne les comprenons-nous pas si le peintre les figure, non suivant les rapports de grandeur qu'ils ont de notre point de vue actuel, mais dans la grandeur vraie que chacun manifesterait successivement au cours d'une approche que nous ne pouvons imaginer. — Or le trouble perceptif du dépersonnalisé nous paraît consister en ceci. La sensation externe est saisie à part de l'action ; et non seulement des mouvements d'où elle est née, mais de ceux qui, les continuant, agrandiraient apparemment, et, dans la perception normale, semblent déjà, par anticipation,

agrandir l'objet lointain, petit dans la sensation actuelle. Le monde objectif est alors étrange et comme changé. Car il est saisi, comme sur une toile, suivant des rapports de grandeur qui ne sont pas ceux de l'expérience normale de l'objet réel ; et qui conviennent à la sensation pure et comme abstraite, non à la perception effective, cette dernière exprimant intellectuellement une phase d'une action orientée, qui implique l'approche et appelle l'usage de l'objet.

OBSERVATION (1)

A. C. a trente ans. Son père, normal, est ouvrier d'usine. Sa mère, morte aujourd'hui, était extrêmement émotive, et, dit son fils, « dramatisait tout ». C. a été instruit dans une école primaire, a passé ensuite un an dans une école professionnelle, puis s'est préparé au métier de comptable, qu'il exerça dans une banque, mais auquel il dut renoncer il y a trois ans.

Esprit curieux et vif, C. lit sans méthode, mais avec passion, surtout depuis qu'il est désœuvré, toutes sortes de livres, romans et manuels de littérature, ouvrages philosophiques surtout, et traités médicaux, manuels de psychologie, dans lesquels il cherche une claire définition de son mal, avec l'indication d'un sûr remède ou d'un régime de vie approprié, et une solution du problème qui le tourmente, que lui fait perpétuellement se poser sa perception déçue : « Quel est le fondement de notre croyance à la réalité du monde extérieur ? Par quels signes certains la veille se distingue-t-elle du rêve et la perception du souvenir ? » Il complète cette information livresque par l'interrogation de son médecin, orale ou précisément développée dans de longues lettres. Enfin, il confronte avec les résultats de cette investigation externe les données d'une introspection inquiète, subtile, inlassable.

Deux traits semblent dominer dans son caractère : le besoin de sympathie et le besoin de direction, — manifestes dans ses entretiens

(1) Nous devons d'avoir pu la faire à l'obligeance de M. le docteur Jalenques, médecin de la clinique de la Terrasse, près Clermont-Ferrand, lequel nous a mis en rapport avec son malade et a bien voulu nous communiquer ses lettres. — Nous n'avons pas inséré cette observation dans l'exposé précédent, parce que, si elle nous semble appuyer notre argumentation, elle l'eût, par son développement indispensable, ralentie, et eût par là risqué de l'obscurcir.

et dans ses lettres à son médecin, où se mêlent à la confiance l'interrogation et la prière. « Nul avant vous, écrit-il, n'avait daigné me fournir les explications qui rassurent, les paroles qui consolent et qui calment. » « Désireux de gagner votre estime, je m'efforcerai de me montrer à vous tel que je suis, entièrement dépouillé de cette personnalité artificielle que nous donne le souci de paraître, devant le monde, meilleur que nous ne sommes en réalité. »

A ce besoin de confiance et d'appui se lie chez C. une tendance à se replier sur soi, un tour d'esprit romanesque, un penchant à la rêverie. « Vers l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, écrit-il, je m'enfermais seul dans ma chambre afin de broder à loisir dans ma tête des romans d'aventures dont j'étais toujours le héros. Vers dix-huit ou dix-neuf ans, je composai un certain nombre de poésies lyriques à la manière d'Alfred de Musset. »

Un orgueil certain, une vanité de débile percent encore dans ses propos, surtout dans ses lettres, souvent pédantes et enflées. C. se reconnaît avec Musset « des affinités d'esprit et de tempérament. » — Mais cette vanité, ordinairement, se maîtrise et s'avoue. « J'ai tendance, écrit-il, à déguiser la vérité dans le but de produire quelque effet sur l'esprit de mes auditeurs. J'aime à surprendre les gens, à les émouvoir... Car je serais, au fond, beaucoup plus vaniteux qu'orgueilleux, ayant moins le souci de ma propre estime que de celle des autres. » « Vous m'avez, écrit-il encore à son médecin, guidé vers la bonne voie.. en brisant le germe d'un orgueil exagéré qui m'aurait conduit insensiblement vers une estimation fausse de ma valeur personnelle et de celle d'autrui. »

Enfin C. est extrêmement émotif, et c'est cette émotivité anormale qui semble, pour une part, l'avoir rendu impropre à exercer sa profession. « J'ai peur, nous dit-il, qu'on ne me comprenne pas ; j'ai horreur d'être en conflit avec les autres, et il m'arrive d'avoir un mouvement de haine contre les gens qui semblent être, sans raison, mal disposés envers moi ; j'ai peur surtout des relations nouvelles, des personnes étrangères, qui ne peuvent pas me comprendre. » L'hostilité possible des choses l'inquiète comme celle des personnes. « Quand les rues n'ont pas leur animation habituelle, quand elles sont mal éclairées, mon cœur se serre, j'éprouve une impression mortelle d'abandon. » Il écrit : « C'est.. la frousse qui est cause que lorsque j'aperçois un agent de police se dirigeant de mon côté, je crains que ce soit pour m'arrêter ; qu'au seul bruit d'une détonation j'ai l'idée d'un tremblement de terre ; que dès qu'un être qui me touche de près est malade je le vois mort ; et que j'évite le plus possible les groupes d'individus à mines brutales de peur d'être interpellé par eux et d'avoir à me défendre, non que je répugne à la lutte, mais parce que cela me donne trop d'*émotion*. Combien de fois n'ai-je pas enfilé un chemin de traverse, pour éviter d'être seulement regardé ?.. Combien de fois n'ai-je pas

ou la pensée d'être subitement devenu aveugle parce que je me réveillais au milieu des ténèbres, la nuit dans ma chambre ?.. Combien de fois, seul dans un lieu désert ou au coucher du soleil n'ai-je pas éprouvé le sentiment de la fin de la vie et des êtres, de la fuite de tout, d'une universelle et éternelle illusion ? »

Les premiers troubles de la perception remontent, chez C., à l'âge de quinze ans. Ils se sont développés graduellement. L'obsession relative au problème de la réalité du monde et des êtres aurait pris forme et consistance, d'après une lettre du malade, « vers l'âge de dix-huit ans, à la lecture du philosophe Descartes, qui émettait la possibilité que sa vie ne soit qu'un rêve et l'Univers entier un ensemble de fictions créées par son imagination. » Ces troubles se sont aggravés d'un coup il y a sept ans, à la suite de contrariétés sentimentales longuement racontées par C. dans sa correspondance.

A cette date des idées de persécution ont surgi dans l'esprit du malade. Déjà, quatre ans auparavant, il s'était persuadé, à la suite d'une déception amoureuse, que la femme est de « nature démoniaque ». Mais « ces idées affreuses, écrit-il, ne se fixèrent pas alors dans mon esprit de façon définitive ». Cette fois, « l'obsession démoniaque » dura un an. « Quelle ne fut pas ma frayeur et ma surprise en apercevant... les murs de la ville pleins d'affiches, destinées à la réclame commerciale ou industrielle, et où la figure du diable servait de symbole ; je ne pouvais cependant admettre que tous les fabricants de liqueurs, de pneus ou d'automobiles se soient donné le mot en destinant le même personnage à servir de motif de réclame. Décidément le diable était à la mode à cette époque ! Naturellement je me persuadais que l'image de ce personnage avait été étalée partout dans le but de me tourmenter. »

Ces idées de persécution sont en rapport certain avec le trouble de la perception. « Je pense, écrivait encore le malade il y a trois ans, que ces êtres humains avec lesquels je suis en rapport ne sont peut-être que des automates sans âme qu'un Dieu trompeur et malfaisant fait agir et parler devant moi. Ou bien que ces êtres soit disant humains sont des démons. Je crois, en un mot, être le pantin, la victime et la dupe de l'auteur de cette comédie infernale, lequel me persécute (sans en avoir l'air) par l'intermédiaire de ses automates ou des lois de la nature. »

Mais ces idées avaient encore leur principe dans le caractère même du malade. « J'aurais dû comprendre, écrit-il, que la cause de mes malheurs était en moi-même, dans mon imagination romanesque et morbide, dans ma nature ombrageuse et méfiante à l'excès, lesquelles me faisaient douter de la sincérité des autres. »

Ces idées de persécution ne se sont jamais organisées en délire. Dans leur phase aiguë même, elles ont coexisté avec des idées de culpabilité, apparentées plutôt à la mentalité mélancolique. La

deuxième aventure de C. a comporté une rupture avec une jeune fille, dont le frère était fiancé à la sœur de C. Sur quoi le malade écrit : « De la sorte, je brisais lâchement l'avenir de trois personnes.. Je regrettais tellement mon acte que j'en tombai malade. Les remords se disputèrent mon âme de scrupuleux.. Je me crus damné, poursuivi par la vengeance divine. » — D'ailleurs, ces idées, écrivait le malade, sont « assez vagues », « ne se rattachent à aucune personne particulière ni à aucune invention personnelle. » Enfin, elles semblent avoir entièrement disparu. « Je ne suis pas encore, nous dit C., assez orgueilleux ni tout-à-fait assez sot pour croire que ma personne puisse intéresser le public. »

Le désordre, actuellement, paraît borné à la perception. « Il me semble, dit C., qu'en percevant, je me rappelle. » Et le souvenir approche la perception, autant que la perception ressemble au souvenir. « Les souvenirs des premières années de ma vie avec leurs impressions les plus subtiles, écrit C., surgissent à mon esprit à tout moment ; il me semble que je les revis. »

Mais C. compare plus ordinairement sa perception au rêve. A tout instant revient dans sa conversation et dans ses lettres la question de savoir comment nous pouvons être assurés que nous veillons. Et, réagissant à ses lectures, aux explications de son médecin, C. donne à sa hantise la forme d'une controverse, sa rumination devient une argumentation en règle.

« A la question que je vous posais dernièrement, écrit-il à son médecin, vous m'avez ainsi répondu : « Du moment que, pendant le jour, vous êtes libre d'agir comme il vous plaît, c'est que vous ne rêvez pas, et que vous êtes conscient. » Et cet argument m'avait à peu près convaincu, comme d'ailleurs tous ceux dont vous vous étiez servi pour réfuter mes précédentes hypothèses. — Malheureusement peu après une autre idée surgissait : « Je suis libre pendant la veille, c'est entendu ! me dis-je. Mais alors je peux conduire ma pensée où je veux. Je peux donc m'imaginer tout ce que je veux ! Mais alors, peut-être que tout ce que je vois et que je sens, et que j'entends en ce moment, c'est moi-même qui me l'imagine ! On m'assure bien que tout cela est réel en dehors de moi. Mais qu'est-ce qui me le prouve ? — Je n'aperçois pas où est la différence entre une perception et une conception imaginaire, car l'une et l'autre se réduisent en fin de compte à une représentation mentale. Et que j'imagine l'image d'une personne, le son de sa voix, etc... ou que je perçoive tout cela, c'est la même chose il me semble ! — Evidemment, on m'objectera que dans une perception l'image est plus nette que dans une conception imaginaire. Pourtant cela n'est guère convaincant. Car il se pourrait que certaines conceptions soient plus nettes que d'autres, sans cesser cependant d'être des conceptions à moi, et non des perceptions extérieures. (Certains clichés, au cours de nos rêves nocturnes, apparaissent plus nets que d'autres, et ce

sont toujours néanmoins des fruits de ma propre imagination.) — On m'objectera encore que, pour imaginer quelque chose volontairement, il faut faire un effort d'esprit, et que cet effort d'esprit étant perçu par la conscience cette dernière en déduit que la représentation intérieure qui en résulte est une conception, non point une impression extérieure : laquelle ne demande aucun effort de la part de l'esprit qui en est le théâtre. — D'ailleurs ne me disiez-vous pas vous-même, un jour, qu'il existait des artistes fort capables de peindre un portrait ou un paysage de mémoire ? Pour les peindre de cette façon il faut nécessairement que l'évocation chez eux soit rudement nette et facile. Alors par quoi ces peintres distinguent-ils de leur propres conceptions des images provenant du monde extérieur, puisque, ni le peu de netteté de leurs visions, ni l'effort relativement faible qu'ils font au cours de cet acte de représentation mentale, ne viennent les avertir qu'ils se trouvent en présence d'idées à eux, et non en face de personnes ou de paysages réels ? — Sur quoi me baserais-je pour faire la part d'activité des agents extérieurs et celle de mon propre esprit, parmi la multitude de phénomènes psychologiques dont ma conscience est le témoin ? — On m'objectera également que : si l'arbre qui se trouve placé devant moi n'était qu'une idée, une conception à moi, je devrais pouvoir la traverser sans être arrêté. Mais je pourrais répondre à mon tour que la résistance que cet arbre oppose à ma volonté peut n'être très bien qu'une autre idée à moi, également enfantée volontairement par ma propre imagination. — De même encore, si on m'objecte que, lorsque je pose une question à quelqu'un, celui-ci ne répondrait point à ce que je désire savoir s'il n'était réel et indépendant de moi, je pourrais encore croire que la réponse que cette personne me fait n'est toujours qu'une imagination à moi. — Et si l'on me fait observer que je ne pouvais prévoir la réponse qu'allait me faire mon interlocuteur, je répondrais que peut-être je ne me rappelais pas savoir ce que je désirais connaître au moment où je l'ai demandé, mais que soudain je m'en suis souvenu, et que la réponse qu'on me fait, c'est toujours moi qui me l'imagine au fur et à mesure. »

Le doute n'affecte pas, en C., la seule intelligence, il fait de sa vie « un affreux cauchemar » ; il s'accompagne d'angoisse, tantôt sourde, tantôt aiguë. « J'ai, écrit alors le malade, comme d'horribles pressentiments : un ennui mortel, une inquiétude extraordinaire, une atroce mélancolie m'étreignent le cœur. »

Pourtant, si C. compare sa perception au souvenir ou au rêve, il ne croit pas l'avoir jamais confondue avec eux ; l'événement présent ne porte pas le signe de la présence beaucoup plus qu'il n'apparaît comme ancien ou comme fictif. — C. croit caractériser plus exactement sa perception en disant que l'objet lui semble maintenant « bizarre », « En toutes choses, écrit-il, où les autres

n'aperçoivent que du naturel, je vois, moi, du surnaturel, du mystérieux. » Et cette étrangeté semble résulter d'une sorte de séparation anormale entre le sujet et l'objet. C. écrit : « Un brouillard devait me séparer dorénavant du monde extérieur. » « Les êtres et les choses sont comme séparés de moi par une sorte de voile mystérieux et impénétrable. » « Il me semble, nous dit-il encore, que tout s'en va. » (1)

Les sens externes, notamment la vue, sont intacts.

L'altération de la croyance ne suit pas davantage d'une reconnaissance imparfaite. « Il me semble parfois, dit C., en présence d'un objet que j'ai vu souvent, que je le vois pour la première fois. » Mais si l'objet a perdu sa familiarité, il est pourtant identifié sans hésitation et sans erreur.

La sensation externe a-t-elle perdu son ton affectif normal ? — « Ordinairement, écrit C., je suis plutôt calme et apathique. » Mais dans ses confidences, écrites ou orales, on ne retrouve aucune plainte relative à l'état affectif.

Incriminera-t-on l'automatisme ? — C. est certainement un faible. Il se représente dans ses lettres comme extrêmement suggestible. Il s'est plaint jadis, — et se plaint moins aujourd'hui, — d'« impulsions irrésistibles ». C'est l'influence pernicieuse d'une cousine qui l'engagea, il y a sept ans, dans l'aventure qui aggrava sa maladie. C'est l'influence tutélaire de son médecin qui l'achemine actuellement vers la santé. « J'ai moins peur de la vie, écrit C., puisque j'y ai trouvé un tuteur pour me soutenir dans ma marche hésitante. » Mais rien n'indique que le trouble de la perception suivi ici d'une volonté débile. Un indécis ou un impulsif n'est pas nécessairement un douteur. Et l'on peut hésiter parce que d'abord on doute. On peut suivre aveuglément autrui parce qu'on ne réussit pas à voir clair. C'est même l'avis de notre malade ; et si cet avis n'est pas décisif, il n'est pas non plus négligeable. « Je crois, écrit-il, que la cause première de cette aboulie ne provient pas d'un manque de volonté, mais principalement du doute. » Généralisant, il écrit ailleurs : « Certes, les maladies de la volonté sont bien des maladies de la croyance. » Et nos conversations avec C. nous ont persuadé que sa conduite mal assurée suit de l'anxieuse perplexité où le tient sa perception déçue.

Cette déchéance de la perception n'a-t-elle pas son principe dans la cénesthésie ? — Les malaises corporels dont C. eut à se plaindre, — crampes, démangeaisons, fourmillements, vertiges, bouffées de chaleur, picotements des yeux, névralgies, nausées, maux d'estomac

(1) C., qui parle le langage ordinaire du dépersonnalisé, ignore, quoiqu'il ait beaucoup lu, la littérature de la dépersonnalisation.

et d'intestins, — et l'effet sur ces malaises de divers remèdes et régimes donnent lieu, dans quelques lettres anciennes de deux à trois ans, à des descriptions, interprétations et doléances interminables et fastidieuses. — Mais on n'en trouve nulle mention dans la correspondance récente de C., et, dans nos entretiens, C. n'en fait jamais état. — On ne voit pas, en outre, comment une cénesthésie pénible et même obsédante aurait la vertu d'engendrer l'*Entfremdung*. Et la prédisposition hypocondriaque manifestée par l'intérêt morbide que porta C. à ses sensations internes se retrouve aussi bien à l'origine de la psychose hallucinatoire chronique et de la psychose d'interprétation ; mais un interprétant, un persécuté halluciné ne sont pas nécessairement des douteurs. — Enfin, il n'est jamais question, même dans les lettres anciennes de C., du seul élément interne qui puisse être raisonnablement mis en cause dans la perception externe, à savoir l'élément « myogène », la conscience des mouvements d'où suit régulièrement la présentation. La cénesthésie de C. a pu être modifiée dans son élément viscéral ; elle ne semble pas l'avoir jamais été, elle ne l'est certes pas actuellement dans son élément kinesthésique.

Si la conscience du corps n'a subi chez ce malade aucune altération essentielle, C. écrit pourtant qu'après ses derniers déboires sentimentaux il se sentit changé. Mais il note toujours à la fois, et reconnaît avoir éprouvé corrélativement ce changement dans sa personnalité et celui qui affecta sa perception externe. « Je me sentais changé, je ne me sentais plus la même personne qu'auparavant. Un brouillard devait me séparer dorénavant du monde extérieur. » « Il y a des jours, parfois même de longues périodes où je ne me reconnais plus, où je me sens drôle, extraordinaire, où les choses et les gens ont un aspect inconnu, bizarre. Je crois alors davantage que je rêve. » Et quand nous demandons à C. de définir plus précisément le changement qu'il constata sur lui-même, il nous répond : « Quand je dis que je suis changé, je ne veux pas dire que je suis changé dans mon corps, mais je suis dépaycé ; je ne vois plus comme avant les choses et les personnes. » Ce n'est donc pas la conscience du corps qui est altérée, mais celle du rapport entre la personnalité, ou, plus précisément, l'attitude corporelle et l'apparence objective. Là sans doute gît la cause immédiate (nous n'avons rien à dire des causes profondes) de la lésion de la croyance.

Nous faisons en effet observer à C. que, dans son énumération et sa distinction des signes de la présence de l'objet, il omet celui qui, pour nous, est seul décisif : la corrélation du changement de l'apparence externe au mouvement conscient du corps propre. Mais si C. reconnaît sans peine cette corrélation, il n'est pas touché par notre argument. « Il est vrai, dit-il, que devant moi je vois tel objet ; si je tourne la tête, j'en vois tel autre. Mais comment savoir

s'il ne s'agit pas d'une simple coïncidence, mon esprit produisant l'image d'un nouvel objet quand j'imprime un certain mouvement à mon corps ? »

Cette réponse nous semble confirmer l'explication que nous avons proposée du doute dans la dépersonnalisation. L'homme normal ne saurait parler d'une coïncidence du mouvement propre et de la présentation ; car pour lui la présentation ne correspond pas seulement au mouvement ; elle en est l'expression objective ; par elle s'éclaire pour la conscience le développement d'une action indivisible. Mais si, pour l'homme sain, percevoir est toujours saisir une certaine apparence externe à travers une certaine attitude corporelle, cette unité normale de la perception dégénère, chez le dépersonnalisé, en parallélisme. Le malade se dit à bon droit séparé des choses puisque la conscience d'agir, qui est la personne même, et le donné externe forment maintenant deux expériences synchrones mais discontinues. A bon droit il se dit changé, puisque, maintenant le rapport de l'action à son point d'application s'est détendu pour la conscience ; que, d'ailleurs, parmi les apparences externes est celle du corps propre, tel que le révèle notamment la vue, et que cet élément externe de la connaissance du corps s'isole maintenant, comme tout le donné externe, de la conscience d'agir. A bon droit, enfin, le malade compare sa perception à la fiction et au souvenir, puisque, réglée en fait sur le mouvement mais appréhendée à part du mouvement, elle ne se distingue plus essentiellement d'une simple image, indifférente à l'attitude corporelle.

APPENDICE. — Nous n'avons pas tenté d'expliquer ce trouble de la perception qu'est l'illusion du « déjà vu », parce qu'elle est exceptionnelle chez le dépersonnalisé, quand elle est relativement fréquente, bien que toujours passagère, chez l'individu sain. Mais il se peut que la fausse reconnaissance ne soit qu'une forme extrême, accidentelle et bénigne du trouble perceptif qu'on observe chez le dépersonnalisé. (1) Et comme l'attitude mentale présente, de l'un de ces cas à l'autre, une certaine parenté et s'exprime souvent dans le même langage, on peut présumer que la fausse

(1) Le *déjà vu* et l'*insolite* ne s'opposent ici qu'en apparence. Dans les deux cas, l'expérience est nouvelle ou étrange, considérée dans son appréhension ou son interprétation ; et ancienne ou, mieux, rapportée au passé, considérée dans son contenu (ce rapport étant coïncidence totale dans l'illusion du déjà vu).

reconnaissance a, pour une part au moins, les mêmes causes que l'altération de la croyance dans la dépersonnalisation.

Or BERGSON explique ainsi la fausse reconnaissance. Le souvenir n'est pas la simple trace que laisserait après elle la perception ; il se fait dans le temps même où la perception s'accomplit. Il est vrai que, dans la conduite normale, le souvenir reste virtuel durant la perception, et ne revient à la conscience qu'à l'instant et dans la mesure où il peut éclairer l'action. Mais le relâchement momentané de l'« attention à la vie » peut laisser, exceptionnellement, la conscience se distraire à considérer ce qu'elle n'a plus intérêt à saisir. C'est ce qui arrive dans la fausse reconnaissance, où le présent se double inutilement du souvenir du présent. La perception semble alors répéter identiquement une perception antérieure, sans que la conscience puisse saisir entre la perception actuelle et ce souvenir qui n'est que *son* souvenir le moindre écart temporel (E, 117-161).

Ce n'est pas le lieu d'examiner la théorie, en tant qu'elle prétend expliquer précisément l'illusion du déjà vu. Mais cette explication vise encore un symptôme souvent signalé dans la dépersonnalisation. S'appuyant surtout sur les observations recueillies par BERNARD-LEROY (*L'illusion de fausse reconnaissance*, Paris, 1898), BERGSON rappelle que, dans cette illusion, le phénomène perçu apparaît *fatal* ou *inévitabile*. Que ma conduite semble se dédoubler, en sorte que je me saisisse moins comme un agent que comme le spectateur de ma propre action, BERGSON l'explique de la manière suivante. Le souvenir coexistant avec la perception, s'il est vrai que, par elle-même, cette dernière, comme toute perception, enveloppe la conscience de mon activité, elle me fait croire, en tant qu'elle se double de son souvenir, qu'elle réédite une phase antérieure de ma conduite, qu'elle n'est donc que la répétition machinale d'un rôle appris.

L'explication que nous avons tentée de l'automatisme apparent du dépersonnalisé, valable aussi bien ici, nous semble plus claire et établie sur des faits plus certains.

Car l'hypothèse n'est pas facile à concevoir de la rencontre dans la conscience d'une perception et de *son* souvenir ; distincts, puisque c'est leur rencontre qui engendre l'illusion, cependant indiscernables, puisqu'ils ont évidemment le même contenu, et que, d'ailleurs, le souvenir, irrégulièrement, est *actuel* ici comme la perception. — Au contraire, la dualité de l'élément interne ou kinesthésique et de l'élément externe ou objectif de l'action, n'est pas inférée, mais directement et constamment éprouvée par la conscience. Rien n'empêche donc d'admettre que, cette dualité devenue indépendance, ou, mieux, simple correspondance de deux termes normalement solidaires, le sujet assiste maintenant à son action sans avoir conscience de la vivre, puisque celle-ci, considérée dans son dehors, n'apparaît plus comme l'expression externe de la tendance, dont le développement intérieur est signifié isolément par les sensations kinésiques.

L'illusion même du déjà vu ne s'explique peut-être pas autrement.

Car la perception accompagnée de fausse reconnaissance n'a pas (du moins l'avons-nous régulièrement observé sur nous-même) la ferme actualité de la perception ordinaire. C'est qu'elle est, semble-t-il, une rapide et confuse alternance de deux attitudes partiellement opposées. L'une est celle de la perception normale, qui comprend dans une opération indivisible l'expérience externe et la conscience des démarches motrices qui la commandent, celles-ci rapportées elles-mêmes à la suite des démarches antérieures dont elles sont l'aboutissant ; en sorte que l'expérience présente, articulée avec la conscience de notre mouvement et, par elle, à notre passé orienté, exprime une phase originale et le dernier progrès de notre action. Mais dans une autre attitude, qui s'apparente à la rêverie, la même expérience se détache de notre conduite corporelle et, par là, de toute notre histoire : elle est, comme une image, saisie hors de l'actuel et du temps. Le rapprochement de ces deux expériences, dont l'une seule porte la marque de l'actuel, mais qui sont d'ailleurs identiques, fait apparaître celle à qui

manque l'actualité comme le souvenir d'une expérience antérieure non datée que rééditerait la perception actuelle.

Le même facteur, intervenant positivement, détermine une croyance, souvent signalée et d'ailleurs mal fondée, au caractère prévisible du phénomène perçu (on croit avoir prévu plutôt qu'on ne prévoit). Il se peut d'abord que l'apparente fatalité (entendue comme nous avons dit) de l'expérience externe suffise à la faire tenir pour prévisible, comme l'est tout ce qui est prédéterminé (DELACROIX, B, 105). Surtout, on peut admettre que la succession devient fluide, que la durée prend une illusoire transparence si le cours de la perception ne se complique plus de sa trame kinesthésique ; il est saisi comme un glissement aisé d'une sensation externe à la suivante, toutes les sensations semblent s'entretenir directement sur le plan intellectuel, apparemment affranchies de l'attitude motrice qui les commande, réellement, d'instant en instant.

B. — La croyance dans le rêve.

Le rêve n'embarrasse pas, à première vue, une théorie intellectualiste de la croyance. Puisque par son contenu, son mode d'existence, ses rapports, l'image imite la sensation, elle tient lieu, quand celle-ci est abolie, de son prototype, et lui emprunte ses titres de créance. Ainsi de la complexité : l'occlusion des sens permet le déploiement de l'image. Ainsi de l'intensité : la suppression du réducteur externe renforce l'image. Et sans doute suffirait-il, la complexité et l'intensité de l'image restant constantes, que la sensation plus complexe et plus intense eût disparu pour que l'image s'érigeât en sensation. Si, de même, c'est la liaison qui fait la croyance, il est clair que, le monde de la perception évanoui, celui du rêve devient le monde vrai, autant qu'il constitue un ordre indépendant, le seul ordre intellectuel donné, la croyance aux images qui formeront le rêve n'étant réprimée dans la veille que parce qu'elles ne

sauraient s'intégrer au système plus ample formé par la perception.

Mais si aucun signe intellectuel ne suffit pour manifester la présence d'un objet, si la croyance n'a pas son principe dans la sensation seule, mais dans un certain rapport de la sensation à l'action, seule l'analyse de ce rapport ou mieux du rapport des images et sensations à l'action dans le rêve peut expliquer les caractères propres de la croyance du rêveur.

Cette croyance présente deux caractères saillants dont seul le premier est ordinairement reconnu : elle est hallucinatoire (1), et pourtant elle est incomplète.

Il est sûr, d'une part, que le rêve est plus qu'une image ou une succession d'images : il est l'appréhension d'un donné, et le plus souvent une vision.

D'autre part, cette croyance n'est pas intacte. Son imperfection n'est pas souvent remarquée, parce que le sens commun s'intéresse plus à la face objective ou pittoresque des événements qu'à leur aspect intérieur et personnel. Et nous avons un si grand besoin de définir notre pensée par des mots que nous ne la laissons pas s'arrêter à l'insolite, et qu'elle glisse à l'usuel, c'est-à-dire à l'exprimable. Aussi croyons-nous avoir tout dit de notre rêve quand nous avons noté les choses vues dans le rêve, parce que ce sont, autrement arrangées, celles mêmes de la veille ; et notre description omet ce qui précisément ne se trouve que dans le rêve, parce qu'une attitude originale de la conscience n'a pas de signe pour se définir.

(1) Si l'on veut bien élargir le sens du mot *hallucination*, ne pas le réserver à la veille et à la maladie. — En outre la distinction du rêve-illusion et du rêve-hallucination ne nous intéresse pas ici. D'abord, la délimitation, dans le sommeil comme dans la veille, de l'hallucination et de l'illusion reste incertaine. Surtout, quelque point d'appui que prenne le rêve sur la cénesthésie et les sens externes, il est, dans son ensemble et sa suite, une construction distincte du donné organique ou objectif.

Il est vrai que les analyses classiques du rêve ne contredisent pas sur ce point l'interprétation spontanée du rêveur. La psychologie du sommeil admet que la croyance dans le rêve ne diffère pas essentiellement de ce qu'elle est dans la perception. Ainsi, suivant SULLY, le rêve apparaît à l'esprit « comme un état de perception réelle » ; les rêves « sont, par opposition aux illusions de la veille, des illusions complètes et persistantes ». (A, 99) Ils sont pour WUNDT, soit des illusions, soit des hallucinations (A, 351-352 ; C, III, 627). « Le sommeil et la veille, écrit DUGAS, ne sont point des états sentis comme distincts... Il suffit que le sommeil et la veille se succèdent immédiatement pour que l'analogie ou plutôt l'identité des états mentaux dont ils se composent se révèle à nous d'une façon sensible. » (A, 410) « Le passage de l'image à l'hallucination, écrit encore FOUCAULT, est constitué par l'apparition de la croyance à la présence de l'objet. Or cette apparition de la croyance n'est pas susceptible de degrés ; c'est un fait nouveau qui n'existait pas à un certain moment et qui existe au moment d'après. » (B, 221) C'est sans doute en ce sens que DESCARTES opposait dans le jugement, à l'intelligence finie, l'infini de la volonté ; l'acte d'affirmer ne comporte pas, comme la clarté de l'entendement, le plus et le moins ; c'est un acte indivisible, d'emblée plein et entier.

Pourtant la fausse perception du rêveur a souvent le caractère paradoxal d'une fiction vécue, qui contraint l'esprit à la manière dont le contraint le monde réel, mais que le sujet cherche à retenir ou écarter, quand il ne peut songer à retenir ou écarter la croyance au monde réel. Tel est le cauchemar, où l'angoisse suscite l'impatient désir d'être délivré de son rêve. Tels sont les rêves béats, qui font craindre le réveil. Mais s'il arrive « qu'on rêve en sachant qu'on rêve » (DUGAS, 411) (1), la croyance du rêveur

(1) « Il arrive que nous suspendions notre jugement dans nos rêves, par exemple lorsque nous rêvons que nous rêvons. » (SPINOZA, *Eth.*, II, prop. XLIX, scholie.) Touchant la réflexion, dans le rêve même, sur le rêve, cf. BEAUNIS, B, 18.

ne peut être régulièrement identifiée à la ferme croyance du sujet qui perçoit, elle implique comme une réserve, par où le rêve rappelle l'hallucination dans la psychose hallucinatoire chronique, bien que sans doute la nature de cette réserve diffère grandement de l'un des cas à l'autre.

Le rêveur ne doute pas toujours, mais souvent il s'étonne : l'étrangeté est un caractère banal du rêve. On l'explique volontiers par l'incohérence, au moins la nouveauté des rapports manifestés dans les événements du rêve. Le premier facteur se réduit d'ailleurs au deuxième, car, dans le monde sensible, l'incohérent ne peut être que l'insolite. « Il y a incohérence toutes les fois que l'enchaînement des événements imaginaires est tel qu'il ne pourrait pas se produire dans le monde réel. » (FOUCAULT, B, 169) Plus précisément, il se peut, comme le veut DELBŒUF (341), que ce qu'on nomme l'incohérence du rêve consiste en une discontinuité temporelle, une rapide succession d'images qui se substituent brusquement les unes aux autres et que notre besoin de continuité relie, le plus souvent au réveil, par de singulières métamorphoses. Elle ne serait pas, en ce cas, intérieure au rêve, et n'expliquerait donc pas l'étrangeté du rêve pour le rêveur même. Et, si l'on entend par incohérence le caractère décousu du rêve, sans faire intervenir un effort ultérieur de l'esprit pour lier des données incompatibles, il est sûr que, même ainsi entendue, l'incohérence est loin d'être constante dans le rêve, et qu'il peut être étrange sans que les rapports objectifs qui s'y manifestent soient absolument nouveaux. D'ailleurs, il arrive, inversement, que le rêveur ne s'étonne pas de l'impossible, c'est-à-dire de l'insolite, et FOUCAULT signale, à titre de question non résolue, qu'il faudra « revenir sur l'étude de la surprise dans le rêve, et sur l'absence de surprise dans des circonstances où l'on devrait être surpris. » (B, 300)

Si ces altérations de la croyance : doute, étonnement, absence anormale d'étonnement, ne peuvent s'expliquer par le seul contenu intellectuel du rêve, il en faut chercher les causes hors de la représentation, dans le rapport des images à la conduite.

D'abord, il ne nous semble pas exact de caractériser, comme on fait ordinairement, la conduite du rêveur par son indifférence pratique ou son désintéressement. (1)

Ce dernier se prouverait par trois raisons principales. — D'abord, si l'effort n'était pas suspendu dans le sommeil, celui-ci ne serait pas un repos et une réparation. De plus, c'est un fait sur lequel ont insisté notamment DELAGE, DE SANCTIS et FREUD, qu'ordinairement nous ne rêvons pas de ce qui nous a le plus intéressé la veille ou dans un passé récent. Enfin, et c'est l'argument propre de BERGSON, l'évocation des images par laquelle se construit, comme dans la veille, sur le donné externe ou interne la perception du rêveur, manifeste, par ce qu'elle a d'irrégulier ou d'arbitraire, que s'est détendue l'attention à la vie ; alors que, chez l'homme éveillé (et hors de la rêverie), cette évocation est sévèrement réglée, cette construction strictement définie par les exigences de notre action sur le monde auquel notre perception nous ajuste.

Mais ces raisons sont-elles décisives ? Il est vrai, d'abord, que le sommeil n'est un repos que s'il est pour la volonté une détente. Mais la question est encore ouverte de savoir si l'homme endormi rêve toujours, s'il n'est pas dans le sommeil, mais hors du rêve, un temps de complet désintéressement qui serait un temps de complet repos. N'arrive-t-il pas, d'ailleurs, que l'homme qui s'éveille se sente fatigué par son rêve ?

Et que les événements dont on rêve n'aient qu'un intérêt médiocre ou nul pour la conscience de la veille, cela ne prouve pas qu'ils laissent la volonté indifférente dans le sommeil. Car l'intérêt peut se déplacer, de la veille au rêve, et, notamment, se détacher ici des problèmes que la veille a résolus. C'est même une singularité du rêve que l'intérêt nouveau ou renouvelé que peut nous y inspirer ce

(1) Ainsi font RIBOT (B, 159), MOURRE (634), NAYRAC (55), BALDWIN (155, note), ELLIS (171), BERGSON (E, 109-111), RIGNANO (401-413), DELACROIX (C, 218).

qui ne nous intéresse pas, ou ne nous intéresse plus, ou ne semble pas nous intéresser dans la veille. (1)

Que la perception, enfin, perde dans le rêve sa fonction pratique, que son mécanisme dérégulé ne permette plus l'adaptation précise de l'agent à son milieu, cela peut signifier aussi bien que l'indifférence à l'action l'impuissance à agir, et n'empêche pas de voir dans le rêve ce que, le plus souvent, il semble être en effet : une succession trouble d'actions manquées.

Sans doute l'action n'est pas pour le rêveur ce qu'elle est ordinairement pour l'homme éveillé : une adaptation complexe et continue à des fins plus ou moins lointaines. Mais il n'est pas de rêve où nous soyons constamment incertains, où ne se déploie, saisissable souvent au regard ou à l'ouïe d'un observateur externe, quelque une des innombrables tendances que l'attitude du sommeil libère ou sollicite. Mais c'est une action déchue, et cette déchéance de l'action explique, au moins pour une part, celle de la croyance.

Dans la veille, les sensations kinésiques, si indéterminé que soit encore le rôle tenu par chacune de leurs espèces, constituent proprement la conscience du mouvement. Sans doute, nous connaissons aussi par les sens externes les positions relatives et successives de nos différents segments, les attitudes et mouvements d'ensemble de notre corps. Même, la vue, le toucher, l'ouïe nous renseignent mieux que les sensations kinésiques sur nos rapports aux objets environnants, et sont plus aptes à régler nos mouvements dans le monde des autres corps. Mais les sens externes, qui me font connaître clairement mes mouvements, ne suffisent pas à me les faire connaître comme miens. Si je me borne à imaginer visuellement, projetée dans l'es-

(1) Nos premiers rêves de guerre sont postérieurs d'environ quatre ans à la fin des hostilités. Cette observation concorde sensiblement avec celle qu'ont faite sur eux-mêmes plusieurs de nos amis anciens combattants. Mais dans aucun de ces cas la valeur dynamique et émotive du rêve n'est diminuée par son retard sur l'événement. — Cf. DELACROIX, D, 213-214.

pacc, ma propre forme en mouvement, je ne me reconnaitrai pas en elle, et ne verrai dans mon image exacte qu'un fantôme étranger. Ainsi n'avons-nous pas coutume de nous reconnaître d'emblée quand nous nous trouvons à l'improviste devant un miroir. Je ne puis penser mon action sans la sentir pesante ou légère, je ne puis en abstraire les sensations musculaires, articulaires, tendineuses, sous-cutanées, liées aux mouvements qui la constituent, et non plus les éléments affectifs qui leur sont liés.

Mais la donnée kinesthésique, conscience de l'action. n'est sans doute rien sans l'action. Aussi n'est-elle pas rigoureusement comparable à celle d'un sens externe. Ici, en effet, la représentation peut survivre à l'excitant. Mais la première adhère si bien à son objet qu'elle est comme la face mentale du mouvement, et aucune expérience décisive, avons-nous vu, n'établit qu'elle puisse s'isoler d'un mouvement réel. Si, quand elle est présente, le mouvement semble faire défaut, il ne manque sans doute à ce dernier que l'ampleur et la coordination. .

Mais si nous n'avons conscience d'agir que par les sensations kinésiques, et si toute donnée kinésique résulte d'un mouvement actuel, nous ne pouvons croire que nous agissions si nous n'agissons en effet. — Or le dormeur est relativement immobile. Sans doute il peut accomplir des mouvements limités ; comme, au cours de son rêve, le prouvent ses cris à l'observateur externe, comme le prouve au dormeur même le sursaut par lequel il s'évade à la fois d'un danger imaginaire et de son rêve. Mais il manque à ces mouvements l'organisation et l'achèvement qui seraient exigés par les événements imaginaires où le rêveur se situe (1).

(1) « Les efforts que nous faisons dans le sommeil et dont nous avons conscience montrent assez que la faculté de vouloir n'est pas suspendue. Ainsi dans un rêve, nous nous croyons en danger et nous voulons appeler au secours. Ce désir, il est vrai, est d'ordinaire sans effet, et les cris que nous poussons sont faibles et indistincts ; mais c'est ce qui confirme précisément l'opinion que pendant

Il est vrai que l'action rêvée va plus loin, a plus de continuité que les mouvements réels du dormeur. Mais, d'abord, le travail ultérieur de construction du rêve pourra consister non seulement à composer des images, mais aussi à organiser rétrospectivement notre conduite ; car c'est de notre vie plus encore que des choses que nous avons l'instinctif souci de maintenir ou de restaurer l'unité ; les efforts disséminés du rêveur s'ordonnent au réveil en un drame plus ou moins lié.

En outre notre action, dans le temps même où elle est censée s'accomplir, peut d'une certaine façon, être imaginée. Associées aux sensations kinésiques, les images visuelles prolongent en une représentation qui est celle d'un objet de moins en moins réel, de moins en moins nôtre, jusqu'à ce qu'elles reprennent appui sur ces mêmes sensations, la conscience de notre corps et de ses mouvements. On peut, en d'autres termes, supposer que, dans le rêve comme parfois dans la rêverie, après avoir senti notre

le sommeil la liaison entre la volonté et les mouvements volontaires est rompue. La volonté continue d'agir, mais son action reste insuffisante. De même encore, dans le cours d'un rêve effrayant, nous sentons que nous faisons un effort pour nous dérober par la fuite au danger qui nous menace, mais en dépit de nos efforts nous restons couchés dans notre lit. » (DUGALD STEWART, cité par D'HERVEY DE SAINT-DENIS, 81). — BALDWIN insiste de son côté sur le caractère « adynamique » du rêve, son défaut de relation aux mouvements appropriés du corps, et sur l'aptitude de l'agitation motrice, au cours d'un sommeil fébrile, à provoquer le réveil (155, note). — Cette inertie du rêveur a frappé BRADLEY, qui en suggère l'explication suivante. Dans le rêve, la représentation du mouvement reste indéterminée. Plus précisément, la série complexe d'images, à la fois visuelle, tactile et musculaire, qui constitue, dans la veille, notre connaissance du mouvement propre, n'est plus complète : le terme organique fait défaut, le dormeur oubliant plus ou moins son corps réel et sa position actuelle. Mais je ne puis, dans la veille, faire un certain mouvement, comme de frapper un objet, qu'à condition de me représenter, outre l'objet, la relation et le changement de relation de mon corps à lui. Aussi, dans le rêve, le développement représenté du mouvement, n'ayant plus son point d'attache dans le corps, ne peut déterminer un mouvement effectif (A, 373-377).

action nous nous regardons agir, nous prêtons quelque temps à un corps qui a cessé d'être tout-à-fait le nôtre depuis que nous n'avons plus conscience de le mouvoir, des démarches qui ne sauraient non plus nous être tout-à-fait étrangères, puisqu'elles répètent l'expérience externe que dans la veille nous avons de notre propre corps.

D'ailleurs cette connaissance objective de nos mouvements, dans la veille et sans doute aussi dans le rêve, ne se borne pas à la vision, ni, plus généralement, à l'appréhension externe que nous en avons ; elle résulte encore, indirectement, des modifications apparentes des corps (surtout de ceux qui sont par nature immobiles) au milieu desquels nous nous déplaçons, et sur lesquels est censée s'exercer notre action ; notre approche et généralement nos changements de position nous sont notifiés par les variations consécutives dans la forme et la grandeur apparentes de l'objet.

Mais les images externes qui nous font connaître notre mouvement sont, dans le sommeil, nécessairement guidées et le plus souvent empêchées par la trame kinesthésique, par la conscience confuse que nous gardons de notre attitude actuelle. — Aussi l'action rêvée ne peut-elle avoir la souplesse et le développement de la conduite normale de l'homme éveillé. De là le caractère passif de quelques rêves où nos souhaits et nos craintes se réalisent sans que nous ayons rien préparé ou cherché à prévenir (1). De là, surtout, l'émotion inhérente à la plupart des songes. En dépit de la thèse bergsonienne, aujourd'hui classique (2), le rêve est, plus que la veille, une vie d'inquiétude et de lutte.

(1) « Nous avons conscience d'être absolument passifs, soit que nous nous trouvions spectateurs de quelque scène étrange, soit que nous nous sentions emportés, par quelque force en apparence extérieure, à travers une série d'événements les plus divers. » (SULLY, A, 113.)

(2) RIGNANO va jusqu'à faire du néant d'affectivité « une des premières et des plus fondamentales caractéristiques des rêves. » (407) Sur la froideur dans le rêve, cf. aussi BRAUNIS, B, 20, 23.

L'homme endormi, observe FOUCAULT, est plus accessible à la peur que l'homme éveillé (B, 188). Par là s'explique peut-être le fait, noté par PIAGET, que l'enfant interprète souvent son rêve comme une sanction (82). — C'est que, si l'effort est fréquent dans le rêve, c'est un effort impuissant ou déréglé, qui dérive aisément en agitation et en angoisse, parce que le corps, presque immobilisé dans le sommeil, ne peut être dans le même temps imaginé libre et actif, engagé dans une conduite ajustée aux événements représentés. Dans la veille normale, la peur est surtout avant l'action, qui trouve en elle-même excitation et élan, et s'assure en s'accomplissant. Le frémissement particulier à la vie du rêve nous paraît tenir à ce que le rêveur est toujours au bord de l'action ; ses mouvements naissants lui font éprouver l'obstacle, mais ne peuvent se développer assez pour lui donner conscience de le maîtriser.

Non seulement nous sentons dans le rêve l'incomplet développement de notre action, mais dans la mesure où nous rêvons d'agir, nous ne constatons pas dans les choses les effets normaux de cette action. — Quelle que soit, en effet, l'origine des tableaux du rêve, — sensations externes, cénesthésie, images entoptiques, images mentales émergées par suite de ce qu'on nomme leur vitalité, — ces tableaux se succèdent dans une plus ou moins grande indépendance par rapport à notre activité et ne font pas régulièrement suite à nos démarches rêvées. Sans doute la construction du rêve peut s'élever aussi sur des sensations tactiles et kinésiques nées des changements dans la position du dormeur, et qui sont corrélatives du mouvement dans le sommeil comme elles le sont dans la veille. Mais ce qu'il faut expliquer, c'est la croyance à la représentation *externe* formée à partir de la donnée tactile ou kinésique ; or, la suite variée de cette illusion objective ne se règle pas sur les changements de l'attitude motrice du rêveur.

Ces deux caractères de la conduite dans le rêve : inachèvement des actes, désaccord entre l'acte et la représentation, permettent de tenter une explication des caractéristiques de la croyance du rêveur, de mieux comprendre

peut-être qu'elle soit imparfaite, et qu'elle se constitue cependant en l'absence de son objet.

A. — Nous n'avons pu admettre que toute représentation, comme le veut TAINÉ, s'objective d'elle-même en l'absence de son « réducteur », et qu'ainsi, dans le sommeil, l'occlusion des sens suffise à convertir l'image en hallucination. L'explication nous semble non seulement verbale, mais obscure, qui rapporte l'objectivation dans le rêve, comme, d'ailleurs, dans la perception et dans l'hallucination, à l'automatisme de l'imagination objectivante (MIGNARD, A, 445-446, B, 545). On oublie, en effet, ce qu'a d'artificiel et d'abstrait l'hypothèse d'images qui seraient naturellement pourvues et seulement par l'effet de circonstances spéciales, dénuées d'objectivité. Toute représentation appartient à un sujet, et pour donner au mot *sujet* un sens non seulement grammatical mais réel, il faut voir en ce sujet un agent, dont on puisse définir l'attitude par rapport au monde des corps dans lequel il est engagé. Car l'objet m'apparaît d'un certain point de vue, à un moment défini de mon histoire personnelle. Croire ou non à la présence de l'objet, c'est donc répondre à cette double question : « Du lieu que j'occupe, et à l'instant que je vis, puis-je percevoir ce qui actuellement m'apparaît ? » — Pour que la croyance se forme dans le rêve, devra donc se réaliser un minimum de convenance spatiale et temporelle de l'apparence externe à la conduite. (1)

Or, dans la veille, au mouvement répond régulièrement

(1) PAYOT, qui fonde très justement la croyance sur la corrélation des changements de l'apparence à ceux de l'attitude, croit trouver une contre-épreuve à sa thèse dans l'hallucination et dans le rêve. Car mes hallucinations ne varient pas avec mes mouvements » (129), et si elles sont très fortes dans le rêve, « cela tient au sommeil musculaire » (131). Les événements du rêve ne se règlent pas sur l'ordre réel des mouvements, qu'on ne peut imaginer sans au moins les commencer ; aussi « les représentations du rêve se jouent et se lient suivant les rapports les plus fantastiques. » (132) L'argument ne nous paraît pas clair : si la croyance, dans la perception, résulte du rapport à nos démarches conscientes du changement de l'appar-

la présentation externe. Dans le rêve, la représentation est affranchie de l'action. Mais c'est un monde anormal que celui où l'apparence externe diffère presque constamment de ce que l'effort prépare (1). Comment ne nous semblerait pas étrange un monde qui reste indifférent à nos démarches, dont rien, dans notre conduite consciente, n'explique la variation, spécialement la variation perspective ? — La croyance ne peut être qu'un essai de croyance, un continuuel travail d'objectivation effectué sur des images qui, dans le rêve non plus que dans la veille, n'ont la vertu de s'objectiver elles-mêmes. Il s'agit de retrouver dans la représentation la suite de l'action, de combler l'hiatus éprouvé entre l'effort déployé et l'événement perçu, de faire du drame extérieur le décor mobile et approprié du drame personnel. Par là, sans doute, s'explique la fatigue complexe du rêveur, tourmenté dans un double effort d'adaptation, à la fois intellectuel et pratique, à des événements qu'il ne réussit pas à comprendre, parce qu'il n'a pas d'abord conscience de les conduire.

B. — Si laborieuse et imparfaite que soit cette objectivation des images, elle a lieu cependant. Par quel mécanisme se détermine la croyance dans le rêve ?

rence externe, dans la mesure où le rêve et l'hallucination impliquent la croyance, ils doivent en réaliser la condition générale ; les images doivent s'y ajuster à l'action, varier suivant les modes de notre conduite réelle ou fictive.

(1) BERNARD-LEROY et TOBOLOWSKA, confirmant une auto-observation de PRÉVOST, écrivent : « Rien de plus fréquent que les muets dans les rêves. Le dormeur voit un personnage qui se démène en silence et ne répond pas à ses questions, et ce silence, simple traduction du repos complet de ses centres auditifs, fait qu'il juge avoir affaire à un individu privé de la parole. » (583). — Mais d'abord on comprend mal que ce silence traduise le repos des centres auditifs, car les hallucinations de l'ouïe ne sont pas rares dans le rêve. Surtout il s'agirait d'expliquer non pourquoi, dans le rêve, la perception ne suit pas toujours correctement l'action, mais pourquoi, irrégulièrement d'ailleurs, elle lui fait suite. Par quel mécanisme mental s'ajuste parfois à la question posée par le rêveur l'audition d'une réponse ?

D'abord, les visions hypnagogiques ne sont pas intégrées à l'action, et sont, par suite, dénuées d'objectivité. Les états décrits par MAURY, intermédiaires entre la veille et le sommeil, ne sont pas des rêves d'action (1), le sujet ne se situe pas encore dans les événements dont il est témoin ; il les tient, par suite, pour de simples images, ou, plus probablement, ne les regarde ni comme subjectives ni comme objectives. La croyance naît et s'assure à mesure que le sujet, passant de l'assoupissement au véritable sommeil, perd conscience de sa situation réelle et entre comme acteur dans le drame imaginaire. — Comment se fait ce passage ?

D'abord, dans le rêve, nous pouvons jouer différents rôles, y intervenir, spécialement, au titre de spectateurs passifs, assister sans déplacement ni exploration sensorielle au défilé, à la transformation ou à la substitution des apparences externes. Cette attitude est favorable, au moins négativement, à la croyance, autant que la suite des événements représentés, indépendante des démarches motrices, ne leur est pas non plus contraire dans ce temps où nous n'agissons pas.

En outre, on peut supposer que dans le rêve naissant comme dans la rêverie, où l'on réagit par la physionomie et souvent par les gestes et la parole à la perspective d'une situation éventuelle, où l'on joue par anticipation un avenir plus ou moins chimérique, nous composons notre attitude dans le sens de nos images, celles-ci s'objectivant en retour à mesure qu'elles répondent mieux à la conduite qu'elles ont elles-mêmes sollicitée. Notre attitude, alors, cesse d'être jouée pour être vécue, autant que s'objective la représentation sur laquelle elle s'est d'abord réglée et à laquelle, à son tour, elle donne la valeur d'une présentation. Ainsi, l'image et l'action s'assurant l'une l'autre, nous nous retirons graduellement d'un monde réel qui, dans la rêverie, nous rappelle tôt à lui.

(1) Cf. BERNARD-LEROY, D. 120-121.

D'ailleurs, dans le rêve comme dans la rêverie, le jeu peut précéder l'image. Le mouvement esquissé appelle alors l'état intellectuel qui lui répond normalement. C'est une lacune de la psychologie associationniste de considérer surtout la liaison de l'image à l'image, et de négliger l'appel de l'image par l'action. La résurrection de nos attitudes antérieures est à la fois intellectuelle et pratique. Et comme une image provoque une action appropriée, qui l'objective en retour, le recommencement d'un acte suscite la représentation du changement qui d'ordinaire le suit en nous-mêmes et dans l'environnement ; et non seulement le représente, mais tend à le présenter comme actuel. C'est, par exemple, un avantage de la soliloquie sur le langage intérieur, et qui peut-être explique la fréquence de la première, que l'homme qui, seul, parle haut, s'entendant parler, se représente plus aisément les réactions accoutumées d'un auditoire connu, et, par suite, les réactions possibles d'un auditoire possible. Parler seul, c'est encore parler pour les autres, s'aider à imaginer l'effet de son discours sur un public éventuel. Un acte commencé évoque donc l'apparence externe qui lui convient, qui lui fait normalement suite, et qui mérite créance à ce titre.

C'est ce que, plus haut, nous avons dit en d'autres termes. Toute attitude motrice appelle une expression externe, la figuration du corps et celle du progrès de l'action dans l'espace. Ou, ce qui revient au même, la conscience d'agir, quel que soit le développement de l'action, ne s'éclaire que par la présentation. C'est par elle, par le donné externe que toute action, toute attitude corporelle se détermine clairement pour un sujet.

Mais ce qui est vrai de l'homme au bord du sommeil qui, jouant une certaine conduite, appelle à lui les images propres à en définir objectivement la portée, l'est encore du dormeur, en qui survit une confuse conscience de la position et du mouvement de son corps, et qui ne peut plus, d'ailleurs, se figurer ce corps et son rapport pratique à l'environnement par des sensations effectives. Le seul donné externe, en tous cas le plus clair, est maintenant formé par

le déploiement plus ou moins spontané des images ; seul donc le monde imaginé peut devenir pour le dormeur le monde actuel.

Il ne peut, il est vrai, le rester que si, dans le rêve comme dans la veille, l'apparence externe varie suivant l'action, et le difficile est justement d'expliquer ou simplement d'admettre cette corrélation, la succession des images du rêve ne dépendant pas essentiellement de la conduite imaginée, plus ou moins liée elle-même au donné kinesthésique, tel qu'il suit de la position et des changements de position du dormeur.

Mais on peut supposer que sur un donné brut de l'imagination et, dans la mesure où ils interviennent, des sens, le rêveur opère une construction comparable à celle qu'éveille sur la sensation l'homme éveillé. Et comme le premier est plus plastique que la seconde, le vague ordinaire de l'image du rêve la pliant non seulement à former le cadre instantané d'une certaine attitude, mais la prêtant à tous les redressements successivement exigés par la suite de l'acte rêvé, l'attitude motrice effective qui commande, sommairement, sans doute, mais impérieusement, une certaine figuration du corps et de son mouvement, va régler aussi le développement de l'apparence étrangère, lui imposer en quelque mesure une variation perspective conforme à celle qui, pendant la veille, suit en effet du mouvement dans la présentation.

En outre, l'inachèvement des actes, caractéristique, dans les rêves d'action, de la conduite du rêveur, explique la forme définie que, de moment en moment, prend le plus souvent la construction de l'objet du rêve. Le rêveur qui ne pourrait, à moins de veiller sur son propre sommeil, attribuer à une impossibilité interne, à l'immobilité contrainte de son corps, l'empêchement et le retard de son action, ne peut que saisir dans l'apparence une entrave à cette action. Non seulement le sujet guette, dans le rêve comme dans la veille une réponse étendue à ses actes même rudimentaires, mais ici la succession de ses efforts avortés ne peut lui apparaître que comme autant de démarches embarrassées

à travers de sinueux obstacles, et il voit un mur dans son impossibilité d'avancer.

Mais si la conscience confuse du corps, et la figuration, développée à partir d'elle dans le rêve, de notre position locale et de notre mouvement, appellent encore, pour achever de se définir, l'apparence d'un monde externe, ce dernier formé par élaboration du donné imaginaire, porté de ce fait à l'actuel ; et si ce dernier sauve son actualité en subissant les variations perspectives appropriées ; si, enfin, l'immobilité relative du corps oriente perpétuellement le rêveur vers une certaine interprétation de l'image, tend à lui faire saisir dans l'apparence un obstacle, l'attitude ne peut cependant suffire à déterminer cette nature de l'objet. Car, dans le rêve, nombre d'excitants, externes et internes, opèrent actuellement et paraissent susciter la brusque construction d'objets dont notre situation corporelle immédiatement antérieure, consciente ou représentée, ne laissait pas prévoir la présentation.

Mais, de même que dans la perception c'est en se réduisant que la surprise laisse s'installer la croyance, par une rétrospection des démarches à la suite desquelles a pu se présenter l'objet, on doit supposer que souvent dans le rêve la croyance à tel objet suit de plus ou moins l'image, le rêveur saisissant d'abord l'apparence et construisant secondairement l'attitude qui a pu déterminer la présentation de cet objet. Et peut-être cette fréquente rétrospection, cette interprétation nécessaire de l'image qui n'apparaît pas comme une suite attendue de l'action par une figuration, imaginaire au deuxième degré, des attitudes antécédentes, explique-t-elle ce qu'a de laborieux, de heurté et comme haletant cette pensée du rêve qu'on décrit trop souvent comme une paresseuse contemplation, l'automatisme de l'esprit livré aux images.

Ce qui, dans le rêve, facilite, il est vrai, la croyance, c'est que l'homme qui dort ne peut avoir les exigences critiques de l'homme éveillé. Dans la veille, l'interprétation de l'apparence externe est commandée par la pensée de l'action dans sa suite, c'est-à-dire par une ferme synthèse de

souvenirs et d'attentes à laquelle ne pourrait s'intégrer une présentation quelconque. Cette synthèse, sans doute, est lâche et instable dans le sommeil. Aussi la conscience qu'a le rêveur de son orientation temporelle tantôt admet et tantôt exclut l'objet offert à la croyance. L'impossible ne l'est pas régulièrement pour une conscience désorganisée qui ne se maîtrise plus, perd et ressaisit à tout moment une part plus ou moins grosse de son expérience acquise.

Enfin, le dormeur est dans une situation singulière, qui ne l'autorise pas, sans doute, à situer exactement son rêve sur le plan de la perception, mais ne lui permet pas davantage de refuser expressément aux images du rêve, comme il fait à celles de la veille, l'actualité. S'il garde, en effet, une conscience confuse de sa vie organique, il ignore la position réelle de son corps. Aussi la variation du donné externe, qui n'apparaît plus réglée sur l'attitude corporelle, ne lui apparaît pas non plus contraire. Par là, le monde du rêve s'apparente au film, devant lequel, avons-nous dit, le spectateur tend à oublier son corps. Mais le rêve approche la perception plus que ne peut faire la vision cinématographique. Car, au cinématographe, l'oubli du corps propre est incomplet et passager, quand il est profond dans le rêve. A supposer, d'ailleurs, qu'il le soit autant devant le film, le monde que ce dernier évoque ne saurait ressembler autant que celui du rêve au monde de la perception : figurée sur un plan, l'apparence est toujours déformée, et plus ou moins gravement suivant le point de vue. Rien n'empêche, au contraire, le rêveur de saisir le vrai relief et l'échelonnement correct des objets dans un espace profond ; et, au cours de son mouvement imaginaire, d'apercevoir dans cet espace les mêmes variations perspectives qu'ils manifesteraient dans la perception. — Aussi, quelle que soit la profondeur de la croyance dans le sommeil, pouvons-nous conjecturer que le discernement du rêve et de la simple image se précise et s'assure au réveil. Quand renaît la claire conscience du corps et qu'à nouveau se figure distinctement son rapport à l'environnement, le monde des images, indépendant de l'attitude corporelle quand varie avec elle

celui de la sensation, contraste maintenant avec le monde remémoré du rêve, où n'apparaissait pas, l'un des termes faisant défaut, le même désaccord entre la suite de l'apparence et le mouvement propre. Si, pour l'homme endormi, le monde du rêve ne peut avoir une pleine et ferme actualité, il n'a pas non plus, dans le souvenir de l'homme qui s'éveille, la marque propre de l'idéalité.

APPENDICE. — MOURLY-VOLD a décrit l'effet des sensations musculaires nées des positions anormales imposées aux membres dans le sommeil sur le contenu du rêve. Que la position contrainte d'un certain membre se retrouve dans le rêve à peu près telle qu'elle est en réalité (on rêve qu'on est dans un état statique répondant à l'état statique du membre), ou que, dans le rêve, le corps ait un mouvement où le membre en question joue un rôle prépondérant, la sensation interne née du mouvement contraint paraît de toute manière déterminante et régulatrice de la construction du rêve. — Or la sensation kinésique nous paraît agir non seulement sur le développement intellectuel du rêve, mais aussi sur la fermeté de la croyance aux événements rêvés. Cette fermeté s'atteste déjà par le souvenir qu'en garde le sujet au réveil, mais plus sûrement encore par ce qui, de la croyance, survit au sommeil, et le temps qu'elle met à mourir dans la veille renaissante.

Nous avons eu, trois fois, en un an, un rêve de vol, sur lequel, chaque fois, nous avons noté dès le réveil : 1° le souvenir d'avoir, dans le rêve même, combattu sans succès cette conviction paradoxale, de nous être donné l'assurance en quelque sorte réfléchie que notre vol était bien réel et non rêvé (1) ; 2° la conscience de lutter encore, dans le moment du réveil, contre une croyance que son absurdité n'ébranla

(1) Ce caractère du rêve de lévitation semble constant. « A chaque nouvelle expérience on se dit : « J'ai souvent rêvé que j'évoluais au-dessus du sol, mais cette fois je suis bien éveillé. Je sais maintenant, et je vais montrer aux autres, qu'on peut s'affranchir des lois de la pesanteur. » (BERGSON, E, 96)

et ne vainquit qu'en un temps assez long pour permettre à la déception de se former graduellement avant de disparaître d'un coup.

L'exceptionnelle ténacité de cette croyance nous paraît s'expliquer par les conditions privilégiées de sa formation. Dans la veille, le détail successif de notre présentation se règle sur nos démarches conscientes. Dans le rêve, la suite des images et celle des mouvements rêvés sont plus ou moins désaccordées, du fait de la genèse relativement indépendante des images et de la suppression presque complète des mouvements réels.

Mais l'immobilité du dormeur n'est pas totale ni constante. Si, dans les conditions ordinaires du sommeil la locomotion est interdite, en sorte que les déplacements d'ensemble que nous rêvons sont plus représentés que vécus, visuellement imaginés plutôt qu'éprouvés dans les muscles et les articulations, la liberté relative des membres permet en quelque mesure au dormeur de jouer effectivement l'action rêvée. Mais les jambes sont ordinairement plus libres que les bras, partiellement fixés, dans la plupart des attitudes du sommeil, par la position du tronc et de la tête. La mobilité des jambes et surtout des pieds privés d'appui permet d'effectuer, au moins d'ébaucher les mouvements qui correspondent à une promenade aérienne. La certitude de mon rêve résulte de ce que j'agis effectivement, au lieu de regarder agir un autre moi-même, de ce que ce rêve d'action est constitué par la prise de conscience de mes propres mouvements, notifiés immédiatement par mes sensations kinésiques et non par des images externes ; et de ce que la liberté de ces mouvements me permet de coordonner au mieux mes changements d'attitude et ceux du monde objectif, le déplacement senti de mon corps se réglant sur l'apparence, comme il appelle à son tour l'image externe qui lui convient.

Cette interprétation du rêve de vol et généralement du rêve d'action peut susciter deux objections principales. Ce sont celles qu'a dirigées DELAGE contre la théorie de MOURLY-VOLD, et aussi contre une explication un peu diffi-

rente, l'attribution des rêves de vol par BERGSON et par ELLIS à la suppression dans le sommeil des sensations tactiles issues de la plante des pieds (de JANET aussi, pour qui le rêve de vol serait dû, chez l'extatique, à l'anesthésie plantaire). — 1° Le rêve de vol devrait être quotidien. 2° Il arrive (DELAGE l'a noté sur lui-même) qu'on rêve qu'on se meut, alors que les jambes sont fixées dans une certaine position, par exemple croisées, et les pieds immobilisés dans un contact (avec le corps propre ou un corps étranger).

Mais, d'abord, la liberté des mouvements, spécialement des jambes et des pieds, peut être une condition nécessaire, non suffisante, du rêve de vol. Il semble, notamment, que la pensée, dans le sommeil, répugne à s'écarter des conditions les plus ordinaires de l'expérience de la veille, avec laquelle est sans analogie le phénomène de la lévitation ; qu'ainsi la conscience du rêveur évite ordinairement cette interprétation entièrement insolite de la sensation kinésique.

Ensuite, nous rêvons peut-être hors de tout mouvement que nous nous déplaçons, parfois même avec une vitesse et une agilité extrêmes. Mais la croyance au mouvement propre n'est pas à un seul niveau. Se représenter son corps déplacé par rapport à l'environnement n'est pas encore sentir son mouvement ; et la légèreté même avec laquelle paraît s'accomplir la course au rêveur entièrement immobile peut signifier à la conscience un mouvement imaginé plutôt qu'un mouvement vécu, — figuré sans effort par les sens externes et non empêché plus ou moins par le corps comme il l'est toujours en fait, — empêchement signifié dans le mouvement réel par la sensation kinésique (1).

(1) BEAUNIS a noté sur lui-même de nombreux rêves de vol ; généralement ses rêves étaient des rêves de mouvement : courses, ascensions, descente, etc. Or il n'était pas un « moteur ». « Quand je lis un mot, je ne le prononce jamais mentalement ; cette tendance motrice, cette ébauche de mouvement ne se montre chez moi que pour les chiffres, et très faiblement encore, jamais pour les mots. »

C. — La croyance hallucinatoire.

Si, dans la perception, la croyance à la présence de l'objet implique une variation corrélative de l'attitude motrice et de l'apparence objective, comment la croyance est-elle possible dans l'hallucination, qui imite la perception, mais qui, comme image, semble indépendante des mouvements conscients ? (1)

Que cette apparente exception ne ruine pas évidemment la théorie de la croyance, c'est ce que fait présumer d'abord l'embarras où se trouve aujourd'hui la psychologie pathologique quand elle doit définir l'hallucination. On reconnaît que cette dernière est autre chose et plus qu'une simple image. « Entre l'image mentale la plus énergique et l'hallucination la moins parfaitement objectivée, il semble exister une différence irréductible, une différence de nature. » (REVAULT D'ALLONNES, A, 450) Mais on n'admet plus qu'elle implique toujours, comme le voulait ESQUIROL, « la conviction intime d'une sensation actuellement perçue », qu'elle soit régulièrement, comme l'a dit BALL, et comme l'ont redit tant d'autres après lui, une « perception sans objet », une simple représentation pourvue cependant de toutes les caractéristiques de la perception. (Cf. DUMAS, 891; B, 893) Or, c'est entendue en ce sens strict qu'elle ferait pour nous difficulté.

(B, 14) On peut conjecturer que dans son rêve même, où l'introspection était sans doute plus difficile, les « sensations de mouvement » étaient des données visuelles plutôt que kinesthésiques, ce qui expliquerait l'aisance et la vitesse des déplacements rêvés.

(1) Si l'audition d'une voix, note STORCH, par un individu intellectuellement sain atteint d'une maladie chronique de l'oreille n'est pas rapportée à une cause externe, c'est parce que la représentation auditive ne change pas avec les mouvements de la tête (B, 40). Mais STORCH n'explique pas comment l'hallucination proprement dite est possible chez un aliéné, qui peut d'ailleurs être lucide.

Mais arrive-t-il, en effet, qu'une pure image obtienne du sujet la pleine et ferme adhésion qu'il donne à la perception ? — Dans beaucoup de représentations tenues jadis pour hallucinatoires fait défaut la croyance à l'objectivité actuelle. Ce sont les hallucinations psychiques, classées naguère par SÉGLAS (A et C) (1). Qu'on considère dans ce groupe celles relatives à des personnes ou des choses, celles que sous le nom de pseudo-hallucinations KANDINSKY a décrites après BAILLARGER et MICHÉA et qu'ont notées sur eux-mêmes tant de mystiques, ou bien les pseudo-hallucinations verbales auditives (2), malgré la vivacité et la spontanéité contraignantes avec lesquelles sont donnés la vision, le bruit ou l'odeur, malgré la netteté du timbre et le caractère despotique des voix entendues par l'hyperendophasique, l'image, si étrangère qu'en paraisse l'origine, n'est pas attribuée à la présence d'un objet externe.

Or la distinction est souvent difficile de l'hallucination psychique et de l'hallucination psycho-sensorielle. Il semble que certains malades présentent simultanément les unes et les autres (PETIT, 55-58). Parfois l'hallucination psychique précède et prépare la vraie (SÉGLAS et BARAT, 273). En d'autres cas, l'hallucination psychique marque le passage de l'hallucination psycho-sensorielle à la guérison (SÉGLAS et BARAT, 290 ; DUMAS, B, 901).

L'hallucination psycho-sensorielle elle-même ne semble pas ordinairement réaliser la plénitude de l'objectivation perceptive (DUMAS, II, 893, 1146). Dans les psychoses hallucinatoires chroniques, l'analyse des voix ne laisse subsister qu'un résidu sensoriel infime, parfois moins qu'un simple mot (QUERCY, A, 377).

On se demande, à la fin, s'il est un signe certain de l'objectivation spatiale. On a cru en trouver la preuve dans la conduite du malade, qui prend l'attitude de qui écoute

(1) Cf. aussi PETIT ; DUPOUY, A et B ; CLAUDE, 6 sqq. ; DUMAS, B, 895-898.

(2) Les hallucinations verbales kinesthésiques ne nous intéressent pas ici.

ou regarde, prête l'oreille, tourne ou incline la tête (BERNARD-LEROY, C, 597 ; COLIN et MOURGUE, 448). Certains, même, conversent avec les personnages qu'ils sont censés percevoir, leur montrent le poing. Mais, outre que ces faits sont rares, sinon suspects, on ne voit plus, ordinairement, dans la mimique hallucinatoire, la preuve de l'hallucination vraie (ARNAUD, CHASLIN, 381). Il semble que le malade puisse réagir à de pures hallucinations psychiques (et peut-être, comme il nous arrive dans certaines formes de la rêverie, à la représentation d'un fait éventuel, à un souvenir ou à une attente).

A plus forte raison, les déclarations du malade ne prouvent-elles pas cette objectivation spatiale, car elles ne peuvent s'interpréter littéralement. Ainsi, le mot « entendu » exprime surtout l'automatisme, dénonce l'origine étrangère, non nécessairement extérieure, de la voix ; il peut signifier, aussi bien qu'un fait d'audition externe, un trouble endophasique ou kinesthésique (SÉGLAS, C, 305-306 ; CLAUDE, 7). Il arrive, d'ailleurs, qu'un interrogatoire pressant sollicite et oriente l'affirmation, ou que le malade, convaincu d'avoir été en situation de percevoir, ne doute plus d'avoir perçu. (WALLON, 267) Si prudente, enfin que doive être la comparaison avec la croyance de l'homme sain, de la croyance hallucinatoire qui se développe dans des conditions anormales sur un fond morbide, on ne voit pas pourquoi un même facteur social ne déclencherait pas, ici comme là, l'affirmation. Nous avons besoin de communiquer à autrui notre certitude, même relative à ce que nous savons n'avoir pas perçu ; mais rien n'est réputé plus certifiant que les sens. Aussi, pour lever le doute qu'entreprendrait dans l'esprit de l'auditeur la déclaration de signes indirects ou de simples conjectures, donne-t-on d'instinct à la plainte ou à la confidence, dans la conduite normale et peut-être aussi dans maint délire, la forme du témoignage, jusqu'à s'assurer soi-même, par ses affirmations réitérées, d'avoir effectivement perçu.

Cependant la plupart des auteurs, même SÉGLAS qui a si

efficacement contribué à réduire le champ de l'hallucination psycho-sensorielle, la reconnaissent sans doute possible et plus ou moins nettement objectivée chez certains sujets intellectuellement intacts (1).

Mais il resterait à prouver que lorsque le sujet croit fermement percevoir un objet absent, la fausse perception est rigoureusement affranchie de tout excitant. Or, il est douteux, remarque WUNDT, que l'hallucination puisse être pure de toute sensation ; celle-ci, en tous cas, passe facilement inaperçue ; ce qu'on nomme hallucination est, vraisemblablement, illusion. (B, 316) Il est alors inexact de voir dans l'hallucination une perception sans objet ; elle est, comme dit QUERCY, une perception sans son objet (B, 641). L'interprétation par laquelle se construit normalement la perception, observe de son côté BLONDEL, n'est peut-être jamais absente de l'hallucination psycho-sensorielle (A, 612 sqq). Et de même que nous lisons comme à la volée le réel qui ne nous donne que des sensations lacunaires ou sommaires, anticipant sur elles ou les complétant par l'évocation de l'image, un élément sensoriel minime et quelconque, une lueur ou un bruit appelle et s'incorpore la représentation dans ce qu'on nomme l'hallucination, la fausse perception se construisant dans le sens d'une conviction préalable, comme la croyance délirante à une influence étrangère (REVAULT D'ALLONNES, C, 51).

Mais si l'apparence hallucinatoire naît d'une sensation effective, elle réalise cette condition fondamentale de la croyance de varier, comme l'apparence perçue, avec l'attitude motrice. — C'est ce que montrait BINET, insistant sur le rôle des points de repère externes dans l'hallucination. Que celle-ci se règle souvent sur une sensation externe et varie, par suite, avec les conditions corporelles de la sensa-

(1) « Irréductibilité des perceptions (vraies ou hallucinatoires) aux images mentales subjectives, existence de degrés multiples et variables de l'objectivation : voilà deux points communs à la perception vraie et à l'hallucination. » (REVAULT D'ALLONNES, B, 451)

tion, c'est ce que prouvent, suivant BINET, la diplopie hallucinatoire, déjà réalisée par BREWSTER à la suite de la pression latérale du globe de l'œil, — les modifications dans la forme ou la grandeur de l'apparence obtenues par l'interposition d'un prisme, d'une loupe ou d'une lorgnette, — l'apparition dans un miroir de l'image symétrique de l'apparence hallucinatoire, — ces modifications diverses de l'apparence s'expliquant par celles de la donnée sensorielle qui est au centre de l'hallucination (1). — L'hypothèse des points de repère est encore confirmée par le fait souvent noté que l'halluciné de la vue situe l'objet imaginaire au milieu des objets réels en sorte qu'ils semblent parfois se faire écran réciproquement (2). — Mais si quelque sensation, incluse dans l'apparence hallucinatoire, en fixe l'objet dans l'espace, on comprend que l'hallucination, comme la perception, varie avec l'attitude motrice.

Plus précisément, l'hallucination n'est pas plus que la perception une donnée simple et brute : elle est une interprétation ; l'apparence, sentie ou imaginée, est le signe d'un objet. Or la construction objective qui s'opère dans l'hallucination à partir d'un repère peut impliquer un redressement de l'apparence, conforme à la nature et à la position présumée de l'objet, liées elles-mêmes à celles du repère. Ainsi, suivant BINET, lorsque, dans l'hallucination suggérée, on fait voir au sujet une croix rouge sur une feuille de papier, l'apparence hallucinatoire qu'on provoque a peut-être initialement, comme l'image consécutive, la propriété de suivre le regard ; mais, persuadé qu'il voit une croix découpée dans du papier, le sujet la voit immobile comme le serait une croix réelle ; et l'apparence de cette

(1) BINET, A, 408 ; B, 408-412, 473-474 ; C, 55-65 ; BINET et FÉRÉ, 156-205. Cf. aussi JANET, 150-153. D'après WUNDT aussi, on peut supposer que, dans les cas où l'apparence hallucinatoire garde son lieu au cours du mouvement des yeux, elle se développe à partir d'une sensation externe, est donc proprement une illusion (C, III, 619).

(2) Cf. notamment BRIERRE DE BOISMONT, 572, 608 ; et SÉGLAS, C, 291.

croix, en principe invariable, sera pourtant censée changer avec le mouvement des yeux (E, 357-358).

Il arrive cependant que l'apparence hallucinatoire ne change pas avec l'attitude, et suive, dans le cas de la vision, le mouvement des yeux. C'est aussi ce que note BINET, après KANDINSKY (461) et BRIERRE DE BOISMONT (36, 572, 606) (1). Il est probable qu'ici encore l'hallucination se développe à partir d'une sensation ; seulement il s'agit non d'une sensation externe mais de quelque élément entoptique, du genre de ceux qui, chez l'homme normal, déterminent la vision fausse de poussières ou d'insectes (BINET, B, 409). Mais il est clair que l'objectivation est encore possible si l'objet saisi dans l'hallucination est de ceux qui sont ordinairement distribués d'une manière homogène autour de nous, de manière que leur apparence ne change pas sensiblement au cours de notre mouvement, ou de ceux qui souvent nous accompagnent et nous enveloppent dans notre déplacement, tel un essaim de mouches.

Repères objectifs, qui font dépendre la variation de l'apparence des mouvements du malade, ou distribution telle de l'objet dans l'expérience normale que les sens le retrouvent inchangé dans toutes les directions, voilà qui permet en outre de comprendre l'adaptation motrice et spécialement celle des organes sensoriels à l'apparence objective. On tient, par exemple, pour constant, bien que l'observation n'en soit pas toujours facile, que dans l'hallucination visuelle l'état de la pupille varie avec la distance présumée de l'objet (2). Beaucoup plus nets sont les mouvements des yeux, des paupières et des sourcils, ainsi que ceux de la tête dans l'hallucination auditive, des narines dans l'hallu-

(1) BRIERRE DE BOISMONT se réfère aux observations, faites sur lui-même, par le physiologiste anglais BOSTOCK, dont les visions, au reste, pouvaient n'être que pseudo-hallucinatoires.

(2) Cf. JANET, B, 158. Se réfère aux observations de FÉRÉ, citées par RICHER dans *L'Hystéro-épilepsie*. -- Cf. aussi BERNARD-LEROY, C, 612, 613, 614.

cination olfactive, des doigts dans l'hallucination tactile. Or si cette adaptation peut être préalable, quand l'hallucination suit une attente, que le malade cherche l'objet, on ne comprendrait guère qu'elle se prolongeât si elle ne paraissait au sujet entretenir sa fausse perception, si elle ne permettait de retrouver l'objet à sa place, de le suivre dans son déplacement, ou de le parcourir s'il est immobile. En d'autres termes, l'utilité et par suite la persistance de l'adaptation sensorielle, qui dure autant que l'hallucination, de cette « attention physiologique » par laquelle BERNARD-LEROY caractérise l'hallucination (C, 612), ne s'entendent clairement que dans les deux cas énoncés plus haut : ou bien l'hallucination a un repère objectif, ou l'objet supposé est distribué de telle manière autour du malade que ce dernier le rencontre à tout moment de son adaptation sensorielle variable.

N'arrive-t-il pas, cependant, que dans l'hallucination psycho-sensorielle l'apparence objective soit constante malgré les mouvements du malade, qu'elle l'accompagne dans son déplacement ou se trouve toujours dans son champ sensoriel alors même que la nature de l'objet s'oppose à ce que l'apparence reste invariable quand varie l'attitude motrice ?

D'une part, que le fait soit exact ou non, il ne peut se vérifier que dans un champ restreint. C'est ce qui apparaît quand on considère la fréquence relative de l'hallucination dans les divers ordres de la sensation. Les hallucinations auditives, tactiles, olfactives sont plus nombreuses que les hallucinations visuelles certifiées. Le cadre de l'hallucination visuelle, observée surtout dans les délires toxiques, est bien réduit quand on en a excepté les hallucinations psychiques, telles que les visions des mystiques. Suivant une vieille observation de LASÈGUE, on ne trouve pas d'hallucination de la vue dans ce qu'on nomme aujourd'hui la psychose hallucinatoire chronique. On pourrait, pour l'expliquer, remarquer que la vue est un sens privilégié, en ce que la fixité du monde qu'elle manifeste permet d'en

appeler d'une sensation visuelle à une donnée ultérieure du même sens : contrôle impossible dans le monde temporel de l'ouïe (BALLET et MALLET, 411). Mais, surtout, tandis que les sons, températures, odeurs, plus ou moins diffus dans le milieu, sont aussi plus ou moins indifférents aux mouvements de l'halluciné, il faut que l'objet de la vision, défini et stable dans l'espace, manifeste l'indépendance de sa position en changeant son apparence quand change notre attitude ; c'est à cette condition, plus immédiate et plus fondamentale que le contrôle mutuel des sensations, que naît la croyance dans une conscience encore lucide.

Quand, d'autre part, l'hallucination visuelle a lieu, sa fugacité, le défaut de netteté de l'apparence et l'indétermination de son contour (par quoi, souvent la vision hallucinatoire est, comme représentation, très inférieure à l'image normale qui lui correspond) rendent moins sensible l'absence ou l'irrégularité de sa variation, et la font sans doute se plier, comme nous l'avons conjecturé dans le cas du rêve, au redressement perspectif commandé par le changement de point de vue.

Il est, surtout, de l'hallucination à la perception, une différence qui permet de comprendre comment l'image hallucinatoire trouve créance dans les cas même où l'apparence externe, rapportée à un objet par nature immobile, paraît se mouvoir comme le sens. Même quand cette apparence est objectivée, d'une certaine manière elle reste pour le sujet une apparence, ne signifie pas à la rigueur la présence de l'objet que normalement elle exprime, mais le résultat, réel, il est vrai, et sans doute externe d'un artifice par lequel on crée la fausse perception de l'objet (1). L'hypothèse courante d'une machination ou d'une mystification par laquelle à tout moment de la conduite et en toute situation du corps sont offerts ou imposés aux malades

(1) Dans l'hallucination visuelle, l'apparence s'étale et défile ordinairement sur un seul plan, et ne peut donc être rapportée à un solide réel.

une vision, une odeur, un contact ou un son, hypothèse indéfiniment variée et fondée sur une physique insolite et sommaire qui s'exprime par de singuliers néologismes et souvent appelle un luxe étrange de procédés de défense, cette hypothèse explique que dans le monde de l'halluciné, au contraire de ce qui a lieu dans le monde vrai, l'apparence, souvent, suive le sens, ne change pas toujours avec le mouvement, comme celle des choses que fixe en un lieu leur naturelle et solide réalité.

BIBLIOGRAPHIE

- ALAIN : *Propos sur le bonheur*, Paris, Nouvelle Revue Française, 1928.
- ALTER (W) : *Ueber eine seltenere Form geistiger Störung*. Monatschrift für Psychiatrie und Neurologie, Bd XIV, 1903, 246-270.
- ARNAUD (F.-L.) : *Discussion à la séance du 26 avril 1920 de la Société médico-psychologique*. Annales médico-psychologiques, 1920, 381.
- ARRÉAT (L.) : *Psychologie du Peintre*, Paris, Alcan, 1892.
- BAIN (A.) : *Les Sens et l'Intelligence*, trad. franç. Cazelles, Paris, Alcan, 1895.
- BALDWIN (J.-M.) : *La Pensée et les Choses, Logique génétique*, trad. franç. Cahour, Paris, Doin, 1908.
- BALLET (G.) et MALLET (R.) : *Aperçu sur la psychologie pathologique des Hallucinations*. Paris-Médical, XI, 1913, 411-414.
- BARAT (L.) et MEYERSON (I.) : *Les Images*. Traité de Psychologie G. Dumas, Paris, Alcan, 1923, I, 503-538.
- BAUDIN (E.) : *Cours de Psychologie et de Philosophie, I, Psychologie*, 2^e édit., Paris, de Gigord, 1919.
- BEAUNIS (H.) : A) *Les Sensations internes*, Paris, Alcan, 1889.
B) *Contribution à la psychologie du rêve*. American Journal of Psychology, vol. XIV, juillet-octobre 1903, 7-23.
- BELLESSERT (A.) : *Balzac et son Œuvre*, Paris, Perrin, 1925.
- BERGSON (H.) : A) *Essai sur les Données immédiates de la Conscience*, Paris, Alcan, 1889.
B) *Matière et Mémoire*, Paris, Alcan, 1896.
C) *Le Parallélisme psycho-physique et la Métaphysique positive*. Bull. de la Soc. franç. de Phil. (séance du 2 mai 1901).
D) *Analyses et comptes rendus : C. Bos, Psychologie de la Croissance*. Revue philosophique, 1902, II, 528-533.
E) *L'Energie spirituelle*, 8^e édit., Paris, Alcan, 1922.

- BERKELEY (G.) : *An Essay towards a new Theory of Vision*. Works, I, Oxford, Clarendon Press, 1871.
- BERNARD-LEROY (E.) : A) *Sur Pillusion dite « dépersonnalisation »*. Rev. phil., 1898, II, 157-162.
- B) *Sur Pillusion dite « dépersonnalisation »*. IV^e Congrès international de Psychologie, Paris, Alcan, 1901, 480-488.
- c) *Nature des Hallucinations*. Rev. phil. 1907, I, 593-619.
- d) *Les Visions du demi-sommeil*, Paris, Alcan, 1926.
- BERNARD-LEROY (E.) et TOBOLOWSKA (J.) : *Le mécanisme intellectuel du rêve*. Rev. phil. 1901, I, 570-592.
- BINET (A.) : A) *Le Raisonnement dans les Perceptions*. Rev. phil. 1883, I, 406-432.
- B) *L'Hallucination*. Rev. phil. 1884, I, 377-412 et 473-502.
- c) *La Psychologie du Raisonnement*. Paris, Alcan, 1886.
- d) *L'Intensité des images mentales*. Rev. phil. 1887, I, 473-497.
- e) *La Vision mentale*. Rev. phil., 1889, I, 337-373.
- f) *Etudes de Métaphysique sur la sensation et l'image*. Année psychologique, 1905, 94-115.
- BINET (A.) et FÉRÉ (Ch.) : *Le Magnétisme animal*. Paris, Alcan, 1887.
- BLEULER (Ch.) : *L'Origine et la nature des hallucinations*. Encéphale, 1922, 537-554.
- BLONDEL (Ch.) : A) *Paranoïa et hallucinations*. Encéphale, 1910 (séance de la Société de Psychiâtrie du 21 avril), 612-616.
- B) *La Conscience morbide. Essai de psychopathologie générale*. Paris, Alcan, 1914.
- c) *Les Volitions*. Traité de Psych. G. Dumas, II, Paris, Alcan, 1924, 333-425.
- d) *La Personnalité*. Ibid., 522-574.
- Bos (C.) : *Psychologie de la Croyance*, 2^e édit., Paris, Alcan, 1905.
- BOUASSE (H.) : *Vision et Reproduction des formes et des couleurs*. Paris, Delagrave (s. d.).
- BOURDON (B.) : A) *La Perception visuelle de l'Espace*, Paris, Schleicher, 1902.
- B) *La Perception des mouvements de nos membres*. Année psychologique, 1912, 33-46.
- c) *Les Sensations*. Traité de Psych. G. Dumas, I, 318-401.
- d) *La Perception*. Traité de Psych. G. Dumas, II, 3-43.
- e) *L'Intelligence*. Paris, Alcan, 1926.

- BOY (V.) : *La Vision*. Revue de Métaphysique et de Morale, 1907, 284-326.
- BRADLEY (F.-H.) : A) *On the failure of movement in dream*. Mind, n. s., vol. III, 1894, 373-377.
 B) *Some remarks on conation*. Mind, n. s., vol. X, 1901, 437-454.
- BRIERRE DE BOISMONT (A.) : *Des Hallucinations*. 3^e éd., Paris, Baillière, 1862.
- BROCHARD (V.) : *Les Sceptiques grecs*. Paris, Imprimerie Nationale, 1887.
- BRÜCKE (E.) : *Principes scientifiques des Beaux-Arts*. Paris, Alcan, 1891.
- CHASLIN (Ph.) : *Discussion à la séance du 26 avril 1920 de la Société médico-psychologique*. Annales méd. psych., 1920, 381.
- CHEVALIER (J.) et BOUYER (H.) : *De l'Image à l'Hallucination, Comment se perd le sens du réel*. Journal de Psychologie normale et pathologique, 1926, 439-455.
- CLAPARÈDE (Ed.) : A) *Avons-nous des sensations spécifiques de position des membres ?* Année psych., VI, 1900, 249-263.
 B) *Discussion au IV^e Congrès intern. de Psych.* (Compte rendu des séances et texte des mémoires. N. Vaschide : Recherches expérimentales sur le rapport de la sensibilité musculaire à la sensibilité tactile.) Paris, Alcan, 1901, 453.
- CLAUDE (H.) : *Diagnostic et valeur séméiologique des manifestations hallucinatoires*. Journal médical français, extrait du tome XIII, n^o 5, mai 1924.
- COLIN (H.) : *Discussion à la séance du 26 avril 1920 de la Soc. méd. psych.* Annales méd. psych. 1920, 381.
- COLIN (H.) et MOURGUE (R.) : *Note sur le diagnostic des hallucinations vraies* (séance du 28 juin 1920 de la Soc. méd. psych.) Annales méd. psych., 1920, 442-450.
- CRAMER (A.) : *Die Hallucinationen im Muskelsinn bei Geisteskranken und ihre klinische Bedeutung. Ein Beitrag zur Kenntniss der Paranoia*, Freiburg in Br., Siebeck, 1889.
- DEJEAN (R.) : *La perception visuelle. Etude psychologique de la distance. Les conditions objectives*. Paris, Alcan, 1920.
- DELACROIX (H.) : A) *De l'Automatisme dans l'Imitation*. Journ. de Psych. norm. et path., 1921, 97-139.
 B) *Le Langage et la Pensée*, Paris, Alcan, 1921.
 C) *Les Souvenirs*. Traité de Psych. G. Dumas, II, 44-112.
 D) *Les Opérations intellectuelles*. Ibid., 113-226.
 E) *Psychologie de l'Art. Essai sur l'activité artistique*, Paris, Alcan, 1927.

- DELAGE (Y.) : *Le Rêve*, Paris, L'homme, 1920.
- DELBŒUF : *Le Sommeil et les Rêves*. Rev. phil., 1879, II, 329-356, 494-520.
- DENY (G.) et CAMUS (O.) : *Sur une forme d'hypocondrie aberrante due à la perte de la conscience du corps*. Revue neurologique, 1905, I, 461-467.
- DILTHEY (W.) : *Beiträge zur Lösung der Frage vom Ursprung unseres Glaubens an die Realität der Aussenwelt und seinem Rechte*. Sitzungsberichte der königlich preussischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin, II, 1890, 977-1022.
- DUGAS (L.) : A) *Le Sommeil et la célébration inconsciente durant le sommeil*. Rev. phil. 1897, I, 410-421.
 B) *Un cas de dépersonnalisation*. Rev. phil. 1898, I, 500-507.
- DUGAS (L.) et MOUTIER (F.) : *La Dépersonnalisation*. Paris, Alcan, 1911.
- DUMAS (G.) : A) *L'Orientation et l'Equilibre*. Traité de Psych. G. Dumas, I, Paris, Alcan, 572-580.
 B) *La Pathologie mentale*. Ibid., II, 811-1001.
- DUNAN (Ch.) : A) *Cours de Philosophie*. Paris, Delagrave, 1893.
 B) *Théorie psychologique de l'Espace*, Paris, Alcan, 1895.
 C) *Discussion à la séance du 29 janvier 1903 de la Soc. franç. de Phil.*, Bull. de la Soc. franç. de Phil., 63.
- DUPOUY (R.) : A) *Idée fixe avec représentations mentales pseudo-hallucinatoires*. Encéphale, 1913, I (séance de la Soc. de Psychiâtrie du 20 février 1913), 262-269.
 B) *Les Hallucinations psychiques*. Encéphale, 1922, 485-495.
- DUPUIS (L.) : *L'Hallucination du point de vue psychologique*. Revue psychologique, 1907, I, 620-643.
- EBBINGHAUS (H.) : *Grundzüge der Psychologie*, bearbeitet von K. Bühler, 4^e Aufl., Leipzig, Veit und Comp, 1919.
- EGGER (V.) : *La Parole intérieure. Essai de Psychologie descriptive*. Paris, Germer-Baillière, 1881.
- ELLIS (H.) : *The World of Dreams*. London, Constable, 1911.
- FECHNER (G.-Th.) : *Elemente der Psychophysik*, 2^e Aufl., Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1889.
- FÉRÉ (Ch.) : *Sensation et mouvement, études expérimentales de psycho-mécanique*. Paris, Alcan, 1887.
- FÖRSTER (O.) : *Ein Fall von elementarer allgemeiner Somatopsychose (Afuction der Somatopsyché). Ein Beitrag zur Frage der Bedeutung der Somatopsyché für das Wahrnehmungsvermögen*. Monatsschrift für Psychiatrie und Neurologie, Bd XIV, 1903, 189-205,

BIBLIOGRAPHIE

- FOUCAULT (M.) : A) *La Psychophysique*. Paris, Alcan, 1901.
 B) *Le Rêve*. Paris, Alcan, 1906.
 C) *Cours de Psychologie, tome I, Introduction philosophique à la Psychologie*, Paris, Alcan, 1926 ; *tome II, Les Sensations élémentaires*, 1928.
- GLEYS (E.) : *Traité élémentaire de Physiologie*, 3^e éd. Paris, Baillière, 1903.
- GOLDSTEIN (K.) : *Zur Theorie der Hallucinationen. Studien über normale und pathologische Wahrnehmung*. Archiv für Psychiatrie und Nervenkrankheiten, Bd 44, 1908, 584-655 et 1036-1106.
- GUILLAUME (P.) : *Le problème de la perception de l'espace et la psychologie de l'enfant*. Journ. de Psych. norm. et path., 1924, 112-134.
- HELMHOLTZ (H.) : *Optique physiologique*, trad. franç. Javal et Klein, Paris, Masson, 1867.
- HENRI (V.) : *Revue générale sur le sens musculaire*. Année psych., 1899, 399-513.
- HERVEY DE SAINT-DENIS (M.-J.-L. D') : *Les Rêves et les moyens de les diriger, observations pratiques*. Paris, Amyot, 1867.
- HEYMANS (J.) : *Eine Enquête über Depersonalisation und « Fausse reconnaissance »*. Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane, Bd XXXVI, 1904, 321-343.
- HIRT (Ed.) : *Zur Theorie der Trugwahrnehmungen*. Zeitschrift für Pathopsychologie, Bd I, 422-447.
- HÖFFDING (H.) : A) *Esquisse d'une Psychologie fondée sur l'expérience*, 2^e éd. franç., trad. Poitevin, Paris, Alcan, 1903.
 B) *La Pensée humaine*, trad. franç. de Coussange. Paris, Alcan, 1911.
- HOUSSAY (Fr.) : *Force et Cause*. Paris, Flammarion, 1920.
- HUME (D.) : *Œuvres philosophiques choisies*, trad. franç. David, Paris, Alcan, 1912.
- IOTEYKO (I.) et STEFANOWSKA (M.) : *Psychophysiologie de la douleur*. Paris, Alcan, 1909.
- JAMES (W.) : *Principles of Psychology*. London, Macmillan, 1910.
- JANET (P.) : A) *La Suggestion chez les hystériques*. Archives de Neurologie, XXIV, 1892, 448-470.
 B) *L'Automatisme psychologique*, 2^e éd., Paris, Alcan, 1894.
 C) *Névroses et Idées fixes*. Paris, Alcan, 1898.
 D) *Les Obsessions et la Psychasthénie*. Paris, Alcan, 1903.

- E) *Les Emotions*. Cours inédit du Collège de France, résumé dans l'Annuaire du Collège de France. Paris, Leroux, 1909.
- F) *L'Etat mental des hystériques*, 2^e éd. Paris, Alcan, 1911.
- G) *De l'Angoisse à l'Extase*. Paris, Alcan, 1926.
- JASPERS (K.) : *Psychopathologie générale*, trad. franç. Kastler et Mendousse. Paris, Alcan, 1928.
- JODL (F.) : *Lehrbuch der Psychologie*. Stuttgart, Cotta, 1903.
- KANDINSKY (V.) : *Zur Lehre von der Hallucinationen*. *Archiv für Psychiatrie und Nervenkrankheiten*, Bd XI, 1880, 453-464.
- KIPLING (R.) : *Kim*, trad. franç. Fabulet et Walcker. Paris, Mercure de France, 1923.
- KOFFKA (K.) : *Ueber Vorstellungen*. Leipzig, Druck von Pries, 1911.
- KRISHABER (M.) : *De la Névropathie cérébro-cardiaque*. Paris, Masson, 1873.
- KÜLPE (O.) : A) *Grundriss der Psychologie auf experimenteller Grundlage dargestellt*. Leipzig, Engelmann, 1893.
 B) *Ueber die Objectivirung und Subjectivirung von Sinneseindrücken*. *Philosophische Studien*, Bd XIX, 1902, 508-556.
- LACHELIER (J.) : A) *Discussion à la séance du 29 janvier 1903 de la Soc. franç. de Phil.* *Bull. de la Soc. franç. de Phil.*, 83.
 B) *L'Observation de Platner*. *Rev. de Mét. et de Mor.*, 1903, 679-702.
- LALANDE (A.) : A) *Sur l'apparence objective de l'espace visuel*. *Revue phil.*, 1902, I, 489-500.
 B) *Sur l'apparence objective des perceptions visuelles*. Séance du 29 janvier 1903 de la Soc. franç. de Phil. *Bull. de la Soc. franç. de Phil.*, 57-93.
- LÉON (A.) : *La Notion du Réel*. *Revue de Mét. et de Mor.*, 1907, 348-362.
- LINDWORSKY (J.) : *Wahrnehmung und Vorstellung*. *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, Bd 80, 1918, 201-225.
- LIPPS (Th.) : A) *Vom Fühlen, Wollen und Denken. Eine psychologische Skizze*. *Schriften der Gesellschaft für psychologische Forschung*, Leipzig, Barth, 1902.
 B) *Leitfaden der Psychologie*. Leipzig, Engelmann, 1903.
- LOCKE (J.) : *An Essay concerning human Understanding*. London, Routledge, s. d.

- LÖWENFELD (L.) : *Ueber traumartige und verwandte Zustände*. Zentralblatt für Nervenheilkunde und Psychiatrie, Bd 32, 1909, 539-552, 587-598.
- LOTZE (H.) : A) *Grundzüge der Psychologie*. Leipzig, Hirzel, 1881.
B) *Kleine Schriften*, Bd II, Leipzig, Hirzel, 1886.
- MACH (E.) : *Die Analyse der Empfindungen, und das Verhältniss des Physischen zum Psychischen*, Iéna, Fischer, 5^e Aufl., 1906.
- MAINE DE BIRAN : A) *Essai sur les Fondements de la Psychologie et sur ses rapports avec l'étude de la nature*. Œuvres inédites, publiées par E. Naville, I, Paris, Dezobry, Magdeleine et C^{ie}, 1859.
B) *Comparaison des trois points de vue de Th. Reid, Condillac et M. de Tracy sur l'idée de l'existence ou le jugement d'extériorité*, publié par P. Tisserand (six manuscrits inédits de Maine de Biran). Rev. de Mét. et de Mor., 1906, 455-459.
- MALDIDIER (J.) : A) *Les « Réducteurs antagonistes » de Taine*. Rev. Phil. 1905, I, 474-486.
B) *Caractéristiques probables de l'image vraie*. Rev. de Mét. et de Mor., 1908, 281-320.
- MARTIN (L.-J.) : *De Projektionsmethode und die Lokalisationen visueller und anderer Vorstellungsbilder*. Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane, Bd 61, 1912, 321-546.
- MASSELON (R.) : *L'Hallucination et ses diverses modalités cliniques*. Jour. de Psych. norm. et path., 1912, 511-516 ; 1913, 37-42 et 509-521.
- MAUCLAIR (C.) : *L'Impressionnisme, son histoire, son esthétique, ses maîtres*. Paris, Librairie de l'Art ancien et moderne, 1904.
- MEINONG (A.) : *Ueber Begriff und Eigenschaften der Empfindung*. Viertel-jahrsschrift für wissenschaftliche Philosophie ; 1888, 324-354, 477-502 ; 1889, 1-31.
- MEYERSON (E.) : *Identité et Réalité*, 2^e éd., Paris, Alcan, 1912.
- MEYNERT (Th.) : *Psychiatrie*, I, Wien, Braumüller, 1884.
- MIGNARD (M.) : A) *Sur la pathogénie des hallucinations (à propos d'une hallucination gigantesque)*. Ann. méd.-psych., 1922, I, 442-453.
B) *L'Imagination objectivante et les hallucinations visuelles vraies*. Journ. de Psych. norm. et path., 1922, 543-549.
- MILHAUD (E.) : *La projection externe des images visuelles (Travaux du laboratoire de psychologie physiologique)*. Rev. phil. 1894, II, 210-222.

- MILL (J.) : A) *Système de Logique déductive et inductive*, trad. franç. Peisse, Paris, de Ladrangé, 1866.
 B) *La Philosophie de Hamilton*, trad. franç. Gazelles. Paris, Germer-Baillière, 1869.
- MOURLY-VOLD (J.) : A) *Expériences sur les rêves et en particulier sur ceux d'origine musculaire et optique*, Christiania, 1896.
 B) *Ueber den Traum*, I (1910), II (1912), Leipzig.
- NAYRAC (J.-P.) : *Physiologie et Psychologie de l'Attention*. Paris, Alcan, 1906.
- ÖSTERREICH (K.) : *Die Entfremdung der Wahrnehmungswelt und die Depersonalisation in der Psychasthenie. Ein Beitrag zur Gefühlspsychologie*. Journal für Psychologie und Neurologie, Bd VII, 1905-6, 253-276 ; Bd VIII, 1906-7, 61-97, 141-174 ; Bd IX, 1907, 15-53.
- OKABE : *An experimental Study of Belief*. American Journal of Psychology, 1910, 563-596.
- OZENFANT (A.) : *Sur les écoles cubistes et post-cubistes*. Journ. de Psych. norm. et path., 1926, 290-302.
- OZENFANT et JEANNERET : *La Peinture moderne*. Paris, Crès, 9^e éd. s. d.
- PAULHAN (Fr.) : A) *Croyance et Volonté*. Rev. phil. 1884, II, 675-684.
 B) *L'Activité mentale et les éléments de l'Esprit*. Paris, Alcan, 1889.
- PAYOT (J.) : *De la Croyance*. Paris, Alcan, 1896.
- PEILLAUBE (E.) : *Les Images*. Paris, Rivière, 1910.
- PÉRÈS (J.) : *L'Art et le Réel, Essai de Métaphysique fondée sur l'Esthétique*. Paris, Alcan, 1898.
- PERKY (Ch.-W.) : *An experimental Study of Imagination*. American Journal of Psychology, 1910, 422-452.
- PETIT (G.) : *Essai sur une variété de pseudo-hallucinations ; les auto-représentations aperceptives*. Imp. de Cadoret, Bordeaux, 1913.
- PIAGET (J.) : *La Représentation du monde chez l'enfant*. Paris, Alcan, 1926.
- PICK (A.) : *Zur Pathologie des Bekanntheitsgefühls (Bekanntheitsqualität)*. Neurologisches Centralblatt, 1903, n. 1, 2-7.
- PIÉRON (H.) : *L'Habitude et la Mémoire*. Traité de Psych. G. Dumas, I, 771-819.
- PIKLER (J.) : A) *The Psychology of the Belief in objective Existence. Part. I. « Objectiva capable of Presentation »*. London, 1890.
 B) « *The genesis of the cognition of physical Reality.* » Mind, 1891, vol. XV, 394-400.

PREYER (W.) : *Die Seele des Kindes*, 8^e Aufl., Leipzig.

QUERCY (P.) : A) *Exagérations des hallucinés. Sur le diagnostic et la fréquence des hallucinations auditives verbales* (séance du 26 avril 1920 de la Soc. méd. psych.). *Annales méd. psych.* 1920, 377-382.

B) *Auto-observation d'une hallucination ou d'une illusion.* *Journ. de Psych. norm. et path.*, 1922, 633-646.

C) *La sensation, l'image et l'hallucination chez Taine.* *Année psych.*, 1925, 117-150.

REVAULT D'ALLONNES (G.) : A) *Les Inclinations. Leur rôle dans la psychologie des sentiments.* Paris, Alcan, 1907.

B) *Discussion à la séance du 24 avril 1922 de la Soc. méd. psych.* *Ann. méd. psych.*, 1922, I, 450.

C) *L'Hallucination.* *Ann. méd. psych.*, 1926, I, 43-55.

RIBOT (Th.) : A) *Les mouvements et leur importance psychologique.* *Rev. phil.*, 1879, II, 371-386.

B) *Psychologie de l'Attention.* Paris, Alcan, 1889.

C) *Essai sur l'Imagination créatrice.* Paris, Alcan, 1900.

RICHET (Ch.) : *Des rapports de l'hallucination avec l'état mental.* *Rev. phil.*, Paris, 1885, II, 333-335.

RIGNANO (E.) : *Psychologie du Raisonement.* Paris, Alcan, 1920.

ROUSTAN (L.) : *Leçons de Philosophie, I, Psychologie.* Paris, Delagrave, 1919.

RUSSELL (B.) : *Analyse de l'Esprit.* Paris, Payot, 1926.

SEGAL (J.) : *Ueber das Vorstellen von Objekten und Situationen.* *Münchener Studien zur Psychologie und Philosophie*, Heft IV, 1916, 297-495.

SÉGLAS (J.) : A) *Sur les phénomènes dits hallucinations psychiques.* IV^e Congrès International de Psychologie. Paris, Alcan, 1901, 553-559.

B) *Séméiologie des affections mentales.* *Traité de Pathologie mentale* G. Ballet. Paris, Doin, 1903, 74-270.

C) *Hallucinations psychiques et pseudo-hallucinations verbales.* *Journ. de Psych. norm. et path.*, 1914, 289-315.

SÉGLAS (J.) et BARAT (L.) : *Note sur l'évolution des hallucinations.* *Journ. de Psych. norm. et path.*, 1913, 273-301.

SEMON (R.) : *Die mnemischen Empfindungen in ihren Beziehungen zu den Originalempfindungen. (Erste Fortsetzung der Mneme).* Leipzig, Engelmann, 1909.

SOLLIER (P.) : *Le Doute.* Paris, Alcan, 1909.

- SOURIAU (P.) : *Les Sensations et les Perceptions*. Rev. phil. 1883, II, 58-82 et 135-161.
- SPAIER (A.) : *L'Image mentale d'après les expériences d'introspection*. Rev. phil. 1914, I, 283-304.
- SPECHT (W.) : *Zur Phänomenologie und Morphologie der pathologischen Wahrnehmungstäuschungen*. Zeitschrift für Pathopsychologie, 1913-4, Bd II, Heft 1, 1-35 ; Heft 2, 121-143 ; Heft 3, 481-569.
- SPENCER (H.) : *Principes de Psychologie*, trad. franç. Ribot et Espinas. Paris, Germer-Baillière, 1874.
- SPIR (A.) : *Pensée et Réalité. Essai d'une Réforme de la Philosophie critique*, trad. franç. Penjon. Lille, au siège des Facultés, 1896.
- STORCH (E.) : A) *Muskelfunktion und Bewusstsein. Eine Studie zum Mechanismus der Wahrnehmungen*. Grenzfragen des Nerven-und Seelebens, Bd II, Heft 9-16, 1901-2, 43-86, Wiesbaden, Bergmann, 1901.
 B) *Versuch einer psychophysiologischen Darstellung der Sinneswahrnehmungen, unter Berücksichtigung ihrer muskulärer Komponenten*. Monatsschrift für Psychiatrie und Neurologie, Bd XI, 1902, 31-55, 142-160, 212-231, 293-316, 359-384.
- STÖRRING (G.-W.) : *Vorlesungen über Psychopathologie in ihrer Bedeutung für die normale Psychologie*. Leipzig, Engelmann, 1900.
- STOUT (G.-F.) : A) *The genesis of the cognition of physical Reality*. Mind, vol. XV, 1890, 22-45.
 B) *Belief*. Mind, vol. XVI, 1891, 449-469.
 C) *Analytic Psychology*, London, Sonnenschein, 1896.
 D) *Manual of Psychology*, London, Clive, 1904.
- STRICKER (S.) : A) *Studien über die Sprachvorstellungen*, Wien, Braumüller, 1880.
 B) *Note sur les images motrices*. Rev. phil., 1884, II, 685-691.
 C) *Du langage et de la musique*, trad. franç. Schwiedland. Paris, Alcan, 1885.
- STUMPF (C.) : A) *Tonpsychologie*. Leipzig, Hirzel, 1^o Bd, 1883.
 B) *Empfindung und Vorstellung*. Abhandlungen der preussischen Akademie der Wissenschaften, philosophisch-historische Klasse, Berlin, 1918, 1-116.
- SULLY (J.) : A) *Les Illusions des Sens et de l'Esprit*. Paris, Germer-Baillière, 1883.
 B) *The human Mind. A text-book of Psychology*, London, Longmans, Green and Co, 1892.

- TAINÉ (H.) : *De l'Intelligence*, 5^e éd., Paris, Hachette, 1888.
- TITCHENER (E.-R.) : *Manuel de Psychologie*, trad. franç. Lesage. Paris, Alcan, 1922.
- VIGOUROUX (A.) et JUQUELIER (P.) : *La Contagion mentale*. Paris, Alcan, 1905.
- VRIES SCHAUW (A. DE) : *On the intensity of images*. American Journal of Psychology, 1911, 346-368.
- WALLON (H.) : *Discussion à la séance du 20 février 1913 de la Soc. de Psychiâtrie*. Encéphale, 1913, I, 267.
- WARD (J.) : *Psychological Principles*, Cambridge, the University Press, 2^e éd., 1920.
- WEBER (E.-H.) : *Tastsinn und Gemeingefühl*. Leipzig, Engelmann, 1905.
- WERNICKE (C.) : *Grundriss der Psychiatrie in klinischen Vorlesungen*, Theil I, *Psychophysiologische Einleitung*. Leipzig, Thieme, 1894.
- WUNDT (W.) : A) *Vorlesungen über die Menschen- und Thierseele*, Hamburg und Leipzig, Voss, 2^e Aufl., 1892.
B) *Grundriss der Psychologie*, Leipzig, Engelmann, 2^e Aufl., 1897.
C) *Grundzüge der physiologischen Psychologie*, 6^e Aufl., Leipzig, Engelmann, 1911.
- ZIEHEN (Th.) : *Leitfaden der physiologischen Psychologie*. Iéna, Fischer, 1900.

